

U d'/of OTTAWA
39003002112505



OEUVRES

DE

A. RENÉ LE SAGE,

ORNÉES DE GRAVURES.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1828.

ŒUVRES

DE

A. RENÉ LE SAGE.

TOME SEPTIÈME.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
RUE DE LA HARPE, N° 80.



Hoquet sc Runvoyeur

Je baisai avec un doux emportement une de ses mains qu'elle m'abandonna.

ŒUVRES

DE

A. RENÉ LE SAGE,

ORNÉES DE GRAVURES.

ESTEVANILLE GONZALEZ.



À PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1828.

AVANT-PROPOS.

Voici un nouvel aventurier espagnol que je présente aux Français. J'espère qu'ils voudront bien agréer ce présent, et qu'ils ne me sauront pas mauvais gré de leur faire connoître le seigneur Estevanille Gonzalez, surnommé le *Garçon de bonne humeur.* Il écrivit lui-même, et publia son histoire à Anvers, en mil six cent quarante-six. Il la dédia au duc d'Amalfi, alors général des armées de sa majesté catholique dans les Pays-Bas; et il paroît, par son épître dédicatoire, qu'il étoit officier de la maison de ce seigneur.

Je n'ai pas traduit littéralement mon original, où il y a bien des choses dont le génie français ne s'accommoderoit pas. Je les ai supprimées et remplacées en même temps par d'autres que j'ai tirées tant de mon propre fonds, que de plusieurs auteurs castillans. J'ai pris, par exemple, du livre intitulé : *Relaciones de la vida del escudero Marcos de Obregon*, plusieurs aventures que j'ai jugées propres à faire honneur au héros dont je donne ici l'histoire, et qui, je crois, ne réjouiront pas moins les lecteurs français qu'elles ont diverti les Espagnols.

Au reste, cet ouvrage ne doit pas être agréable

par la nouveauté seulement; ce n'est point un tissu de fictions en pure perte pour les mœurs, on y trouve des caractères et des leçons de morale cachées sous des images riantes. Enfin, il est parsemé de traits gais et de censures vives dont toutes les nations peuvent profiter.

HISTOIRE

D'ESTEVANILLE

GONZALEZ.

CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les parents d'Estevanille, et quelle éducation ils lui donnèrent.

Ne craignez pas, lecteur mon ami, qu'à l'exemple de Stace, qui débute dans sa Thébaïde par le ravissement d'Europe, lequel fut la première cause de la fondation de Thèbes, je commence l'histoire de ma vie par vous apprendre quels étoient mes aïeux dans le temps du roi Pélage. Je ne prendrai pas les choses de si loin; je serois même assez embarrassé, s'il me falloit parler de mes deux grands-pères, dont je n'ai jamais eu qu'une connoissance très confuse. Pour mon père et ma mère, je les ai parfaitement connus; et je vous dirai qu'ils se mêloient tous deux de métiers bien différents. Ma mère ne s'occupoit qu'à mettre les hommes au monde, et mon père qu'à les en ôter. Je suis donc, comme Socrate, fils d'une sage-femme; et le seigneur Estevan Gonzalez, mon père, étoit un vénérable docteur en médecine.

Après avoir pris le bonnet dans l'université d'Alcala, il choisit la ville de Murcie pour le lieu de sa résidence; et

il y alla faire ses essais, qui furent si heureux, qu'il devint en moins de deux années le médecin à la mode, quoique sa pratique ne fût pas nouvelle, car il suivoit en aveugle les règles des anciens. Aussi, quand ses malades mouroient entre ses mains, ce qui n'arrivoit que trop souvent, il disoit que ce n'étoit point sa faute. Un jour il fut appelé à un accouchement difficile, où ma mère opéra sous ses yeux d'une manière si adroite, qu'il en fut enchanté. Elle étoit encore jeune et jolie; il l'épousa, et je devins le premier fruit de leur mariage. Trois ans après ils eurent une fille, qui fut tenue sur les fonts de baptême par un gentilhomme des environs de Murcie, et par une dame qu'il aimoit; et on la nomma *Inésille*, nom qu'elle a rendu très-fameux, ainsi que vous le verrez dans la suite.

Comme les femmes de médecins meurent ordinairement avant leurs maris, mon père perdit la sienne avant que j'eusse atteint ma neuvième année. Il me mit en pension chez le plus habile maître d'école qu'il y eût dans la ville, et ce maître m'enseigna les principes de la langue latine. J'étois déjà capable d'entrer en troisième à l'université de Salamanque, où l'on parloit de m'envoyer achever mes études, lorsque mon père étant tombé malade, se traita lui-même, suivant les préceptes d'Hippocrate, et nous laissa bientôt orphelins, ma sœur et moi. On nous donna pour tuteur maître Damien Carnicero, mon parrain, frère de ma mère, et le plus fameux chirurgien de Murcie.

Mon oncle, s'imaginant que je ferois mieux d'embrasser sa profession que celle de mon père, qui, tout accrédité qu'il avoit été, n'étoit pas mort riche, me fit

quitter mon maître d'école, et me prit chez lui en apprentissage. On m'obligea d'abord, comme on fait tous les apprentis, à balayer la boutique, à tirer de l'eau du puits, laver le linge à barbe, et à faire chauffer les fers pour friser et redresser les moustaches. J'entrois alors dans ma quatorzième année. J'étois un éveillé, un gaillard : ce qui me fit surnommer *le garçon de bonne humeur*.

Au bout de deux mois, on m'apprit à manier le rasoir ; et pour mon coup d'essai, le hasard me livra un pauvre mendiant, qui se présenta pour être écorché par charité. Mon oncle et son *frater* venoient de sortir ; si bien que j'étois seul dans la boutique. Je fis asseoir le misérable sur une vieille escabelle réservée à ces sortes de gens ; je lui passai autour du cou un torchon plus noir que la cheminée : après quoi je lui savonnai si rudement les joues, le nez, la bouche et les yeux, que je lui fis faire toutes les grimaces d'un vieux singe qui se voit tourmenté par son maître.

Ce fut bien une autre affaire, lorsque je vins à me servir du rasoir, qui, par malheur pour la peau du patient, se trouva si mauvais, qu'il enlevoit plutôt la chair que la barbe : Mon petit seigneur, s'écria le malheureux, ne pouvant plus résister au mal que je lui faisois, dites-moi, je vous prie, si vous me rasez ou si vous m'écorchez? Je fais l'un et l'autre, mon ami, lui répondis-je ; vous avez la barbe si épaisse et si rude, qu'il n'y a pas moyen de vous raser sans vous couper. Dans le temps que j'achevois une si belle besogne, mon parrain revint au logis. Dès qu'il aperçut la face de ce pauvre chrétien toute balafrée, il eut envie de rire ;

néanmoins il garda son sérieux, et lui donna quelques pièces de menue monnoie pour le consoler d'avoir passé par mes mains. Apparemment que ce gueux eut soin d'informer tous ses camarades de ma façon de raser; car depuis ce jour-là aucun mendiant ne vint à notre boutique.

Cependant mon oncle me gronda, et me défendit de raser jusqu'à nouvel ordre, pour me punir de m'en être si mal acquitté. Mais comme on ne m'avoit pas interdit les ciseaux, ainsi que le rasoir, on me permit un matin de faire les cheveux et les sourcils à certain écolier qui vint au logis pour cet effet. C'étoit le fils d'un marchand de drap. Mon parrain voulut être présent, pour avoir l'œil sur moi, et m'obliger, par sa présence, à faire les choses avec plus d'attention. Je m'y pris assez bien au commencement; je coupois les cheveux du jeune homme par étages, et tout alloit le mieux du monde, lorsque, oubliant qu'il avoit des oreilles sous ses cheveux, je lui en emportai la moitié d'une d'un coup de ciseaux. Il fit un grand cri, et mon oncle n'en sut pas sitôt la cause, qu'il me donna vingt gourmades, et pour le moins autant de coups de pied. Après cette petite correction, que je méritois bien, il pansa le blessé, et le mena lui-même à son père, auquel il représenta que c'étoit un coup d'étourdi, dont il m'avoit puni de manière qu'il m'avoit laissé à demi mort dans sa boutique. Le marchand, faisant réflexion que le mal étoit sans remède, se paya de ce que mon oncle lui dit, et me pardonna.

Je n'en fus pas quitte pour les coups que maître Damien m'avoit donnés; il joignit à la défense de raser,

celle de couper les cheveux et de faire aucun acte chirurgique, sous peine des étrivières; de sorte qu'il fallut m'en tenir à mes premières fonctions. Mais l'enchaînement des causes secondes fut tel que je ne pus m'empêcher d'y contrevenir. Une après-dînée que j'étois seul avec mon parrain, il entra un homme de la hauteur de six à sept pieds, et qui avoit un air de mauvais garçon : aussi étoit-ce un *valiente*. Ce Ferragus étoit déjà dans la boutique, que le bout de sa rapière étoit encore dans la rue. Il avoit les cheveux nattés, avec un chapeau retapé, et surmonté d'un vieux plumet feuille-morte; et les deux crocs de sa moustache s'étendoient des deux côtés jusqu'aux tempes.

Je ne pus l'envisager sans frémir : Maître Damien, dit-il à mon oncle, redressez, je vous prie, ma moustache. Aussitôt mon parrain m'ordonna de faire chauffer les fers. Quand ils furent chauds, il fit asseoir le brave dans un fauteuil, et lui rajusta une de ses vigotes. Il se disposoit à en faire autant à l'autre, qu'il avoit déjà abaissée pour la peigner, lorsque, entendant du bruit dans la rue, il ouvrit la porte de sa boutique pour observer ce que c'étoit. Il vit des gens qui se préparoient à se battre, et reconnut parmi eux un de ses meilleurs amis. A cette vue, il ne fut point maître de lui. Il courut au secours de son ami, laissant le spadassin dans l'état où il étoit, c'est-à-dire un croc de moustache en haut, et l'autre en bas.

La querelle dura si long-temps, que le brave, las d'attendre mon oncle, qui ne revenoit point, se tourna de mon côté, en me disant : Petit garçon, mon ami, n'es-tu pas assez habile pour achever ce que ton maître a com-

mencé? Je fus piqué de la question, et, m'imaginant que je ne pouvois, sans me déshonorer, répondre que non, j'eus l'effronterie de répondre que oui. Je fis plus, pour lui prouver que je ne me vantois pas à faux d'avoir le talent de savoir mettre la dernière main à une moustache, je tirai du feu un nouveau fer qui étoit tout rouge, et l'appliquant sous le nez du spadassin, je lui brûlai la lèvre supérieure avec une partie de la vigote que j'avois si témérairement entrepris de redresser. Il poussa dans le moment un cri qui ébranla toute la maison, et, se levant en fureur : Fils de cent boucs, me dit-il, me prends-tu pour un saint Laurent? En même temps il tira son effroyable épée pour me la passer au travers du corps; mais avant qu'il pût exécuter son dessein, le fils de mon père enfila la porte, et détala si prestement, qu'en moins d'une minute il se trouva au bout de la ville; tant il est vrai que fuir est encore bien autre chose que courir.

Je me sauvai chez un mercier qui étoit mon parent du côté de ma mère; et, quand je me vis là bien en sûreté, je dis : Aille présentement le procès comme il lui plaira. Je racontai l'aventure au cousin, qui pensa crever à force de rire, lorsqu'en regardant le fer dont je m'étois si adroitement servi pour faire mon opération, et que j'avois encore à la main, il aperçut une poignée de poils de vigote poissés dessus, si longs et si roides, qu'on en auroit pu faire un goupillon. Je demeurai dans mon asile jusqu'au lendemain. Mon oncle, qui se doutoit bien que je m'étois réfugié chez le mercier, m'y vint chercher lui-même : il me dit que le spadassin, après avoir jeté son feu et vomi mille imprécations contre

moi, s'étoit enfin laissé apaiser par les excuses qui lui avoient été faites. Je m'en retournai au logis avec mon parrain, qui devint insensiblement assez content de moi. J'appris à raser comme un autre, à bien couper les cheveux sans toucher aux oreilles, et à donner le bon air aux moustaches. Je parvins même à savoir saigner passablement; la première fois, à la vérité, que je voulus m'en mêler, j'estropiai un soldat. Ayant ouï dire qu'Hippocrate, dans son Traité de la Phlébotomie, recommande aux chirurgiens de faire une large ouverture, j'en fis une qui paroissoit plutôt un coup de lance que de lancette : aussi le grivois en fut-il pour un bras.

Je ne pouvois être mieux que chez maître Damien Carnicero, pour apprendre à devenir un bon boucher plutôt qu'un bon chirurgien; et je me suis cent fois étonné qu'il y eût des malades assez fous pour se mettre entre ses mains. Entêté de l'ancienne chirurgie, il en pratiquoit trop scrupuleusement les préceptes. Il faut que je vous en raconte quelques traits, pour mieux vous faire connoître quel homme c'étoit que mon oncle. Par exemple, quand il saignoit, il coupoit transversalement les vaisseaux, et les lioit avec un cordon de soie, ou les cautérisoit avec le fer rouge pour les barrer. Des goutteux avoient-ils recours à lui, il leur piquoit les jointures avec plusieurs aiguilles rassemblées en forme de brosse; et, pour mieux piquer les écrouelles, il employoit les pointes qui sont à la queue des raies.

Savez-vous bien de quelle sorte il arrêtoit le saignement du nez? Il vous faisoit une incision transversale d'un des angles du front à l'autre, ou bien deux inci-

sions en croix de saint André, lesquelles occupoient toute la partie chevelue de la tête. Pour la goutte sciatique, il appliquoit plusieurs cautères profondément sur les fesses, et en différents endroits des hanches et des cuisses. Il emportoit une douleur de tête, en mettant un fer rouge aux deux côtés du nez, aux tempes, aux joues et sous le menton.

Enfin, le feu étoit son spécifique pour guérir toutes sortes de maux. Il ne l'épargnoit pas même aux hydropiques; il leur grilloit le ventre et les cuisses. Il arrivoit quelquefois qu'il avoit affaire à des malades indociles, et qui témoignoient tant de répugnance pour le fer rouge, qu'ils ne pouvoient se résoudre à le souffrir. Alors mon oncle, s'accommodant à leur foiblesse, et comme s'il eût employé un remède plus anodin que le feu, leur brûloit la chair avec de l'eau chaude ou de l'huile bouillante, s'ils n'aimoient mieux la mèche soufrée, l'esprit-de-vin, la poudre à canon, le plomb fondu ou le miroir ardent.

L'envie qu'avoit mon oncle que j'apprisse un métier si agréable, étoit cause qu'il me menoit souvent avec lui pour me faire observer ses opérations, qui servoient moins à m'instruire qu'à m'effrayer. J'aurois senti tous les maux du monde, que je n'aurois eu garde de m'en plaindre, de peur d'éprouver ses remèdes. Maître Damien étoit chirurgien-major de l'hôpital de Murcie, et c'étoit là que j'allois ordinairement le voir griller ses malades. Un beau matin, me trouvant seul auprès du lit d'un hydropique à qui l'on venoit d'en donner de toutes les façons, et qui me demandoit à cor et à cris quelques gouttes d'eau pour apaiser la soif qui le dé-

voroit, je ne pus résister à ses instances, quoique j'eusse dû être inexorable; je lui présentai un grand broc à moitié plein, qu'il saisit avec avidité, et qu'il vida tout net; mais je ne lui eus pas si tôt procuré ce soulagement, qu'il lui prit une foiblesse qui le guérit radicalement de son hydropisie : il mourut. Je fus fâché d'avoir écouté ma pitié, puisqu'elle lui avoit été si funeste; et néanmoins la douleur que j'eus de cet accident ne m'empêcha pas d'en profiter. Le défunt avoit sous son chevet sa culotte, d'où voyant sortir les cordons d'une bourse, je me sentis tenté d'y porter la main ; et la tentation fut si violente, que j'y succombai. Je tirai une bourse, qui ne me parut pas vide, et l'ayant promptement serrée dans ma poche, je sortis de l'hôpital, où je laissai le mort, dont je venois d'hériter sans qu'il eût fait de testament en ma faveur.

CHAPITRE II.

Estevanille prend la résolution de quitter la chirurgie, et d'aller à Salamanque achever ses études.

L'impatience que j'avois d'apprendre en quoi consistoit la succession imprévue que je venois de recueillir ne me permit pas d'aller loin sans le satisfaire. Je m'arrêtai au premier endroit qui me parut commode pour cela. Je déliai les cordons de la bourse, dans laquelle je trouvai trente-cinq beaux doublons, aussi luisants que s'ils eussent été faits la veille, avec un petit

papier qui enveloppoit une bague, où il y avoit un brillant que je jugeai devoir être de prix, quoique je ne me connusse point en pierreries.

Quel trésor pour un garçon qui ne s'étoit pas encore vu d'argent! Je crus ma fortune faite : avec tant de richesses, dis-je en moi-même, je ne puis mieux faire que de me rendre au plus tôt à Salamanque, pour y achever mes humanités et faire un cours de philosophie. Je ferai là une figure de prince; il est plus à propos que je prenne ce parti, que de continuer le vilain métier que je fais. Allons, abandonnons la chirurgie tant ancienne que moderne, et déterminons-nous à quitter Murcie dès ce moment. En effet, sans vouloir dire adieu à mon oncle, qui se seroit sans doute opposé à mon départ, je me mis à l'heure même en chemin pour Salamanque.

Je suivis les bords de la Segura, sans m'en écarter, jusqu'à ce que, me sentant fatigué, je m'arrêtai au village de Molina, pour y passer la nuit. C'étoit déjà avoir fait quatre lieues, ce qui n'étoit pas peu de chose pour une première journée. Le maître de l'hôtellerie où j'allai loger, voyant arriver chez lui un voyageur à pied, sans barbe, sans épée, et très-modestement vêtu, jugea que je ne ferois pas une grande dépense dans sa maison. Dans cette opinion, il me dit d'un air familier: Mon gentilhomme, je ne vous crois pas fort chargé d'argent, et je m'imagine que vous vous contenterez bien ce soir pour votre souper, d'un morceau de pain avec un peu de fromage. Ce discours me choqua : Monsieur le maître, lui répondis-je en le regardant d'un œil fier, si je n'ai point d'argent, apprenez que j'ai de l'or.

En achevant ces mots, je tirai de ma poche la bourse où étoient mes doublons, et je lui en montrai une poignée.

L'hôte parut très-surpris de cette exhibition. Il prit une de ces pièces qu'il examina, et ne pouvant douter que ce ne fût véritablement de l'or: Ah! petit fripon, s'écria-t-il en posant le doigt sur son nez, vous avez volé votre père! Je vois bien qu'il vous a pris fantaisie de voyager, et que, pour faire plus gracieusement votre équipée, vous avez mis la griffe sur le magot du bonhomme. Vous vous trompez, lui dis-je, dans vos soupçons; mon père et ma mère ne vivent plus; ces doubles pistoles que vous voyez m'ont été données par des oncles et par des tantes, qui se sont cotisés pour me mettre en état d'aller à Salamanque, où je vais poursuivre mes études que j'ai commencées à Murcie, où je suis né. Sur ce pied-là, reprit l'hôte, vos parents ont bien de l'imprudence de vous envoyer ainsi tout seul, cousu d'or, et sur les mules de saint François, à quatre-vingts lieues de votre pays. Si vous m'en voulez croire, ajouta-t-il, vous continuerez votre route demain matin le long de la rivière jusqu'à Cruz de Caravaca, où vous ferez marché avec un muletier, pour qu'il vous conduise à Ciudad-Réal, d'où vous vous rendrez de la même façon à Salamanque en cinq ou six jours.

Je remerciai mon hôte du bon conseil qu'il me donnoit, et que je me proposai effectivement de suivre. Ensuite il fut question de souper. Je lui demandai quelles provisions il avoit. Je n'ai que du fromage, me dit-il; mais j'ai pour voisin un riche villageois qui élève de la volaille qu'il envoie vendre à Carthagène; je vais

acheter chez lui deux poulets dont je vous ferai une excellente fricassée. Avec cela, vous aurez de bon pain, et du meilleur vin de la Manche. Vous promettez beaucoup, lui répliquai-je. Je vous tiendrai parole, repartit-il. Je sais bien que je parle comme tous mes pareils; mais je veux vous faire voir que du moins il y a dans un village d'Espagne un hôtelier qui traite bien son monde.

Il est vrai que j'eus sujet d'être content de tout ce qu'il me servit, aussi bien que de sa conversation. Il avoit l'esprit fort réjouissant, et contre l'ordinaire des hôteliers d'Espagne, il étoit honnête homme; ce qu'il me donna lieu de penser par les discours qu'il me tint pendant notre souper; car il se mit à table avec moi pour m'aider à manger mes deux poulets. Il me représenta tout en riant les précipices que je rencontrerois à Salamanque; et, sans trancher du précepteur de morale, il me conseilla de les éviter soigneusement. Le lendemain, lorsque je pris congé de lui, il me souhaita toutes sortes de prospérités, et me dit de l'air du monde le plus sérieux : Seigneur écolier, pour prévenir les périls où votre grande jeunesse peut vous engager, j'ai jugé à propos de vous faire ce présent. En disant ces paroles, il me présenta une petite boîte dans laquelle il y avoit un peloton de fil avec une aiguille qui le traversoit. Surpris d'un don si singulier, je lui demandai pourquoi il me le faisoit? C'est, me répondit-il, pour que vous vous en serviez en trois occasions. Cousez vôtre bouche quand vous serez tenté de parler mal à propos. Cousez votre gousset lorsque par un excès de générosité vous voudrez faire une folle dépense. Pour

la troisième couture, ajouta-t-il, je vous la laisse à deviner.

Je fis un éclat de rire à cette imagination badine, et m'y prêtant de bonne grâce, j'emportai la boîte, en promettant à l'hôte de la garder précieusement toute ma vie, pour me souvenir toujours de lui et de ses avis judicieux. Je me remis donc en chemin, et, côtoyant la rivière, j'arrivai sur la fin de la journée à Cruz de Caravaca, où je trouvai un muletier qui, pour une somme dont nous convînmes, me nourrit, et me voitura non seulement jusqu'à Ciudad-Réal, mais jusqu'à Salamanque même.

CHAPITRE III.

Il arrive heureusement à Salamanque, et se met chez un maître de pension, qui le fait recevoir en troisième à l'université.

Me voyant enfin dans l'agréable ville où j'avois tant souhaité d'être, je me rendis au quartier de l'université. Là, m'adressant à un vieux borgne de libraire, qui attendoit les chalands dans sa boutique, je le priai de m'enseigner la demeure de quelque bon maître de pension. Si vous en cherchez, me dit-il, un qui soit savant, et qui nourrisse ses pensionnaires à bouche que veux-tu, je vous conseille de choisir le docteur Canizarez. C'est l'homme qu'il vous faut. Il loge là, poursuivit-il, en me montrant une maison à deux pas de la sienne.

Vous me remercierez de vous avoir indiqué ce docteur, qui fait si bonne chère, que ses moindrès repas sont des festins.

Je crus pieusement le vieux libraire. J'entrai chez le seigneur Canizarez qui, me considérant comme une nouvelle pratique qui lui venoit, me fit bien des civilités. C'étoit un grand personnage sec, qui avoit la barbe noire, les yeux enfoncés et les joues creuses. Hé bon Dieu ! dis-je en moi-même, pour le maître d'une maison dont on vante la cuisine, voilà un homme bien maigre ! C'est peut-être son tempérament; car je me souviens d'avoir ouï dire à mon oncle qu'il y a des gens qui n'ont que la peau et les os, et qui pourtant ont si bon appétit, qu'ils mangeroient le diable et ses cornes.

Canizarez me demanda qui j'étois, d'où je venois, ce qui m'amenoit à Salamanque. Et quand j'eus répondu de la manière qu'il me plut à ses questions, il me dit : Seigneur écolier, j'espère que vous ne vous repentirez pas de vous être mis en pension chez moi. Après m'avoir parlé de cette sorte, il me conduisit à une petite chambre qui étoit tout au haut de sa maison, et où il n'y avoit point d'autres meubles qu'une armoire, deux chaises, une table et un grabat. Voici, me dit-il, votre appartement. Vous y ferez apporter vos hardes quand il vous plaira. Je n'ai point de hardes, lui répondis-je ; mais, grâce au ciel, j'ai de quoi en avoir; et pour vous tranquilliser l'esprit sur mon compte, je vais vous payer le premier quartier d'avance. Mon docteur n'eut rien à répliquer à cela; et il ne m'eut pas plus tôt dit qu'il prenoit par an quarante pistoles de chaque pensionnaire, que, tirant de ma bourse une vingtaine de

doublons, que j'eus grand soin de lui faire remarquer, je lui en donnai cinq, qui faisaient la quatrième partie de ma pension.

Il examina bien ces doubles pistoles l'une après l'autre; puis, m'ayant témoigné qu'il n'épargneroit rien pour contribuer de sa part à me rendre un des plus savants sujets de l'université, il fut curieux d'apprendre ce qu'on m'avoit enseigné à Murcie, et de quoi j'étois capable. Il m'interrogea sur les humanités, et jugea par mes réponses que j'étois digne d'occuper une place de chevalier en troisième. Après avoir si avantageusement apprécié ma capacité, il se chargea de me faire recevoir sans examen dans cette classe, dont il m'assura que le régent étoit son intime ami. Il voulut ensuite m'exhorter à l'étude des belles-lettres; mais l'heure du souper sonna. Nous descendîmes aussitôt de ma chambre dans une salle, où il y avoit, comme dans un réfectoire, une table étroite et longue, à laquelle étoient assis dix à douze écoliers à peu près de mon âge, à l'exception de deux qui pouvoient bien avoir vingt ans.

Je saluai tous ces messieurs en entrant; puis, m'étant placé parmi eux, je me mis à observer leurs portions qui étoient uniformes. C'étoit un jour maigre. Chacun avoit devant soi un morceau de pain de trois onces, avec deux plats, dans l'un desquels on voyoit deux ognons cuits sous la cendre, et dans l'autre une poignée de noisettes. Je m'étonnai de la frugalité de ce repas, qui ne s'accordoit point du tout avec l'éloge que le libraire m'avoit fait de la nourriture de cette pension. Néanmoins, venant à penser qu'on jeûnoit peut-être ce

soir-là, je me consolai dans l'espérance de faire meilleure chère les jours suivants. On m'apporta aussi mes plats avec mon pain et un demi-setier d'abondance, c'est-à-dire d'un vin si trempé, que je préférai de l'eau pure à cette dégoûtante boisson. Quand on a faim, l'on s'accommode de tout. Je dévorai mon pain et mes ognons, et croquai mes noisettes, de manière que le docteur put s'apercevoir que j'étois un cadet de haut appétit. Mes camarades firent autant d'honneur que moi à la collation. Tout fut si bien mangé, grugé, expédié, qu'il ne resta pas sur la table assez de miettes pour contenter un moineau.

Le repas fini, les pensionnaires passèrent dans une cour pour y prendre l'air. Je les suivis et fis connoissance avec eux. Je m'attachai surtout au plus grand, qui, m'ayant pris en particulier, me demanda quelle personne pouvoit être assez mon ennemie pour m'avoir conseillé de me mettre en pension chez le docteur Canizarez. Je répondis que c'étoit un vieux libraire qui demeuroit à deux pas du logis. Ah! le malin borgne, s'écria l'écolier en éclatant de rire, le bourreau s'est moqué de vous. Il n'ignore pas de quelle façon nous sommes nourris, et tout le voisinage aussi le sait si bien, que l'on ne s'y entretient que de notre sobriété. Je me suis aperçu en soupant, lui dis-je, que je n'étois pas dans une bonne auberge, et je puis vous assurer que dès demain j'en chercherois une meilleure, si je ne m'étois pas sottement avisé de payer le premier quartier d'avance.

Il y a long-temps, reprit-il, que je serois hors de cette pension, si les raisons que j'ai pour y demeurer

ne prévaloient pas sur l'envie que j'ai d'en sortir. Hé! quelles raisons, lui répliquai-je, peuvent l'emporter sur la faim? Je vais vous les apprendre, me repartit-il. Le docteur Canizarez n'est pas moins savant qu'il est avare. Il possède tous les auteurs grecs et latins, et je vous proteste que s'il nous fait faire mauvaise chère, en récompense il nous enseigne mille choses curieuses. Cela me fait passer par-dessus ses noisettes et ses ognons. Vous me consolez, dis-je alors à l'écolier : je suis homme à m'accoutumer comme vous à la frugalité, pour devenir un virtuose.

Pendant que je m'entretenois de la sorte avec ce grand pensionnaire, qui se nommoit don Ramirez de Prado, et qui étudioit en philosophie, nous entendîmes sonner la retraite. Nous nous séparâmes aussitôt, en nous demandant réciproquement notre amitié. Je remontai dans ma chambre, où je me couchai dans un lit plus dur que le marbre, et dont les draps étoient composés de grosses serviettes cousues l'une à l'autre encore plus grossièrement. Cependant, malgré la dureté du grabat, et malgré les coutures qui m'écorchoient les jambes, je dormis comme une marmotte jusqu'à neuf heures du matin. D'abord que je fus réveillé, je me levai, et tandis que je m'habillois, mon maître de pension entra dans ma chambre, suivi d'un homme qu'il me présenta en me disant : Voici le tailleur de mes pensionnaires, qui vient vous offrir ses services. C'est un habile ouvrier, et de plus si scrupuleux dans sa profession, qu'il ne voudroit pas prendre un pouce d'étoffe.

Comme j'avois besoin d'un habit, j'ordonnai au tailleur de m'en faire un; et moyennant six doubles pis-

toles que je lui donnai, il s'obligea de me fournir dans deux jours un habillement complet. A peine le tailleur fut-il hors de ma chambre, que l'heure du dîner arriva. Je descendis dans la salle où j'avois soupé le soir précédent. Tous les pensionnaires s'y rendirent aussi, et chacun se mit à table. Quoique je m'attendisse à un repas très-frugal, les mets qu'on nous servit surpassèrent mon attente. On nous régala premièrement d'une soupe pareille à celle qu'on a coutume de donner aux chiens de chasse pour leur conserver le nez. Le bouillon en étoit tout clair, et l'on y voyoit flotter des croûtes de pain moisi. Chaque écolier en avoit devant lui une écuellée dont il se bourroit l'estomac avec un appétit que j'admirois. Et moi-même, quoique je n'eusse point encore tâté de la vache enragée, je ne laissai pas de vider mon écuelle. Je me sentis tellement rassasié de ce bon potage de santé, que je ne pus achever la portion qui me vint ensuite. C'étoit pourtant un petit plat des plus friands, un hachis de pieds de chèvres où l'on avoit, je crois, mis jusqu'à la corne, tant il croquoit sous les dents. Pour les autres pensionnaires, qu'une éternelle faim consumoit, ils se jetèrent avec tant d'avidité sur la fricassée, qu'ils la firent disparoître en un clin d'œil.

Après ce repas, qui sans contredit ne fut pas le plus détestable qu'on eût fait chez le docteur Canizarez, je sortis pour aller dans la ville acheter du linge et tous les livres qui m'étoient nécessaires pour étudier en troisième. Si bien que toutes mes dépenses faites, il ne restoit plus dans ma bourse que vingt doublons. Courage, Estevanille, mon mignon, me dis-je alors à moi-

même, il me semble que vos espèces vont bon train. Vingt doubles pistoles, me répondrez-vous, font encore une somme assez considérable; et quand je serai au bout, j'aurai recours à mon diamant. D'accord, c'est une ressource. Mais parlez-moi franchement, vous connoissez-vous en pierres précieuses? Vous savez bien que non. Avouez que vous vous trouveriez fort sot si votre bague, que vous estimez beaucoup, n'étoit qu'un joyau de peu de valeur.

Cette dernière réflexion me causa une inquiétude dont je voulus m'affranchir sur-le-champ. Je me rendis à la grande place où demeurent les plus riches marchands. J'entrai chez un joailler, et lui montrant mon brillant, je le priai de me dire en conscience ce qu'il valoit. Le marchand, après l'avoir examiné, le prisa cent pistoles. Ensuite il me demanda s'il étoit à vendre. Je lui répondis que non; mais que, selon toutes les apparences, il le seroit bientôt. Hé bien, reprit-il, quand vous souhaiterez de vous en défaire, vous n'aurez qu'à me l'apporter, et je vous compterai les cent pistoles. Je sortis plein de joie de chez le joaillier, et me regardant comme un petit Crésus, je regagnai ma pension, l'esprit occupé des plus agréables pensées.

Seigneur Gonzalez, me dit notre docteur en me voyant arriver, j'ai parlé au professeur de troisième; et, sur le témoignage que je lui ai rendu de votre capacité, il veut bien vous recevoir dans sa classe, sans vous faire composer. Vous irez au collége quand il vous plaira; ce que je fis d'abord que j'eus mon habit neuf sur le corps. Le seigneur Canizarez me mena lui-même un matin à l'université, avant la classe, et me conduisit à la chambre du

licencié Guttierez Hostigador, régent de troisième, lequel nous reçut avec une orgueilleuse gravité. Je n'ai jamais vu de face de pédant où la présomption fût mieux peinte qu'elle l'étoit sur le visage de ce licencié. Vous voyez, lui dit mon maître de pension, le sujet dont je veux augmenter le nombre de vos écoliers. Alors Guttierez, posant une main sur ma tête, m'adressa ces paroles : Mon ami, je n'ai qu'un mot à vous dire. Si vous êtes sage et que vous aimiez l'étude, nous vivrons tous deux en bonne intelligence ; mais si vous devenez paresseux et libertin, je vous déclare que vous n'aurez pas beau jeu avec moi.

J'assurai ce régent que je ferois tous mes efforts pour le contenter. Cela étant, reprit-il, vous pouvez venir dans ma classe dès ce matin. Tout ce que je vous recommande, c'est d'être si attentif, que vous ne perdiez pas une syllabe de tout ce que je dirai ; car je ne dis que des choses admirables. A ces mots, il nous congédia. Le docteur Canizarez se retira chez lui. Pour moi je me mêlai parmi les écoliers qui se promenoient dans la grande cour où sont les classes, et j'entrai en troisième lorsqu'il en fut temps. Comme nouveau venu, je m'assis sur le dernier banc d'un air modeste ; et pour commencer à m'attirer la bienveillance du régent, je me préparai à l'écouter avec toute l'attention qu'il m'avoit recommandé d'avoir.

Je n'oublierai jamais le profond silence qui se fit tout-à-coup dans sa classe sitôt qu'il y parut ; et quand il fut monté dans sa chaire, son maintien superbe me surprit. Le grand Mogol, assis sur son trône, a moins de fierté que n'en avoit ce pédant, sur qui j'eus toujours

les yeux attachés. Il tenoit ses écoliers en respect. Ils étoient devant lui dans une crainte continuelle, tant il se montroit sévère et rigoureux à leur égard. Il ne se contentoit pas de se faire craindre et respecter dans sa classe; s'il se trouvoit dans la cour du collége, et que quelqu'un de ses disciples, par distraction ou autrement, passât près de lui sans le saluer, il lui crioit d'un ton impératif: Hé! l'ami, où est le chapeau? Et si l'écolier ne lui faisoit pas une réponse qui satisfît sa vanité, il ordonnoit à ses licteurs, c'est-à-dire aux cuistres dont il étoit toujours suivi, de se saisir de l'insolent, et de l'entraîner dans sa classe, où on lui faisoit voir que sa culotte ne tenoit qu'à un bouton.

CHAPITRE IV.

Des progrès qu'il fit d'abord dans les belles-lettres; comment son amour pour l'étude se ralentit, et du parti qu'il prit après avoir abandonné l'université.

Malgré la sévérité de ce professeur, j'étudiai sous lui pendant six mois, et je devins un de ses plus forts écoliers. J'employois à la vérité si bien le temps, que je ne pouvois manquer de faire des progrès dans les belles-lettres; je ne me contentois pas de remplir tous mes devoirs de classe, je lisois sans cesse les bons auteurs, que le docteur Canizarez avoit soin de me faire entendre, par les doctes commentaires qu'il me faisoit sur le texte, de manière que je ne profitois pas moins dans ma pension qu'au collége.

Tout appliqué que j'étois à l'étude, je ne laissois pas pourtant d'aller quelquefois me promener sur les bords de la rivière de Tormes, qui, par les agréables détours qu'elle fait, rend les environs de Salâmanque charmants. Je prenois ordinairement ce plaisir avec don Ramirez de Prado, ce grand écolier dont j'ai parlé. Il avoit une bonne raison pour préférer ma compagnie à celle des autres étudiants : il savoit que j'avois de l'argent; il m'en emprunta même, qu'il me doit encore; et c'étoit moi qui faisois toujours les frais de nos promenades.

Ce don Ramirez étoit un garçon qui avoit déjà quelque usage du monde, quoiqu'il allât encore au collége. Il passoit les jours de congé, souvent même les jours de classe, dans certaines maisons où il apprenoit à vivre; il avoit fait connoissance avec quelques jolies dames, qui vouloient bien se donner la peine de le dégourdir, et entre autres avec la señora Dalfa, veuve d'un docteur en droit, femme de trente à trente-cinq ans, d'une figure aimable, et d'un esprit très-amusant. Outre que par elle-même elle n'étoit que trop capable d'attirer des galants, il demeuroit avec elle une nièce de son mari, appelée Bernardina, qu'on ne pouvoit voir sans l'aimer.

Une après-dînée don Ramirez me proposa de me mener chez ces dames, en me disant que rien ne polissoit tant un jeune homme que le commerce des femmes raisonnables et spirituelles. Je me laissai facilement entraîner par un camarade avec qui je vivois dans une étroite liaison, et nous nous rendîmes tous deux à la maison de la señora Dalfa. On nous y reçut d'une ma-

nière qui me fit juger que mon conducteur y étoit sur un bon pied. Les dames m'accablèrent d'honnêtetés, à cause que j'étois son ami, ou plutôt parce qu'ils étoient convenus de cela entre eux pour m'amorcer. Nous eûmes un entretien de trois heures, dans lequel la veuve brilla fort. Il lui échappa mille saillies très divertissantes. Pour la nièce, elle parla peu, mais me lança des œillades qui me firent encore plus de plaisir que les traits d'esprit de la tante. Enfin, sans savoir ce que c'étoit que l'amour, je devins amoureux de Bernardina, qui avoit à peu près mon âge, et qui véritablement pouvoit passer pour une fort jolie personne.

J'étois si occupé de ses charmes en retournant à notre pension, qu'il ne fut pas difficile à don Ramirez de s'apercevoir que j'avois la tête embarrassée : Seigneur Gonzalez, me dit-il, qui vive de la veuve ou de la fille ? Pour laquelle des deux êtes-vous ? Pour la nièce, lui répondis-je, quoique la tante soit tout aimable. Votre franchise, reprit-il, excite la mienne. J'adore la señora Dalfa. Ainsi nous pouvons suivre l'un et l'autre notre penchant sans contrainte, puisque nous ne sommes point rivaux.

Si je n'eusse pas revu ces dames, l'étude me les auroit bientôt fait oublier ; mais quatre jours après don Ramirez me dit : J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer. Vous avez plu à Bernardina. Elle l'a dit elle-même à sa tante, que je viens de voir, et qui m'en a fait confidence. Étant votre ami autant que je le suis, je me fais un devoir de vous en avertir, afin que vous profitiez de cette découverte. Si vous pouvez, comme je n'en doute pas, entêter cette fille jusqu'à l'obliger à

vous épouser, vous serez à votre aise le reste de vos jours ; car elle est unique héritière d'un oncle maternel qui a des biens immenses, et qui n'a que deux enfants très-infirmes. Faites-lui donc bien la cour. Dès demain je vous remenerai chez elle. Tout ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que je n'ai pas le sou. Si j'avois de l'argent, je ferois préparer une petite collation. Les femmes trouvent bon que les hommes fassent pour elles ces sortes de dépenses, et il y en a même qui y sont si sensibles, que le bonheur de leurs amants y est quelquefois attaché.

J'interrompis en cet endroit mon camarade avec précipitation : Hé ! mon ami, m'écriai-je, l'argent dont nous avons besoin pour régaler nos maîtresses est tout prêt. J'ai encore quelques doubles pistoles qui ne doivent rien à personne qui vive. En effet, mon hydropique étoit mort. En même temps je tirai de ma bourse deux doublons que je donnai à don Ramirez, en lui demandant si cela suffiroit. Sans doute, me répondit-il. Allons doucement, je vous prie. Je vois bien, mon petit cadet, que vous êtes trop généreux. Je veux mettre un frein à votre humeur prodigue. Laissez-moi ménager vos espèces. Je me charge du soin de faire apprêter une collation qui, grâce à mon économie, vous coûtera peu et vous fera beaucoup d'honneur.

J'aurois bien dû, dans cette occasion, me servir du fil et de l'aiguille dont mon hôte de Molina m'avoit fait présent ; mais bien loin de croire que j'employois mal mes doublons, je sus bon gré à mon camarade d'avoir imaginé cette partie de plaisir.

Nous retournâmes donc chez les dames, qui me firent

encore plus de politesses que la première fois. Elles affectèrent une grande surprise, lorsqu'on nous apporta les rafraîchissements que don Ramirez avoit fait préparer, et qui consistoient en quelques corbeilles de fruits, accompagnées de plusieurs sortes de liqueurs, tant chaudes qu'à la glace. Mes enfants, nous dit la señora Dalfa, faisant la fâchée, vous voulez bien que je vous gronde d'avoir fait une pareille dépense. Vous êtes des jeunes gens. Vous ne devez pas avoir plus d'argent qu'il ne vous en faut; et je vous conseille de le ménager. Madame, lui répondit mon ami, ce n'est pas moi qui vous régale, c'est le seigneur Gonzalez, qui, dieu merci, est assez riche pour donner tous les jours de semblables collations sans s'incommoder. Il n'a ni père ni mère. Maître de ses actions, il jouit de son bien. Il est dans le cas où voudroient être presque tous les enfants de famille.

Je pris à mon tour la parole, et dis aux dames que ce qu'il m'en coûtoit pour ces fruits et ces liqueurs n'étoit qu'une bagatelle qui ne méritoit pas qu'elles y fissent la moindre attention. Là-dessus le seigneur de Prado se mit à faire l'éloge de ma générosité d'une façon si outrée, qu'il falloit que je fusse comme je l'étois, sans expérience, pour ne pas remarquer qu'il s'entendoit avec ces deux nymphes, et que leur dessein étoit de me ruiner. Ce qui ne manqua pas d'arriver peu de temps après; car devenant de jour en jour plus épris de Bernardina, je lui fis tant de présents, et donnai chez elle tant de repas, qu'il y parut à ma bourse. Mes doublons disparurent les uns après les autres, et ma bague s'en alla chez le joaillier.

Je n'avois plus guère d'argent de reste, quand le docteur Canizarez, s'apercevant que je me dérangeois furieusement, et craignant que je ne me misse hors d'état de lui payer à l'avenir les quartiers de ma pension, me demanda celui qui couroit, et qui étoit sur le point de finir. Piqué de sa défiance, quoiqu'elle fût très-juste, je le satisfis à l'heure même fièrement, et sortis de sa maison dès ce jour-là pour aller demeurer ailleurs, sans attendre la fin du quartier. Je me retirai dans une chambre garnie que je louai dans un endroit de la ville fort éloigné de l'université. Là, voyant qu'il ne me restoit plus que quatre pistoles de tout le bien que j'avois possédé, je pris la résolution vigoureuse d'abandonner mes études et mes galanteries, que je ne pouvois plus continuer. L'amour m'avoit détaché du collége, et la pauvreté me guérit de mon amour. Je ne voulus plus revoir le traître don Ramirez ni les deux friponnes qui, de concert avec lui, m'avoient fait dépenser mes espèces. En rompant tout commerce avec eux, je me sentis en quelque sorte consolé de n'avoir plus d'argent, comme si, ne les ayant pas pour témoins de ma misère, j'eusse été moins misérable.

Un matin, en sortant de l'église de Saint-Étienne, mon patron, je rencontrai un laquais qui portoit une assez belle livrée, et qui me salua. Je ne le remis pas dans le moment; mais, après l'avoir bien considéré, je le reconnus pour un de mes camarades de classe. Comment, lui dis-je, Mansano, vous avez donc, aussi bien que moi, fait faux bond à l'université? N'auriez-vous point eu par hasard quelque démêlé avec le licencie Hostigador? Justement, me répondit-il. C'est ce tyran de troi-

sième qui est cause que j'ai dit adieu aux Muses. Cet inflexible régent, pour me punir d'avoir fait une seule fois l'école buissonnière, après m'en avoir fait demander pardon en pleine classe, a voulu me faire fouetter pour contenter sa passion dominante. J'ai résisté. Les ministres de sa justice sont venus. Nous nous sommes colletés. Mais que pouvoit ma valeur dans un combat si inégal? Je leur ai donné des coups de poing sur le visage et des coups de pied dans les jambes, et ils me les ont rendus avec usure en coups de fouet.

Depuis ce jour-là, poursuivit-il, je n'ai point été au collége; et trouvant une occasion de n'être plus à charge à mes parents, qui ne sont pas riches, j'ai accepté une place de laquais chez l'évêque de cette ville, qui est un prélat de grand mérite et de bonne maison : aussi vit-il en vrai prince de l'église. Son palais est toujours rempli de seigneurs, et l'on y fait une chère angélique. Les mets qu'on sert sur sa table, dans un seul repas, suffiroient pour nourrir tout un hôpital pendant trois jours. L'heureuse condition que celle de ses domestiques! Ils ne font que jouer, boire, manger, dormir; et quand ils ont passé neuf ou dix années dans une si douce servitude, monseigneur les établit et en fait des souches d'honnêtes gens.

Je félicitai Mansano sur son poste, et lorsque nous nous fûmes séparés, je tombai dans une profonde rêverie. Je me représentai le bonheur de ce garçon, et je me repentis de ne lui avoir pas témoigné qu'il me feroit plaisir s'il pouvoit me faire entrer sur le même pied que lui au service de son maître. Ma vanité eut beau me dire que le fils d'un docteur en médecine de-

voit avoir de plus nobles sentiments, l'indigence inévitable et prochaine dont j'étois menacé, si je ne me déterminois à servir, m'en fit former le dessein. J'allai dès le jour suivant à l'évêché demander Mansano, qui ne sut pas plus tôt le motif de ma visite, qu'il me dit : Notre prélat a tout son monde ; mais il faut un laquais à son neveu don Christoval de Gavaria, qui demeure avec lui dans ce palais. Je parlerai pour vous au majordome de sa grandeur, et je suis sûr qu'à ma prière il voudra bien vous placer auprès de ce jeune seigneur. Revenez demain, ajouta-t-il, je vous dirai si vous devez compter sur ce poste, qui seroit fort gracieux pour vous, don Christoval étant un des plus aimables seigneurs qu'il y ait au monde. Je souhaite que la chose réussisse. Je serois bien aise d'être commensal de l'évêché avec un homme dont j'ai été camarade au collége.

Je ne demeurai point en reste de politesse avec Mansano. Quoique je n'eusse pas fréquenté long-temps la señora Dalfa et sa nièce, j'avois si bien profité de leurs entretiens, que je savois déjà faire des compliments. J'attendis avec inquiétude le succès de cette négociation, qui fut tel que je le désirois. Mon ami s'y prit de façon qu'il intéressa pour moi le majordome ; et celui-ci me présenta lui-même à don Christoval, qui me reçut à son service.

CHAPITRE V.

De quelle manière il servit don Christoval de Gavaria, et pour quel trait d'indiscrétion il se fit donner son congé.

Après avoir été près de deux ans apprenti chirurgien, et dix mois auditeur dans une classe de l'université, me voici donc devenu valet d'un jeune seigneur. Don Christoval, mon maître, commençoit alors son cinquième lustre. C'étoit un cavalier de si bonne mine, et qui avoit des mœurs si douces, que je me sentis naître d'abord de l'inclination pour lui. Il est vrai qu'en me voyant il avoit témoigné que ma personne lui revenoit; et ce témoignage peut-être eut encore plus de part que sa figure aux sentiments qu'il m'inspira.

L'évêque son oncle, qui avoit pris plaisir à l'élever lui-même, l'aimoit tendrement, et venoit de lui ôter son gouverneur : de sorte que mon maître étoit libre d'aller partout où il lui plaisoit, sans être obligé de rendre à personne compte de ses démarches. Cette liberté étoit fort de son goût. Aussi en faisoit-il un très-bon usage. Il aimoit un peu le beau sexe, et saisissoit volontiers l'occasion d'ébaucher une galanterie. Je composois tout son domestique avec un vieux valet de chambre grave et dévot; et comme j'étois celui des deux qui paroissoit le plus propre à lui servir d'agent dans ses intrigues amoureuses, il m'honora du caducée.

Il auroit pourtant eu besoin d'un furet plus exercé que moi à déterrer des beautés; mais apparemment qu'il jugea que j'en vaudrois bientôt un autre, puisqu'il me choisit pour son confident. Gonzalez, me dit-il un jour, je t'ai pris en affection, et pour t'en donner une marque certaine, je veux te découvrir mon cœur.

A ces mots, je fis une profonde inclination de tête pour témoigner que j'étois bien sensible à l'honneur que me faisoit mon patron, qui poursuivit de cette sorte : Apprends, mon ami, que par l'entremise d'une de ces vieilles qui vont le rosaire à la main offrir aux jolies dames les hommages des hommes, j'ai fait connoissance avec une des plus aimables personnes de Salamanque. Je ne lui ai parlé qu'une fois, et je meurs d'impatience de la revoir. Va trouver de ma part la Pepita : c'est ainsi que la vieille se nomme. Voici son adresse, ajouta-t-il, en me mettant un petit papier entre les mains. Tu lui diras que je languis dans l'attente d'une seconde entrevue avec la dame qu'elle m'a fait connoître.

Je jugeai par ces paroles que mon maître devoit être bien amoureux; et, pour conformer mon zèle à la vivacité de sa passion, je courus, je volai chez la Pepita, qui demeuroit dans un cul-de-sac tout près des cordeliers. Pour vous faire une fidèle image de cette vieille sorcière, vous n'avez qu'à vous représenter une femme de soixante-douze ans pour le moins, haute de trois pieds et demi, qui n'a que la peau et les os, avec de petits yeux plus rouges que du feu, et une bouche dont la lèvre inférieure s'élève de façon qu'elle couvre celle de dessus. C'est le portrait de la Pepita. Elle me

reçut dans une salle basse qui, tout obscure et malpropre qu'elle étoit, ne laissoit pas d'être souvent l'asile des amours et des plaisirs.

Lorsque j'eus exposé ma commission, l'obligeante vieille me dit : Mon enfant, vous pouvez assurer le seigneur don Christoval qu'il verra ce soir ici la dame qu'il aime, quoique cela ne soit pas sans difficulté, puisqu'il s'agit de tromper un frère qui veille sur la conduite de sa sœur, et dont il n'est pas facile de surprendre la vigilance. C'est ce que mon maître a bien prévu, lui répondis-je en lui présentant une bourse où il y avoit quelques pistoles ; et voilà ce qu'il m'a chargé de vous remettre, pour vous aider à lever les obstacles.

Je rejetterois fièrement cet argent, reprit-elle, si je savois que votre patron n'eût pas des vues légitimes ; mais je le crois trop honnête homme pour en avoir d'autres, et dans la bonne opinion que j'ai de lui, je veux le servir. Il aura demain un second entretien avec sa maîtresse. Allez lui porter cette nouvelle, et me laissez achever mon rosaire, que je disois quand vous êtes entré. Adieu, mon poulet, ajouta t-elle, en me passant une de ses griffes sèches sous le menton ; que vous me paroissez gentil ! Si je n'avois que quinze ans, par sainte Agnès ! je vous prendrois pour mon mari !

Je n'eus pas sitôt rendu compte de mon ambassade à don Christoval, que, pour étourdir sans doute ma vertu sur l'emploi délicat que son amour me donnoit, il me fit présent d'une dixaine de pistoles, en m'assurant que je ferois mes affaires en faisant les siennes ; ce qui fut cause que je résolus de préférer désormais le rôle de confident à celui d'amoureux, puisqu'on se

ruinoit en jouant le dernier, et qu'on pouvoit s'enrichir en faisant l'autre. Mon maître trouva les heures bien longues jusqu'à ce que celle du berger fût arrivée. Alors nous nous glissâmes tous deux, à la faveur de la nuit, dans la maison de la Pepita.

L'héroïne du rendez-vous y étoit déjà. Je ne la vis point lorsque j'entrai; car au lieu de suivre mon patron dans la salle où elle l'attendoit, je demeurai avec la vieille dans une espèce d'antichambre qui n'en étoit séparée que par une simple cloison de sapin, et d'où j'entendois plus de la moitié de ce que les amants se disoient. Je prêtai une oreille attentive à leurs discours; et j'y pris d'abord quelque plaisir; mais, comme il me sembla reconnoître la voix de la dame, et qu'après l'avoir assez long-temps écoutée, je ne doutai plus que ce ne fût celle de Bernardina, je me troublai et sentis naître des mouvements de fureur que la raison toutefois me fit dévorer. Que la coquette, disois-je, aime don Christoval et mille autres encore, que m'importe? Je suis détaché d'elle. Ses mœurs ne doivent plus m'intéresser.

Dans le fond de mon âme, j'enrageois de voir qu'une fille qui avoit toujours fait la réservée avec moi jouât ainsi le personnage d'une misérable aventurière. Dans le dépit que j'en avois, je résolus de me montrer à elle dans le moment qu'elle sortiroit. Je me trouvois soulagé en me représentant la confusion que je m'imaginois qu'elle auroit de m'avoir pour témoin de sa mauvaise conduite. En un mot, j'espérois jouir de sa honte; mais je me flattois d'une fausse espérance. J'eus beau m'offrir aux yeux de Bernardina, bien loin d'être décon-

certée par ma présence, elle paya d'audace, et ne faisant pas semblant de me connoître, elle sortit avec une effronterie qui me rendit immobile d'étonnement.

Quand nous fûmes de retour au logis mon maître et moi, ce cavalier se mit à me vanter sa bonne fortune; et lorsqu'il crut n'avoir rien oublié de tout ce qu'il en pouvoit dire d'avantageux, je pris la parole : Je suis ravi, lui dis-je, que vous soyez si satisfait de Bernardina; je vous en félicite. Comment, Bernardina! s'écria-t-il. Eh! qui t'a dit que cette dame se nomme ainsi? Est-ce que tu la connoîtrois? Parfaitement, lui répondis-je, aussi bien que la señora Dalfa, sa tante, qui, selon toutes les apparences, ne vaut pas mieux qu'elle. Enfin je sais ce qu'elles sont l'une et l'autre; et si je ne les eusse jamais vues, je n'aurois pas aujourd'hui l'honneur d'être votre valet. Gonzalez, répliqua-t-il, parle-moi, je te prie, sans énigme. Il n'y a point d'énigme là-dedans, lui repartis-je : rien n'est plus clair. J'ai reconnu dans la personne que vous venez d'entretenir, Bernardina, nièce d'un vieux jurisconsulte, qui est mort, et dont la veuve tient ménage avec elle. J'ai fréquenté pendant trois mois ces deux princesses, qui m'ont fait manger une centaine de pistoles que je destinois à continuer mes études. Mais ce qu'il y a de plus désagréable pour moi, c'est que Bernardina, cette mignonne qui va sans façon chez la Pepita, s'est moquée de moi pour mon argent.

Je prononçai ces derniers mots avec une agitation qui fit rire don Christoval. Charmé des rigueurs dont je me plaignois, il feignoit d'entrer dans ma peine : le pauvre garçon! disoit-il d'un air railleur. En vérité,

Bernardina auroit dû en user mieux avec un homme qui filoit pour elle le parfait amour. La première fois que je la reverrai, je t'assure, Gonzalez, que je lui en ferai des reproches. Je laissai mon maître, ne pouvant l'en empêcher, s'égayer tant qu'il lui plut à mes dépens, bien persuadé qu'il viendroit un temps où il se repentiroit à son tour de s'être attaché à une pareille dame. C'est un plaisir que j'aurois eu infailliblement, si j'eusse servi ce jeune seigneur cinq ou six mois de plus ; mais par l'ordre immuable des destinées, ou, si vous voulez, par mon imprudence, je me fis chasser de l'évêché deux jours après, ainsi que je vais le raconter.

Il venoit ordinairement dîner au palais épiscopal des gentilshommes, des comtes et des marquis; ce qui suppose qu'on voyoit là bien des originaux. Il en arriva un dont la folie étoit de cracher, comme on dit, du latin à tout propos. C'étoit un vieux commandeur, dont on pouvoit appeler la tête une bibliothèque mal rangée. Il avoit lu au collége des poëtes latins dont il avoit retenu quantité de vers. Il citoit sans cesse Virgile, Horace, Ovide, Perse, Tibulle et Juvénal. Il est vrai qu'il confondoit quelquefois ces auteurs; et ce jour-là, entre autres, pour son malheur et pour le mien, il s'avisa de rapporter un endroit d'Horace pour un endroit de Perse. J'étois présent. Je servois avec les laquais de l'évêque. M'apercevant que le commandeur se trompoit, au lieu de coudre ma bouche, je me laissai aller à ma vivacité naturelle, et faisant entendre ma voix: Monsieur, dis-je à ce seigneur, avec votre permission, les vers que vous venez de citer ne sont pas de Perse, comme vous vous l'imaginez, ils sont d'Horace. Je

n'eus pas lâché ces paroles, que le commandeur, me regardant de travers, me répondit d'un air furieux et méprisant : Tais-toi, faquin ; il ne convient pas à un laquais de me reprendre. Pourquoi? lui répliquai-je. Comme laquais, je vous donne à boire, et comme homme de lettres, je vous reprends.

Toute la compagnie, qui n'étoit déjà que trop disposée à rire, ne put s'empêcher d'éclater à cette saillie, qui ne fit qu'irriter la colère du commandeur. Il demanda justice de mon insolence, et sur-le-champ don Christoval m'ordonna de me retirer. J'obéis, croyant que j'en serois quitte pour ne plus paroître devant ce mauvais rapporteur de passages; mais mon maître me dit le soir d'un air affligé : Ami Gonzalez, je suis très-mortifié de la scène qui s'est passée tantôt. Tu aurois beaucoup mieux fait de retenir ta langue, que de montrer si mal à propos que tu sais ton Horace. Par ce trait d'indiscrétion, tu t'es banni toi-même de l'évêché. Nous ne pouvons plus te garder, après l'affront que le commandeur s'imagine avoir reçu de toi, et que dans le fond il méritoit bien, pour ses continuelles citations latines. C'est un parent que mon oncle, l'évêque de Salamanque et moi, nous devons ménager, pour plusieurs raisons. C'est un mortel d'un caractère singulier, et si chatouilleux sur le point d'honneur, que si je ne me défaisois pas de toi, il ne me le pardonneroit de sa vie. Je suis donc dans la triste nécessité de te congédier, quoique je t'aime. Mais pour t'en consoler, poursuivit-il, reçois ces trente pistoles que je te donne. Avec ce petit secours, tu pourras subsister jusqu'à ce que tu trouves une nouvelle condition.

En prononçant ces derniers mots, il me mit entre les mains une bourse où étoient les trente pistoles bien comptées. Je n'eus que des remercîments à faire au sieur don Christoval; et ne pouvant imputer qu'à moi seul ma disgrâce, je sortis de l'évêché après y avoir laissé mon habit de laquais et repris celui d'écolier.

CHAPITRE VI.

Ce que devint Estevanille après avoir été congédié par don Christoval; et par quel hasard il passa au service du licencié Salablanca, doyen de la cathédrale de Salamanque. Caractère singulier de cet ecclésiastique.

Je retournai dès ce soir-là même à ma chambre garnie, que je louai sur nouveaux frais, en attendant qu'il s'offrît une occasion de servir quelque bon maître. J'avois pris goût à la servitude, parce que je n'en connoissois encore que les agréments. J'allois dîner et souper tous les jours dans une auberge qui étoit dans mon voisinage, et où je mangeois en bonne compagnie. Il venoit là des ecclésiastiques, et entre autres un chantre de la cathédrale.

Je fis connoissance avec ce dernier, qui se nommoit Vanegas. C'étoit un gros garçon de vingt-huit à trente ans, un réjoui, dont l'humeur étoit si conforme à la mienne, que nous nous plûmes l'un à l'autre dès la première vue. Peut-on vous demander, me dit-il un jour, ce que vous faites à Salamanque? J'y suis, lui répondis-je, sans occupation présentement. Il n'y a pas

huit jours que j'étois laquais du seigneur don Christoval, neveu de l'évêque de cette ville; mais deux ou trois vers d'Horace m'on fait donner mon congé. Cela peut-il être? s'écria le chantre étonné. Apprenez-moi, je vous prie, cette aventure. Je la lui racontai, et quand je lui dis les paroles qui avoient excité le courroux du commandeur, il fit trembler toutes les tables qui étoient dans la salle, en riant à gorge déployée; car il avoit naturellement la voix si grosse, qu'on croyoit entendre une pédale lorsqu'il parloit, rioit ou chantoit. Après s'être bien épanoui la rate, il prit un air sérieux, et m'assura qu'il n'épargneroit rien pour me trouver un bon poste.

Il ne le chercha pas inutilement. Ami Gonzalez, me dit-il peu de jours après, je vous ai déterré une condition, que je préférerois à celle que vous venez de quitter. Le licencié Salablanca, doyen de notre chapitre, a besoin d'un domestique qui soit tout ensemble son laquais et son secrétaire. Je me suis imaginé que vous ne vous acquitteriez point mal de ces deux emplois. Je les remplirai sans doute à merveille, lui répondis-je; vous n'avez seulement qu'à m'apprendre de quel caractère est le doyen. C'est un homme, répliqua-t-il, d'une piété solide, quoiqu'il ne se pare point de cet extérieur austère qu'ont ordinairement les dévots. C'est un prêtre de cinquante-cinq à soixante ans, tout uni, affable et débonnaire. Pour peu qu'il vous voie attaché à lui, il vous donnera sa confiance, et vous ferez peu à peu vos petites affaires dans sa maison. Nous irons, poursuivit-il, le voir à l'issue de notre dîner. Je veux dès ce jour vous placer auprès de ce vénérable ecclé-

siastique, qui possède plus de mille écus de rente en bénéfices.

Vanegas en effet, au sortir de notre auberge, me conduisit à une petite maison où demeuroit le licencié Salablanca. Seigneur, dit-il à ce doyen, je vous amène le jeune homme dont je vous ai parlé. Estevanille Gonzalez est un enfant de famille, un orphelin que la fortune réduit à servir. Il a fait sa troisième d'une manière brillante à l'université. Il est plein d'honneur, d'esprit et d'intégrité. Vous aurez un trésor dans ce garçon-là. Je suis son répondant. Il n'en pouvoit trouver un meilleur, lui dit le doyen; et comme c'est un vrai présent qu'un bon domestique, je vous suis redevable de m'offrir celui-ci, que je reçois d'autant plus volontiers, que sa physionomie me revient. Le chantre, fort satisfait d'avoir réussi dans son entreprise, prit congé du licencié, avec lequel il me laissa.

Hé bien, mon ami, me dit alors mon nouveau patron, nous allons donc tous deux vivre ensemble. Le ciel en soit loué! Je crois que tu n'ignores pas ce que les serviteurs doivent à leurs maîtres. De mon côté, je sais ce que les maîtres doivent à leurs serviteurs. Remplissons l'un et l'autre scrupuleusement nos devoirs, c'est le moyen de nous accorder; regarde-moi comme ton père, et je te regarderai comme mon fils. A ces mots, je me jetai à ses pieds, en lui protestant que je n'épargnerois rien pour mériter ses bontés. Il me fit relever, et changeant de discours: Gonzalez, me dit-il, tu n'es plus dans un palais épiscopal. Tu as passé d'une extrémité à l'autre. Tu ne sers présentement qu'un prêtre du second ordre. Tu ne verras point régner sur ma table la

délicatesse et l'abondance. Un potage me suffit avec un bouilli pour mon dîner, et le soir je me contente d'un simple plat de rôti. Le licencié, m'ayant ainsi parlé, me dit d'aller chercher mes hardes, et de les faire apporter chez lui : ce qui fut exécuté en moins de deux heures de temps.

Je trouvai à mon retour le doyen qui soupoit à son petit couvert dans une salle, en s'entretenant d'un air familier avec deux domestiques qu'il avoit, et qui se tenoient debout devant lui. L'un étoit son cuisinier, petit homme, vieux et bossu, et l'autre sa gouvernante, que son grand âge et sa laideur rendoient très-canonique. Je me mêlai à la conversation ; puis, pour commencer à m'acquitter de mes fonctions de laquais, je m'approchai d'un buffet sur lequel il y avoit une bouteille de vin de Portugal, avec un verre et une carafe d'eau ; et toutes les fois que mon maître demandoit à boire, je lui portois sur une soucoupe son verre, que je remplissois en échanson qui avoit fait son apprentissage en très-bon lieu. Le plat de rôt dont il se contenta ce soir-là fut une épaule de mouton, dont il mangea fort peu. Après quoi il monta dans sa chambre pour nous laisser dans la salle, souper en liberté, le cuisinier, la gouvernante et moi.

J'eus bientôt fait connoissance avec ces deux domestiques ; et dans l'entretien que nous eûmes ensemble, je ne manquai pas de leur donner occasion de dire ce qu'ils pensoient du doyen. Quel bonheur, leur dis-je, mes amis, d'avoir un patron tel que le nôtre ! quel air de bonté ! Vous parle-t-il toujours avec douceur comme il a fait ce soir ? n'a-t-il jamais de fantaisies, de caprices,

de mauvais moments ? Non, répondit le petit bossu ; il n'a point d'inégalités. Il est bien vrai que de temps en temps il paroît sombre et rêveur ; mais cela ne dure guère, et ses valets n'en pâtissent point. J'ai servi, continua-t-il, d'autres dévots qui n'étoient pas d'un si bon caractère, et Dieu sait ce que j'ai souffert chez un chanoine de Tolède, quoiqu'il fût homme de bien. Il étoit né si violent, qu'il me jetoit mes fricassées à la tête, quand il y trouvoit trop de poivre ou de sel. Grâces au ciel, dit alors la dame Leonelle, ainsi se nommoit la gouvernante, le seigneur licencié, notre maître, n'a point de défauts. On l'accuse seulement d'être un peu avare ; mais quoique ce soit un homme d'église, on peut s'y tromper. Au lieu de thésauriser, comme on se l'imagine, il donne peut-être de son argent en secret aux pauvres ; et c'est la bonne manière. Il vaut mieux faire du bien en cachette qu'à son de trompe.

Ils ajoutèrent à ces discours plusieurs autres, qui me firent comprendre que j'avois pour patron un bon Israélite, chez qui je vivrois fort doucement. Lorsque nous eûmes soupé, ce qui fut bientôt fait, l'épaule de mouton n'ayant pu amuser fort long-temps trois personnes de bon appétit, je montai à la chambre de monsieur le doyen, où je le trouvai à genoux devant un grand crucifix d'ivoire, qui étoit dans un cadre d'ébène, sur un fond de velours noir. Il se leva dès qu'il eut achevé sa prière, et comme je m'aperçus qu'il se disposoit à se coucher, je me mis en devoir de l'aider à se déshabiller, en le priant de m'excuser, si, n'étant pas encore dans l'habitude de servir, je ne m'en acquit-

tois pas avec toute l'adresse que j'aurois souhaité d'avoir. Je n'étois pourtant pas si maladroit que je le feignois, puisque don Christoval s'étoit fort bien accommodé de mon service.

Là-dessus le licencié me fit des questions sur ma famille ; et, jugeant par mes réponses que je n'étois pas né pour être valet, il parut s'attendrir sur mon sort : Infortuné Gonzalez, me dit-il, que je vous plains d'avoir perdu de si bonne heure les auteurs de votre naissance ! Sans ce malheur, vous ne seriez pas dans un état servile. Cependant, puisque le ciel le veut ainsi, mon enfant, il faut vous soumettre sans murmure à ses volontés ; pour moi, continua-t-il, je prétends adoucir, autant qu'il me sera possible, la rigueur de votre servitude, et vous traiter de façon qu'à peine sentirez-vous que vous avez un maître.

Je fus enchanté de ces paroles, qui m'inspirèrent tout-à-coup tant de zèle et d'inclination pour le doyen, que je me serois fait hacher pour lui ; ce qui prouve bien que c'est la faute des maîtres quand leurs domestiques ne les aiment point. Je me sentis si pénétré, par avance, des bontés qu'il promettoit d'avoir pour moi, que je lui tins des discours dont le désordre lui fit connoître que si je manquois d'éloquence, du moins j'avois du sentiment. Il me frappa doucement sur l'épaule, et me dit en souriant : Va, mon ami, va te coucher. J'ai tout lieu de croire que nous nous accommoderons fort bien l'un de l'autre. Ton prédécesseur, poursuivit-il, n'avoit que quinze pistoles de gages, je t'en donnerai vingt, pour te marquer avec quelle satisfaction je te prends à mon service.

Je laissai mon doyen se mettre au lit. Ensuite je me retirai dans un petit cabinet voisin, dont il faisoit sa garde-robe, et où il y avoit un grabat qui ressembloit assez à celui de ma pension. C'étoit là mon gîte. Je ne dormis guère cette nuit, et pour faire voir que la paresse n'étoit pas mon vice, je fus sur pied dès la pointe du jour ; de sorte que quand mon maître, qui se levoit ordinairement de grand matin, m'appela, je me présentai tout habillé devant lui, et prêt à recevoir ses ordres. A ce que je vois, me dit-il, vous n'êtes pas homme à dormir la grasse matinée. Je vous en estime davantage. Écoutez, ajouta-t-il, en me mettant un papier entre les mains, pour commencer à vous montrer que je veux vous faire entrer dans mes affaires secrètes, voici une quittance de deux cents écus que je vous confie. Portez-la tout à l'heure de ma part au seigneur don Juan de Barros, receveur-général de notre chapitre. Il vous comptera l'argent. Je sortis avec la quittance, et fis ma commission de manière que le licencié fut très-content de moi. Il me le témoigna, et je lui devins plus cher de jour en jour.

Il y avoit déjà près d'un mois que je demeurois chez lui, lorsqu'un soir, en soupant, il tomba dans une profonde rêverie. Au lieu de s'entretenir, selon sa coutume, et de rire avec ses trois domestiques, il garda le silence pendant qu'il fut à table. Nous eûmes beau deux ou trois fois lui adresser la parole, il ne nous répondit que par des soupirs. Enfin, on eût dit qu'il étoit la proie de quelque secret déplaisir, tant il paroissoit accablé de tristesse. Il ne mangea presque point ce soir-là, et me dispensant de l'aller déshabiller, il

monta dans sa chambre, où il s'enferma. Voilà sans doute, dis-je au petit cuisinier, un de ces temps malheureux dont vous m'avez une fois parlé. Oui, me répondit-il. Vous voyez comme notre patron est quelquefois différent de lui-même. Mais ce sont des nuages qui passent. Dès demain vous le verrez dans son humeur ordinaire.

Persuadés que cela seroit ainsi, nous demeurâmes tous trois dans la salle, où nous soupâmes gaiement; après quoi nous gagnâmes nos grabats. J'étois déjà étendu sur le mien, et le sommeil se préparoit à fermer mes yeux, quand je crus entendre la voix de mon maître. J'écoutai avec toute l'attention dont j'étois capable, et je ne pus douter que ce ne fût lui qui, se promenant à grands pas dans sa chambre, faisoit des monologues sur l'inquiétude qui le travailloit. En vain je prêtai une oreille attentive pour les ouïr plus distinctement, je ne saisis que quelques paroles, par lesquelles je jugeai que c'étoit la délicatesse de sa conscience qui troubloit son repos. J'entendis même le bruit comme de plusieurs coups de discipline que se donna le dévot, non problablement sans connoissance de cause; et toute la nuit il ne cessa de parler, de se fouetter, de se tourmenter.

Aussitôt que le jour parut, il sortit sans rien dire, et s'en alla dans la ville, d'où il revint trois heures après avec un air de gaieté qui me surprit d'autant plus que je m'attendois à le revoir plus chagrin. Il me fit monter avec lui dans sa chambre. Il en ferma la porte, et me dit: Oh! çà, Gonzalez, il faut que je te fasse part de ma joie. Je veux que tu sois le dépositaire de mes secrets.

Apprends que j'ai remporté une victoire importante et glorieuse. Vous voulez bien, monsieur, lui répondis-je, d'un air aussi gai que le sien, que je m'en réjouisse avec vous, quoique je ne sache point encore en quoi elle consiste. J'ai vaincu, reprit-il, j'ai atterré le démon de l'avarice. J'avois amassé trois cents écus. Je les gardois soigneusement dans mon coffre. Mon cœur y étoit attaché; mais le père céleste a eu pitié de son serviteur. Il m'a prêté son assistance. Je viens de jeter tous ces écus dans un tronc de l'hôpital; et par là, je me suis délivré d'un pesant fardeau qui m'accabloit.

Vous vous imaginez bien que je ne fus pas peu étonné d'entendre ce discours, qui me fit prendre le licencié pour un fou. Il s'en aperçut; et, pour me faire juger de lui plus sainement, il poursuivit de cette sorte : Tu sauras, mon ami, que je suis né avare. J'ai pour l'argent une passion que la sévérité de ma morale combat sans cesse sans pouvoir la détruire. Je suis tranquille quand je ne possède rien que ce qui m'est nécessaire pour la nourriture et l'entretien de mon domestique. Au contraire, sitôt que je me vois du superflu, j'oublie qu'il appartient aux pauvres. Je l'enferme, je le cache, j'en fais mon idole; ma cupidité se rallume, j'entasse pièces sur pièces; enfin je cède à ma fureur. Néanmoins, quoique l'avarice m'ait vaincu, elle ne jouit pas paisiblement de ma défaite. La charité vient bientôt troubler son triomphe, et lui disputer la proie dont elle est saisie. C'est alors que je sens dans mon cœur d'étranges combats qui me plongent dans une affreuse mélancolie, et dont le succès pourroit devenir favorable

au vice, si le ciel ne venoit au secours de la vertu; mais, grâces à la bonté divine, j'ai jusqu'ici toujours terrassé mon ennemi.

Lorsque le scrupuleux doyen, charmé de sa victoire, m'eut parlé de cette façon, il fit éclater de nouveaux transports de joie de s'être si heureusement débarrassé de ses trois cents écus. Ensuite, se prosternant devant son crucifix pour remercier Dieu de lui avoir donné la force de faire une action si vigoureuse, ce saint homme, car c'en étoit un véritablement, demeura plus d'un quart d'heure en prières, et me ravit par son air édifiant. Je ne pouvois me lasser de l'admirer. S'étant relevé, il reprit un visage riant, et m'adressa la parole dans ces termes : Gonzalez, tu me vois bien content; mais je le suis encore plus que je ne le parois. Si tu concevois toute la satisfaction intérieure que je sens d'être affranchi de la tyrannie de l'avarice, je suis persuadé que, dès ce moment, tu suivrois mon exemple; et je t'y exhorte, mon fils. Si tu as de l'argent dont tu puisses te passer, je te conseille, en ami, de le porter à l'hôpital, pour prévenir le goût que tu pourrois prendre insensiblement pour les richesses.

Je souris à ce conseil, qu'il me donna pieusement, et je ne fus nullement tenté de me dessaisir de mes pistoles, quoiqu'un bon casuiste m'eût fort bien pu chicaner sur leur possession : Monsieur, répondis-je au licencié, si j'avois un bénéfice qui me fournît au-delà de mon nécessaire, je tâcherois de vous imiter, quoique vous me paroissiez un homme inimitable; mais considérez, s'il vous plaît, que je suis un pauvre garçon sans patrimoine. Je n'ai pour tout bien qu'une vingtaine,

peut-être, de pistoles qui me restent de ma dernière condition. Puis-je, sans imprudence, m'en dépouiller? Sait-on ce qui peut arriver? Si, par malheur, je venois à vous perdre, et que je fusse long-temps sur le pavé à chercher un nouveau maître, n'auroit-on pas raison de me reprocher d'avoir été charitable mal à propos. Ce que tu dis, répliqua le doyen, seroit de très-bon sens, si les besoins futurs devoient nous embarrasser; mais il ne faut pas que l'avenir nous inquiète, ni que la crainte de manquer d'argent nous serve de prétexte pour frustrer les pauvres de notre superflu.

Mon sévère patron me tint vainement tous ces beaux discours, je les écoutai comme des chansons; et les choses en demeurèrent là. Deux mois après cette aventure, qu'il me défendit de révéler aux deux autres domestiques, il me renvoya chez le receveur du chapitre toucher encore deux cents écus que je lui apportai. Il les mit dans son coffre et les garda pendant trois semaines, sans qu'il en parût occupé. Il ne laissoit pas toutefois de l'être, et peu à peu mon dévot redevint mélancolique. D'abord que je m'en aperçus, je lui dis : Seigneur licencié, puisque j'ai l'honneur d'être votre confident, je ne crois pas devoir attendre pour vous donner du soulagement que vous m'appreniez le besoin que vous en avez; je ne sais que trop ce qui se passe actuellement dans votre cœur : l'avarice et la charité y sont aux prises, et l'événement de leur combat est incertain. Permettez qu'un fidèle serviteur, qui s'intéresse au repos de vos jours, vous serve de fil pour sortir du labyrinthe où vous vous trouvez.

Oui, mon cher Estevanille, me répondit tristement le doyen, je lutte nuit et jour contre un ennemi puissant, et qui semble reprendre de nouvelles forces à mesure que les miennes s'affoiblissent. Aide-moi, si tu peux, à le terrasser. Très-volontiers, monsieur, lui repartis-je, et nous allons l'abattre tout à l'heure, si vous voulez. Hé! comment pourrons-nous en venir à bout? dit le licencié. Rien n'est plus aisé, lui répondis-je, remettez-moi dans ce moment ces redoutables espèces qui pourroient vous perdre à la fin. Je vais vous en délivrer en les jetant dans ce grand tronc pour les pauvres, qui est à l'entrée du monastère de Saint-Bernard.

Mon maître n'applaudit pas tout d'un coup à l'expédient proposé; mais enfin les réflexions du dévot l'emportèrent peu à peu sur les mouvements de l'avare. J'y consens, mon ami, me dit-il, charge-toi de cette commission. Aussi bien tu m'épargneras quelques peines que j'aurois à souffrir en portant moi-même mon argent. A ces mots, il tira de son coffre un sac, et me le mettant entre les mains : Tiens, me dit-il, voici les victimes qu'il faut immoler. Va, mon enfant, cours, vole, et reviens promptement m'annoncer que le sacrifice est fait.

Je laissai le patron dans sa chambre exhaler quelques soupirs, qu'il ne put refuser à mon départ, ou plutôt à l'éloignement des victimes, et je pris le chemin du couvent de Saint-Bernard, dans l'intention de faire fidèlement l'emploi dont j'étois chargé. J'y allois de la meilleure foi du monde, et j'aurois indubitablement rempli mon devoir en garçon plein de droiture, si le démon de

l'avarice ne fût venu me tenter; mais de rage, sans doute, d'avoir été vaincu par le maître, il voulut s'en venger sur le valet. Il m'arrêta tout court, comme j'étois près d'entrer dans l'église, et me soufflant aux oreilles : Estevanille, me dit-il, où vas-tu, insensé que tu es? Tu vas porter de l'eau à la rivière. T'imagines-tu que les hôpitaux manquent de quelque chose? Tu te trompes, Gonzalez. Ils sont soutenus par les charités de tant de personnes aisées, que jamais on ne verra la marmite des pauvres renversée. Leurs revenus augmentent de jour en jour par les testaments qui se font en leur faveur. Outre cela, leurs biens ne sont pas pillés, comme ceux des grands seigneurs, par des intendants fripons : ils ont pour économes et pour administrateurs d'honnêtes gens qui se font un plaisir de se mêler de leurs affaires pour l'amour de Dieu, et d'être désintéressés dans leur administration. Ne jette donc point dans un tronc cet argent que ta bonne fortune te livre aujourd'hui Garde-le plutôt pour toi. Peut-être en auras-tu bientôt besoin. D'ailleurs, puisque le doyen le destine aux pauvres, il y en a une partie qui t'appartient. Cela semble en quelque façon rendre ta faute plus légère.

Le diable, en me suggérant ces mauvaises réflexions, qu'il avoit l'art de me faire trouver bonnes, corrompit mon intégrité. Au lieu d'entrer dans l'église, je marchai vers la grande place, où, pour peu de chose, je convertis chez un changeur mes écus en doublons et en quadruples, que je serrai facilement dans ma poche. Je retournai ensuite au logis, où le licencié m'attendoit impatiemment. Réjouissez-vous, monsieur, lui dis-je,

en l'abordant d'un air gai, l'affaire en est faite. Le poisson est dans la nasse de l'hôpital. Que votre conscience reprenne toute sa tranquillité. Je suis ravi, me répondit-il, que cela soit terminé. Je t'en remercie. De ton côté, mon enfant, tu dois aussi en être bien aise; car tu as part à cette bonne œuvre. J'en ai une joie infinie, lui répliquai-je; et si vous avez le malheur de vous retrouver dans la peine dont je viens de vous délivrer, je me flatte que vous voudrez bien encore vous servir de mon petit ministère pour vous en tirer. Le doyen m'assura qu'il n'avoit pas une autre intention. Cependant, quelques mois après, se revoyant un argent superflu assez considérable, et se sentant tourmenté par ses scrupules, il eut recours à un autre moyen pour s'en affranchir.

Il acheta une grande quantité de livres solides, des livres de morale et de théologie, croyant par cette emplette se mettre l'esprit en repos; mais après avoir fait une méditation profonde au pied du crucifix, il m'appela. J'accourus à sa voix, et remarquant qu'il étoit plus troublé, plus agité que jamais : Qu'avez-vous, lui dis-je, mon cher maître? Auriez-vous encore envie de me faire avoir part à quelque bonne action? Ah! Gonzalez, me répondit-il en poussant un soupir des plus amers, que le démon est subtil! Je m'imaginois l'avoir trompé, et c'est lui qui m'a tendu un piége où j'ai donné. Je pensois, en achetant tous ces livres, que la charité n'en pourroit murmurer. Quelle illusion! Ces ouvrages, quoique excellents, me sont inutiles. Je ne lis point. J'emploie presque tout mon temps à la prière. Pourquoi donc, misérable que je suis, ai-je fait un pareil achat?

Combien aurois-je soulagé de pauvres avec l'argent que m'ont coûté ces livres, qui ne sont dans ma chambre qu'un vain ornement!

Ce trop charitable doyen se sentoit si mortifié d'avoir fait une dépense qui lui paroissoit coupable, qu'il ne pouvoit s'en consoler. Les confidents quelquefois donnent de bons conseils : Monsieur, lui dis-je, il me semble que votre faute n'est pas irréparable. Il n'y a, sauf votre meilleur avis, qu'à faire porter tous ces livres chez le libraire qui vous les a vendus. Il les reprendra moyennant un honnête profit, et j'irai sur-le-champ porter à l'hôpital l'argent que nous en retirerons. J'approuve ce conseil, s'écria le licencié. C'est le ciel, Gonzalez, qui vient de te l'inspirer, et je le veux suivre tout à l'heure.

En même temps il m'ordonna d'aller chercher deux porte-faix; ce que je fis avec un empressement dont il n'est pas besoin de dire la cause. Ce qui me déplut, c'est que le patron voulut venir avec nous chez le libraire, qui étoit justement ce vieux borgne qui savoit si bien enseigner les bonnes pensions. Quoique les marchands ne soient pas trop aises qu'on leur rapporte une marchandise qu'ils ont vendue, il reprit la sienne fort obligeamment, et rendit au bon doyen cent cinquante écus de deux cents qu'il avoit reçus de lui, se contentant du reste, tant pour se dédommager d'avoir perdu l'occasion de se défaire desdits livres, que pour l'intérêt des jours qu'ils avoient été hors de sa boutique.

Je mis promptement la main sur les espèces qui nous revenoient. Je les serrai dans un sac que nous fournit gratuitement le libraire; et quand nous fûmes dans la

rue, je dis à mon maître qu'il pouvoit s'en retourner au logis, où je le rejoindrois en peu de temps. Il me répondit qu'il vouloit m'accompagner. Comment donc, monsieur, lui répliquai-je, est-ce que vous vous défieriez de votre serviteur? Le ciel m'en préserve, repartit-il : non, mon enfant, je suis sûr de ta fidélité. Je n'avois envie d'aller avec toi que pour être témoin de ma victoire; mais puisqu'il t'a semblé que je soupçonnois ta bonne foi, je veux te faire voir que tu as eu tort. Va t'acquitter tout seul d'une commission si agréable à Dieu. En achevant ces paroles, il reprit le chemin de sa maison, et je me rendis chez le changeur, où je convertis encore mes écus en doubles pistoles.

Ma bourse, comme vous voyez, commençoit à devenir rondelette; et dans l'espérance que j'avois de l'arrondir bien davantage dans la suite, j'étois le garçon d'Espagne le plus content. Néanmoins un triste événement trompa mon attente. Le doyen, peu de jours après la scène des livres, tomba malade. Il appela les plus fameux médecins de Salamanque. Ils lui donnèrent des remèdes, et il mourut. A peine eut-il les yeux fermés que des parents qu'il avoit dans la ville accoururent fort échauffés, ne doutant pas que le défunt n'eût laissé beaucoup d'argent. Ils furent étrangement surpris de ne trouver que quelques écus qu'il gardoit pour entretenir son ménage. Comme ils s'en plaignoient, je leur dis qu'ils ne devoient pas s'en étonner, puisque le licencié Salablanca, persuadé que son superflu appartenoit de droit aux pauvres, le portoit lui-même exactement aux troncs des hôpitaux. Les parents, peu satisfaits de la succession qu'ils avoient à recueillir, en

partagèrent entre eux les effets ; et comme s'ils eussent deviné que je m'étois payé par mes mains, ils me firent perdre plus de la moitié de mes gages ; ce qui étoit à rabattre sur la part que j'avois eue aux bonnes œuvres de mon maître.

CHAPITRE VII.

Estevanille, après la mort du doyen, va voir Vanegas, et s'engage au service d'un chapelain royal.

Aussitôt que je fus sur le pavé, j'allai voir Vanegas, chez qui je trouvai un ecclésiastique italien qui possédoit une chapelle royale à Salamanque. Dès que je parus, le chantre me dit : Mon pauvre Gonzalez, ma douleur se renouvelle à votre vue. Que je suis fâché que votre bonheur ait duré si peu. J'avois placé ce garçon-là, poursuivit-il, en adressant la parole au chapelain royal, auprès du licencié Salablanca, qui vient de mourir ; c'étoit une bonne condition pour ce jeune homme : c'est dommage qu'il n'en ait pas joui plus long-temps ; car c'est un excellent sujet, un serviteur zélé, fidèle, et de plus un enfant de bonne maison qui a des principes de belles-lettres.

Pendant que Vanegas parloit de la sorte, l'Italien me considéroit attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête ; et soit qu'il eût effectivement besoin d'un laquais, soit que quelque autre raison le déterminât dans le moment à me prendre, il dit à Vanegas : Il me faut un

domestique, et il ne tiendra qu'à ce garçon d'entrer à mon service. Le bien que vous venez de me dire de lui, et sa physionomie, me font souhaiter de l'avoir. Il peut compter que par rapport à vous j'aurai pour lui beaucoup de considération. Je me ferai un plaisir de cultiver son esprit moi-même, et d'y faire germer les semences de littérature qu'il a déjà. Je lui offre les mêmes gages qu'il avoit chez le doyen, et je crois qu'il ne perdra pas au change. Qu'il se consulte donc là-dessus; et si cela lui convient, vous savez où je demeure, vous me l'enverrez. A ces mots, qu'il prononça d'un ton de voix plein de douceur, il embrassa Vanegas et se retira.

Hé bien, me dit le chantre, lorsque nous fûmes seuls, comment vous sentez-vous affecté de la proposition que l'on vient de vous faire, et du personnage qui vous l'a faite? Cet ecclésiastique, lui répondis-je, me paroît un homme de bien. Pensez-vous que je fisse mal d'accepter la place qu'il me présente? Hé! mais, reprit-il, mon ami, je ne connois ce prêtre que depuis quelques jours; je sais que c'est un vieux bachelier calabrois; qu'il est chapelain royal dans cette ville, et qu'il passe pour un bénéficier fort à son aise. C'est tout ce que je puis vous apprendre. Quoiqu'il soit Italien, et qu'il porte une face équivoque, il peut être un fort honnête homme. Au reste, continua-t-il, vous devez, sans balancer, prendre le parti de le servir. Que risquez-vous? Si vous n'êtes pas content de lui, vous le quitterez. Les laquais ne sont point des esclaves. Si leurs maîtres ont le pouvoir de les chasser lorsqu'il leur en prend fantaisie, ils peuvent de leur côté, quand il leur plaît, abandonner leurs maî-

tres. Vous raisonnez à merveille, dis-je au seigneur Vanegas, et je suis prêt à me consacrer au service de ce chapelain royal. J'ai un pressentiment qu'il me consolera de la perte de mon dernier maître.

Dès le jour suivant le chantre me conduisit chez le bachelier, qui me reçut d'un air de bonté dont je fus ravi. Il me donna de nouvelles assurances qu'il auroit un soin tout particulier de m'enseigner les belles-lettres. Vanegas, qui m'aimoit, fut sensible aux bons sentiments que le chapelain témoignoit avoir pour moi. Il l'en remercia pour son compte, et s'en alla, persuadé que je serois aussi bien là que chez le licencié. Je pensois la même chose, ou plutôt je trouvois mon nouveau maître encore plus digne que l'autre de mon attachement. Si le doyen, disois-je, étoit un prêtre vertueux, celui-ci ne le paroît pas moins. Je m'en fie à son air pâle et mortifié. D'ailleurs, je crois qu'il a plus d'esprit et d'érudition. Le Calabrois en effet en avoit infiniment davantage; aussi passoit-il la moitié de la journée, et quelquefois une partie de la nuit dans sa bibliothèque, qui étoit composée de toute sorte de livres. Il avoit été moine dans je ne sais quel ordre, et régent de philosophie. C'étoit un homme des plus savants.

Au reste, son domestique, de même que celui du doyen, ne consistoit qu'en une vieille gouvernante, un cuisinier et moi, et il ne faisoit pas une plus grande dépense, quoiqu'il eût la réputation d'être plus riche. Il ne portoit pas son argent dans les troncs des hôpitaux; il se contentoit, en sortant d'une église, de jeter une poignée de maravédis aux pauvres qui se trouvoient à la porte. Mais ce que je n'approuvois pas, c'est qu'il

distribuoit ses aumônes avec tant d'éclat, qu'il sembloit les vouloir faire à ce que personne n'en ignorât. A cela près on l'auroit pris pour un saint. Il marchoit avec gravité, les yeux attachés à terre, et son visage prêchoit la mortification.

Il ne manqua pas, ainsi qu'il l'avoit promis, d'avoir de grands égards pour moi. Sitôt qu'il m'eut interrogé sur les belles-lettres, et qu'il vit que j'en avois les premiers éléments, il en marqua autant de joie que s'il eût été mon père, et me dit d'un air affectueux qu'il me regardoit comme son élève. Oui, mon enfant, continua-t-il, d'un ton de voix animé, tu as d'heureuses dispositions. Je me charge de toi, je te pousserai. Ce seroit un meurtre de laisser vieillir dans la servitude un homme né pour faire du bruit dans le monde par son génie.

Il accompagna ces belles promesses de quelques embrassades, pour me montrer qu'il parloit de l'abondance du cœur. J'étois si pénétré de ses bontés excessives, que je ne pus m'empêcher d'aller trouver Vanegas, et de lui faire part de ma joie; mais, au lieu d'applaudir au compte fidèle que je lui rendis des témoignages d'amitié que je recevois de mon nouveau maître, il devint sombre et rêveur. Qu'avez-vous? lui dis-je. Il semble que vous soyez affligé du rapport que je vous fais. Est-ce que vous vous repentiriez d'avoir fait mon bonheur? Quelle peut être la cause d'un pareil changement? Je suis toujours le même à votre égard, répondit le chantre; et vous ne serez jamais aussi heureux que je le souhaite. Pourquoi donc, lui répliquai-je, gardez-vous un silence chagrin en apprenant les bontés qu'a pour

moi le bachelier? On diroit qu'elles vous font de la peine.

Mon ami Vanegas n'osoit me découvrir sa pensée, et j'étois fort éloigné de la deviner. Néanmoins je le pressai tant de s'expliquer là-dessus, et de ne me rien celer, qu'il reprit ainsi la parole : Je ne sais si je dois me réjouir de vous avoir procuré la condition dont vous êtes si satisfait. Hélas! je crains d'avoir innocemment exposé votre jeunesse aux attentats d'un homme vicieux. Toutes ces démonstrations d'amitié du Calabrois me paroissent outrées, et par conséquent me sont suspectes. Cependant, ajouta-t-il, comme en se reprenant, il se peut faire que je m'alarme mal à propos, et que ma crainte offense la vertu du bachelier. D'ailleurs, tout jeune que vous êtes, vous avez assez de jugement et d'assez bons yeux pour voir l'hypocrite, si c'en est un, au travers de son masque.

Je n'eus pas besoin que le chantre m'en dît davantage; et rappelant alors dans ma mémoire certains discours que j'avois entendu tenir dans la pension de Canizarez, je m'en retournai chez mon Italien, l'esprit prévenu contre lui, et plus disposé à empoisonner ses bonnes actions qu'à faire grâce à ses mauvaises. Je me tins avec lui sur mes gardes; et comme dans la prévention où j'étois il n'avoit pas en moi un juge favorable, j'interprétois tout à son désavantage. Les paroles obligeantes qu'il m'adressoit augmentoient ma défiance, et les regards qu'il jetoit sur moi, quoique dans le fond peut-être purs et désintéressés, me paroissoient coupables. Un jour que j'étois avec lui dans sa bibliothèque, il prit un Virgile qu'il ouvrit; puis me le donnant, il

me dit : Estevanille, voyons un peu si tu me rendrois bien cette églogue en espagnol. Par hasard ou autrement, l'églogue étoit justement celle qui commence par ce vers :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim.

Je l'avois entendu expliquer au collége ; je la savois même par cœur ; je n'eus pas beaucoup de peine à la traduire en castillan. Mais tandis que j'en faisois la version avec le plus d'élégance qu'il m'étoit possible, le Calabrois, pour me témoigner combien il étoit content de moi, me donnoit de petits coups sur l'épaule, me tiroit doucement les oreilles, et me pinçoit les joues. Cela me parut sérieux ; et me croyant dans un péril où je n'étois peut-être pas, je m'enfuis, et laissai là ce vieux Corydon.

CHAPITRE VIII.

Estevanille part pour Madrid ; de la rencontre qu'il fit en chemin, et quelle en fut la suite.

J'avois tant de fois entendu parler de Madrid comme d'une merveille du monde, qu'il me prit envie d'y aller, pour voir si ce qu'on m'en avoit dit étoit véritable. Je me trouvois en état de faire gracieusement ce voyage, et de paroître dans cette fameuse ville sous une forme plus honorable que celle de laquais. Je me flattois qu'un garçon qui savoit passablement bien écrire, et qui ne man-

quoit pas d'esprit, feroit infailliblement sa fortune à la cour, soit en s'attachant à quelque grand seigneur, soit en se glissant parmi les commis des secrétaires d'état. Enfin, rempli de la bonne opinion que j'avois de mon mérite, j'achetai un petit mulet pour me rendre plus noblement à Madrid, et je partis un matin avant le lever du soleil.

Je pris le chemin de Penaranda, où j'arrivai heureusement sur la fin de la journée. Mais il n'en fut pas de même le lendemain. A l'entrée de la Castille vieille, je vis deux routes qui m'embarrassèrent; et n'apercevant personne qui pût m'enseigner celle que je devois suivre, je fus obligé de m'en remettre au hasard. L'une conduisoit à la ville d'Avila, et l'autre à Ségovie. J'enfilai la dernière pour mes péchés, comme vous allez l'entendre. Il me fallut passer entre deux montagnes par un chemin capable d'effrayer un voyageur, même sans argent. Si j'eusse connu le pays, j'aurois pu éviter par un détour ce dangereux passage, qui ne pouvoit être tenté que par ceux qui en ignoroient le péril. Outre qu'il étoit coupé de précipices, on découvroit de distance en distance, au pied des montagnes, des ouvertures que je ne regardois pas sans effroi.

A chaque instant je m'attendois à voir sortir de ces affreuses cavernes des hommes armés d'épées, de poignards ou d'escopettes; et ces fantômes de mon esprit troublé me faisoient trembler de tous mes membres. Je craignois de laisser dans ce redoutable lieu le bien des pauvres avec ma vie; et, frappé d'une si juste crainte, j'implorois l'assistance du ciel, sans faire réflexion que je méritois moins d'en être secouru qu'abandonné.

me le fit bientôt connoître. Deux hommes, comme vomis par une de ces cavernes, s'offrirent subitement à mes yeux, et firent glacer mon sang dans mes veines par leur air effrayant, aussi bien que par de larges coutelas qu'ils portoient. Ajoutez à leur horrible aspect qu'ils étoient à demi nus, et que la peur, qui grossit ordinairement les objets, me les faisoit paroître d'une grandeur énorme.

Ces deux nouveaux enfants de la terre vinrent me barrer le passage en se présentant devant mon mulet, et, le chapeau à la main, me demandèrent l'aumône d'une manière qui ne permettoit pas de la refuser. L'action humiliante à laquelle ils s'abaissoient ne leur faisoit rien perdre de leur mine épouvantable. Je leur jetai quelques pièces de menue monnoie que j'avois dans mes poches, et dont on m'avoit conseillé à Penaranda de me munir, pour n'être pas obligé, sur la route, de montrer de l'or, à cause des inconvénients qui pouvoient en résulter. Mais les deux mendiants, bien loin de se contenter de si peu de chose, saisirent la bride de mon mulet, et me déclarèrent que je n'en serois pas quitte à si bon marché. Mon jeune seigneur, me dit l'un des deux, en me faisant vider malgré moi les étriers, et tomber assez rudement, nous allons voir si votre bourse est bien garnie. Ils prirent la peine de me fouiller partout, et de m'enlever plus de cent pistoles. Ces voleurs, remarquant que j'étois plus mort que vif, me protestèrent, pour me rassurer, qu'ils ne me feroient aucun mal; ce qui ne laissa pas de dissiper une partie de ma frayeur.

A peine cette expédition fut-elle achevée, que de

la même caverne d'où j'avois vu venir les fripons qui m'avoient volé, il sortit une soixantaine, pour le moins, d'hommes et de femmes, les uns à pied, les autres sur des mules ou sur des ânes; et tous ces honnêtes gens ensemble composoient une troupe de Bohémiens des plus formidables. Les hommes portoient des collets tailladés, avec des habits qui ne leur couvroient pas la moitié de la peau, tant ils étoient déchirés. Pour les femmes, les unes, assez bien habillées, étoient bizarrement parées de médailles, de colliers et de bracelets; et les autres, vêtues d'une simple chemise de la ceinture en bas, avoient la gorge et les épaules découvertes avec un air d'immodestie très-convenable aux personnes de cette espèce. Les deux Bohémiens qui avoient si bien nettoyé mes poches m'ordonnèrent, sous peine de la vie, d'aller avec eux joindre leurs camarades, qui défiloient deux à deux. Nous sortîmes des montagnes, à trois ou quatre cents pas de là, pour entrer dans une plaine, où nous tirâmes vers un bois épais au milieu duquel il y avoit une fontaine d'une très-belle eau.

Nous fîmes halte dans cet endroit, que j'aurois trouvé fort agréable si j'eusse été en meilleure compagnie. Ces messieurs commencèrent par étendre sur l'herbe des morceaux de viande et de pain dont ils étoient pourvus abondamment, aussi bien que du vin qu'ils portoient dans des calebasses comme les pèlerins de Saint-Jacques. Il me fallut boire et manger avec eux en dépit que j'en eusse; car sitôt que je témoignois la moindre répugnance à faire ce qu'ils désiroient, ils mettoient la main sur leurs sabres, et par là me rendoient plus souple qu'un gant. Je poussai la docilité

jusqu'à souffrir qu'on m'otât mon habit, qui étoit d'un très-beau drap tout neuf, pour me revêtir d'un habillement de bohémien. Ils en avoient toujours dans leur bagage quelques-uns qu'ils faisoient endosser par force aux jeunes gens qui avoient le malheur de les rencontrer.

Les hommes et les femmes, après un repas de trois ou quatre heures, se mirent à former des danses plus libres que gracieuses. Ils étoient tous en train de se divertir, et ils se proposoient de passer la nuit dans ce bois, quand deux de leurs compagnons qui s'étoient écartés vinrent troubler la fête, en leur annonçant qu'une brigade d'archers de la Sainte-Hermandad étoit à trente pas d'eux. Les moins courageux de la troupe ne furent point alarmés de cette nouvelle ; et se croyant supérieurs à leurs ennemis, ils se préparèrent à les bien recevoir. Véritablement une seule brigade de la sainte confrérie eût été trop foible pour battre tant de Bohémiens, qui, pour la plupart, étoient vaillants et vigoureux : mais au moment que ceux-ci, méprisant le petit nombre des archers, marchoient à eux pour les attaquer, une seconde troupe de confrères de la Sainte-Hermandad, arrivant d'un autre côté, vint fondre sur ces voleurs et les mettre entre deux feux. Alors les Bohémiens, perdant l'envie de faire face à l'ennemi, ne songèrent plus qu'à lui échapper par une prompte fuite.

Je me sauvai avec eux, sans savoir ce que je faisois et comme si je n'eusse pas plutôt dû me réjouir de n'être plus en leur pouvoir. Les archers nous poursuivirent si vivement, qu'ils nous arrètèrent presque

tous. Ils nous lièrent avec des cordes qu'ils avoient apportées pour cet effet, et nous ayant partagés en deux bandes, ils en conduisirent une à Ségovie et l'autre à Avila. Il est bon d'apprendre au lecteur que les corrégidors de ces deux villes, informés qu'une troupe nombreuse de Bohémiens voloit impunément dans le pays, et même assassinoit les voyageurs, avoient envoyé à leurs trousses chacun une brigade d'archers de la sainte confrérie, lesquels avoient si bien pris leurs mesures, qu'ils s'étoient trouvés tous en même temps dans le bois.

J'étois de la bande des misérables qu'on menoit à la ville d'Avila. Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés qu'on nous enferma dans des cachots noirs, en attendant qu'on nous rendît bonne et briève justice. Le corrégidor, juge expéditif, vint dès le jour suivant nous interroger dans les prisons, et mon heureuse étoile voulut qu'il commençât par moi. Il fut d'abord frappé de ma jeunesse : Malheureux, me dit-il, tu fais de bonne heure un mauvais métier. Monseigneur, lui répondis-je assez froidement, l'habit ne fait pas le moine. Quoique je porte l'uniforme des Bohémiens, je puis vous assurer que je ne suis pas de leur compagnie. A d'autres, répliqua le corrégidor ; et sans daigner entendre ce que j'avois à dire pour ma défense, il passa aux prisonniers qui étoient avec moi dans le même cachot. Il leur demanda s'ils étoient du nombre des Bohémiens qui avoient été pris dans un bois par les archers de la Sainte-Hermandad ; ils répondirent que oui, jugeant bien qu'il ne leur serviroit de rien de soutenir le contraire. Le juge borna l'interrogatoire à

cette demande, fit écrire leurs noms et le mien par un greffier qui l'accompagnoit, et sortit en disant qu'il ne nous laisseroit pas languir dans les fers, et que dans deux heures, tout au plus tard, il nous feroit savoir notre sort.

Quand je vis que ce ministre de la justice alloit prononcer mon arrêt, je lui adressai ces paroles à haute voix : Monseigneur, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que vous ferez; ne confondez pas l'innocence avec le crime : bien éloigné d'être du nombre de ces fripons de Bohémiens, je vous déclare qu'ils m'ont volé mon argent, mes hardes et mon mulet; et qu'ils m'ont revêtu, en dépit de moi, du maudit habillement que je porte. Le corrégidor fit si peu d'attention à cette apostrophe, qu'une heure après le greffier revint dans notre cachot : Où est le seigneur Estevanille Gonzalez, dit-il en entrant d'un air gai? Le voici, m'écriai-je, m'imaginant qu'il venoit pour me délivrer. Qu'avez-vous à lui apprendre? Une bonne nouvelle, me répondit-il, et pour laquelle pourtant je ne lui demande rien, non plus que pour les frais de son procès, qui vient d'être jugé définitivement. Il est condamné, ajouta ce mauvais plaisant, à monter l'escalier et à donner des bénédictions au peuple avec les talons.

Le ton railleur du greffier et les expressions égayées dont il se servoit pour m'annoncer qu'on m'alloit pendre, me firent croire d'abord qu'il ne parloit pas sérieusement; mais la lecture qu'il nous fit ensuite de l'arrêt qui nous condamnoit à ce supplice, tous les Bohémiens et moi, ne me permit plus de douter de mon malheur. Je m'affligeai alors sans mesure; je fondis en

pleurs, et le cachot retentit de mes plaintes et de mes lamentations. Puis m'adressant aux Bohémiens : Pourquoi, leur dis-je, méchants que vous êtes, ne sauvez-vous pas un homme dont vous connoissez l'innocence? Vous le pouvez, en déclarant au corrégidor que je ne suis point de votre troupe. Que gagnerez-vous en souffrant que je périsse avec vous? En faisant ce reproche à ces scélérats, je m'imaginois les attendrir, et les obliger à porter un témoignage à ma décharge; mais au lieu de me rendre cette justice, ils se mirent tous à rire de ma frayeur et à se moquer de moi.

Le greffier, après avoir ouï le discours que je venois de tenir, et qu'il ne fit pas semblant d'écouter, me prit par la main et me mena dans une salle où il y avoit un religieux de l'ordre de Saint-François, qui n'étoit pas venu là pour rien. Tenez, père, dit-il au moine, commencez par ce jeune homme; confessez-le, et le disposez à partir pour l'autre monde. Je me jetai aux pieds du cordelier, en implorant à haute voix sa protection, et je lui fis un rapport fidèle de ce qui s'étoit passé entre les Bohémiens et moi : ce que le greffier ayant entendu, se retira sans dire un seul mot, et me laissa dans la salle avec le confesseur et le bourreau.

Mon ami, me dit le religieux, si l'aventure que vous venez de me conter est véritable, je juge par là que vos iniquités ont attiré sur vous la colère du ciel; car la justice divine se sert souvent de la justice humaine pour punir les pécheurs. Ainsi, bien loin de murmurer contre le jugement qui vous condamne à mourir, et qui vous paraît injuste, vous devez le regarder comme un châtiment que vous n'avez que trop mérité. Em-

ployez donc bien le peu de moments qui vous restent à vivre; confessez vos péchés et demandez-en pardon à Dieu.

Quelque chose que pût me représenter le cordelier, j'avois bien de la peine à me résoudre à sauter le fossé. Cependant ce saint religieux n'épargnoit rien pour me procurer une bonne mort. Il m'y exhortoit d'une manière pathétique et consolante, en mêlant aux larmes que m'arrachoit le regret de périr, celles que l'intérêt de mon salut lui faisoit répandre. En un mot, il s'y prit de tant de façons, qu'il me toucha. Je sentis tout-à-coup naître dans mon âme un repentir sincère de mes fautes. Je gémis, je soupirai de douleur en me ressouvenant des vols que j'avois faits à Murcie et à Salamanque. Enfin je sentis que la nature se soumettoit peu à peu à l'humiliation profonde qui la menaçoit. Je me trouvai digne du trépas ignominieux qui m'attendoit.

J'étois donc abandonné à toute ma mauvaise fortune, et prêt à me rendre à la place publique pour y danser en l'air, quand le corrégidor entra dans la salle avec le greffier et un des Bohémiens prisonniers : Père, dit-il au moine, laissez là le jeune homme que vous exhortez à la mort. Il en sera quitte pour la peur. Tous les honnêtes gens avec lesquels il a été pris déposent qu'il n'est point du nombre de leurs confrères, quoiqu'il en ait l'habit. Il ne seroit pas juste qu'il perdît la vie pour s'être trouvé involontairement avec eux. Mais, ajouta-t-il, comme les habitants d'Avila se font une grande fête de voir expédier aujourd'hui quelqu'un de ces voleurs, en voilà un que je vous livre pour répondre à leur attente. Après avoir prononcé ces paroles, le cor-

régidor sortit en m'ordonnant de le suivre. J'obéis, et cédai volontiers ma place au Bohémien, qui étoit justement un des deux fripons qui m'avoient raflé mes doubles pistoles. Il se mit à genoux devant le religieux, qui le confessa et le conduisit au supplice.

Pour moi, lorsque j'eus suivi le corrégidor dans une autre chambre, ce juge, s'apercevant que le passage de la crainte à la joie m'avoit troublé les sens, me fit donner du vin, et quand je lui parus un peu revenu de ma frayeur, il me dit que j'étois libre. En même temps on m'ouvrit, par son ordre, les portes de la prison, d'où je sortis sans mon argent, sans mes hardes et sans mon mulet, qui passèrent des mains des Bohémiens dans celles de la justice.

CHAPITRE IX.

De la consolation qu'il reçut au sortir des prisons d'Avila; et comment, étant arrivé à Madrid, il trouva une nouvelle condition.

D'abord que je fus dans la rue, l'habit que je portois m'attira quelques huées, auxquelles je fis peu d'attention. Je ne sentois que le bonheur d'être délivré des Bohémiens et du corrégidor. Pour en rendre à Dieu de très-humbles grâces, j'entrai dans une église, et me retirai dans un coin, où je me mis en prière. J'étois encore si occupé du péril que je venois de courir, que je priois de bon cœur. Je promettois au ciel de changer

de vie, et j'étois si contrit, que j'accompagnois cette promesse de grands coups de poing dont je me frappois la poitrine.

Je croyois n'être vu de personne; mais un vieux bourgeois d'Avila, qui disoit son rosaire à quelques pas de moi, m'observoit. Il fut tellement édifié de ma ferveur, qu'il voulût me parler. Pour cet effet, il alla m'attendre à la porte de l'église, et, me joignant lorsque je sortis : Jeune homme, me dit-il, vous me paroissez étranger dans cette ville; et, s'il est permis de juger sur les apparences, je ne vous crois pas dans une heureuse situation.

A ces paroles, qui me firent soupirer, j'envisageai le vieillard d'un air triste, et commençai à pleurer sans pouvoir lui répondre. Il fut pénétré de la douleur dont il me voyoit saisi; et souhaitant d'en savoir la cause : Mon enfant, continua-t-il, vous êtes dans un état violent. Apprenez-m'en le sujet. Ne craignez point de vous ouvrir à moi. J'aime les personnes vertueuses. Je vous crois un homme de bien. Je m'intéresse pour vous.

La parole me revint à ce discours, qui sembloit m'offrir une ressource dans ma misère. Seigneur, lui dis-je, puisque sans me connoître vous êtes assez bon pour prendre quelque part à ma destinée, je dois par reconnoissance ne vous rien cacher. Quand je vous aurai instruit de mon infortune, vous conviendrez que je suis fort à plaindre. Alors je lui racontai mon histoire, qui l'attendrit; et lorsqu'il l'eut toute entendue, il m'embrassa, en me disant, la larme à l'œil, qu'il étoit sensiblement touché de l'épreuve à laquelle le ciel réduisoit ma vertu. Après quoi, voyant que je n'avois point d'autre

asile que l'hôpital, ce charitable bourgeois m'emmena chez lui et m'y retint huit jours, pendant lesquels il me fit habiller. Ensuite, comme mon dessein étoit toujours d'aller à Madrid, il m'y envoya par la voie des muletiers avec vingt pistoles dont il me fit présent, et une lettre de recommandation pour un orfèvre de ses amis, nommé Lezcano. Ce petit secours, dont je ne manquai pas de remercier la Providence, fut pour moi une grande consolation; et la vue admirable de la capitale acheva de me faire oublier l'aventure des Bohémiens.

Étant arrivé à Madrid, mon premier soin fut de porter ma lettre à l'orfèvre, qui, l'ayant lue avec attention, me fit mille civilités, et promit de s'employer pour moi; mais il ne m'offrit ni sa table, ni un logement dans sa maison; à quoi pourtant je m'étois bien attendu. Heureusement son ami m'avoit mis en état de vivre quelque temps à l'auberge, et j'espérois que je ne tarderois pas à faire quelque utile connoissance. Je passai près d'un mois à parcourir cette belle ville, et à voir toutes les curiosités qu'on y admire. Je prenois aussi plaisir à fréquenter le palais de nos rois, et à considérer ce grand nombre de seigneurs qui s'y rencontrent ordinairement. Néanmoins, en satisfaisant mes désirs curieux, je ne laissois pas de visiter souvent Lezcano pour le faire souvenir de moi. Il me recevoit toujours fort bien, et m'assuroit qu'il ne m'oublioit pas. Encore un peu de patience, me disoit-il, je vous placerai dans quelque maison où vous serez comme le poisson dans l'eau. Cependant les jours s'écouloient, et mon argent, à vue d'œil, tiroit à sa fin. Mais, au lieu

de m'en chagriner, je répétois sans cesse ces paroles du licencié Salablanca : *Les besoins futurs ne doivent pas nous inquiéter.* Je comptois donc trop sur la Providence pour craindre l'avenir, et j'éprouvai bientôt en effet qu'elle ne m'avoit point abandonné.

La première fois que je revis mon orfévre il me dit : Vous ne pouviez venir ici plus à propos. Je vous allois chercher pour vous apprendre que je vous ai enfin trouvé une condition telle que je vous l'ai promise. Dès demain vous aurez pour maître don Enrique de Bolagnos, bon gentilhomme, vieux garçon, riche, et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Il est un peu misantrope ; ce qui suppose un homme droit et plein de franchise. Étant sage et rangé comme vous l'êtes, vous lui conviendrez à merveille. Il ne fait point d'ordinaire chez lui, et n'a qu'un domestique, auquel il donne cent écus de gages, et six réaux par jour pour sa nourriture. De plus, il est très-généreux. Après quelques années de service, vous verrez qu'il vous récompensera si bien, que vous aurez tout lieu d'être content de sa reconnoissance.

Je fis là-dessus les remercîments que je devois à Lezcano, qui me mena le lendemain au lever de don Enrique. Ce chevalier, qui étoit un homme de quarante ans, de bonne mine, et des mieux faits, demeuroit dans une grande maison, où il occupoit un bel appartement bien meublé. Lorsque je fus en sa présence, il me regarda fixement, et dit ensuite à mon conducteur : Ce garçon que vous m'amenez a une physionomie qui s'accorde assez avec l'éloge que vous m'avez fait de lui ; mais quand il ne l'auroit point, ajouta-t-il, cela ne

m'empêcheroit pas de le recevoir aveuglément de votre main.

CHAPITRE X.

Gonzalez gagne l'amitié de don Enrique, qui lui montre un registre secret qu'il gardoit dans sa bibliothèque.

Don Enrique de Bolagnos devint donc mon quatrième maître. Ce chevalier passoit la matinée à lire dans son cabinet, et sortoit sur le midi pour aller dîner en ville, d'où il ne revenoit qu'à dix ou onze heures du soir ; de sorte que j'étois un domestique des plus désœuvrés. Nettoyer ses habits et tenir sa chambre propre, c'étoit là toute mon occupation. Il n'attendoit que cela de moi. Aussi j'employois l'après-dînée tout entière à courir, à faire des connoissances et à me divertir. J'avois soin seulement de me retirer au logis avant lui ; si bien qu'à son retour, me trouvant prêt à le servir, il étoit très-satisfait de son nouveau laquais. Il me le faisoit assez connoître par ses actions. Il ne dédaignoit pas de m'entretenir familièrement ; et comme je le réjouissois par le récit qu'il m'obligeoit à lui faire de ce que j'avois vu dans la journée, insensiblement il prit de l'amitié pour moi.

J'avois remarqué qu'entre les livres qu'il lisoit ordinairement, il y en avoit un gros qu'il feuilletoit tous les soirs avant qu'il se couchât. Il écrivoit dedans quelques lignes et en effaçoit d'autres ; ensuite il l'enfer-

noit jusqu'au lendemain à la même heure. Cela m'inspira un violent désir de savoir de quoi ce livre traitoit; et ma curiosité devint si vive, que, ne pouvant y résister, j'osai demander à don Enrique quel étoit ce gros volume qu'il ne lisoit que le soir, et qu'il sembloit affecter de tenir caché dans sa bibliothèque? Il sourit à cette question, bien loin de s'offenser de la liberté que je prenois, et me répondit : Je te pardonne l'envie que tu as d'apprendre ce que c'est que ce livre mystérieux, et je veux bien, mon ami, te donner cette satisfaction. C'est un manuscrit, continua-t-il, qui est mon ouvrage. J'ai employé près de dix années à le composer pour mon utilité particulière.

A ces mots, il alla ouvrir sa bibliothèque, d'où il tira le volume; et, me le donnant à feuilleter : Tiens, Gonzalez, poursuivit-il, tu vois la liste de me amis. Ce livre, tout gros qu'il est, ne contient que leurs noms, et les époques de notre amitié. O ciel! m'écriai-je, est-il possible, monsieur, que vous ayez le bonheur d'avoir fait tant d'amis? Mais, ajoutai-je un moment après, qu'est-ce que j'aperçois? Tous ces noms, ce me semble, sont rayés et biffés. Qu'est-ce que cela signifie? Je vais te l'expliquer, me repartit mon patron. Ta surprise est juste. Tu sauras que j'ai écrit tous ces noms lorsque je me suis cru aimé des personnes qui les portent, et je les ai effacés quand j'ai reconnu que je me trompois.

Est-il croyable, lui dis-je, que vous ayez été la dupe de tant de gens? Vous les aurez mis apparemment à de trop fortes épreuves. Point du tout, répondit-il; tout ces faux amis se sont eux-mêmes démasqués dans le cours de notre commerce. L'un, apres m'avoir ébloui

par les démonstrations les plus affectueuses, m'a fait connoître dans la suite qu'il n'avoit que des manières, et que son âme étoit vide de sentiment : j'ai découvert que l'autre n'a recherché mon amitié que dans la vue de m'intéresser à l'aider par mon crédit à obtenir un poste qu'il sollicitoit : celui-ci m'a enlevé le cœur de ma maîtresse; et celui-là, sans être retenu par la crainte de m'offenser, a fait tous ses efforts pour séduire ma sœur. Enfin, je ne reconnois plus pour amis tous ceux dont j'ai effacé les noms, et que j'avois enregistrés sur la foi de leurs perfides démonstrations d'amitié.

Je parcourus des yeux toutes les feuilles du registre, et n'y remarquant aucun nom qui ne fût barré, à l'exception de cinq ou six qui étoient aux deux dernières pages, je dis à mon maître : Ma foi, monsieur, j'ai d'abord été fort étonné de voir tant d'amis sur votre registre, et présentement je m'étonne qu'il y en ait si peu. Il y en aura peut-être encore moins dans quelques jours, me répliqua-t-il. Ceux dont je n'ai point rayé les noms peuvent n'être redevables de cette distinction qu'à la nouveauté de notre connoissance. Que de réflexions, lui dis-je, me faites-vous faire là-dessus! Je suis tenté de croire qu'il n'y a dans le monde que de faux amis. On en trouve de véritables, répondit-il, mais ils sont bien rares; et mille gens se vantent aujourd'hui d'en avoir plusieurs qui n'en ont pas seulement un. J'avois mis, continua-t-il, sur mon registre tous mes parents, les regardant comme mes premiers amis : croiras-tu bien que j'ai été obligé de les effacer tous? Mon père seul m'est resté fidèle, malgré tous les chagrins que je lui ai causés.

Trois ou quatre jours après cet entretien, mon maître, étant revenu de la ville un soir, me dit : Gonzalez, apporte-moi la liste de mes amis, j'ai deux ratures à y faire. Je veux effacer un auditeur du conseil de Castille, et un chevalier d'Alcantara; mais je suis bien aise auparavant de te consulter là-dessus. Ces deux messieurs se trouvèrent avant-hier dans une compagnie où l'on tenoit sur mon compte des discours médisants. L'auditeur les écouta sans rien dire, au lieu de prendre mon parti, et le chevalier les applaudit. Que penses-tu de ces amis-là? Je pense, monsieur, lui répondis-je, que l'auditeur est un homme à rayer, et le chevalier à noyer. Je suis de ton sentiment, reprit don Enrique. En les biffant de mon catalogue, je ne crains pas de passer pour un ami trop délicat.

Je ne connois pas, lui dis-je, les personnes dont les noms ne sont point encore effacés; mais je crains fort qu'ils ne le soient tôt ou tard, puisque sur quatre ou cinq cents pages il n'en reste pas un qui ne l'ait été. Tu es dans l'erreur, me répondit le chevalier. Tu n'as pas bien regardé les feuilles du registre. Il y a trois noms à la troisième page qui n'ont point été rayés, et qui probablement ne le seront jamais. Le premier est celui d'un vieux garçon que je connois depuis près de trente ans. J'ai fait avec lui mes études. Nous n'avons point de secrets l'un pour l'autre. Ses intérêts sont les miens, et mes affaires sont les siennes. Je suis maître de sa bourse, comme de son côté il peut disposer de tout mon bien. En un mot, nous vieillissons ensemble dans les nœuds de la plus étroite amitié, sans que l'habitude de nous voir tous les jours en puisse diminuer la vivacité. Le

second nom est celui d'un officier allemand qui m'a servi de second dans une affaire d'honneur, et qui s'est plus d'une fois exposé à se perdre pour moi ; et le troisième est celui d'un galant homme à qui je dois de l'argent depuis long-temps, et qui ne me demande rien.

En regardant les noms de ces trois vrais amis, je crus en apercevoir encore un autre qui n'étoit pas effacé ; mais le patron me fit remarquer qu'il y avoit dessus une rature que sa plume n'avoit pas si bien marquée que les autres. Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander pourquoi vous n'avez biffé ce nom qu'à demi : cela n'est pas sans mystère. Cet homme-là peut-être vous paroît un ami équivoque, et dans l'incertitude où vous êtes de ses véritables sentiments, vous n'osez le mettre ni dehors ni dedans ?

Non, non, répondit mon maître, je sais à quoi m'en tenir avec lui. C'est un vieux licencié galicien qui, dès sa première jeunesse, a quitté sa patrie, où il ne seroit jamais devenu prophète, pour venir chercher fortune à Madrid. Je l'ai connu dans le temps qu'il avoit à peine de quoi vivre. Nous étions alors bons amis, et nos plus doux moments étoient ceux que nous passions ensemble. Mais, poursuivit don Enrique, depuis quelques années il s'est donné tant de mouvements à la cour pour s'enrichir, qu'il est présentement dans l'opulence. Il évite tous ceux qui l'ont connu avant sa prospérité ; et, selon toutes les apparences, nous ne nous reverrons plus. Déplorable effet des biens de ce monde ! qu'un philosophe a bien raison de dire que si nous voulons conserver nos amis, nous devons tous les jours prier Dieu de ne pas permettre qu'ils deviennent riches !

CHAPITRE XI.

Gonzalez change encore de maître, et devient page du duc d'Ossone.

J'AVOIS bien prévu que les noms qui n'étoient pas encore effacés sur notre livre le seroient infailliblement. Cela ne manqua pas d'arriver en moins d'un mois. C'en est fait, dit alors don Enrique, je ne veux plus tenir un pareil registre; je ne fais qu'écrire et qu'effacer. C'est le travail des Danaïdes. Vous avez raison, monsieur, lui répondis-je; et je vous conseille présentement d'éprouver vos maîtresses, pour voir si vous les trouverez plus fidèles que vos amis. Ah! parbleu, s'écria-t-il en faisant un éclat de rire, je gagnerois bien au change. Va, mon enfant, si tu connoissois comme moi les dames, tu ne m'aurois pas proposé de faire cette épreuve. Bon, repris-je en riant à mon tour, vous imaginez-vous que j'ignore le peu le fond qu'il faut faire sur l'amitié du beau sexe? Oh que non! tout jeune que je suis je ne le connois que trop. Cette science, il est vrai, m'a coûté quelques pistoles; mais elle s'acquiert rarement pour rien.

Mon patron fut assez surpris de m'entendre parler ainsi. Comment donc, Estevanille, interrompit-il, tu parois bien avancé pour ton âge. Conte-moi, je te prie, de quelle manière tu es devenu si savant. Je lui racontai aussitôt l'histoire de Bernardina; et le récit que je lui

en fis le divertit infiniment. Il reprit ensuite son sérieux, et me recommanda fort d'éviter avec soin toutes les occasions de former de tendres engagements. J'ai sacrifié aussi à l'amour, ajouta-t-il, et je m'en suis encore plus mal trouvé que toi. Mais je suis à présent si bien sur mes gardes, que je verrois impunément les beautés les plus dangereuses : ce qui prouve qu'on ne devient point esclave des femmes, si l'on ne veut le devenir.

Quoique le chevalier fût persuadé que les hommes qui lui témoignoient de l'amitié n'étoient point pour cela de véritables amis, il ne laissoit pas de vivre avec eux comme s'ils l'eussent été. Il alloit dîner chez eux, et leur donnoit quelquefois à souper chez lui. Parmi ceux qui venoient le plus souvent au logis, il y avoit un cavalier nommé don Joseph Quivillo, garçon de mérite, et gentilhomme du duc d'Ossone. Ce Quivillo prenoit plaisir à m'adresser la parole pour m'obliger à parler; et je lui répondois d'autant plus volontiers, que mon maître, bien loin de le trouver mauvais, m'excitoit lui-même à tenir des discours qui réjouissoient la compagnie.

Un soir, entre autres, il m'échappa quelques saillies dont les convives furent si contents, qu'ils se mirent à faire mon éloge. Chacun me donna des louanges, principalement Quivillo, qui ne put s'empêcher de dire que j'étois un vrai présent à faire au duc d'Ossone. Oui, poursuivit-il, ce seigneur, qui aime les gens gais, seroit ravi d'avoir parmi ses pages un jeune homme du caractère d'Estevanille.

Don Enrique de Bolagnos prit alors la parole, et dit à don Joseph : Quelque affection que j'aie pour Gon-

zalez, je consens que vous me l'enleviez pour en faire un page du duc d'Ossone. Cela étant, reprit Quivillo, qu'Estevanille dès demain matin me vienne trouver au lever de monsieur le duc, et je me charge du reste. Quoique je fusse bien aise, au fond de l'âme, de devenir page d'un grand, je fus assez politique pour cacher ma joie. J'affectai même une si grande indifférence là-dessus que don Enrique me demanda si je sentois quelque répugnance à remplir la place qu'on me proposoit. Je lui répondis froidement que non ; mais qu'étant aussi attaché à lui que je l'étois, je ne pouvois sans peine le quitter. Tous les convives applaudirent à ma réponse, qui me fit passer dans leur esprit pour une bonne pâte de garçon. Mon maître en fut la dupe comme les autres : Gonzalez, me répliqua-t-il, je croirois abuser de ton zèle, si je te détournois d'entrer au service du duc d'Ossone. Ce seigneur ne manquera pas de te faire une brillante fortune. Je ne suis point encore chez lui, monsieur, interrompis-je. Que sait-on ? Peut-être n'aurai-je pas le bonheur de lui plaire. C'étoit effectivement tout ce que j'appréhendois. Malgré mon air gaillard et un peu fripon, je craignois qu'il ne me trouvât pas assez éveillé pour être un de ses pages.

Je me rendis donc le jour suivant, avec la permission de mon maître, à l'hôtel du duc d'Ossone. J'y rencontrai Quivillo, qui m'attendoit avec toute l'impatience d'un homme chargé d'une agréable nouvelle : Gonzalez, me dit-il, vous êtes de cette maison. Sur le portrait que j'ai fait de vous à monseigneur, il vous reçoit au nombre de ses pages ; et il m'a ordonné de vous faire promptement donner sa livrée. A ces mots,

don Joseph me conduisit au majordome, qui sur-le-champ envoya chercher le tailleur du logis, et lui fit prendre ma mesure ; si bien que deux jours après je fus en état de me présenter devant le duc, qui me dit en me voyant : Mon ami, feras-tu bien le métier de page? Pourquoi non, lui répondis-je, monseigneur? j'ai bien fait celui de laquais. Il me semble que l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Tu as raison, reprit-il en souriant. Ensuite il se tourna vers Quivillo : J'ai bonne opinion de ce garçon-là, lui dit-il ; je crois qu'il ne sera pas le plus sot de mes pages.

Trois ou quatre seigneurs siciliens qui arrivèrent dans cet instant furent cause que je n'eus pas avec mon maître une plus longue conversation. Je le laissai avec eux, et j'allai me joindre à mes nouveaux camarades.

CHAPITRE XII.

Le duc d'Ossone est nommé à la vice-royauté de Sicile ; il part de Madrid pour aller s'embarquer à Barcelonne, d'où il se rend à Gênes, et de là à Naples.

Il n'y avoit pas long-temps que le duc d'Ossone étoit de retour de Flandre, où il avoit rendu de grands services à l'état. Il venoit d'être fait gentilhomme de la chambre, et même un des quatre conseillers du conseil de Portugal ; mais ces deux places ne pouvoient remplir son ambition. Il couchoit en joue le gouvernement de

la Sicile, lequel étoit sur le point de vaquer, le temps du duc de Thaurisano, alors gouverneur de cette île, étant près de finir.

Le duc d'Ossone aspiroit à cette vice-royauté pour deux raisons : la première, pour avoir occasion de former de grandes entreprises contre le Turc ; et la seconde, parce que l'on devenoit ordinairement vice-roi de Naples au sortir du gouvernement de Sicile. Ses vœux furent enfin exaucés : le duc d'Uzède, son ami, et favori de Philippe III, lui fit donner la préférence sur tous ses concurrents, et obtenir ce poste, qui certainement lui convenoit mieux qu'à tout autre qu'on eût pu choisir. On permit à ce seigneur, sur les remontrances qu'il fit au conseil, de tenir toujours dans les ports de Sicile une petite flotte bien équipée, pour donner la chasse aux Turcs, et d'employer à cet usage une partie des revenus de l'île. On doubla même ses appointements, pour le mettre plus en état d'exécuter les desseins qu'il méditoit.

Ayant donc reçu sa patente de vice-roi, il ne songea plus qu'aux préparatifs de son départ. Dès qu'ils furent achevés, il prit le chemin de Barcelonne avec le prince Philibert de Savoie, qui venoit d'être nommé général des forces maritimes d'Espagne, et qui avoit ordre de s'y embarquer avec lui. Mais comme ils n'auroient pu tous deux, avec tout leur monde, faire ce voyage sans de grandes incommodités, les hôtelleries étant très-rares sur la route, et les vivres en petite quantité, ils partagèrent en deux corps les personnes de leur suite. Le prince, le duc et la duchesse, son épouse, et don Juan Tellez Giron, leur fils, accompagnés de vingt-

cinq domestiques seulement, se rendirent à Barcelonne, pendant que tout le reste de leurs gens, avec le bagage, gagnèrent un port voisin d'Alicante, et s'y embarquèrent pour les aller joindre.

Je me trouvai du nombre de ceux qui n'étoient pas avec le duc, et j'eus ma bonne part de la peur que nous fit un maudit corsaire de Barbarie, que nous rencontrâmes en sortant du golfe d'Alicante. Quoiqu'il fût le plus fort, nous ne laissâmes pas de vouloir lui résister : mais après un quart d'heure de combat il se rendit maître de notre vaisseau, et nous chargea de chaînes. Quel malheur pour des gens qui s'en alloient comme en triomphe à Barcelonne, et qui s'étoient flattés de faire fortune en Sicile. Adieu toutes les belles espérances que nous avions conçues. Les barbares nous emmenoient esclaves dans leur pays, insultant à notre douleur et se moquant de notre attente trompée, lorsqu'à la hauteur de Carthagène ils tombèrent à leur tour entre les mains de don Antonio de Terracuso, qui amenoit de Cadix à Barcelonne dix galères d'Espagne pour l'embarquement du prince et du nouveau vice-roi. Notre vaisseau fut repris, de même que tous les effets qui étoient dessus, et Terracuso victorieux nous conduisit à Barcelonne avec deux galiotes enlevées au pirate, et remplies d'esclaves et de butin.

Nous ne séjournâmes que peu de jours à Barcelonne. Nous nous embarquâmes pour Gênes, où nous ne fûmes pas plus tôt arrivés, que le prince Philibert nous quitta pour aller à Turin voir le duc de Savoie, son père, qui l'attendoit. Tous les nobles génois qui avoient des terres en Sicile firent des honneurs extraordinaires

au duc, qui reçut des présents considérables, tant du sénat que des marchands qui commerçoient avec les Siciliens. Tandis que nous étions à Gênes, le comte de Lemos, qui étoit alors vice-roi de Naples, envoya deux de ses gentilshommes prier de sa part le duc d'Ossone de passer par Naples, pour jouir pendant quelques jours des délices d'une si belle ville, et pour conférer ensemble sur les intérêts communs des deux royaumes. Mon maître, qui ne demandoit pas mieux, accepta la proposition. Nous nous remîmes en mer, et après avoir côtoyé l'état ecclésiastique, nous arrivâmes heureusement à Naples.

Le comte de Lemos fit au duc et à la duchesse, sa parente, la plus magnifique réception. Il leur donna un appartement au palais royal, et les régalant chaque jour de quelque nouvelle fête, ce ne fut, pendant que nous fûmes à Naples, qu'une succession continuelle de festins, de bals et de concerts. La noblesse et le peuple, secondant l'intention du comte, n'épargnèrent rien pour témoigner au duc d'Ossone que sa présence leur étoit agréable, quoiqu'ils dussent pourtant encore se souvenir du rigoureux gouvernement de don Pedro Giron, son grand-père, et ci-devant leur vice-roi.

Tout occupé que paroissoit mon maître des plaisirs qu'on lui procuroit, il n'oublia pas de se ménager de secrets entretiens avec le comte de Lemos; et il tira de ces conférences des lumières qui ne lui furent pas inutiles dans la suite. Il fallut enfin quitter Naples. Le comte nous fit escorter par les galères de ce royaume jusqu'à Palerme, attendu que celles de Sicile étoient alors occupées à conduire le duc de Thaurisano, qui

s'en retournoit en Espagne, s'étant embarqué sans vouloir attendre l'arrivée de son successeur.

CHAPITRE XIII.

De l'arrivée du duc d'Ossone en Sicile. De son entrée dans Palerme, et des prémices de son gouvernement.

Le duc d'Ossone étant arrivé à Palerme, et voulant y faire son entrée avec moins de pompe que de diligence, ne demeura que trois jours *incognito*. Le quatrième, ce seigneur, monté sur un très-beau cheval, et accompagné d'un grand nombre de cavaliers, entra par la porte de la marine. Il étoit précédé et suivi de pages et d'estafiers, qui éblouissoient la vue par l'éclat d'une riche et superbe livrée qu'il avoit fait faire à Gênes. Après lui venoit la duchesse, son épouse, dans un magnifique carrosse à six chevaux, avec une vingtaine de gardes devant et derrière, suivie d'une file de carrosses remplis des premières dames de la ville, et environnés de plusieurs gentilshommes à cheval. On jeta, pendant la marche, beaucoup d'argent au peuple, et, durant trois jours, on fit de grandes réjouissances.

Il régnoit alors en Sicile une licence effrénée. Chacun y vivoit à sa fantaisie, et l'on y craignoit aussi peu la justice des hommes que celle de Dieu. Les magistrats chargés du châtiment des coupables y faisoient si mal leur devoir, que les malfaiteurs commettoient toutes sortes de crimes impunément. On n'entendoit parler

que de vols, que de coups de pistolets ou de baïonnettes donnés par derrière, pour la plupart, suivant l'usage du pays. Le nouveau vice-roi, pour arrêter le cours de ces désordres, et rétablir la tranquillité dans la société civile, fit afficher au coin des rues une pancarte, qui portoit en substance que sa majesté catholique, informée des violences qui s'exerçoient dans son royaume de Sicile, au mépris des lois, vouloit y mettre ordre; qu'elle défendoit pour cet effet qu'à l'avenir le sanctuaire du Seigneur servît d'asile aux méchants qui s'y réfugioient après avoir fait des actions le plus souvent dignes de mort; qu'en ôtant ce privilége aux églises, elle prétendoit, à plus forte raison, que les barons et autres nobles qui soutenoient les malfaiteurs, cessassent de les protéger, et surtout de les cacher dans leurs maisons pour les dérober aux rigueurs de la justice; enfin, que sadite majesté catholique avoit donné un pouvoir particulier à don Pedro Giron, troisième duc d'Ossone, second marquis de Peñafiel, septième comte d'Urenna, gentilhomme de sa chambre, chevalier de la Toison d'or, vice-roi et capitaine général de la Sicile, d'examiner et réviser toutes les affaires, tant civiles que criminelles, jugées ou non jugées sous les deux derniers gouvernements.

Je ne dois pas oublier de dire que, par cet édit, il étoit encore déclaré que tous ceux qui viendroient découvrir au vice-roi des crimes ignorés, ou qui ne pouvoient être prouvés, quoiqu'on en connût bien les auteurs, devoient être assurés qu'on leur garderoit le secret, et qu'on les récompenseroit aux dépens des accusés ou des deniers du roi, si les accusés manquoient

de bien : que si au contraire on apprenoit que quelqu'un ne voulût pas révéler quelque forfait dont il eût connoissance, il seroit sévèrement puni : qu'on paieroit doublement les délateurs qui feroient connoître les injustices commises par les juges ou par les gouverneurs des villes : on défendoit aussi de porter des armes courtes, comme stylets, pistolets de poche et couteaux à deux tranchants ; et la pancarte finissoit par une exhortation que l'on faisoit aux coupables, de se constituer d'eux-mêmes prisonniers, et de mériter, par un aveu sincère de leurs crimes, le pardon qu'on leur offroit, ou du moins une grande modération des peines ordonnées par les lois. On leur prescrivoit un temps pour venir se représenter, après lequel on menaçoit de procéder avec la dernière rigueur contre ceux qui n'auroient pas obéi, et de ne rien épargner pour se saisir de leurs personnes.

Cette déclaration fit beaucoup de bruit à Palerme, aussi bien que dans toutes les autres villes du royaume où elle fut envoyée. Les gens de bien s'en réjouirent, les seuls criminels et les nobles qui les retiroient chez eux en furent affligés. Le duc, qui jugea bien que les coupables ne quitteroient pas leurs retraites pour venir se livrer d'eux-mêmes à sa justice, donna de si bons ordres pour les déterrer et les tirer de leurs asiles, qu'en moins de trois mois il en fit partout remplir les prisons. Croyant devoir se montrer sévère la première année de son gouvernement, il résolut de débuter par une action de vigueur. Il fit exécuter juridiquement et décapiter deux nobles, pour avoir donné retraite à des assassins, fit pendre sept voleurs, et en condamna

douze aux galères, sans parler de plusieurs autres qu'il fit punir plus légèrement. Cette exécution, faite en un jour à Palerme, où, depuis trois ou quatre années, on en avoit à peine fait autant, répandit la terreur dans les autres villes, et fit regarder le duc d'Ossone comme un vice-roi envoyé du ciel pour le bonheur des Siciliens.

Ce seigneur, immédiatement après cette opération, qui marquoit si bien sa fermeté, sortit de Palerme pour aller visiter les places du royaume, et juger les coupables qui avoient été arrêtés par ses ordres. Il commença par la petite ville de Mont-Réal; de là il se rendit à Céfalu, dont ayant trouvé le château dépourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour le défendre, il fit mettre en arrêt le gouverneur, de même que celui de Catania. Il les chassa tous deux pour avoir négligé de demander des munitions au précédent vice-roi. Il en usa d'une tout autre manière avec le gouverneur du château de Patti : il augmenta ses appointements, pour le récompenser du soin qu'il avoit de tenir sa citadelle bien munie de tout. Son principal objet étant de pourvoir à la sûreté des forteresses maritimes les plus exposées, pour ôter aux Turcs l'envie d'y faire des descentes, il les fit toutes fortifier.

Messine fut l'endroit où il séjourna le plus longtemps. Il y fit exécuter un assez grand nombre de prisonniers. Les Siciliens, en le voyant entièrement occupé à faire faire des poudres, des balles, des boulets et d'autres munitions de guerre pour en remplir les magasins et les arsenaux qui en avoient besoin, s'aperçurent qu'il méditoit des projets d'importance. Ils en furent encore plus persuadés lorsqu'ils remarquèrent qu'il faisoit en

diligence construire à grands frais de nouveaux galions et de nouvelles galères. Ils jugèrent qu'il ne se proposoit pas seulement de rendre la Sicile inaccessible aux Turcs, mais même d'aller chercher ces barbares jusque dans leurs ports, et de leur faire craindre les armes de Philippe.

Enfin le duc termina sa visite par Syracuse, où il vida les prisons des malfaiteurs qui s'y trouvèrent; après quoi il retourna à Palerme, où il fut reçu par les habitants avec plus d'acclamations qu'à son arrivée, les peuples ne sachant quels honneurs lui faire pour lui témoigner jusqu'à quel point ils étaient satisfaits de son bon gouvernement. Ils avoient en effet sujet de l'être, puisqu'en moins de six mois les scélérats furent punis, les tribunaux de la justice reprirent leur autorité, et tout devint tranquille dans le royaume. Le vice-roi, après avoir rétabli l'ordre au dedans, tourna toutes ses pensées du côté des Turcs, qui, descendant à bon compte dans l'île, enlevoient souvent des habitants, brûloient des villages, et faisoient sur les côtes des ravages effroyables. Il ordonna au général des galères de Sicile, don Ottavio d'Aragon, de faire équiper six galères et deux galions; et pendant qu'on y travailloit, il fit proposer au grand duc Côme de joindre ses galères aux siennes. Ce prince répondit qu'il mettroit en mer son escadre dans un certain temps, pour aller tenter quelque entreprise vers la Caramanie; que le duc d'Ossone n'avoit qu'à se régler là-dessus, et prendre si bien ses mesures, que les galères de Sicile pussent agir de leur côté, et attaquer en même temps leur ennemi commun.

Cette réponse de Côme plut fort au vice-roi, qui fit tous les préparatifs convenables à un armement si nouveau dans un pays où l'on aimoit mieux souffrir lâchement les insultes des Turcs que de songer à s'en garantir. Ses vaisseaux, sur lesquels il y avoit un grand nombre de nobles, étoient prêts à quitter le rivage, sous les ordres de don Ottavio, quand on apprit que ceux du grand duc, commandés par son amiral, étoient sortis du port de Livourne. Les deux escadres, cherchant comme à l'envi les Turcs pour les combattre, prirent des routes différentes, et agirent séparément avec un bonheur égal. L'amiral de Toscane alla assiéger le château d'Agrimano, qu'il emporta de force, quoiqu'il y eût dedans une assez forte garnison, et il y mit le feu après avoir fait un butin considérable. D'un autre côté, don Ottavio d'Aragon surprit dans le port de Scio douze galères turques et plusieurs autres navires, qui se rendirent sans résistance, et qu'il pilla. Quand ce général victorieux revint à Palerme, on lui rendit tous les honneurs imaginables par ordre du vice-roi, qui voulut qu'on étalât aux yeux des Siciliens les dépouilles remportées sur les Turcs. On estima la prise six cent mille écus; et, ce qui fut un spectacle encore plus agréable aux peuples de Sicile, c'est qu'ils virent sortir des vaisseaux plus de sept cents esclaves chrétiens délivrés, et près de trois mille Turcs faits prisonniers.

Voici de quelle façon le vice-roi disposa des effets : il en fit quatre parts; l'une pour l'envoyer à la cour d'Espagne, l'autre pour être distribuée aux cinq principales villes de Sicile, la troisième pour servir de récompense

aux officiers, aux soldats et aux matelots de l'escadre, et il garda pour lui la quatrième, qui n'étoit pas la plus petite; mais il est certain qu'il en employa une grande partie à faire des aumônes et d'autres actions qui furent applaudies de tout le monde.

Je m'arrête en cet endroit, ami lecteur. Je commence à m'apercevoir que je tranche ici de l'historien. On diroit que j'ai entrepris d'écrire tout ce qui s'est passé en Sicile sous le gouvernement du duc d'Ossone, au lieu que ma seule intention est de vous raconter mon histoire. Ainsi, laissant à de meilleurs écrivains que moi le soin de publier les exploits de ce héros, je ne vous en parlerai désormais qu'à l'occasion des choses où j'ai eu quelque part. Je ne dois pas oublier que c'est de mes aventures que j'ai à vous entretenir.

CHAPITRE XIV.

De l'utile connoissance que fit Estevanille, et par quel cas fortuit il devint nécessaire au vice-roi.

Quoique j'eusse l'honneur d'être un de messieurs les pages du vice-roi, je n'en étois pas plus riche. Le poste que j'occupois n'est pas si lucratif dans les grandes maisons que celui de maître-d'hôtel ou d'intendant. Nous faisions, mes confrères et moi, une chère excellente; nous étions parfaitement bien entretenus; mais nous n'avions pas une obole. Les charités que mon maître faisoit aux dépens des Turcs ne passoient pas

par nos mains. D'autres que nous avoient part à ces bonnes œuvres.

Cela me faisoit regretter mon doyen et même don Enrique de Bolagnos. Les cent écus de gages que ce dernier me donnoit, avec six réaux par jour pour ma nourriture, me paroissoient préférables au vain honneur d'être au service d'un grand. C'est de quoi je me plaignois un jour au seigneur Quivillo, qui, plus heureux que moi, faisoit son chemin à vue d'œil, puisque de simple gentilhomme du vice roi, il étoit déjà devenu lieutenant de ses gardes. Seigneur don Joseph, lui disois-je, vous avez cru faire ma fortune en m'introduisant auprès de son excellence, et je vous en suis aussi redevable que si elle m'eût comblé de bienfaits; mais, entre nous, n'êtes-vous pas étonné d'une chose? Depuis que je suis page de monseigneur, il n'a pas encore daigné m'entretenir en particulier. Cependant vous lui avez vanté mon humeur gaie, et vous savez que rien ne lui fait plus de plaisir que d'entendre des discours réjouissants.

Je ne suis pas moins surpris que vous de ce que vous me dites, répondit Quivillo. J'y ai pensé plus d'une fois, et même avec douleur; car ne vous imaginez pas que je puisse être content quand vous ne le serez point. C'est moi qui vous ai fait sortir d'une maison où vous étiez bien : je dois prendre part à ce qui vous touche. Aussi suis-je autant occupé de vos affaires que des miennes. Pour vous le prouver, ajouta-t-il, je vous dirai que je médite un dessein très-important pour vous, et dont je tiens le succès infaillible. Je suis un des meilleurs amis de Thomas, premier valet de chambre

de son excellence, et c'est à lui que j'ai l'obligation de ma lieutenance. Vous n'ignorez pas que ce domestique est le favori de son maître et le dépositaire de ses secrets. C'est à Thomas que le duc laisse voir ses foiblesses; c'est Thomas qui le gouverne.

Je n'épargnerai rien, poursuivit-il, pour vous faire aimer de ce valet de chambre, dont l'amitié vous sera fort utile. Il pourra vous rendre de bons offices auprès de son excellence, vous mettre bien dans son esprit, et vous procurer de fréquentes occasions de lui parler. Voilà quel est mon dessein, et je vous proteste qu'il sera bientôt exécuté. Je veux que dans huit jours au plus tard vous me disiez que vous êtes des amis de Thomas. Don Joseph étoit si sûr de son fait, qu'il n'eut besoin que d'une conversation particulière avec le valet de chambre, pour l'engager à me vouloir du bien. Au reste, Thomas ètoit un homme de mérite; né pour ainsi dire dans la maison de Giron, après avoir servi successivement les deux derniers ducs d'Ossone, il avoit élevé notre vice-roi, et gagné ses bonnes grâces en s'accommodant à son génie et à ses inclinations, qu'il connoissoit mieux qu'un autre.

Je m'attachai donc à ce domestique favori, et je lui fis si bien ma cour, qu'en peu de temps il conçut une véritable affection pour moi. Il est vrai que je le pris par son foible. Il se piquoit d'écrire en Espagnol avec beaucoup d'élégance et de pureté. Il se plaisoit à lire ses productions à ses amis.

Je crois qu'il auroit volontiers, comme le Druson d'Horace, donné du temps à ses débiteurs, pourvu qu'ils eussent eu la complaisance d'entendre ses ouvrages.

D'abord que je m'aperçus qu'il avoit cette fureur, si ordinaire aux auteurs, je ne manquai pas de le presser de me lire quelque chose de son journal; car il en avoit fait un des campagnes de son maître en Flandre et de son séjour à la cour de l'archiduc, et il écrivoit tous les jours ce qui se passoit alors en Sicile. Je trouvai dans Thomas un auteur très-disposé à m'ennuyer. Quoiqu'il ne fût pas un mauvais écrivain, il me faisoit quelquefois des lectures si longues, qu'il m'en coûtoit beaucoup pour y tenir. Je ne laissois pas pourtant de lui témoigner que j'y prenois un extrême plaisir. J'imitois même les débiteurs de Druson : j'étendois le cou pour paroître vouloir mieux écouter.

Le journaliste, charmé de ma complaisance, me choisit pour son confident : Estevanille, me dit-il un jour, vous ne devez pas être présentement à remarquer que j'ai de l'inclination pour vous. Je veux désormais épouser vos intérêts, et conduire la barque de votre petite fortune. Reposez-vous sur moi du soin de vous rendre nécessaire à son excellence; et comptez que je saisirai la première occasion qui se présentera de vous avancer. Je portai cette bonne nouvelle avec empressement à don Joseph, qui s'en réjouit avec moi : Grâce au ciel, me dit-il, vos affaires changent de face. Vous ne me causerez plus d'inquiétude. Thomas peut tout, et vous devez concevoir les plus douces espérances.

Quivillo avoit bien raison de me féliciter sur l'acquisition de l'amitié de Thomas; et j'éprouvai bientôt que je n'avois pas tort de faire fond sur ce nouvel ami, qui, se voyant attaqué de la goutte, et obligé de garder la chambre, m'envoya chercher un jour, et me dit : Écou-

tez, Gonzalez, je vous ai promis d'embrasser la première occasion que je trouverois de vous servir; il s'en offre une que je ne veux pas laisser échapper. Voici de quoi il s'agit : prêtez une oreille attentive au discours que je vais vous tenir; vous y avez un très-grand intérêt. Le vice-roi notre maître, malgré son air grave, n'est pas ennemi de l'amour. Quoiqu'il affecte de vivre d'une façon à faire croire que la vice-reine n'a point de rivale, il est rarement sans maîtresse. Il aime présentement la baronne de Conça, qui n'a pas dix-huit ans, et qui peut passer sans contredit pour la femme de Sicile la plus piquante.

Cette jeune dame a depuis peu perdu son mari, dont le moindre défaut étoit d'avoir cinquante ans. C'étoit un jaloux, un capricieux, un extravagant, qui tenoit sa femme enfermée, et la traitoit en esclave. Elle demeure à l'heure qu'il est chez sa mère, où le duc va souvent la voir, mais si secrètement, que la duchesse n'en sait rien. C'est moi qui accompagne monseigneur dans ces visites galantes et nocturnes, qu'il ne lui convient pas de faire tout seul; et comme dans l'état où je me trouve il m'est impossible de lui tenir compagnie, je vous ai choisi pour mon substitut. J'ai parlé et répondu de vous à son excellence, qui consent que vous remplissiez ma place jusqu'à ce que je puisse la reprendre.

J'interrompis Thomas dans cet endroit, pour le remercier de la préférence qu'il me donnoit sur tant de domestiques qui auroient été ravis d'être honorés d'un si bel emploi. Je voulus ensuite m'informer de ce qu'il falloit que je fisse pour m'en bien acquitter. C'est de quoi, me dit-il, j'aurai soin de vous instruire. Com-

mencez par aller vous présenter de ma part à monseigneur. Demandez-lui ses ordres, et revenez me trouver pour recevoir vos instructions.

CHAPITRE XV.

De l'entretien particulier qu'Estevanille eut avec le duc, et de quelle sorte il fit le personnage de Thomas.

Je ne perdis pas un moment; je courus vers mon maître, qui étoit seul dans son cabinet; j'y entrai hardiment, persuadé qu'il ne pouvoit faire qu'un accueil gracieux à un homme que lui envoyoit son fidèle Thomas. Véritablement dès que ce seigneur m'aperçut, il me dit d'un air riant : Approche, Estevanille. C'est donc sur toi, mon ami, que Thomas a jeté les yeux pour le remplacer? Cela fait ton éloge; c'est une marque certaine que tu as de l'esprit; car il se connoît bien en sujets.

Il pouvoit faire un meilleur choix, lui répondis-je; mais ce qui doit consoler votre excellence, c'est que ce grand homme sera peut-être avant huit jours en état de continuer ses fonctions. Quand il le serait dès demain, reprit le duc, puisqu'il t'a mis dans ma confidence, tu y demeureras : aussi bien le pauvre garçon commence à devenir vieux et infirme; il a besoin d'un coadjuteur. Permettez-moi, lui dis-je, d'ajouter à cela qu'un seigneur chargé comme vous du poids d'un pénible gouvernement n'a pas trop de deux personnes

qui s'occupent à le délasser de ses fatigues. Le vice-roi, loin de s'offenser de ma liberté, se prêta de bonne grâce à la raillerie, et me repartit qu'il prétendoit bien nous employer l'un et l'autre. Après cela, pour m'entendre parler, et pour mieux juger de mon esprit, il me demanda quels maîtres j'avois servis. Je pris aussitôt la parole pour lui obéir; et quoiqu'on ne brille jamais moins que lorsqu'on veut briller beaucoup, j'eus le bonheur de lui faire un détail de mes conditions avec un enjouement dont il fut fort satisfait. Il me le témoigna : Je suis très-content de toi, me dit-il. Tu m'accompagneras cette nuit. Va rejoindre Thomas, et dis-lui qu'il nous tienne prêts deux habits de religieux.

Je retournai vers ce valet de chambre, qui, sur le rapport que je lui fis de mon entretien avec le duc, jugea que j'avois plu à son excellence. Voilà qui est fait, me dit-il : monseigneur a goûté votre esprit; votre fortune est assurée. J'en ai autant de joie que vous en devez avoir vous-même. Il s'agit présentement de vous apprendre ce que vous avez à faire. Trouvez-vous ici ce soir après le souper du vice-roi; il y viendra pour se travestir en moine : c'est sous cet habillement qu'il a coutume d'aller chez sa baronne. Vous vous déguiserez de la même façon pour sortir avec lui de son palais, où vous aurez soin de le ramener avant le jour. Je n'ai pas d'autres instructions à vous donner. Vous voyez, poursuivit Thomas en souriant, qu'on n'exige de vous dans cette occasion que la complaisance de servir de compagnon à un religieux.

Si le duc après son souper fut fort exact à se rendre chez Thomas, je ne le fus pas moins. Nous y prîmes

tous deux le froc sans cérémonie ; et quand nous fûmes équipés de manière que nous pouvions aisément passer pour des moines qui vont la nuit confesser des malades, nous nous échappâmes du palais par une petite porte, dont mon maître seul avoit la clef. Ce seigneur me fit bien voir qu'il savoit le chemin de la maison de sa veuve; nous y arrivâmes bientôt. On nous y reçut sans lumière et d'un air si mystérieux, qu'on eût dit que nous entrions chez une fille qui, se lassant de l'être, recevoit son amant à l'insu de sa famille. Quoique la baronne, naturellement coquette et très-ambitieuse, s'applaudît d'avoir fait la conquête du vice-roi, cependant elle vouloit en dérober la connoissance au public; mais c'étoit moins pour ménager sa réputation, que de peur d'éprouver le ressentiment de la vice-reine.

Quelque portrait avantageux que Thomas m'eût fait de la baronne de Conça, je la trouvai au-dessus de l'idée que je m'en étois formée. Je n'avois point encore vu de femme si belle. Il est vrai qu'elle étoit fort parée, et que l'art eut tout au moins autant de part que la nature au plaisir que je pris à la regarder. Néanmoins, toute brillante que la rendoient sa parure et sa beauté, elle n'attira pas tous mes regards. Elle ne fit que les partager avec dona Blanche Sorba, sa mère, qui, bien que déjà sortie de son sixième lustre, pouvoit à juste titre les lui disputer. Blanche étoit veuve d'un maître des comptes du patrimoine royal, et vivoit à Palerme noblement avec sa fille.

Je croyois n'être chez ces dames que pour y garder le silence, comme un petit frère qui accompagne un

religieux dans une visite : je ne m'attendois qu'à jouer un personnage, et il me fallut en faire deux. Pendant que le duc s'entretenoit dans une chambre avec la baronne, Blanche me fit passer dans un cabinet, en me disant qu'elle vouloit faire connoissance avec moi. C'étoit une femme plus vive, plus spirituelle encore que la señora Dalfa, et qui avoit des manières plus nobles. Elle se mit sur un sopha, et me fit asseoir auprès d'elle. Nous aurions eu une assez plaisante conversation, si la dame n'eût pas mieux su la langue castillane, que je savois l'italienne. Nous ne nous serions point entendus. Mais par bonheur Blanche parloit passablement bien espagnol. Elle commença par plaindre l'infortuné Thomas tourmenté de la goutte, et se montra aussi sensible aux douleurs qu'il souffroit que si elle en eût été cause. Ensuite, changeant de ton et de discours, elle me dit d'un air enjoué : Mon beau garçon, faites-moi votre confidente. Combien avez-vous fait de conquêtes depuis que vous êtes à Palerme ? Madame, lui répondis-je, avec de grandes démonstrations de modestie, vous vous moquez de votre serviteur. Je crois les dames de Sicile de trop bon goût pour être capables de jeter les yeux sur un sujet si peu digne de leurs regards.

Vous devez avoir meilleure opinion de vous, reprit la mère de la baronne : vous êtes fort bien fait ; on le voit au travers de votre déguisement ; et de plus, vous êtes dans l'âge heureux où les hommes n'ont qu'à paroître pour s'attirer l'attention des femmes. Peut-être, sans le savoir, avez-vous déjà charmé quelque aimable Sicilienne, que la pudeur empêche de se déclarer. Supposé que cela soit, lui répliquai-je en riant, je supplie

très-humblement cette dame de me pardonner si je paie d'ingratitude un bonheur qu'elle me laisse ignorer. Oh! vous le saurez bientôt, repartit Blanche : elle se lassera de se contraindre, vous apprendra votre victoire, et il ne tiendra qu'à vous d'en profiter.

La mère de la baronne prononça ces paroles d'un air à me faire voir clairement qu'elle étoit frappée de ma jeunesse, et qu'il ne dépendroit que de moi de jouer auprès d'elle le même rôle que mon maître jouoit auprès de sa fille. Je m'en aperçus bien, malgré mon peu d'expérience, et je me sentis tenté de pousser ma pointe; mais la hardiesse me manqua; et la dame de son côté, n'osant ce soir-là me donner plus beau jeu, remit la partie à une autre fois.

Les moments délicieux que monseigneur et sa jeune veuve passoient ensemble s'écouloient pendant ce temps-là, et le lever de l'aurore n'étoit pas éloigné, quand j'allai avertir son excellence qu'il falloit songer à la retraite. Ces deux amants se séparèrent aussitôt, non sans regret de se quitter, quoiqu'ils dussent être assez contents de leur soirée. En prenant congé de Blanche, je baisai avec transport une de ses belles mains, pour réparer l'affront que ma timidité avoit fait à ses appas; puis sortant sans bruit avec le duc de chez nos veuves, nous retournâmes au palais.



CHAPITRE XVI.

De la conversation qu'Estevanille et Thomas eurent ensemble le lendemain matin ; du jugement ingénieux que le duc d'Ossone rendit, et des fâcheuses suites que ce jugement eut pour Gonzalez.

Nous allâmes d'abord nous défroquer chez Thomas; après quoi mon maître se retira dans son appartement pour se reposer. De mon côté je regagnai ma chambre dans le même dessein, quoique je n'eusse pas si grand besoin que lui de repos.

Le jour suivant, mon premier soin fut de me rendre auprès de mon ami Thomas, qui fit éclater à mon arrivée une vive impatience d'apprendre ce qui s'étoit passé la nuit chez les dames. Il m'en demanda un détail, et je lui en fis un des plus circonstanciés. Je lui avois trop d'obligation pour faire le discret avec lui, outre que je ne l'étois guère naturellement. Comme il parut surtout fort curieux de savoir de quelle manière j'avois été reçu de Blanche, je lui racontai sans façon l'entretien que j'avois eu avec elle, et je m'étendis là-dessus beaucoup plus que je n'aurois fait si j'eusse su l'intérêt particulier qu'il y prenoit. J'ajoutai même à mon récit quelques faussetés un peu vives, ne trouvant pas dans la vérité une matière assez riche pour faire honneur à mon mérite.

J'ignorois donc que Thomas fût amoureux de cette

dame ; et l'on peut juger par là du déplaisir qu'il avoit à m'entendre. Tous les termes dont je me servois pour exprimer les marques de tendresse que je lui disois qu'elle m'avoit données étoient autant de coups de poignard que je portois à ce pauvre homme. Il faisoit quelquefois en m'écoutant d'étranges grimaces, que j'attribuois bonnement à sa goutte, et qui n'étoient pourtant que des effets de sa jalousie. Mais plus il souffroit de mon récit, et plus il affectoit d'en paroître content. Je vous félicite, Gonzalez, me dit-il avec un ris forcé, je vous félicite d'avoir inspiré de l'amour à une dame si charmante. Blanche, quoique déjà un peu surannée, est tout aimable. Je suis ravi que vous soyez de son goût. Je vous exhorte à cesser d'être timide avec elle, la première fois que vous la reverrez. Les dames ne sont pas fâchées que les hommes qu'elles chérissent brusquent un peu l'occasion d'être heureux.

Le jaloux Thomas, en me donnant ce conseil, se promettoit bien de m'empêcher de le suivre, et quelques jours après il me fit connoître que j'avois en lui un rival. Le duc eut envie de retourner chez sa baronne ; et Thomas, quoiqu'il ne fût pas encore bien rétabli, eut l'honneur d'accompagner son excellence. Je vis alors la faute que j'avois faite, et j'en tirai un mauvais augure. Ah ! misérable, me disois-je, qu'as-tu fait ? Quel démon, ennemi de ta fortune, t'a poussé à te perdre toi-même ? Ne t'imagine point que Thomas te pardonne le crime d'avoir plu à sa maîtresse. Ne compte plus sur son amitié ; tu n'as plus en lui un Mécène. S'il est trop généreux pour chercher à te nuire, il ne le sera point assez pour continuer à te servir.

C'est ainsi que je me reprochois mon indiscrétion. Mon rival, le lendemain de son entrevue avec Blanche, fut plus discret que moi. Il ne me parla point de cette dame; il ne m'en dit pas un mot; mais il ne changea nullement de manière à mon égard. Il me recevoit toujours fort bien quand j'allois le voir. Il me faisoit des amitiés comme à son ordinaire. Il affectoit même de me laisser quelquefois accompagner pour lui monseigneur, lorsque son excellence se déroboit la nuit de son palais pour entendre les discours qui se tenoient dans Palerme sur son gouvernement; car la baronne de Conça n'étoit pas toujours la cause de ses sorties nocturnes. Mon maître, ce que jamais aucun vice-roi n'avoit fait avant lui, se déguisoit souvent en soldat, en gueux ou en matelot. Il couroit les rues sous ces habillements, s'entretenoit avec la populace, et donnoit lui-même occasion de dire tout le mal ou le bien qu'on pensoit de lui.

Je ne sais si l'on doit louer ou blâmer cette conduite; mais je sais bien qu'une nuit j'aurois volontiers cédé ma place à Thomas: le duc ayant joint un peloton de faquins qui s'étoient attroupés pour se réjouir, s'avisa de censurer lui-même quelques-unes de ses actions, pour voir ce qu'ils diroient. Aussitôt deux ou trois d'entre eux, qui le reconnurent peut-être, se jetèrent sur lui et sur moi, qui l'accompagnois, et nous battirent dos et ventre comme deux ennemis du gouvernement. Nous eûmes assez de peine à nous tirer de leurs mains; et le vice-roi ne se vanta point de cette aventure.

J'étois donc de ces dernières équipées. Il n'y avoit que la maison de Blanche qui me fût interdite. Thomas,

que la jalousie sembloit avoir guéri de sa goutte, avoit grand soin de m'empêcher d'y retourner. Heureusement je m'en souciois fort peu. J'avois plus d'envie de conserver l'amitié de ce valet de chambre, que de ménager les bonnes grâces de sa maîtresse. Aussi je m'attachai à lui plus que jamais; et si je ne pus, en lui faisant ma cour, effacer de sa mémoire la malheureuse confidence que je lui avois faite, je l'obligeai du moins à le feindre. Il parut m'aimer plus qu'auparavant. J'en fus charmé. Je crus que, satisfait de m'avoir éloigné de Blanche, il n'avoit plus rien sur le cœur contre moi.

J'étois donc sans inquiétude du côté de Thomas, lorsqu'un jeune bourgeois de Palerme m'abordant un jour dans la rue, me dit d'un air triste : Que votre seigneurie me pardonne si je prends la liberté de l'arrêter. Je vois à votre habit que vous êtes page du vice-roi, et je voudrois bien avoir avec vous un quart d'heure de conversation, pour vous communiquer une affaire très-importante. Si vous êtes bien aise de trouver l'occasion d'obliger un honnête homme, je vous prie de prendre la peine de me suivre. Je lui répondis qu'il ne pouvoit s'adresser à une personne plus disposée que je l'étois à faire plaisir au prochain. Là dessus il me conduisit à sa maison, qui me parut celle d'un homme aisé. Il m'introduisit dans une chambre où il y avoit un vieillard alité : Seigneur page, me dit-il en me le montrant, vous voyez mon père dans un état digne de votre compassion. Il est tombé malade de chagrin d'avoir été trompé par un marchand qui lui a enlevé un dépôt de dix mille écus. Nous sommes ruinés de fond en comble, si nous ne trouvons quelqu'un qui ait

le credit d'engager le vice-roi à vouloir connoître de cette affaire.

Vous savez bien, lui répondis-je, que monseigneur est d'un accès facile; qu'il est doux, affable, et qu'il écoute patiemment les plaintes qu'on lui fait. Cependant, quoique vous n'ayez pas besoin de recommandation auprès de lui, je vous offre mes bons offices. Je suis peut-être celui de ses pages qu'il aime le plus. Instruisez-moi bien de votre affaire, et je vous ferai rendre justice par son excellence. A ces mots, le pere et le fils me remercièrent de ma bonne volonté, et finirent leurs compliments par une promesse de deux cents pistoles. Doucement, messieurs, leur dis-je alors, apprenez qu'il est défendu à tous les domestiques du vice-roi de recevoir le moindre présent des personnes qui leur auront quelque obligation, et cela sous peine d'être chassés de son palais, apres avoir été châtiés sévèrement; ce qui n'étoit que trop veritable, le duc l'ayant déclaré en termes formels à tous ses gens. Cette defense est trop rigoureuse, s'écria le vieillard. Comment donc pourrai-je vous marquer que je ne suis point un ingrat? Il est mortifiant de ne pouvoir reconnoître que par le sentiment les services qu'on nous a rendus. Un bienfaiteur espagnol n'en demande pas davantage, lui répliquai-je fièrement. Laissons là, je vous prie, les discours surperflus, et racontez-moi la tromperie qui vous a été faite. En même temps le vieux bourgeois me la détailla de cette manière.

Je m'appelle Giannetino. Je suis fils d'un avocat qui mourut plus pauvre que riche après avoir bien travaillé toute sa vie; ce qu'il faut attribuer au desinteressement

excessif et à la scrupuleuse intégrité dont il se piquoit. Après sa mort, j'eus le bonheur d'épouser une veuve qui m'apporta douze mille écus en mariage. De sorte qu'ayant joint ma petite fortune à la sienne, je me mis en état d'être compté parmi les aisés de Palerme. J'ai encore la réputation de n'être pas mal dans mes affaires; mais on va me regarder comme un des plus misérables citoyens, et je le serai en effet, si je perds le procès qu'on m'intente aujourd'hui, et dont voici la matière.

Il y a six mois que Charles Azarini, Pierre Scannati, et Jérome Avellino, tous trois marchands, et mes amis, vinrent ici avec un notaire, et chargés d'une somme de dix mille écus en or: Nous vous avons choisi, me dirent-ils, pour dépositaire de cet argent, que nous voulons mettre sur un vaisseau, quand nous en trouverons l'occasion. En attendant, nous vous prions de le garder, et de nous promettre, par écrit, que vous ne le délivrerez à aucun de nous trois qu'en présence des deux autres. Je m'y engageai par un acte que le notaire dressa, et que nous signâmes tous. Je conservois soigneusement le dépôt pour le rendre aux trois associés lorsqu'ils me le demanderoient; mais ces jours passés, Jérôme Avellino vint la nuit frapper à ma porte. On lui ouvrit. Il entra dans ma chambre d'un air agité: Seigneur Giannetino, me dit-il, si je trouble votre repos, vous devez pardonner cette liberté à l'importance du dessein qui m'y oblige. Nous avons appris, mes deux associés et moi, qu'il doit incessamment arriver à Messine un bâtiment gênois chargé de rares marchandises, sur lesquelles il y a pour nous un beau coup à faire, si nous usons d'une grande diligence. Nous avons résolu d'y employer les

dix mille écus que vous avez à nous. Hâtez-vous, s'il vous plaît, de me les remettre. Mon cheval est à la porte. Je brûle d'impatience d'être à Messine.

Seigneur Avellino, lui répondis-je, vous avez apparemment oublié que je ne puis me dessaisir.... Hé ! non, non, interrompit-il, je me souviens fort bien qu'il est marqué dans l'acte que vous ne rendrez l'argent qu'aux trois associés présents; mais Azarini et Scannati sont malades : ils n'ont pu venir avec moi chez vous, ils vous conjurent avec moi de n'avoir point d'égard à cette condition, et de me livrer l'espèce sur-le-champ, les moments étant précieux. Vous n'avez rien à craindre : je suis honnête homme; je ne crois pas que vous vouliez, par une défiance qui blesseroit notre amitié, nous faire perdre une si bonne occasion; dépêchez-vous donc, ajouta-t-il, je meurs de peur d'arriver trop tard à Messine. Le ciel, qui sans doute m'inspiroit secrètement, me fit long-temps balancer; mais Avellino, le fripon d'Avellino, me supplia, me pressa, me tourmenta, de sorte qu'il fatigua ma résistance. J'eus la foiblesse de lui lâcher le dépôt, qu'il emporta.

Le vieillard, en achevant ces paroles, qui lui rappeloient son imprudence, ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. J'en fus attendri. Ne vous affligez pas, lui dis-je pour le consoler, monsieur le duc a les bras longs; Avellino aura bien de la peine à lui échapper. Avellino, dit alors le fils du vieux bourgeois, est bien loin d'ici présentement; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'Azarini et Scannati n'ont pas plus tôt su la friponnerie de leur associé commun, qu'ils sont venus fondre sur mon père, auquel ils demandent l'argent

qu'ils lui ont confié. Cette affaire sera jugée dans deux jours, et, selon toutes les apparences, les juges le condamneront à payer dix mille écus aux demandeurs. Cela n'est pas encore décidé, m'écriai-je; et je ne doute pas que le vice-roi, étant informé, comme il le sera dès ce jour, de toutes les circonstances de ce procès, ne veuille le juger lui-même.

Je fis effectivement un fidèle rapport de tout à son excellence, qui me dit, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, et riant de sa pensée : Je rendrai là-dessus un jugement qui fera du bruit dans le monde. Dès le lendemain il manda les parties, qui parurent devant lui. Il ordonna aux demandeurs de parler les premiers; et quand ils eurent plaidé leur cause, il s'adressa au défendeur : Giannetino, lui dit-il, quelle réponse avez-vous à faire à vos parties adverses? Aucune, monseigneur, lui répondit Giannetino, en levant les épaules et baissant le menton sur la poitrine. Il a raison, messieurs, reprit le duc, en regardant Azarini et Scannati : il n'a point de réponse à vous faire : il demeure d'accord de tout ce que vous dites; et il est prêt à vous rendre les dix mille écus dont il est dépositaire : mais comme il ne peut, suivant l'acte passé entre vous, les délivrer qu'aux trois associés présents, faites revenir Avellino à Palerme, et vous les toucherez.

Ce jugement du duc d'Ossone fit rire toutes les personnes qui l'entendirent prononcer, et devint le sujet de tous les entretiens d'Italie. Giannetino et son fils, qui avoient cru leur ruine assurée, ravis de se voir hors d'un si grand embarras, m'invitèrent, par reconnoissance, à dîner chez eux. Sur la fin du repas ils étalèrent à mes

yeux les deux cents pistoles qu'ils m'avoient offertes, et que j'avois refusées. Quel spectacle pour moi! Ils commencèrent à me presser de les accepter, en me protestant que personne n'en sauroit rien. L'homme est bien foible! Ils me les présentèrent tant de fois, ils me firent tant d'instances, et s'y prirent de tant de façons, qu'il me fut impossible de me défendre de les recevoir. Elles étoient dans une belle bourse que je mis dans ma poche; et nous fûmes tous d'accord après cela.

Cependant je n'étois pas tout-à-fait sans inquiétude, quand je me représentois que mon maître ne vouloit pas qu'on fît dans sa maison un honteux trafic de ses grâces; mais je m'imaginois que ce petit coup de filet ne parviendroit point à sa connoissance; et véritablement les deux Giannetino n'en auroient jamais parlé, si son excellence n'eût envoyé chercher le père trois jours après, pour lui demander, en ma présence, s'il m'avoit fait quelque présent. Le vieillard, ennemi du mensonge, et n'osant dire la vérité, de peur de me nuire, se troubla tout-à-coup à cette question; et moi je sentis le mineur gratter sous mes pieds. Ne me déguisez rien, lui dit le duc d'un air fier et menaçant. Je vous ordonne, sous peine de mon indignation, de m'apprendre quel témoignage de reconnoissance Gonzalez a reçu de vous. Le bourgeois, qui connoissoit le vice-roi pour un homme devant lequel il étoit dangereux de mentir, avoua qu'il m'avoit donné deux cents pistoles; ajoutant ensuite, pour m'excuser, que son fils et lui m'avoient forcé, pour ainsi dire, de les accepter. Je ne vous blâme point, vous, reprit le duc, de lui

avoir offert de l'argent; mais il ne devoit pas le prendre, sachant ma délicatesse là-dessus, et même ma défense. C'est ce que je ne puis lui pardonner.

Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il se tourna de mon côté, et me demanda où étoient les deux cents pistoles en question. Elles sont dans ma chambre, lui répondis-je, telles qu'on me les a données. Eh bien, répliqua-t-il, va me les chercher tout à l'heure. J'obéis; et quand je lui eus apporté ma bourse, il la mit entre les mains d'un de ses gentilshommes, en lui disant : Allez distribuer cet argent aux pauvres; ils doivent seuls profiter de l'imprudence de Giannetino. Pour toi, Gonzalez, poursuivit-il, tu peux te retirer où il te plaira : tu n'es plus à mon service; et je te défends de remettre jamais les pieds dans mon palais. Je me jetai aussitôt aux genoux du duc, croyant exciter sa compassion. Bassesse inutile! il me lança un regard furieux, et me tourna le dos.

Je courus dans le moment chez Thomas, et, le visage baigné de pleurs, je lui racontai ma disgrâce. Il en parut touché, et me promit de faire une tentative pour apaiser son excellence. Personne, sans doute, ne le pouvoit mieux que lui, et il en seroit venu à bout s'il l'eût entrepris : mais, plus jaloux que généreux, il eut une secrète joie de mon malheur, et se garda bien d'intercéder pour moi. Il ne laissa pas pourtant de vouloir me persuader qu'il avoit fait tous ses efforts pour obtenir mon pardon. J'ai, me dit-il, représenté à monseigneur tout ce qui pouvoit vous rendre excusable; je lui ai témoigné que je m'intéressois pour vous autant que si vous étiez mon fils; en un mot, je n'ai rien épargné pour

vous rétablir dans ses bonnes grâces : il n'y a pas eu un moyen de le fléchir ; il s'est montré inexorable ; il m'a dit même qu'il y avoit un excès d'indulgence à vous chasser de chez lui purement et simplement ; et que vous méritiez d'être traité avec plus de rigueur. Mon cher Gonzalez, ajouta le perfide Thomas en m'embrassant, vous ne sauriez croire jusqu'à quel point je suis affligé de n'avoir pu rien gagner dans cette occasion sur son excellence, malgré l'ascendant que j'ai sur son esprit. Ce traître de valet de chambre, pour mieux me faire accroire qu'il parloit sincèrement, et qu'il avoit toujours de l'amitié pour moi, m'offrit une bourse où il y avoit environ vingt pistoles, que je pris à bon compte, ayant perdu toute espérance de me conserver chez le vice-roi.

Avant que de sortir du palais, j'alai dire adieu à Quivillo. Il avoit appris mon infortune. Estevanille, mon ami, s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, je sais tout. Monseigneur, que je viens de quitter, m'a conté lui-même ce qui s'est passé. J'ai vainement cherché à vous excuser ; je n'ai pu lui faire révoquer l'arrêt qu'il a prononcé contre vous. J'en ai une véritable douleur. Nous nous attendrîmes, don Joseph et moi, en nous séparant ; mais je dois dire en même temps que, pour modérer mon affliction, il me donna, de la part de son excellence, un lénitif de cent pistoles, avec quoi je me retirai plus qu'à demi consolé de mon malheur.

CHAPITRE XVII.

Par quel hasard et dans quel dessein Estevanille se fit garçon apothicaire ; et de l'heureux effet que produisit un *quiproquo* de sa façon.

La première personne que je rencontrai en sortant du palais du vice-roi fut le fils de Giannetino. Je vous cherchois, me dit-il, pour vous prier de venir prendre un logement chez mon père. Il est bien juste qu'un homme qui s'est perdu en nous rendant service trouve au moins en nous des cœurs sensibles à sa disgrâce. Je ne me fis pas prier deux fois ; je me laissai conduire à sa maison, où je fus reçu du père et du fils avec toutes les marques imaginables de reconnoissance et d'amitié.

Il y avoit déjà quinze jours que je demeurois chez eux, lorsque le vieillard me dit : Mon cher Gonzalez, je vous regarde comme un second fils ; et je veux vous établir à Palerme. Il m'est venu dans l'esprit de vous mettre chez un vieil apothicaire de mes parents, et qui plus est de mes amis. Il vous aura bientôt appris la pharmacie ; et d'abord que vous la saurez, vous épouserez Violette, sa fille unique, qui n'est pas à la vérité une beauté parfaite ; mais, outre qu'elle est assez ragoûtante, elle passe pour la fille de Palerme la plus sage. D'ailleurs elle aura du bien après la mort de son père. Voyez, ajouta-t-il, consultez-vous. Si ce mariage vous est agréable, et si vous ne sentez aucune répugnance

à devenir apothicaire, je proposerai la chose à mon parent.

Je demandai à Giannetino vingt-quatre heures pour y penser; et je fis pendant ce temps-là toutes les réflexions que j'étois capable de faire pour et contre. Il y avoit des moments où la casse et les décoctions m'inspiroient de l'aversion pour la pharmacie; et dans d'autres moments je n'y envisageois rien qui m'en dégoûtât. Je la trouvois préférable à la chirurgie. Si je n'ai pas voulu être chirurgien, disois-je, c'est qu'il faut avoir un cœur d'acier pour bien faire des opérations chirurgiques : mais il n'en est pas de même d'un apothicaire; il n'a pas besoin d'être cruel pour faire ses compositions. Après avoir examiné tout, je me déterminai à répondre aux vues que Giannetino avoit sur moi. Ce généreux Sicilien n'attendoit que cela pour parler au vieil apothicaire, qui ne désapprouva pas son dessein.

J'allai donc demeurer chez mon beau-père futur, qui se nommoit André Potoschi. C'étoit un homme consommé dans sa profession, bon chimiste et grand observateur de la nature; il avoit fait des découvertes très-curieuses; il possédoit plusieurs secrets fort utiles aux dames, et entre autres celui de leur rendre le teint admirable par le moyen d'une eau de son invention : il savoit faire disparoître, par des pommades, les rides de la vieillesse, et faire renaître une peau enfantine sur le visage d'une bisaïeule. Comme il avoit dessein de m'abandonner sa boutique peu de temps après que j'aurois épousé sa fille, il s'appliqua tout entier à m'endoctriner. Il m'apprit d'abord à piler avec grâce des drogues dans un mortier, et à mettre en place un lavement

de droit fil. Potoschi me trouva de la disposition à devenir un habile apothicaire. Il est vrai que s'il n'épargnoit rien pour m'instruire, je faisois, de mon côté, tout mon possible pour profiter de ses leçons.

Il me semble que j'entends dans cet endroit un lecteur goguenard qui me dit : Monsieur Gonzalez, vous ne dites pas tout; mais on devine aisément pourquoi vous aviez ainsi le cœur au métier. La beauté qui devoit être le fruit de vos peines vous excitoit au travail. J'en conviens, l'aimable Violette me paroissoit le plus beau prix qu'on me pût proposer pour m'animer à faire des progrès dans la pharmacie. C'étoit une fille de vingt-deux à vingt-trois ans, fort agréable de sa personne, et des plus spirituelles. Elle avoit un air très-réservé; ce qui est bien extraordinaire en Sicile, où les femmes, pour la plupart, sont coquettes jusqu'à l'effronterie. Elle vivoit, depuis la mort de sa mère, je veux dire depuis dix ans, sous la conduite d'une vieille gouvernante. Sur le pied où j'étois dans la maison, j'avois la liberté d'entretenir Violette; mais le respect d'une part, et la modestie de l'autre, présidoient dans nos conversations; ou, pour parler plus juste, j'avois encore trop de timidité pour demander, et la dame trop de vertu pour me prévenir.

La réputation de Potoschi étoit telle, qu'il n'y avoit point à Palerme d'apothicaire plus employé que lui. On le venoit chercher de tous côtés, et comme il n'y pouvoit suffire, il m'envoyoit souvent à sa place; de sorte que dans les maisons où j'allois pour lui on m'appeloit son homme de confiance. Un jour que j'étois seul dans la boutique, il entra une femme qui demanda le maître

du logis. Madame, lui dis-je, il est en ville; mais je suis un autre lui-même; vous pouvez m'apprendre ce que vous lui voulez. Cela étant, reprit-elle, je vous dirai que madame la baronne de Conça, ma maîtresse, prie le seigneur Potoschi de la venir voir ce soir. C'est assez, lui répliquai-je, il n'y manquera pas. Là-dessus la suivante, toute soubrette qu'elle étoit, ne s'amusa point à me parler. Elle me fit une profonde révérence, et sortit.

Quelques moments après l'apothicaire arriva. Il revenoit de porter une poudre qu'il avoit préparée pour un vieux président qui devoit épouser dans deux jours une fille de quinze ans. Monsieur, lui dis-je, madame la baronne de Conça vous attend aujourd'hui chez elle à l'entrée de la nuit. Potoschi sourit à ces paroles d'une manière à me faire penser qu'il y avoit du mystère là-dessous. Nous vivions ensemble si familièrement, que je ne balançai point à lui demander pourquoi il sourioit malicieusement au nom de cette baronne. Mon gendre, me répondit-il, car il ne m'appeloit plus autrement, quoique vous ayez été page du vice-roi, je parie que vous ne savez pas que cette dame est sa maîtresse. Gardez-vous bien, poursuivit-il, de révéler ce que je vais vous dire : la discrétion des apothicaires, comme celle des chirurgiens, doit être à l'épreuve de tout; mais entre nous autres nous pouvons nous faire des confidences de tout pour nous réjouir.

Je fis l'ignorant pour laisser parler le beau-père futur, qui continua de cette façon : Je connois la baronne de Conça dès son enfance, aussi bien que dona Blanche Sorba, sa mère. Je suis depuis long-temps l'apothicaire

de ces deux veuves : c'est moi qui ai fourni les drogues dans les maladies dont leurs maris sont morts. Elles ont l'une et l'autre une entière confiance en moi. Véritablement je les sers bien toutes deux. Blanche, qui est plus noire qu'une taupe, et pleine de pustules, a le teint d'un chérubin, grâce à certaine eau et à certaine pommade dont je vous enseignerai la composition. Quand cette dame a passé trois heures à sa toilette, elle paroît si différente de ce qu'elle est naturellement, que c'est une vraie métamorphose. Il ne faut plus s'étonner que le seigneur Thomas, l'âme damnée du duc d'Ossone, en fasse son idole.

A ce que je vois, beau-père, lui dis-je, cette belle maman vous a bien de l'obligation. Sa fille ne m'en a pas moins, répondit-il. La baronne, toute jeune qu'elle est, a des infirmités qui l'obligent de souffrir à une jambe un cautère, qui, par mes soins, est entretenu avec une propreté qui met en défaut le nez le plus fin. D'ailleurs, ma pommade et mon eau ne lui sont pas inutiles. Enfin, si la baronne a donné dans la vue du vice-roi, je crois qu'elle en est plus redevable à mes secrets qu'à la nature. Tandis que Potoschi me parloit de cette manière, je nageois dans la joie; surtout j'en étois bien aise à cause de Thomas, dont je ne trouvois plus le bonheur digne d'envie. Je me savois alors bon gré d'avoir été indiscret. Si j'eusse fait, disois-je, un mystère à ce valet de chambre de mon entretien avec Blanche, je me serois insensiblement attaché à cette dame. J'aimerois présentement ce visage de Guinée sous son masque de pommade, et je ne serois pas, comme je suis, sur le point d'épouser la charmante Violette, qui ne doit point ses appas à l'art de son père.

Pour mériter de cueillir cette belle fleur, je travaillois toute la journée dans la boutique, et je surprenois l'apothicaire par les progrès rapides que je faisois dans sa profession, qui, dans le fond, n'est pas la magie noire, quoiqu'il soit assez difficile de retenir tous les noms barbares et diaboliques des drogues dont elle fait usage. Je savois déjà faire toutes sortes de compositions, lorsqu'un jour on nous apporta deux ordonnances du docteur Arriscador, médecin navarrois, qui, dans ce temps-là, passoit pour l'Hippocrate de la ville de Palerme. Les barons, les comtes, les marquis qui tomboient malades ne vouloient mourir que de sa main. Il s'agissoit de composer deux médecines, l'une pour un avocat qui avoit gagné une fluxion de poitrine en plaidant; et l'autre pour un homme d'église qui avoit attrapé une pleurésie en courant après un bénéfice. J'employai les drogues et les doses marquées dans les ordonnances; et lorsque j'eus fait les deux compositions, je les portai aux malades; mais je donnai, en jeune étourdi que j'étois, la potion de l'avocat à l'ecclésiastique, et celle de l'ecclésiastique à l'avocat, et je ne m'aperçus du *quiproquo* qu'après leur avoir fait avaler les médecines jusqu'à la dernière goutte.

Je me reprochai cette bévue, et maudis mon esprit brouillon. Je plaignis ces pauvres malades d'être tombés entre mes mains; et, les comptant déjà parmi les morts, je m'en retournai au logis dans une furieuse agitation. Si j'eusse été un vieux routier d'apothicaire, je serois revenu de sang-froid dans ma boutique, sans m'embarrasser du mauvais coup que je venois de faire; mais je n'avois pas encore eu le temps de m'endurcir dans la pharmacie; et je parus si troublé, que Potoschi me

demanda ce que j'avois. Je lui avouai ingénument ma faute, en lui témoignant que j'en étois bien mortifié. Il n'en fit que rire. On voit à votre air affligé, mon gendre, me dit-il, que vous n'êtes qu'un novice. Vous moquez-vous, d'être si sensible aux imprudences du métier? Faut-il prendre ainsi les choses à cœur? Vous vous êtes mépris; eh bien! l'homme n'est-il pas sujet à faillir, et surtout dans notre profession? Est-ce que l'on ne dit pas ordinairement, un tel a fait un *quiproquo* d'apothicaire? Ce qui suppose qu'il nous arrive souvent de nous tromper. Oh! vraiment, ajouta-t-il, j'en ai bien fait d'autres en ma vie, et n'ai pas été le dire à Rome. Mais, seigneur Potoschi, lui dis-je, vous, qui êtes un habilissime en matière de drogues, croyez-vous que ces deux hommes ne crèvent pas de celles que je leur ai fait prendre? Je n'en sais rien, me répondit-il; je ne connois pas assez les propriétés des remèdes pour être sûr des effets qu'ils doivent produire. En tout cas, soyons sans inquiétude là-dessus : soutenons que nous avons exactement suivi les ordonnances; et cachons bien votre *quiproquo*. Si les deux malades viennent à mourir, ce qui doit vraisemblablement arriver, le médecin en aura tout l'honneur.

Nous formâmes donc la résolution de mettre ces deux assassinats sur le compte du docteur Arriscador, dont par bonheur pour nous la réputation étoit favorable à notre dessein. Nous vîmes paroître le jour suivant ce médecin tout ému; il entra dans notre boutique brusquement : nous crûmes qu'il venoit nous annoncer la mort des deux malades; au contraire, il nous apportoit une agréable nouvelle : Mes amis, s'écria-t-il, je

ne puis contenir ma joie, ou plutôt mon ravissement ; les deux dernières ordonnances que je vous ai envoyées mériteroient d'être consacrées dans le temple d'Esculape comme deux spécifiques, l'un pour la pleurésie, et l'autre pour les fluxions de poitrine. Pourrez-vous ajouter foi à ce que je vais vous dire? A peine l'homme d'église et l'avocat ont-ils pris leurs médecines, qu'ils se sont sentis soulagés. Ils ont dormi d'un profond sommeil toute la nuit; et ce matin à leur réveil ils se sont trouvés parfaitement guéris. O prodiges inouïs! le bruit de ces deux merveilles se répand déjà dans la ville. Quel honneur pour moi d'avoir si promptement triomphé de deux maladies mortelles! Mes enfants, poursuivit-il, vous devez vous réjouir aussi d'une si rare victoire : vous y avez contribué par la fidélité de vos compositions. Une partie de la gloire qui doit m'en revenir va rejaillir sur vous.

Le docteur étoit si content de l'heureux succès de ses ordonnances, qu'il ne pouvoit se lasser de s'en féliciter lui-même. Pour nous, qui savions mieux que lui ce qu'il en falloit penser, nous fûmes tentés de lui rire au nez; mais le respect que les apothicaires doivent aux docteurs en médecine nous préserva de cette irrévérence.

CHAPITRE XVIII.

De quel triste accident cette aventure comique fut suivie, et dans quel danger se trouvèrent Gonzalez et Potoschi.

Peu de temps après cette aventure, il en arriva une autre qui n'eut pas une fin si réjouissante. La baronne de Conça tomba malade. Elle envoya chercher Potoschi, qui, ne comprenant rien à sa maladie, fit appeler le docteur Arriscador. Ce médecin, après avoir fait ses observations sur le mal, dont il ne connoissoit pas mieux la cause que l'apothicaire, ordonna les remèdes qui lui parurent convenables. Potoschi prépara lui-même la médecine, et je la portai.

Je trouvai la baronne dans un accablement qui ne me présagea rien de bon. Je conviens que les pronostics d'un garçon apothicaire ne sont pas plus infaillibles que ceux d'un médecin; mais enfin j'augurai mal de l'état où je vis cette malheureuse dame. Dona Blanche, sa mère, étoit auprès d'elle dans de grandes agitations, fort inquiète et fort alarmée. Bien loin de me reconnoître, elle ne jeta pas seulement les yeux sur moi. De mon côté, si je n'eusse pas su que c'étoit Blanche, je ne me la serois jamais remise dans l'affreux négligé où elle s'offroit à mes regards. Abandonnée entièrement au soin que la tendresse maternelle vouloit qu'elle eût de sa fille, elle laissoit, pour ainsi parler, ses charmes en friche, et faisoit bien voir le besoin qu'elle avoit de

notre pommade. Je m'approchai de la baronne, je lui fis prendre la médecine, et je m'en retournai au logis, où bientôt on nous vint dire que la malade ayant avalé notre breuvage, s'étoit endormie, et qu'ensuite, s'étant réveillée en poussant des cris de douleur, elle étoit morte subitement entre les bras de sa mère.

Nous fûmes un peu touchés, Potoschi et moi, non de la perte de la baronne, mais des conséquences qui en résultoient. Nous craignîmes que cela ne fît un mauvais effet pour nous dans le monde; car le public est prompt à nous décrier, lorsqu'il voit périr un malade qui a pris de nos remèdes. Les premiers traits, à la vérité tombent sur le médecin; mais l'apothicaire n'est point épargné. Nous eussions été trop heureux de n'avoir à craindre que pour notre réputation. : nous jouions un plus gros jeu. Le lendemain on vint nous arrêter tous deux de la part du vice-roi : on nous conduisit dans les prisons; et là nous apprîmes le sujet de notre emprisonnement. On nous dit que, par ordre du duc d'Ossone, on avoit ouvert le corps de la baronne de Conça, et qu'on y avoit trouvé des marques de poison : que son excellence en étant informée, et voulant découvrir l'auteur d'une action si noire, avoit jugé à propos de s'assurer, à telles fins que de raison, des personnes qui avoient préparé et présenté le breuvage.

On nous enferma tous deux dans des cachots séparés; et le jour suivant on nous interrogea l'un et l'autre. Quelque innocent que puisse être un prisonnier accusé d'un grand crime, le témoignage de sa conscience ne sauroit le rendre tout-à-fait tranquille, et rarement il soutient de sang-froid la présence de son juge. C'est

ce que Potoschi fit bien voir dans son interrogatoire. Au lieu de prendre mon parti en se justifiant lui-même, il dit qu'il avoit fait sa composition fort fidèlement; mais qu'il ne savoit pas si je l'avois portée de même. Il est vrai que de mon côté je lui rendis la pareille lorsqu'on m'interrogea. Je déclarai que j'avois porté religieusement la médecine telle que l'apothicaire l'avoit préparée; et qu'au surplus j'ignorois s'il n'avoit employé que les drogues marquées dans l'ordonnance du médecin. C'est ainsi que chacun cherche à se tirer d'affaire aux dépens de qui il appartiendra.

Le vice-roi, qui avoit grand soin de se faire rendre compte de ce qui se passoit, fut peu content de nos dépositions; et s'imaginant qu'en nous parlant lui-même, il pourroit, par la subtilité de son esprit, nous arracher le secret qu'il vouloit savoir, il se rendit dans les prisons, où il ordonna qu'on nous amenât devant lui. Il ne m'avoit point vu depuis le jour qu'il m'avoit banni de son palais, et il ne s'étoit pas informé de ce que j'étois devenu. Jugez quelle fut la surprise de ce seigneur, quand je parus dans la chambre où il m'attendoit pour m'interroger. C'est toi, Gonzalez, me dit-il, c'est toi, malheureux, qui as fait prendre à la baronne la potion perfide qui a subitement terminé ses jours! A ces mots, il fit sortir quelques personnes qui étoient présentes, même l'apothicaire; et se voyant seul avec moi, il reprit ainsi la parole : Tu sais les raisons qui m'engagent à venger cette dame; tu connois apparemment l'ennemi secret qui me l'a ravie! nomme-le-moi; ta grâce est à ce prix. Je répondis au duc que si la baronne étoit morte de poison, il falloit donc qu'elle fût empoisonnée avant

qu'elle eût pris le breuvage que je lui avois présenté : que je ne m'étois point attaché à la pharmacie pour devenir empoisonneur; et que personne enfin ne m'avoit proposé de l'être.

Puisqu'en offrant de te pardonner, reprit le vice-roi, je ne puis t'obliger à me révéler ce que je veux savoir, nous verrons si tu garderas constamment le silence dans les supplices. Je fus épouvanté de ces paroles; et, comme si j'eusse été sur le point d'être appliqué à la question, je me mis à genoux devant son excellence; et, fondant en larmes : Monseigneur, m'écriai-je, ayez pitié d'Estevanille, votre ancien domestique. Vous, qui protégez l'innocence, pourriez-vous bien vous résoudre à faire souffrir de cruels tourments à un homme qui n'a rien à vous apprendre. Quand vous me feriez hacher, vous n'en seriez pas plus avancé. Puis-je vous dire ce que je ne sais point? Heureusement pour moi j'avois affaire à un juge pénétrant. Il vit bien que je n'étois pas coupable; et l'entretien qu'il eut ensuite avec Potoschi acheva de lui persuader que si notre médecine avoit ôté la vie à la baronne, du moins nous n'étions pas les empoisonneurs : il ne me parla plus de torture; mais il n'ordonna point mon élargissement, de sorte que je demeurai quinze jours entiers en prison avec l'apothicaire.

Au bout de ce temps-là nous fûmes remis en liberté tous deux, et nous recommençâmes à travailler dans notre boutique comme auparavant. Nous donnâmes notre première attention à servir les dames qui revinrent à notre fontaine de Jouvence. Blanche ne fut pas des dernières à faire sa provision d'eau et de pommade.

Potoschi lui en porta une copieuse; et cette dame lui tint un discours que je ne passerai pas sous silence. Seigneur Potoschi, lui dit-elle, vous ne sauriez croire combien j'ai été mortifiée du malheur qui vous est arrivé à l'occasion de la mort de ma fille. Si le vice-roi eût suivi mon conseil, il vous auroit épargné une injuste et odieuse accusation. La baronne, il est vrai, a été empoisonnée; mais devoit-il avoir tant de peine à deviner l'auteur du crime? Il n'avoit qu'à se souvenir d'une jeune Grecque qu'il a aimée, et qui mourut de mort violente. Son trépas fut imputé à la jalousie de son épouse; il ne falloit pas qu'il cherchât ailleurs l'assassin de ma fille. Une cuisinière sortie de chez moi depuis trois jours a fait le coup, et la vice-reine l'a ordonné. Le duc, ajouta Blanche, en est présentement si persuadé, qu'il ne fait plus de perquisitions, de peur d'en apprendre plus qu'il n'en veut savoir. Il est certain que cette affaire demeura tout-à-coup assoupie.

Un homme qui sort de prison, quoique bien lavé du crime dont on l'accusoit faussement, ne laisse pas de penser que le monde le regarde de travers. C'est du moins ce que je m'imaginai, et ce que je me mis si bien dans l'esprit, qu'insensiblement je pris en aversion le séjour de Palerme. Pour en être entièrement dégoûté, il ne me manquoit plus que de cesser d'aimer Violette, pour qui je me sentois une assez forte inclination. J'en eus bientôt un beau sujet. Un jeune officier de l'inquisition vint sur mes brisées, et, par bonheur pour moi, fit agréer sa recherche à la fille de l'apothicaire. Je dis par bonheur; car si malheureusement elle m'eût donné la préférence, mon rival, pour s'en venger, n'auroit

fort bien pu procurer un logement dans les prisons de l'inquisition, où je serois peut-être encore aujourd'hui. J'éprouvai dans cette occasion que je ne suis pas de ces amants obstinés qui se roidissent contre les obstacles. D'abord que je vis Violette dans la disposition de me sacrifier à son nouveau galant, je la donnai au diable avec toutes les drogues de la boutique de son père; et, sans dire adieu à personne, je gagnai le port, où, trouvant un vaisseau génois prêt à partir pour Livourne, je m'y embarquai.

CHAPITRE XIX

Gonzalez, en allant à Livourne, gagne l'amitié d'un jeune gentilhomme, qui l'emmène avec lui à Pise; dans quelle union ils vécurent ensemble, et comment ils se séparèrent.

Je n'avois aucune raison particulière pour aller à Livourne plutôt qu'ailleurs. Je voulois seulement changer de lieu, ne pouvant me résoudre à demeurer plus longtemps à Palerme, après les chagrins que j'y avois eus; je liai connoissance sur la route avec un jeune passager, nommé Ferrari, gentilhomme de Pise, qui s'en retournoit chez lui. Il revenoit de voir des parents qu'il avoit à Montréal, et principalement une tante, dont il étoit unique héritier.

Comme un page honoraire de vice-roi pouvoit aller de pair avec un simple gentilhomme, je me faufilai d'un air aisé avec Ferrari, qui ne manquoit pas d'es-

prit. Il me plut, et j'eus le bonheur de lui plaire aussi. Nous nous attachâmes l'un à l'autre; et, pour cimenter notre amitié naissante, nous nous fîmes de mutuelles confidences, où il y avoit un peu moins de sincérité de ma part que de la sienne. Je me donnai effrontément pour noble, et je crois que j'eus raison d'en user ainsi; car tout gentilhomme a naturellement du mépris pour un roturier. Si Ferrari m'eût connu, il auroit peut-être dédaigné ma conversation, au lieu que, me prenant pour un cavalier de noble race, il se livra sans contrainte au penchant qu'il avoit pour moi. Il n'y eut pas moyen de nous séparer, lorsque nous fûmes arrivés à Livourne. Nous ne nous quitterons pas, me dit-il; je veux vous emmener à Pise, et vous y retenir quelque temps. Il me fut impossible de résister à ses instances; je m'y rendis, et nous nous mîmes tous deux en chemin pour Pise, dont il se promettoit bien de me faire trouver le séjour agréable par les plaisirs divers qu'il se proposoit de me donner.

Véritablement il ne s'y épargna pas; et je puis dire qu'il me fit passer un mois bien gracieusement. Je voulus ensuite prendre congé de lui, de peur d'abuser de son amitié; mais, bien loin de consentir à mon départ, il me reprocha l'impatience que j'avois de m'éloigner d'un homme qui m'aimoit. Qui vous oblige à m'abandonner? me dit-il. Vous m'avez témoigné plus d'une fois que mon humeur vous convenoit; je suis très-satisfait de la vôtre. J'ai un revenu assez considérable pour nous entretenir l'un et l'autre. Demeurez avec moi. Vivons ensemble comme deux frères. Je fus pénétré de l'affection qu'il me marquoit; et, par reconnoissance, je résolus de vivre à

ses dépens, puisqu'il le désiroit avec tant d'ardeur. Il me fallut même souffrir, pour avoir la paix, qu'il me fît habiller à ses frais depuis les pieds jusqu'à la tête. Pour m'accommoder à son caractère, j'eus la complaisance de me soumettre à toutes ses volontés. L'acquisition d'un si bon ami me fit oublier mes infortunes, ou plutôt je regardai la situation présente de mes affaires comme ma fortune faite, quoique à la bien examiner elle n'eût rien de solide pour l'avenir.

Tandis que nous menions une vie délicieuse, Ferrari et moi, ce cavalier prit par hasard dans les yeux d'une jeune dame un amour qui devint funeste à notre amitié. Il avoit souvent juré qu'il ne se marieroit point; mais il n'eut pas la force de garder ses serments. Engracie l'enchanta. Il lui rendit des soins; et comme c'étoit une fille qui avoit de la naissance et de la vertu, il l'épousa. Il n'en eut pas moins d'attention pour moi les premiers jours de son mariage; au contraire, il m'en témoigna plus d'affection. Il recommanda fortement à sa femme d'avoir autant de considération pour moi qu'il en avoit lui-même : Engracie, lui dit-il en ma présence, Gonzalez est mon ami. Si je vous suis cher, faites-lui connoître par votre conduite à son égard que vous entrez dans les sentiments que j'ai pour lui. Engracie, pour plaire à son époux, le lui promit et tint parole. Elle ne perdoit aucune occasion de me dire des choses obligeantes, et de me donner des marques de bienveillance; mais tout cela n'étoit point naturel. Jalouse de la confiance que son époux avoit en moi, elle me haïssoit secrètement; et son aversion s'accrut à un point, qu'elle résolut de m'écarter de Pise à quelque prix que ce fût.

L'expédient qu'elle mit en usage pour en venir à bout est trop singulier pour n'être pas rapporté.

Seigneur Gonzalez, me dit Engracie un jour que nous étions tous deux seuls, il faut que je vous fasse une confidence qui vous intéresse, et d'où dépend le repos de ma vie. Je me sens une disposition prochaine à vous aimer qui m'alarme. J'ai beau combattre mes sentiments, vous triomphez des efforts que mon devoir et ma vertu leur opposent. C'est de vous seul que j'attends du secours. Éloignez-vous promptement d'une maison dont vous troublez la tranquillité. Je vous en conjure par les droits de l'hospitalité, et plus encore par l'amitié qu'a pour vous mon mari. Fuyez-moi; l'aveu que je vous fais de ma foiblesse vous y oblige: vous êtes, je crois, trop honnête homme pour vouloir déshonorer votre ami.

Je fus la dupe de ce discours artificieux. Je m'imaginai bonnement que la dame étoit éprise de mon mérite, et que pour prévenir les suites d'un penchant trop tendre, elle avoit cru devoir me prier elle-même de me retirer. Si j'eusse moins aimé son époux, j'aurois eu peut-être envie de suivre l'exemple de Pâris; mais au lieu d'enlever ma belle hôtesse, je lui dis un éternel adieu. Je m'échappai secrètement de chez elle un beau matin, lui laissant le soin d'inventer tout ce qu'elle jugeroit à propos de dire à Ferrari au sujet de mon départ. J'ai su depuis que, pour l'en consoler, elle lui dit que j'étois devenu amoureux d'elle, que je lui avois déclaré ma passion, et que sur le refus qu'elle avoit fait d'y répondre, j'avois disparu de dépit d'avoir inutilement tenté sa fidélité.

CHAPITRE XX.

Estevanille rencontre à trois mille de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie, et par curiosité va voir avec eux un fameux nécromancien.

Je pris la route de Florence, monté sur un mauvais cheval de louage, et fort content de ma personne, quand je faisois réflexion que les femmes me chassoient de chez elles de peur de m'aimer. Je n'eus pas fait trois milles, que je rencontrai deux cavaliers mieux montés que moi. Après les avoir salués, je leur demandai s'ils alloient à Florence. Ils répondirent que oui : Messieurs, leur dis-je, j'aurai l'honneur de vous tenir compagnie, si vous l'avez pour agréable. Ils me firent là-dessus les complimens qu'ils devoient à ma politesse, et nous devînmes tous trois compagnons de voyage.

Nous allâmes coucher à San-Miniato, dans une hôtellerie pourvue de toutes sortes de provisions. L'hôte, qui étoit un habile cuisinier, ayant servi long-temps à Rome dans les offices d'un cardinal allemand, nous prépara un excellent souper. La gaieté régna dans le repas. Si je fis connoître à ces messieurs que j'étois un vivant de bonne humeur, ils me firent bien voir aussi qu'ils aimoient la joie. Ils m'apprirent qu'ils étoient tous deux de Genève. Je suis marchand joaillier, me dit l'un, et j'ai, pour mon malheur, une femme qui me donne tous les sujets du monde de me plaindre d'elle.

J'ai le bonheur d'être garçon, me dit l'autre; mais mon père, qui est un vieux gentilhomme très-riche et très-avare, ne meurt point; il jouit même d'une santé si parfaite, que lorsqu'il mourra, je n'aurai sans doute besoin d'argent que pour acheter des lunettes et des béquilles.

L'hôte, qui étoit présent, dit alors aux Genevois : Si vos seigneuries sont curieuses de savoir si elles seront bientôt débarrassées, l'une de son père, et l'autre de sa femme, il y a dans ce pays-ci un savant nécromancien qui vous le dira. Je fis un éclat de rire aux dépends de l'hôte, qui nous assura fort sérieusement que le magicien dont il nous parloit avoit la réputation d'être un grand cabaliste. Je pourrois, ajouta-t-il, vous citer vingt personnes qui l'ont été consulter, et à qui toutes les choses qu'il leur a prédites sont arrivées. Il y a dix mois, par exemple, qu'un vieux bourgeois qui a une jeune femme qu'il croyoit stérile alla demander à cet habile homme s'il mourroit sans avoir le plaisir de se voir père. Le nécromancien lui répondit que, dans l'année, son épouse lui donneroit une enfant. Comme en effet elle est accouchée depuis huit jours.

Cet oracle, dont l'accomplissement pouvoit être l'ouvrage de quelque ami du vieux bourgeois, nous réjouit. Cependant un des Genevois, qui aimoit le merveilleux, fut tenté d'entretenir le cabaliste, et demanda dans quel lieu il faisoit sa résidence. A deux milles d'ici, répondit l'hôte. Il habite une caverne au bas d'une montagne du côté de Castellina. Messieurs, reprit le Genevois, quoique j'ajoute peu de foi à la nécromancie, je vous avoue que je serois bien aise de voir ce magicien. Je me sens

pressé du même désir, dit l'autre Genevois. Qui nous empêche de le satisfaire? Je suis de la partie, m'écriai-je. Ne pensez pas que j'aie moins d'envie que vous de parler à un si rare personnage. Nous résolûmes donc de partir le lendemain, et de nous faire conduire par un guide à la demeure du magicien; ce qui ne manqua pas d'être exécuté.

Nous arrivâmes au pied d'une montagne escarpée, où nous aperçûmes une caverne que fermoit une porte fort épaisse. Nous frappâmes en criant qu'on nous ouvrît. On fut quelque temps sans nous répondre; mais enfin nous entendîmes en dedans une voix sépulcrale, qui nous demanda ce que nous souhaitions. Nous dîmes que nous venions pour consulter l'oracle, et la porte s'ouvrit à l'instant.

Le premier objet qui s'offrit à nos yeux fut la figure du nécromancien. Imaginez-vous un homme haut de six pieds pour le moins, et vêtu d'une robe blanche, sur laquelle étoient peints en rouge tous les signes du zodiaque. Il portoit un gros bonnet fourré d'une peau de loup, surmonté d'une tête de tigre; et au lieu de cheveux, quelques couleuvres artificielles qui flottoient sur ses épaules. Tout son habillement lui donnoit un air effroyable. Les deux Genevois lui dirent que, sur la réputation qu'il avoit d'être un grand cabaliste, ils venoient de fort loin le consulter sur des affaires de la dernière conséquence pour eux. Il leur répondit d'abord qu'il n'étoit pas ce qu'ils croyoient. Mais ces messieurs, à force de prières entremêlées de louanges, l'obligèrent à leur avouer qu'effectivement il étoit initié dans les mystères de la cabale. Les Genevois n'en étoient pas

plus avancés pour cela. Il leur fallut protester qu'ils n'étoient point attirés là par une frivole curiosité; car il disoit qu'il n'employoit le pouvoir de son art que pour les personnes qui en avoient besoin. Ils firent, sans hésiter, la protestation qu'il exigeoit d'eux; après quoi ils n'eurent plus de contradiction à essuyer de sa part. Alors il leur vanta son savoir faire, et leur montra plusieurs bijoux, dont il les assura que des seigneurs étrangers lui avoient fait présent pour leur avoir dévoilé l'avenir.

Tandis que mes camarades et lui s'entretenoient ensemble, j'examinois avec une extrême attention le dedans de la caverne, laquelle étoit pleine de choses qu'on ne pouvoit regarder sans effroi. On voyoit un lion qui avoit des yeux étincelants, et présentoit une gueule béante. Ici c'étoit un tigre furieux qui étendoit ses griffes comme pour nous déchirer; et là c'étoit un dragon ailé qui sembloit vouloir s'élancer sur nous. Toutes ces figures, quoique d'osier, revêtues de carton peint, étoient faites avec tant d'art, que si ces animaux eussent été animés, ils n'auroient pas inspiré plus de frayeur. Ces objets, que je considérois en frémissant, contribuoient à faire croire que le maître de la caverne devoit être un grand magicien. Mes camarades, dont il avoit excité l'admiration par le récit des choses étonnantes qu'il leur avoit racontées, n'eurent plus d'autre opinion de lui. Pour moi, bien que j'eusse encore peu d'expérience, je suspendis mon jugement.

Le nécromancien, surpris de me voir si attentif à observer ce qui frappoit ma vue, demanda aux Genevois pourquoi je semblois fuir la conversation : ils lui

répondirent que je ne la fuyois point; mais qu'en Espagnol curieux, je m'abandonnois au plaisir de contempler ce que j'apercevois dans sa caverne. Il apprit avec chagrin que j'étois Espagnol. Je n'aime point, dit-il, à faire mes opérations magiques devant des gens de cette nation, qui sont, pour la plupart, des esprits forts et des incrédules qui nous traitent de charlatans. Il n'y a point de règle sans exception, lui répliqua un des Genevois : nous vous répondons de ce cavalier : tout Espagnol qu'il est, nous vous le donnons pour un admirateur des grands hommes qui savent forcer les démons à leur obéir. Il n'est point de trop ici ; c'est de quoi nous vous assurons. Vous pouvez donc hardiment, en sa présence, faire ce que nous attendons de votre seigneurie.

Sur cette assurance, le magicien ne fit plus difficulté d'opérer devant moi. Il appela quelqu'un dont le secours lui étoit nécessaire, et bientôt une figure d'homme aussi horrible que la sienne accourut à sa voix. Ces deux monstres nous firent passer dans une arrière-chambre plus obscure que la première, et au milieu de laquelle on remarquoit, sur une table de marbre noir, un grand globe de verre. Nous nous approchâmes de la table, et nous observâmes qu'autour du globe toutes les lettres de l'alphabet étoient écrites en gros caractère, sur une bande de parchemin vierge; mais ce qui attira particulièrement notre attention, fut une espèce de nain qui paroissoit dedans sous un habit couleur de fer, et que le magicien nous dit être l'esprit qu'il s'agissoit de consulter. Ce petit démon tenoit son bras droit élevé, et ses yeux ressembloient à deux charbons ardents.

D'abord le nécromancien lui adressa ce discours d'un ton de voix assez haut et de l'air du monde le plus grave : Uriel, génie superbe, que j'ai soumis à mon obéissance par la force de mes enchantements, je t'ordonne de satisfaire dans ce moment ces seigneurs, et de remplir le désir qui les presse. Es-tu disposé à m'obéir de bonne grâce, ou bien faut-il que j'emploie les terribles paroles auxquelles tu ne peux résister ? Uriel ne répondit rien ; mais l'enchanteur, qui sans doute lisoit dans les yeux du démon ce qu'il pensoit, dit aux Genevois : Messieurs, vous allez être contents : l'esprit cède au pouvoir de ma conjuration. Vous n'avez qu'à dire, l'un après l'autre, ce que vous souhaitez de savoir, et il vous l'apprendra. J'ai un père vieux, riche et très-avare, dit un des Genevois, et je suis fort impatient de recueillir sa succession. Commandez à votre génie de me marquer combien de temps j'ai encore à languir dans mon attente. C'est de quoi vous serez instruit tout à l'heure, répondit le cabaliste.

En parlant de cette sorte, il prit un large gant ; puis s'étant ganté la main droite, il la passa dans le globe, et toucha le nain, en lui disant : Allons, vite, dépêchons. Uriel fit aussitôt un mouvement et porta la main sur une lettre. Le magicien se déganta promptement pour écrire cette lettre sur un papier qui étoit sur la table avec une plume et de l'encre. Ensuite, ayant remis son gant, il repassa la main droite dans le globe et retoucha le nain, qui eut la docilité de faire un nouveau mouvement, et dont la main s'arrêta sur une autre lettre.

Notre enchanteur fit jusqu'à dix ou douze fois ce

manége ; après quoi, ayant examiné les lettres écrites, il assura le Genevois que son père n'avoit plus que trois mois à vivre ; ce qui causa une joie excessive à ce bon fils. On recommença la même cérémonie pour l'autre Genevois, qui, se flattant de ne pas sortir de la caverne avec une prédiction moins favorable, eut en effet le bonheur de s'entendre prédire qu'il étoit sur le point de perdre sa femme ; mais, par malheur pour ces messieurs, ces deux oracles n'étoient que des impostures ; c'est ce que je découvris par hasard, ainsi que je vais le conter.

Le magicien, ayant fait ses opérations devant des témoins qu'on pouvoit taxer d'un peu trop de crédulité, jouissoit, comme un prêtre de Delphes, du plaisir d'avoir trompé, lorsque je m'avisai, sans savoir pourquoi, de prendre le gant qui avoit touché Uriel. Je le considérai, et je trouvai, au bout de l'index, une dureté qui m'étonna. Qu'est-ce que c'est que ceci, m'écriai-je ? n'y auroit-il pas dans ce doigt de la pierre d'aimant ? Le charlatan, qui ne s'étoit nullement attendu à cette question, se troubla ; et, se tournant tout confus vers mes compagnons : Messieurs, leur dit-il, n'avois-je pas raison de me défier de cet Espagnol ? C'est ce que nous voulons approfondir, lui répondirent-ils. En même temps ils examinèrent le gant, et s'aperçurent qu'en effet il y avoit de l'aimant au bout de l'index. Quoique fâchés de ne pouvoir plus compter raisonnablement sur ce qui leur avoit été prédit, ils se mirent à rire à leurs propres dépens.

Le prétendu cabaliste, se voyant pris, changea de langage : il avoua tout. Il nous apprit qu'Uriel avoit

le corps d'osier et un bras couvert de lames de fer, et il nous montra de quelle manière subtile il l'attiroit avec son gant vers les lettres marquées autour du globe. Ensuite il nous supplia de lui garder le secret, en nous disant, pour mieux nous y engager, qu'on devoit le regarder comme un joueur de gobelets, ou comme une Bohémienne qui dit la bonne aventure; qu'il ne faisoit de mal à personne; qu'à la vérité il trompoit les hommes simples, mais qu'il ne leur prédisoit que des choses agréables; de sorte qu'ils s'en retournoient chez eux fort satisfaits de lui. Enfin, qu'il arrivoit quelquefois que ses oracles s'accomplissoient: ce qui le mettoit en réputation, et lui faisoit gagner sa vie.

Nous promîmes le secret à ce fripon, que nous laissâmes dans sa caverne, bien mortifié de ne pouvoir nous compter parmi ses dupes. Nous prîmes la route d'Empoli, en nous moquant d'Uriel et des sots qui l'alloient consulter; et le jour suivant nous nous rendîmes à Florence.

CHAPITRE XXI.

De l'arrivée d'Estevanille à Florence; quel emploi lui fut proposé, et quel service il rendit à don Christoval.

Nous allâmes loger à une fameuse hôtellerie dans le quartier de la cour; et deux jours après, mes deux compagnons de voyage m'y laissèrent pour s'en retourner chez eux. Nous nous séparâmes, comme cela se pra-

tique, en nous témoignant, de part et d'autre, beaucoup de regret de nous quitter, et nous nous oubliâmes réciproquement un quart d'heure après notre séparation.

Il venoit beaucoup d'honnêtes gens manger à table d'hôte dans cette hôtellerie : il y venoit aussi quelquefois de francs fripons. Un cavalier assez bien fait et proprement vêtu arriva un jour dans le temps qu'on alloit dîner : il prit une chaise, et pendant tout le repas il eut les yeux attachés sur moi. Je m'en aperçus, et cela fut cause que je le regardai plus attentivement que je ne l'aurois fait. Je le reconnus pour un des passagers avec qui j'étois venu de Palerme à Livourne. Il me fit connoître, après le dîner, qu'il m'avoit aussi remis. Seigneur, me dit-il, nous avons voyagé ensemble sur mer. Je lui répondis que je m'en souvenois ; et nous nous engageâmes insensiblement dans une longue conversation.

Il m'apprit qu'il étoit Sicilien; qu'il se nommoit Roger Matadori, natif du village d'Aderno, dans la vallée de Demona, au pied du Mont-Gibel; qu'il vivoit agreablement à Florence avec quelques amis de son humeur; et qu'il ne tiendroit qu'à moi de partager les douceurs de leur société. Il avoit un air doux, et une physionomie qui prévenoit en sa faveur. Je crus ne pouvoir mieux faire que de me faufiler avec lui. Il me présenta d'abord à deux jeunes gens de très-bonne mine, qui me reçurent à bras ouverts, et m'associèrent à leurs plaisirs. Ils m'introduisirent dans quelques-unes des meilleures maisons de la ville, me firent voir les plus aimables dames de leur connoissance, et dépenser chez

elles presque toutes mes pistoles, sans que je pusse les soupçonner d'avoir en vue de mettre ma bourse à sec; car dans toutes les parties que nous faisions il leur en coûtoit autant qu'à moi. Mais ils avoient des ressources, et je n'en avois point. Aussi devenois-je triste à mesure que mes espèces disparoissoient.

Roger, s'en étant aperçu, me dit un jour : Seigneur Gonzalez, vous avez dans l'esprit quelque chose qui vous chagrine. Je devine ce que c'est : vous commencez à manquer d'argent. Justement, lui répondis-je; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que je n'en attends d'aucun endroit du monde. Vous en aurez quand il vous plaira, reprit-il, sans être obligé d'avoir recours à vos amis ; vous n'avez qu'à remplir l'emploi que j'exerce, vous menerez une vie indépendante, et vous aurez de bons appointements. Je lui demandai ce que c'étoit que cet emploi. C'est ce que je vais vous apprendre, me dit-il. Vous saurez qu'il y a dans cette ville un vieux Catalan qui s'appelle don Rodriguez de Centella. Cet officier a été chef de miquelets en Espagne, et sert actuellement dans les troupes du grand-duc avec honneur; il est d'un assez plaisant caractère; il s'occupe à faire régner la justice dans la société civile : il entretient des espions pour être informé, par leur moyen, des affronts et des outrages qui se font dans Florence; il tient registre des injures, et les venge pour de l'argent.

Vous jugez bien, poursuivit Roger, qu'un homme qui se mêle d'un pareil métier ne le fait pas ouvertement; le prince pourroit le chicaner là-dessus. Les choses se font donc le plus secrètement qu'il est possible. Dès qu'un espion a découvert que quelqu'un a

reçu une offense, il en fait son rapport à don Rodriguez, qui l'envoie proposer de sa part à l'offensé de le défaire de son ennemi ou de le punir suivant la nature de l'outrage, moyennant certaine somme; et si l'offensé accepte la proposition, ce qui arrive presque toujours, le capitaine prononce l'arrêt et le fait exécuter par ses espions, auxquels il donne la moitié de l'argent qu'il a reçu de l'offensé. J'interrompis brusquement Roger dans cet endroit: Vous êtes apparemment, lui dis-je, un de ces vaillants exécuteurs? Sans doute, me repartit-il; je suis un des espions de don Rodriguez, aussi bien que les deux jeunes cavaliers que je vous ai fait connoître, et dont l'un est Sicilien comme moi, et l'autre de Venise.

Malepeste! m'écriai-je, en riant, vous me parlez là d'un emploi bien scabreux: il ne me convient nullement; je crois que je m'en acquitterois fort mal: quoique j'aie été chirurgien, je ne suis pas d'une humeur sanguinaire; de plus, je vous avouerai de bonne foi que je ne me sens point assez de courage pour entreprendre de semblables exécutions. Que vous êtes simple! dit le seigneur Matadori; je ne suis pas plus courageux que vous. La valeur est un don que le ciel fait à peu de monde. Je vous dirai confidemment que si j'étois obligé d'attaquer en brave homme, et de partager le péril, quelque lucratif que soit mon poste, j'y renoncerois dès demain. Désabusez-vous donc, poursuivit-il; il n'y a rien à risquer pour nous. Quel danger pouvons-nous courir en nous jetant sur un homme qui n'est pas sur ses gardes? Nous le poignardons ou nous lui cassons la tête d'un coup de pistolet. C'est une affaire bientôt faite.

J'en demeure d'accord, lui dis-je ; mais quelque chose que vous puissiez me représenter pour m'inspirer l'envie d'augmenter le nombre des espions de don Rodriguez, vous n'en viendrez jamais à bout. Je n'aime point à gagner de l'argent de cette façon ; la seule idée d'un assassinat me fait frémir d'horreur. Je n'en doute pas, me répondit-il ; les préjugés de l'éducation doivent produire en vous cet effet ; je me révoltai d'abord comme vous contre la proposition qu'on me fit de répandre du sang, ou plutôt j'en fus effrayé. Le capitaine me parut un grand scélérat ; mais je le regardai d'un autre œil quand j'eus appris la manière admirable dont il s'y prend pour condamner un offenseur. La voici : il examine, avec la plus scrupuleuse équité, toutes les circonstances d'une offense commise ; ensuite il consulte un recueil qu'il a composé, et dans lequel sont marquées toutes les espèces d'injures possibles et impossibles, avec les réparations qui leur sont convenables suivant les maximes du point d'honneur. Il n'a pas d'autre jurisprudence que celle-là ; et là-dessus il décide en sûreté de conscience, comme un juge criminel qui croit remplir son devoir.

Vive Dieu! dis-je au Sicilien, je reconnois les Espagnols à ce recueil impie et cruel ! Il faut qu'ils aiment bien la vengeance. Je ne m'étonne plus si l'on dit qu'ils ont ôté du Décalogue le cinquième commandement. Pour moi, quoique Espagnol comme eux, j'en suis un fidèle observateur. Je voudrois pouvoir garder aussi exactement tous les autres. Après ce que je viens de dire à votre seigneurie, reprit Roger, vous voyez bien qu'il faut passer à notre capitaine catalan ce qu'il y a

de contraire à l'humanité dans son tribunal, en faveur de la justice qui en fait le fondement; car il ne condamne jamais à la mort que pour des actions très-punissables, ainsi qu'on le peut voir par son recueil, que nous portons toujours dans nos poches, nous autres espions, et que nous appelons notre bréviaire. En même temps il me montra un petit livre manuscrit, en langue castillane, et m'en fit lire quelques feuillets qui contenoient, entre autres articles, ceux que vous allez lire :

1°. Soit poignardé le traître qui, après avoir engagé un homme dans une affaire périlleuse, lui laisse toute la peine de s'en tirer. 2°. Un coup de pistolet au galant qui cherche à suborner la femme d'un mari jaloux de son honneur. 3°. Périsse par le stylet le misérable qui paie d'ingratitude les services que son ami lui a rendus. 4°. Si quelque Aristarque, soit en prose, soit en vers, est assez téméraire pour censurer les ouvrages des illustres morts, de ces hommes fameux dont tout le monde respecte la mémoire, nous le condamnons au supplice que les Romains appeloient *fustuarium* [1]. 5°. Deux estafilades sur le visage de tout auteur qui déchirera la réputation de quelque honnête citoyen.

On peut juger par ces articles des autres qu'il y avoit dans le recueil, que je rendis au seigneur Matadori, en lui disant que je préférois la servitude au métier d'espion de don Rodriguez. Vous avez tort, me répondit Roger : présentement que j'y suis fait, je l'exerce sans répugnance ; et le gros profit qui m'en revient achève de

[1] C'étoit d'être battu de grosses verges jusqu'à la mort.

me le rendre très-agréable. C'est par là qu'il faut l'envisager. Si vous aviez touché le produit de deux ou trois expéditions seulement, vous y prendriez autant de goût que moi. Nous avons souvent de bons coups à faire. Demain au soir, par exemple, nous en ferons un qui nous vaudra à chacun trente pistoles de marché fait. Il y a dans cette ville un jeune gentilhomme espagnol qui est amoureux de la femme d'un riche bourgeois : le galant rôde toutes les nuits aux environs de la maison de sa dame. L'époux a promis mille écus : il en a donné la moitié d'avance, et il doit nous payer l'autre le lendemain de l'expédition.

Ce cavalier espagnol, lui répliquai-je, ne se laissera pas assassiner si facilement. Pardonnez-moi, repartit Roger : c'est un homme qui va tout seul la nuit, comme s'il n'avoit à craindre aucune mauvaise rencontre. Uniquement occupé de son amour, et n'ayant pas le moindre soupçon de son malheur, il sera peu difficile à surprendre. Nous devions, continua-t-il, l'attaquer dès cette nuit ; mais don Rodriguez, qui veut toujours suivre ses règles, s'est fait un scrupule d'ôter la vie à un homme sans le connoître parfaitement. Il sait bien qu'il se nomme don Christoval, et qu'il est Castillan. J'ai eu beau lui dire que cela suffisoit ; non, non, m'a-t-il répondu, il faut que je sache auparavant quelle est sa famille ; et je vous charge du soin de le découvrir aujourd'hui, afin que demain rien ne nous puisse arrêter.

Je frémis au nom de don Christoval, craignant que ce ne fût mon ancien maître, qui, se trouvant à Florence, s'amusoit à faire l'amour ; et j'écoutois d'autant plus cette crainte, que je n'ignorois pas son penchant pour

les femmes. Ne pouvant demeurer tranquille dans une pareille incertitude, et pour tirer du péril ce jeune seigneur, si c'étoit lui, je feignis de vouloir enfin devenir espion du capitaine. Vous n'avez, dis-je à Matadori, qu'à m'enseigner la demeure de l'Espagnol proscrit, et soyez sûr que ce soir je vous en rendrai bon compte. Roger, s'imaginant que j'entrois de la meilleure foi du monde dans ses sentiments, en fut ravi ; il m'en fit compliment. Ensuite m'ayant appris où demeuroit don Christoval, il me laissa le soin de m'informer quels étoient ses parents, et me quitta pour aller annoncer à ses camarades que désormais je partagerois avec eux le salaire de leurs expéditions.

Je ne puis exprimer l'impatience que j'avois de voir le cavalier castillan dont les jours étoient dans un si grand danger. Il logeoit dans une hôtellerie éloignée de la nôtre, et où il y avoit ordinairement des Espagnols. Je m'y rendis, bien résolu d'avertir ce don Christoval, quel qu'il fût, du péril qui le menaçoit. Je n'eus pas besoin de m'adresser à l'hôte pour le questionner, puisque la première personne que j'aperçus en entrant fut don Christoval de Gaviria. Nous nous reconnûmes l'un l'autre en même temps. Je le saluai, et lui prenant une de ses mains, je la baisai avec tant de transport, que je ne pus dire une parole. De son côté, soit que l'amitié qu'il avoit eue autrefois pour moi se réveillât, soit que la joie que je faisois éclater en le revoyant l'attendrît, il est certain qu'il fut touché de la vivacité de mon empressement. Il ne put s'empêcher de m'embrasser, et de me dire qu'il étoit bien aise de me retrouver. Oui, mon ami, poursuivit-il, je rends grâce au ciel, qui

nous rejoint après nous avoir tenus séparés pendant plusieurs années. Il y a quinze mois que je parcours l'Italie. L'évêque de Salamanque, mon oncle, a voulu que je fisse ce voyage. Je me sais bon gré de m'être arrêté à Florence plus long-temps que je n'ai fait ailleurs, puisque je te rencontre. Et toi, Gonzalez, à quoi passes-tu le temps dans cette ville? Y es-tu retenu par quelque bon emploi? Qu'as-tu fait enfin depuis le jour malheureux de notre séparation?

Je lui fis un ample récit de mes aventures jusqu'à la connoissance de Roger exclusivement; et lorsque j'eus achevé de parler, il reprit ainsi la parole: J'apprends avec plaisir, M. Gonzalez, que vous pouvez vous redonner à moi; mais comme il siéroit mal à un homme qui a été page d'un vice-roi de redevenir laquais d'un simple gentilhomme, je vous fais mon secrétaire. Cela vous convient-il? A merveille, lui répondis-je; une circonstance seulement me fait de la peine. Le vieux commandeur qui sait si bien confondre les poètes latins trouvera peut-être aussi mauvais que je sois votre secrétaire que votre laquais. Le commandeur n'est plus, répliqua-t-il, et rien ne peut s'opposer à notre réunion. Eh bien, lui dis-je, puisque vous le voulez ainsi, recommençons donc à vivre ensemble. Ayez la même confiance que vous aviez en moi, et j'aurai le même zèle que j'avois pour vous. Permettez que je vous demande compte des occupations que l'amour vous donne à Florence; car je ne doute point que quelque nouvelle Bernardina ne vous y amuse par ses bontés. Il est vrai, repartit-il, que je recherche les bonnes grâces d'une jeune bourgeoise des plus jolies. Il y a quinze jours que je lui rends des soins

sans en avoir recueilli le moindre fruit; mais je n'aime pas une ingrate. Son mari, qui est un vieux marchand de soie, partira demain pour Sienne, d'où il ne reviendra que dans trois jours. Elle m'en a fait avertir, et je dois la nuit m'introduire dans sa maison par le ministère d'un valet du logis que j'ai mis dans mes intérêts. Gardez-vous-en bien, m'écriai-je, mon cher maître; vous y trouveriez la mort au lieu de ces plaisirs dont vous vous flattez.

Ces paroles, que je prononçai d'un air très-sérieux, étonnèrent don Christoval. Gonzalez, me dit-il, explique-toi. Qui t'oblige à me parler de cette sorte? Est-ce par pressentiment que tu tiens ce discours, ou serois-je en effet dans un péril que j'ignore? Oui, lui répondis-je, vous êtes dans le plus grand danger que vous puissiez jamais courir. En même temps je lui contai tout ce que Roger m'avoit dit, et comment, ayant entendu citer le nom de don Christoval, j'avois feint de vouloir être un espion de don Rodriguez, dans le seul dessein de sauver la vie à un honnête homme. Tu t'es conduit dans cette affaire bien adroitement, me dit mon maître, et je sens toute l'obligation que je t'ai; mais ne crois point, poursuivit-il, que le projet de messieurs les espions m'empêche d'aller au rendez-vous. J'irai avec trois braves Espagnols qui sont logés dans cette hôtellerie; ils ne refuseront point de m'aider à purger Florence de ces scélérats.

Je remontrai à don Christoval qu'il feroit plus sagement de se préparer à s'éloigner de cette ville le lendemain dès la pointe du jour. C'est à quoi, me répondit-il, mon honneur ne peut consentir. Il ne sera pas

dit que la crainte d'être assassiné m'a fait prendre la fuite. Et ne faudra-t-il pas que vous la preniez, si vous tuez Roger et ses camarades? Oh! mon enfant! me repartit mon maître, ce n'est pas la même chose; il n'est pas honteux de fuir la justice, quand on est menacé de tomber entre ses mains.

CHAPITRE XXII.

Quelle fut la fin de cette aventure; des alarmes qu'eut Estevanille, et de son départ de Florence avec don Christoval.

Je n'approuvois point du tout la résolution où je voyois le seigneur de Gaviria; je la combattis encore, mais inutilement. Il ne me fut pas possible de l'en détourner. Il alla sur-le-champ la communiquer aux trois Espagnols dont il vouloit se faire accompagner, et ces messieurs s'y prêtèrent aussi joyeusement que s'il leur eût proposé une partie de plaisir.

Pendant qu'ils se faisoient fête de cette expédition, je retournai à mon hôtellerie, où, suivant ce qui avoit été concerté entre mon maître et moi, je dis à Roger que le cavalier dont il étoit en peine de savoir la famille se nommoit don Christoval de Gaviria, et joignoit à une illustre naissance l'avantage de posséder de grands biens en Aragon, où il avoit pris naissance. Cela suffit, répondit Roger; demain nous lui donnerons un passeport pour l'autre monde, sans que sa noblesse et ses trésors

puissent l'empêcher de faire ce voyage. Véritablement le jour suivant, lorsque la nuit fut venue, les trois espions de don Rodriguez se disposèrent à faire leur coup. Ils s'armèrent chacun d'une longue rapière, d'un poignard et d'un pistolet. Ensuite ils allèrent se mettre en embuscade auprès de la maison de la dame qui étoit la cause de ces funestes préparatifs; ils n'attendirent pas longtemps don Christoval; mais, le voyant arriver avec trois cavaliers qui mirent d'abord flamberge au vent, au lieu de l'assaillir, ils jugèrent à propos de se retirer, après avoir déchargé leurs pistolets sur les Espagnols avec tant de précipitation, qu'ils ne firent que tirer, comme on dit, leur poudre aux moineaux. Le seigneur de Gaviria et ses amis les poursuivirent vainement, ayant affaire à des gens qui leur étoient supérieurs à la course, Roger surtout étant homme à mettre en un instant un long intervalle entre un ennemi et lui.

Il ne tenoit alors qu'à don Christoval d'entrer chez la bourgeoise, et de se venger pleinement du jaloux qui avoit mis sa tête à prix; néanmoins il aima mieux renoncer à sa vengeance, que de continuer une galanterie qui pouvoit avoir une mauvaise fin pour lui. Il reprit donc le chemin de son hôtellerie avec les autres Espagnols; et c'est ainsi que se termina une aventure qui auroit été plus sanglante, si les espions de don Rodriguez n'eussent pas été des poltrons fieffés. Cependant tout lâches qu'ils étoient, ils ne laissèrent pas de me faire peur : Monsieur Gonzalez, me dit le jour suivant Matadori, peut-on vous demander quel présent vous avez reçu de don Christoval pour l'avoir averti de se tenir sur ses gardes cette nuit; car si vous ne lui eussiez pas

donné cet avis, je suis persuadé qu'il seroit venu tout seul au rendez-vous? Je voulus nier le fait; mais Roger me ferma la bouche, en me disant: A d'autres, mon ami, à d'autres. N'ajoutez pas le mensonge à la trahison. Nous ne doutons nullement, mes confrères et moi, que vous n'ayez rendu ce bon office au seigneur de Gaviria. Vous nous avez fait ce tour de page. Pour moi, je vous le pardonne; mais mon compatriote et le Vénitien sont des gens dont je ne vous réponds pas. Vous ferez bien de prendre garde à vous.

A cet avertissement, qui me fit frémir, je crus devoir montrer quelque fermeté. Si ces messieurs m'attaquent, dis-je à Matadori, je me défendrai; si je ne suis pas courageux naturellement, en récompense je suis un de ces braves de raison qui se battent comme des enragés, quand ils se trouvent dans la nécessité d'en découdre. Tant mieux pour vous, me répliqua-t-il; car si par hasard ils vous rencontrent, vous aurez besoin de toute votre valeur pour vous tirer sain et sauf de leurs mains. Roger, dont la seule intention étoit de m'effrayer, y réussit parfaitement, en me tenant ce discours. La crainte qu'il m'inspira fut telle, que ne me croyant pas en sûreté dans mon hôtellerie, j'en sortis promptement pour aller loger avec don Christoval. Je joignis à cette précaution celle de ne me point promener ni dans la ville ni aux environs, de peur d'être obligé d'exercer ma bravoure de raison; je menai, comme on dit, une vie de lièvre pendant huit jours; mais au bout de ce temps-là, mon maître reçut d'Espagne une lettre qui m'affranchit de toute inquiétude.

L'évêque de Salamanque mandoit à son neveu de

se rendre incessamment à Saragosse, pour y épouser la fille unique du comte de Villamediana, gouverneur de cette ville; et ce prélat ajoutoit qu'il prétendoit faire lui-même ce mariage. Don Christoval, qui avoit voué à son oncle une obéissance aveugle, se hâta de partir de Florence avec son secrétaire, un valet de chambre et un laquais, pour aller attendre à Livourne une occasion de repasser en Espagne.

CHAPITRE XXIII.

Ils s'embarquent à Livourne, et vont à Barcelonne, d'où ils se rendent à Saragosse. Mariage de don Christoval; suites de ce mariage.

Nous apprîmes, en arrivant à Livourne, qu'un vaisseau espagnol devoit dans trois jours mettre à la voile pour Barcelonne; nous profitâmes de cette commodité pour retourner en Espagne; et notre voyage fut si heureux, que nous le fîmes sans essuyer la moindre tempête, ni, ce qui est une espèce de miracle dans ces mers-là, sans rencontrer aucun corsaire de Barbarie. Nous eûmes à peine pris terre, que nous louâmes des mules pour nous rendre à Saragosse.

Quand nous fûmes dans cette célèbre capitale de l'Aragon, nous allâmes descendre à la première hôtellerie, don Christoval ne voulant pas se montrer chez le comte de Villamediana, ni paroître en habit de voyageur aux yeux d'une maîtresse qui ne l'avoit point encore vu; mais

une heure après notre arrivée, un laquais de l'évêque de Salamanque se présenta tout-à-coup devant nous: Seigneur, dit-il à don Christoval, je vous cherchois d'hôtellerie en hôtellerie par ordre de monseigneur votre oncle, qui est à Saragosse depuis huit jours. Il loge chez monsieur le gouverneur, où l'on vous a préparé un appartement. Ces deux seigneurs vous attendent avec impatience. Je vais leur apprendre que vous êtes dans cette ville. Je ne puis leur porter une nouvelle plus agréable.

Je reconnus dans le laquais qui venoit de parler ainsi à mon maître, mon ancien camarade de classe, ce même Mansano que j'avois laissé à l'évêché de Salamanque. De son côté, il jeta les yeux sur moi; et m'ayant aussi remis: Comment, s'écria-t-il, Estevanille ici! Oui, mon enfant, lui dis-je; mon heureuse étoile m'a fait retrouver mon premier maître, qui a eu la bonté de me reprendre à son service. J'en suis ravi, répliqua-t-il; et je puis vous assurer que les domestiques de monseigneur partageront ma joie, lorsqu'ils sauront que vous avez recouvré le poste que vous aviez perdu.

Mon ami, dit alors don Christoval au laquais de son oncle, vous avez vu sans doute la dame qui m'est destinée; sa beauté justifie-t-elle l'empressement avec lequel je viens lier mon sort au sien? Seigneur, répondit Mansano, dona Anna ne gagneroit point au portrait que je pourrois vous faire d'elle. C'est une de ces personnes piquantes qu'on ne sauroit peindre qu'à leur désavantage, et sur lesquelles la nature a répandu des grâces qui dérobent leurs défauts aux yeux des hommes. Il faut la voir pour lui rendre toute la

justice qui lui est due. Je vous dirai seulement que monseigneur votre oncle ne pouvoit faire un meilleur choix pour vous. Après cette assurance, reprit en souriant le seigneur de Gaviria, je ne dois plus douter de mon bonheur : je m'en fie à votre discernement. Allez, Mansano, ajouta-t-il, allez m'annoncer à votre maître ; dites-lui que dans quelques moments il reverra son neveu.

Le laquais retourna vers l'évêque de Salamanque, et don Christoval se mit en état de prévenir en sa faveur les yeux de dona Anna. Il s'habilla fort proprement ; et lorsqu'il crut ne pouvoir plus rien ajouter à sa parure, il se rendit auprès de son oncle. Ce tendre prélat pleura de joie de le revoir, et lui dit en l'embrassant : Mon cher don Christoval, que votre retour aura de charmes pour moi, si votre cœur ne désavoue pas le dessein que j'ai formé ! Le comte de Villamediana, mon ancien ami, veut bien, à ma considération, vous donner la préférence sur quelques cavaliers qui recherchent sa fille. Ce parti m'a paru si avantageux pour vous, que j'ai engagé votre foi sans vous consulter ; mais ne croyez pas que je prétende vous tyranniser ; vous verrez dès aujourd'hui dona Anna. Si vous vous sentez du penchant pour elle, vous serez son époux dans huit jours ; et si, au contraire, vous ne la trouvez point à votre gré, vous ne l'épouserez pas : comme je vous avertis que si vous ne plaisez point à la dame, l'engagement demeurera nul. C'est de quoi nous sommes convenus, son père et moi, pour éviter le malheur d'unir deux personnes qui ne seroient pas destinées l'une pour l'autre.

Seigneur, répondit mon maître, je dois sans doute vous tenir compte de la tendresse que vous avez pour moi; mais je ne sais si j'ai sujet de me réjouir de cette clause, qui, pour être pleine de prudence, n'en est pas moins dangereuse. Dona Anna est peut-être prévenue pour un autre; et quand elle ne le seroit pas, elle peut me charmer et concevoir en même temps pour moi une parfaite aversion. Il est bon d'être modeste, reprit le prélat avec un souris; mais à votre âge, et fait comme vous êtes, il ne messied pas d'avoir un peu de confiance. Je vous dirai même, pour vous encourager, que j'ai trop bonne opinion de votre figure, pour m'imaginer que les yeux d'une jeune dame puissent ne vous être pas favorables. C'est ce que nous éprouverons bientôt, continua-t-il; il faut d'abord que je vous présente au comte de Villamediana; et nous irons ensuite saluer la comtesse et sa fille. A ces mots, l'évêque de Salamanque conduisit son neveu à l'appartement du gouverneur.

On ne peut être reçu plus gracieusement que don Christoval le fut de ce vieux seigneur, qui, frappé de sa bonne mine, ne put s'empêcher de dire que dona Anna seroit bien difficile si elle n'étoit pas contente d'un semblable cavalier. Le prélat, de son côté, fit l'éloge de cette dame, et dit poliment qu'il répondroit bien que le cœur de son neveu se rendroit à ses premiers regards. Cependant, quoique l'évêque et le comte parussent persuadés de ce qu'ils disoient, ils ne laissoient pas de craindre que quelque caprice de goût ne vînt confondre leur projet. Pour savoir promptement à quoi s'en tenir, ils se hâtèrent de mener le jeune homme chez

madame la gouvernante, où ils trouvèrent dona Anna fort parée et fort brillante. On ne se fit, de part et d'autre, dans cette première visite, que des compliments de pure civilité. On n'y dit pas un mot de l'alliance projetée. On vouloit, avant que d'entrer en matière, être assuré que les deux parties intéressées n'auroient aucune répugnance à se donner l'une à l'autre.

Aussitôt que le comte put parler en particulier à sa fille, il lui demanda ce qu'elle pensoit de don Christoval, et si elle seroit fâchée de l'avoir pour époux. Elle répondit franchement que, s'il lui étoit ordonné de recevoir sa main, elle obéiroit sans murmure. Pour mon maître, il n'attendit pas que son oncle lui fît la même question, pour lui avouer que la fille du gouverneur de Saragosse venoit de triompher de sa liberté; comme en effet, depuis ce moment, il n'eut plus dans l'esprit que cette dame. Ah! Gonzalez, me dit-il, j'ai vu dona Anna. Mansano l'a bien dit: c'est une personne dont on ne peut faire le portrait qu'au rabais de ses appas. Elle a sans doute des défauts; mais il part de ses yeux des traits enflammés qui troublent les sens, et ne permettent pas qu'on l'examine de sang-froid. Mon cher maître, dis-je à don Christoval, vous êtes bien épris de dona Anna; la dame, de son côté, en tient aussi apparemment? Je n'oserois, répondit-il, me flatter d'un si grand bonheur. Fi donc, repris-je, monsieur, vous n'y pensez pas; ayez meilleure opinion que vous n'avez de son sexe : si les garçons se troublent en regardant les filles, pourquoi voulez-vous que les filles soutiennent avec plus de sang-froid la

présence des garçons? Si j'étois à votre place, je jugerois mieux de mon mérite ; je croirois sans façon avoir enflammé le cœur d'une belle qui auroit embrasé le mien.

Le seigneur de Gaviria ne fut pas long-temps sans apprendre qu'il avoit plu à la fille du gouverneur. Ce comte, ayant été informé par l'évêque de Salamanque de la tendre impression que la dame avoit faite sur don Christoval, ordonna, sans perdre de temps, les préparatifs de leur mariage, qui fut célébré quelques jours après, avec une magnificence convenable à la qualité des époux. Il se fit de grandes réjouissances; et il se donna, chez le gouverneur, un bal où la principale noblesse d'Aragon ne manqua pas de se trouver. Au milieu de la fête, un masque, habillé à la française, s'approcha de mon maître, et lui dit tout bas en lui serrant la main : *Seigneur cavalier, je vous prie d'être demain au lever du soleil sur le chemin de Gallego, pour y recevoir le compliment que j'ai à vous faire sur votre mariage, et que je ne puis faire qu'en particulier.* Don Christoval, plein de valeur, répondit sans balancer à l'inconnu : *Qui que vous soyez, comptez que j'irai au rendez-vous, et que j'y serai peut-être le premier.*

Mon maître affecta de dire ces paroles d'un air riant, et composa si bien son visage, que personne de la compagnie n'eut le moindre soupçon de ce qui se passoit. Sur la fin du bal, qui dura jusqu'au soir, il s'échappa secrètement de l'assemblée ; et, sous prétexte de vouloir goûter la fraîcheur du matin, en se promenant le long de l'Èbre, il se fit donner un bon cheval, sortit de chez

le gouverneur, et gagna la plaine qui conduit à Gallego. L'inconnu l'attendoit à l'entrée du village. Ils s'aperçurent tous deux en même temps, poussèrent leurs chevaux pour se joindre, et furent bientôt l'un auprès de l'autre. Don Christoval parla le premier : Je vous reconnois, dit-il à l'inconnu, qui avoit encore son habit de masque : avant que vous me fassiez le compliment que vous avez à me faire sur mon mariage, et que vous m'obligez à venir recevoir sur un grand chemin, apprenez-moi qui vous êtes, et quelle affaire nous pouvons avoir à démêler ensemble. Je n'ai pas une autre intention, répondit l'inconnu ; sachez que je m'appelle don Melchior de Rida. Je suis un de ces malheureux amants qui recherchoient dona Anna, et que le comte, son père, vous a sacrifiés. Je suis trop jaloux de votre félicité pour la pouvoir souffrir; et puisque je n'ai pas été assez heureux pour obtenir l'objet de mon amour, du moins je ne veux pas le voir possédé par un autre. En achevant ces mots, il mit pied à terre, et attacha son cheval à un arbre. Mon maître en fit autant; et ils commencèrent tous deux un rude combat.

Don Melchior, aussi habile escrimeur que don Christoval, lui porta d'abord un coup au-dessous de la mamelle gauche; mais heureusement la pointe ne fit que glisser sur les côtes. Le seigneur de Gaviria, pour s'en venger, alongea plusieurs bottes des plus vigoureuses, qui furent adroitement parées; et on lui en poussa d'autres dont il eut le bonheur d'éviter l'atteinte. Enfin, les deux combattants ferraillèrent pendant plus d'un quart d'heure avec une égale fureur, et sans que la victoire parût pencher d'un côté plutôt que de l'autre.

Cependant le ciel, voulant dans cette occasion favoriser la bonne cause, permit que mon maître donnât un coup décisif à son ennemi, qui tomba roide mort à ses pieds : telle fut la fin du combat, après quoi le vainqueur remonta sur son cheval, et regagna Saragosse, laissant sur le champ de bataille l'infortuné gentilhomme qui avoit osé lui faire un appel.

Lorsque don Christoval, de retour chez le gouverneur, eut fait le détail de cette aventure à son beau-père et à son oncle, ces seigneurs tinrent conseil là-dessus, et résolurent, attendu que la famille de don Melchior ne manquoit pas de crédit à la cour, que mon maître demeureroit caché dans quelque asile sûr, jusqu'à ce que son affaire fût accommodée. Ils furent long-temps à convenir du lieu qu'ils choisiroient pour sa retraite, qui fut enfin fixée au château de Rodenas, appartenant à l'évêque d'Albarazin, intime ami du comte.

Mon patron passa la journée à se préparer à son départ, et à concerter avec son oncle et son beau-père les moyens de se donner réciproquement de leurs nouvelles. Ensuite s'étant retiré dans l'appartement de son épouse, il employa les deux tiers de la nuit à s'affliger avec elle de la séparation qui venoit sitôt troubler les douceurs de leur hyménée. Il partit quelques moments avant le jour avec son valet de chambre, un laquais et moi; et tous quatre, montés sur les meilleurs chevaux des écuries du gouverneur, nous gagnâmes en trois jours le bourg de Longarès, d'où, continuant notre traite du même train, nous allâmes coucher à la ville de Daroca.

CHAPITRE XXIV.

Don Christoval et Gonzalez se rendent au château de Rodenas; de quelle façon l'évêque d'Albarazin les y reçut.

Le jour suivant, de grand matin, nous nous remîmes en marche; et par une route frayée entre des montagnes, nous arrivâmes au bourg de Villafranca, où nous nous arrêtâmes. Là, nous étant enquis du château de Rodenas, nous eûmes la joie d'apprendre que nous n'en étions qu'à une petite lieue, et même que l'évêque d'Albarazin y étoit actuellement. Aussitôt don Christoval me détacha pour aller parler à ce prélat, et lui remettre en main propre une lettre que le comte de Villamediana écrivoit à sa grandeur, pour la prier d'accorder une retraite à son gendre.

Je me rendis en diligence au château, qui me parut magnifique et bien entretenu. Je n'eus pas sitôt dit que je venois de la part du gouverneur de Saragosse, que je fus conduit devant monseigneur, qui, grand amateur de musique, faisoit exécuter dans une salle un concert de voix et d'instruments. Il se leva d'abord qu'on m'eut annoncé, et vint au devant de moi. Je lui présentai la lettre du comte; il l'ouvrit, et après l'avoir lue, il m'emmena dans son cabinet, où il me dit: Le comte de Villamediana me fait trop d'honneur de préférer ce château à tous les autres asiles qu'il auroit pu procurer à son gendre. Je suis si sensible à cette nouvelle marque qu'il me donne

de son amitié, que je ne manquerai pas de faire tout ce qui dépendra de moi pour la reconnoître. Retournez à Saragosse, poursuivit-il, et assurez monsieur le gouverneur que j'attends don Christoval avec impatience. Vous ne l'attendrez pas long-temps, monseigneur, lui répondis-je; il n'est pas loin d'ici : je l'ai laissé à Villafranca, dans une hôtellerie. Tant mieux, reprit le prélat; allez promptement le rejoindre, et l'amenez dans ce château, où vous pouvez lui dire qu'il sera reçu par le meilleur ami de son beau-père.

Je fus bientôt de retour auprès de mon maître, qui, sur le rapport que je lui fis de la disposition où l'évêque d'Albarazin étoit à son égard, partit à l'heure même de Villafranca pour se rendre au château de Rodenas, où je le conduisis. Ce prélat ne démentit point, par ses actions, les discours qu'il m'avoit tenus. Il fit la réception la plus obligeante à don Christoval : il eut d'abord avec lui une assez longue conversation sur son affaire d'honneur; ensuite il le régala d'un souper accompagné de musique : après quoi il le mena lui-même au plus bel appartement du château, et l'y laissa reposer jusqu'au lendemain.

Pour rendre justice à cet évêque, c'étoit un de ceux qui faisoient alors le plus d'honneur à l'épiscopat : il étoit de la maison d'Ozorio, et joignoit, à la noblesse de sa race, un revenu qui le mettoit en état de faire une chère délicate, d'avoir de superbes équipages, et d'entretenir, pour son plaisir, plusieurs musiciens. Au reste, c'étoit un homme de bien, et qui donnoit aux pauvres son superflu; mais par malheur pour eux il étendoit un peu trop loin son nécessaire.

Monseigneur, le jour suivant, fit voir à son hôte tous les jardins du château, qui sans doute méritoient bien d'ètre vus; des parterres ornés de mille sortes de fleurs, et des allées bordées de beaux arbres, y attiroient agréablement les regards : ici, des jets d'eau entretenus par la rivière de Xiloa, qui en est voisine, s'élevoient orgueilleusement en l'air, et tomboient avec bruit dans des bassins de marbre; là, de vastes volières de fil de laiton offroient aux yeux les plus rares espèces d'oiseaux. En un mot, ces jardins sembloient être un ouvrage des fées. Aussi le prélat, qui les faisoit cultiver avec autant de soin que de dépense, étoit-il plus souvent à Rodenas qu'au palais épiscopal d'Albarazin, qui n'en est éloigné que de six lieues.

CHAPITRE XXV.

Gonzalez part du château de Rodenas pour retourner à Saragosse; il s'égare en chemin et couche dans un ermitage.

Deux jours après notre arrivée à Rodenas, don Christoval me dit : Gonzalez, nous voici, comme tu vois, dans une charmante solitude; et, ce qui me fait encore plus de plaisir, chez un seigneur qui sait mieux qu'un autre remplir les devoirs de l'hospitalité. C'est de quoi nous devons promptement informer le comte de Villamediana, mon beau-père. Il sera charmé quand il apprendra toutes les attentions qu'on a ici pour moi.

Il faut que tu partes dès demain pour aller lui en rendre compte.

Je me disposai donc à retourner à Saragosse; et j'en repris en effet le chemin avec une longue lettre dont il me chargea pour le gouverneur, et une autre encore plus longue pour dona Anna : j'en avois aussi une du prélat, qui mandoit obligeamment au comte qu'il lui étoit bien redevable de lui avoir donné un hôte aussi aimable que don Christoval. Je passai par Villafranca, d'où, poursuivant ma route entre les montagnes, je poussai jusqu'aux sources de la Guerva. Je m'égarai dans cet endroit : au lieu de côtoyer cette petite rivière du côté de Daroca, je suivis l'autre bord, et je me trouvai devant une espèce d'ermitage après quelques heures de chemin. Il y avoit à la porte un vieillard, que son air vénérable me fit regarder avec respect. Il portoit une longue robe de bure, et sa tête étoit couverte d'un simple bonnet de réseuil; une barbe grise lui descendoit sur la poitrine, et il tenoit un rosaire à la main.

Mon père, lui dis-je, apprenez-moi de grâce où je suis, et s'il n'y a pas quelque hôtellerie près d'ici. Vous êtes, me répondit-il, à deux lieues de Belchite, et à trois de Romana. Vous ne trouverez point de gîte avant que d'arriver à l'un de ces bourgs, et il ne vous reste pas assez de jour pour vous y rendre avant la nuit : si vous voulez, ajouta-t-il, accepter un logement dans mon ermitage, je vous l'offre de tout mon cœur. Vous pourrez demain matin continuer votre voyage. La défiance, dit un auteur castillan, est la garde de la vie : je demeurai quelques moments incertain de ce que je

ferois. Le bon solitaire devina ma pensée, et me dit en souriant : Seigneur cavalier, que mon habit d'ermite cesse de vous êtes suspect; il est quelquefois porté par d'honnêtes gens. Ces mots dissipèrent ma crainte; je mis pied à terre, en rendant grâce au ciel d'une si heureuse rencontre.

Le vieillard m'introduisit d'abord dans une cour, où il appela un valet, qui étoit aussi vêtu en ermite, et il lui ordonna d'avoir soin de mon cheval; puis il me fit entrer avec lui dans une salle où régnoient tout autour des bancs pour s'asseoir, et sur les murs étoient des tableaux qui représentoient saint Antoine, saint Pacôme, et quelques autres anachorètes. De là m'ayant fait passer dans une petite chambre où il y avoit deux grabats : Vous voyez, me dit-il, mon lit et celui de tout cavalier que son mauvais sort oblige à coucher dans cette retraite. Nous allâmes après cela dans une chapelle où le saint homme faisoit ordinairement ses méditations; et de là il me conduisit dans un jardin vaste et rempli de toutes sortes d'arbres fruitiers. Il me les fit considérer en me disant : Regardez bien ces arbres; ils me servent de bouchers et de boulangers; ce sont mes pères nourriciers : nous vivons, mon valet et moi, pendant toute l'année, des fruits qu'ils produisent; nous n'avons pas besoin d'autres provisions; nous laissons paître, sur les montagnes ou dans les plaines, les moutons et les autres animaux que les hommes égorgent pour satisfaire leur sensualité; et bien loin de tendre des piéges aux oiseaux, nous prenons plaisir à les voir dans les airs jouir de toute leur liberté. Nous ne mangeons donc que du fruit, et nous ne buvons que de

l'eau. Notre cave est dans ce jardin ; c'est une fontaine dont l'eau pure et légère vaut incomparablement mieux que les meilleurs vins. Vous en conviendriez, poursuivit-il, si, pendant trois mois seulement, vous aviez mené ici une vie d'anachorète.

Je souris à ces paroles ; ce qui donna lieu au solitaire de me dire que j'avois le goût gâté. Oh ! très-gâté, mon père, lui répondis-je. Certains vins d'Espagne, et ceux que j'ai bus en Italie, me paroissent préférables à votre boisson, quelque éloge que vous m'en puissiez faire. Cela étant, répliqua-t-il, je vous plains; car je n'ai que de l'eau à vous offrir avec mes fruits. Cessez de me plaindre, lui repartis-je ; j'aime le fruit, et d'ailleurs une nuit est bientôt passée. Nous fîmes le tour du jardin ; après quoi mon hôte me mena dans son réfectoire. C'étoit une petite salle où on lisoit sur les murailles des sentences sur la sobriété. Nous nous assîmes à une table sur laquelle il n'y avoit ni nappes ni serviettes, mais seulement deux assiettes de terre, un plat rempli de diverses sortes de fruits, avec une grande cruche et deux gobelets, le tout de la même matière.

Si je bus et mangeai peu, en récompense ce repas frugal fut assaisonné de discours agréables et solides que le solitaire me tint sur le mépris des choses du monde. Je fus charmé de son entretien : Mon père, lui dis-je, à vous entendre, jé juge que vous avez joué de beaux rôles dans la vie civile ; et si j'osois prendre cette liberté, je vous prierois de me raconter par quel enchaînement d'aventures vous êtes venu habiter cet ermitage. Je veux bien, mon fils, satisfaire votre curiosité, me répondit-il; aussi bien j'espère que vous

tirerez quelque profit du récit que vous exigez de moi. En même temps il commença de cette façon.

CHAPITRE XXVI.

Histoire du solitaire.

L'ANCIENNE et fameuse ville de Pampelune, capitale de la Navarre, est le séjour qui m'a vu naître; et je suis de la maison des Peralte, dont quelques rois de ce royaume n'ont pas dédaigné l'alliance. Don François de Peralte, mon père, ne me vit pas sitôt en état de porter les armes, qu'il m'envoya servir en Italie, où je passai le temps de ma puberté. J'allai ensuite en Flandre, d'où la paix, après quelques années de guerre, me ramena dans mon pays. J'y menois une vie oisive avec d'autres cavaliers de mon âge : la chasse, le jeu, les cavalcades et la galanterie faisoient tous nos amusements. Cependant j'avois beau voir de belles dames, aucune ne pouvoit m'enflammer : je tournois, pour ainsi dire, impunément autour du flambeau de l'amour; mais enfin je m'y laissai brûler.

On préparoit à Pampelune des joûtes pour célébrer la naissance d'un infant; et tous les jeunes gentilshommes se disposoient à s'en disputer les prix. La curiosité de voir cette fête attira dans cette ville un grand nombre de personnes, tant de Navarre que de Castille, de Biscaye et d'Aragon. Il vint entre autres de Burgos un vieux cavalier, nommé don Gaspard d'Honis, accom-

pagné de dona Inès, sa fille. Il alla loger chez dona Juanna Ximenès, sa sœur, riche veuve, établie à Pampelune. J'avois une sœur appelée Léonore, qui vivoit dans une étroite liaison avec dona Juanna; et comme ces deux dames se voyoient tous les jours, Léonore fit d'abord connoissance avec dona Inès, qui gagna son amitié en lui donnant la sienne.

Ma sœur, charmée de l'acquisition d'une pareille amie, me parloit sans cesse de la belle Castillane; elle appeloit ainsi la fille de don Gaspard. Mon frère, me disoit-elle, qu'Inès est aimable! son esprit égale sa beauté! c'est une personne accomplie: heureux le cavalier qui deviendra son époux! Ces paroles, que Léonore me répétoit à tout moment avec enthousiasme, ne faisoient aucune impression sur moi: bien loin de m'inspirer un violent désir de voir une dame si louée d'une autre dame, je riois de l'éloge, et répondois à ma sœur, que cette fille qu'elle vantoit tant avoit peut-être encore plus de mauvaises que de bonnes qualités. En un mot, plus on me disoit de bien de la belle Castillane, et moins j'avois d'envie de la voir.

Je jouissois donc alors d'une heureuse indifférence, quoique je connusse plusieurs dames fort propres à me la faire perdre; mais le jour des joûtes arriva; jour le plus infortuné de ma vie, et dont je ne puis me ressouvenir sans rappeler les malheurs qui l'ont suivi. J'étois à l'entrée de la carrière, attendant, la lance en arrêt, le moment de combattre, lorsqu'en jetant les yeux sur un balcon où ma sœur étoit, j'aperçus une jeune personne qui s'entretenoit avec elle, et dont la vue m'enchanta. C'est dona Inès, dis-je aussitôt en moi-même;

je la reconnois au désordre où je me trouve en cet instant; je sens que l'amour la venge du peu d'attention que j'ai fait aux discours que Léonore m'a tenus d'elle.

L'envie que j'avois de prévenir en ma faveur, par quelque bel exploit, une dame que je commençois d'aimer, me fit faire de si grands efforts, que je fus un des cavaliers qui s'acquirent le plus d'honneur dans cette journée. Ma sœur, aussi sensible que moi aux applaudissements que je recevois des spectateurs, avoit soin de me faire remarquer à son amie, et de lui apprendre qui j'étois. La belle Castillane, par politesse, partageoit sa joie, et la félicitoit de m'avoir pour frère. Après les joûtes, dès que je revis Léonore, je lui demandai avec empressement qui étoit la dame que j'avois aperçue avec elle dans un balcon. C'est dona Inès, me répondit ma sœur. Hé bien, don Félix, qu'en dites-vous? Pour peu que vous l'ayez considérée, vous devez en avoir été frappé. Je ne l'ai que trop vue, répliquai-je; sa beauté m'a ébloui, ou plutôt j'en ai éprouvé tout le pouvoir. Tandis qu'on me regardoit dans la carrière comme un vainqueur, hélas! je me confessois vaincu par la fille de don Gaspard. Mon frère, reprit Léonore, je ne suis point étonnée que dona Inès vous ait donné de l'amour; et j'en suis d'autant plus ravie, que je pourrai vous servir. L'amitié qui nous lie, cette dame et moi, m'en fait concevoir l'espérance.

Je profitai de la disposition favorable où je vis ma sœur; et je fis si bien, qu'elle se chargea d'un billet par lequel je déclarois mes sentiments à la belle Castillane dans les termes les plus passionnés. Le fond que

je faisois sur la médiatrice, et la bonne opinion que les jeunes gens ont naturellement de leur mérite, ne me permirent pas de craindre que mon billet fût mal reçu ; et véritablement le succès ne trompa point ma confiance. Mon frère, me dit Léonore, quelques jours après, j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer: on a fait d'abord quelque difficulté de recevoir votre lettre; mais enfin j'ai parlé, et l'on m'a écoutée. Dona Inès vous estime, et consent que vous la demandiez en mariage à son père, lorsqu'il sera revenu de Biscaye, où il est allé pour des affaires qui pourront l'y retenir deux ou trois mois. En attendant, elle veut bien que vous lui rendiez des soins, pourvu que ce soit secrètement; l'intérêt de sa réputation l'obligeant, dit-elle, à garder des mesures pendant l'absence de don Gaspàrd, elle vous défend de faire chanter des vers la nuit sous ses fenêtres, et de faire entendre le son des flûtes et des guitares; en un mot, elle vous interdit toutes les galanteries bruyantes. Cette défense, je l'avoue, est assez triste pour un Espagnol; mais en récompense, il vous est permis d'écrire, et de vous flatter même qu'on vous honorera d'une réponse.

Léonore connut toute la violence de mes feux par les transports de joie que je fis éclater à ce discours; et je ne sais, tant elle avoit de tendresse pour moi, si le plaisir qu'elle prit à me voir si content n'égala point celui qu'elle me causa. L'entremise d'une sœur à qui mes intérêts étoient si chers me fut d'un grand secours. J'eus pendant deux mois avec la belle Castillane, non seulement un commerce de lettres, mais même quelques entretiens nocturnes au travers d'une petite fenêtre

grillée qui donnoit sur une ruelle derrière la maison de sa tante. Jusque là tout alloit le mieux du monde, tout tournoit au gré de mes désirs; et néanmoins, tandis que l'amour me faisoit des jours si heureux, la fortune jalouse m'en préparoit de misérables.

Don Gaspard revint de Biscaye, et résolut de retourner à Burgos avec sa fille. Je sentis toutes les alarmes d'un amant qui craint de se voir séparer de ce qu'il aime; et dona Inès me parut les partager. Par bonheur pour moi, dona Juanna, qui chérissoit sa nièce, ne voulut pas consentir qu'on la lui enlevât, si bien que don Gaspard, n'osant déplaire en cela à une riche sœur dont ses enfants devoient hériter, eut la complaisance de la lui laisser. Je fus à peine affranchi de la peur de perdre Inès, que j'eus un plus juste sujet encore d'être saisi de la même crainte. Un jour que Léonore étoit avec plusieurs autres dames chez dona Juanna, il arriva un courrier dans la chambre où étoit la compagnie. Il remit une lettre à la belle Castillane, qui se retira vers l'estrade, et ouvrit le paquet. Comme elle en faisoit la lecture, ma sœur qui l'observoit, remarqua qu'elle avoit un air gai, et que, selon toutes les apparences, le papier qu'elle lisoit contenoit des choses qui lui faisoient plaisir. De plus, Léonore prit garde qu'Inès, après avoir lu la lettre, appela une servante, lui dit quelques mots à l'oreille, et qu'ensuite la soubrette lui répondit, d'un ton assez haut pour être entendu, qu'elle lui conseilloit de suivre son inclination.

Quand ma sœur m'eut rapporté ces paroles, et fait part de ses remarques, nous nous mîmes à faire des commentaires peu réjouissants pour moi. Nous jugeâmes

que j'avois un rival qui n'étoit pas malheureux. Toutes nos conjectures aboutirent là ; et il ne fut plus question que de savoir quel étoit le cavalier qui me disputoit la fille de don Gaspard. Pour en être instruits, nous gagnâmes, par des présents, Théodora, la suivante de cette dame, et nous la fîmes parler. Elle nous apprit que sa maîtresse étoit aimée de don Martin de Trévigno, gentilhomme des plus riches de Biscaye, et qu'ils s'écrivoient tous deux assez souvent. Je vous promets, ajouta la soubrette, que je vous ferai voir la réponse qu'elle doit faire à la dernière lettre qu'elle a reçue de votre rival ; car toutes ses dépêches passent par mes mains, c'est moi qui les remets au courrier.

Je priai Théodora de tenir sa promesse ; ce qu'elle ne manqua pas de faire : et voici ce que dona Inès mandoit à son Biscayen :

« Je suis ravie que vous ayez enfin obtenu ce titre de « chevalier de Saint-Jacques que vous désiriez tant, et « qui me prive depuis si long-temps du plaisir de voir « l'unique objet de ma tendresse. Je serai charmée, n'en « doutez pas, du prompt retour dont vous me flattez : « mais souvenez-vous que je vous défends de venir à « Pampelune ; j'ai mes raisons. Allez à Burgos, et faites-y « tous vos efforts pour déterminer mon père à me rap- « peler auprès de lui, quelque répugnance qu'ait ma « tante à souffrir que je la quitte. Il faut avouer qu'elle « me fait bien acheter sa succession. Adieu, puissé-je « vous retrouver aussi amoureux que je suis tendre et « fidèle.

D. Inès. »

Je ne puis vous dire ce que je devins lorsque j'eus

lu cette lettre, qui m'apprenoit dans quels termes la perfide Inès en étoit avec don Martin : j'eus besoin des sages conseils de ma sœur pour ne pas perdre le jugement ; mais cette prudente fille sut si bien me remettre l'esprit, qu'au lieu de m'abandonner à ma fureur, et d'aller accabler de reproches la coquette, je pris le parti de dissimuler. Léonore suivit mon exemple ; et de son côté, la fille de don Gaspard, s'imaginant que nous ignorions ce qui se passoit, en usoit toujours avec nous de la même façon. C'étoit à qui cacheroit le mieux ses sentiments. Je me trahissois jusqu'à lui écrire des lettres passionnées comme auparavant ; et elle me faisoit des réponses qui enchérissoient sur mes billets.

Tandis que nous vivions si cordialement ensemble, don Gaspard arriva à Pampelune : il y venoit chercher sa fille pour l'emmener à Burgos, où don Martin s'étoit déjà rendu. Mais dona Juanna s'opposa encore au départ d'Inès ; et quelques raisons que son frère pût lui dire, elle n'y voulut jamais consentir. Don Gaspard, n'osant aller contre la volonté d'une sœur qui auroit été femme à s'en venger par un testament, cessa de la contredire. Il fit plus, il quitta le séjour de Burgos pour demeurer avec elle à Pampelune. Dona Inès auroit volontiers dispensé sa tante d'avoir tant d'amitié pour elle ; et ne doutant point de la prochaine arrivée de son Biscayen, elle prévoyoit quelque embarras à nous tromper tous deux. Quelque artificieux que fût son esprit, elle n'étoit pas là-dessus sans inquiétude ; et je crois qu'elle auroit encore été plus en peine, si elle eût su que je n'ignorois pas sa manœuvre.

Don Martin de Trévigno parut bientôt à Pampelune

en bon équipage ; il avoit plusieurs laquais qui portoient une riche livrée, et il faisoit une figure convenable à un chevalier de son ordre. Je le vis, pour la première fois, dans une église où la fille de don Gaspard entendoit la messe. Sitôt que je l'aperçus, je frémis, sans savoir pourquoi, ou, pour mieux dire, j'eus un pressentiment qu'il étoit ce rival redoutable dont Théodora m'avoit parlé. Il ne tarda guère à me le faire connoître. Il aborda dona Inès, la salua d'un air galant; et la dame, quoiqu'elle vît bien que je l'observois, le reçut d'une manière à me faire mourir de jalousie. Au lieu de se contraindre, pour m'épargner la douleur d'être témoin de ses bontés pour un autre, elle lui prodigua les plus doux regards, et me perça le cœur par les marques d'amour qu'elle lui donna. Lorsqu'elle sortit de l'église, il l'accompagna jusque chez sa tante, où il entra avec elle comme un homme qui avoit l'aveu de don Gaspard ; pendant que, plein de rage et de dépit, je me retirois chez moi, où je me livrai aux plus cruels mouvements qui puissent agiter un jaloux.

Cependant dona Inès, ayant apparemment fait réflexion que je pouvois n'avoir pas remarqué tranquillement l'accueil gracieux qu'elle avoit fait à son chevalier de Saint-Jacques, prit la peine de m'écrire, sur la fin de la journée, un billet par lequel elle me mandoit que le cavalier que j'avois pu voir à l'église ne devoit point m'alarmer; que c'étoit un intime ami de son père, et que, comme tel, elle n'avoit pu honnêtement se dispenser de répondre à ses politesses ; mais que tout cela n'étoit que pure civilité, que des devoirs de bienséance, où le cœur ne mettoit rien du sien : enfin qu'il n'y avoit au monde

qu'un seul homme qu'elle fût capable d'aimer, et que ce bienheureux mortel étoit moi. Ce billet imposteur me piqua, et me fit prendre la résolution de me venger. Je me déguisai dès la nuit même, et j'allai m'embusquer aux environs de la maison d'Inès, dans l'intention d'attaquer mon rival, si je le rencontrois. Je fus à peine arrivé à la porte, qu'il sortit un petit page, qui, s'approchant de moi, me demanda tout bas si j'étois le seigneur don Martin. Oui, mon enfant, lui répondis-je sur le même ton. Aussitôt le page me remit entre les mains un papier, en me disant que dona Inès, sa maîtresse, me prioit de faire ce qui étoit marqué dans cette lettre. Je l'assurai que je n'y manquerois pas, et je lui donnai une double pistole, avec quoi l'étourdi se retira aussi content que s'il se fût bien acquitté de sa commission. Je retournai promptement chez moi, très-impatient de savoir ce qui étoit contenu dans le billet. Je l'ouvris, et j'y trouvai ces paroles :

« Oui, don Martin, je tiendrai la parole que je vous
« ai donnée aujourd'hui ; je serai demain à minuit à la
« petite porte du jardin. »

Ces mots redoublèrent ma fureur ; et vous vous imaginez bien que, ne respirant que vengeance, je passai une affreuse nuit. Que l'aurore me parut lente à se lever, et que le jour qui la suivit fut long pour moi ! Que vous dirai-je? Ma patience étoit à bout, quand l'heure que j'attendois arriva. Sitôt qu'elle fut venue, je me rendis en diligence à la petite porte du jardin, et mon rival s'y trouva un instant après. Il s'avança pour entrer ; mais m'approchant de lui : Arrêtez, don Martin, lui dis-je ; connoissez don Félix de Peralte, et sachez

qu'il vient ici troubler vos plaisirs. La perfide fille de don Gaspard m'a écouté dans votre absence : elle m'a écrit plusieurs lettres qui peuvent en faire foi. Pour me venger de sa trahison, je veux priver cette dame du tendre entretien qu'elle se promet d'avoir avec vous cette nuit.

Le Biscayen fut choqué de ce discours. Don Félix, me répondit-il, vous êtes bien audacieux et bien injuste en même temps, de vouloir m'empêcher de parler à une dame que j'aime depuis près de six ans, et dont je vous apprends que je suis favorisé. Si c'est pour se divertir à vos dépens qu'elle a feint d'être sensible à vos soins, je désapprouve sa conduite : un cavalier de votre naissance mérite plus de ménagements ; mais vous me permettrez de douter qu'elle ait poussé la feinte jusqu'à vous écrire ; on connoît les cavaliers navarrois : ces messieurs se vantent volontiers d'être fort bien avec des dames dont ils ne sont pas même connus le plus souvent. C'en est trop, don Martin, lui répliquai-je ; puisque vous osez douter que j'aie reçu des lettres d'Inès, ce doute injurieux sera la cause du combat que nous allons avoir ensemble. Apprenez que les gentilshommes de Navarre sont aussi véridiques que ceux de Biscaye.

En achevant ces paroles, je mis l'épée à la main, et le chevalier eut bientôt tiré la sienne. Nous nous battîmes courageusement de part et d'autre ; mais don Martin, pour son malheur, en voulant parer de son bouclier un coup que je lui portai, s'en acquitta si mal, que mon épée lui entra fort avant dans la gorge, et lui ôta la vie. Je le laissai étendu par terre, et m'introduisant dans le

jardin, dont je trouvai la porte entr'ouverte, j'y rencontrai dona Inès qui se promenoit avec Théodora en attendant son chevalier. Ah! parjure, lui dis-je en l'abordant brusquement, âme double et sans foi, vous ne me tromperez plus. Je sais vos perfidies, et je viens de m'en venger en tuant mon rival. Je voudrois, dans ce moment, que vous l'aimassiez mille fois encore plus que vous ne faites, pour vous causer plus de douleur en vous apprenant sa mort, et pour vous punir de vous être jouée de moi. Ce qui me console de la nécessité où je suis de quitter ma famille et ma patrie, c'est que je vais aussi m'éloigner de vous pour jamais.

Après avoir dit ces mots avec toute la fermeté d'un homme qui n'étoit capable alors d'écouter que sa colère, je sortis du jardin, où je laissai dona Inès évanouie entre les bras de sa suivante. Je regagnai vite la maison paternelle, où je fus obligé de réveiller mon père, pour l'informer du triste accident qui venoit d'arriver. Il en fut d'autant plus surpris, qu'il avoit ignoré jusque là mon amour pour la fille de don Gaspard ; et il en eut d'autant plus de chagrin, qu'il me voyoit réduit à prendre la fuite de peur de tomber entre les mains de la justice. Considérant toutefois que le mal étoit sans remède, il me donna une bourse pleine de pièces d'or avec quelques pierreries, et me fit sortir de chez lui avant l'aurore, monté sur le meilleur de ses chevaux. Je traversai la Navarre, et m'avançai à grandes journées dans la principauté de Catalogne : je n'eus point de repos que je ne fusse à Barcelonne ; encore m'embarquai-je dans cette ville avec précipitation sur un vaisseau génois qui s'en retournoit à Gênes.

D'abord que je me vis en Italie, je devins tranquille; et me trouvant en état de voyager dans un si beau pays, je formai le dessein de le parcourir. Ainsi, après avoir vu ce qu'il y a de plus curieux à Gênes, je louai un cheval, ayant vendu le mien avant mon embarquement; et, tirant vers la Lombardie, je me rendis à la ville de Milan, où je demeurai six mois.

En disant adieu à mon père, nous étions convenus que je lui écrirois des lieux où je ferois quelque séjour, et que j'adresserois mes lettres à un religieux de Pampelune de ses amis, qui les lui remettroit en main propre. Nous nous servîmes de cette voie pour nous donner réciproquement de nos nouvelles. Un jour mon père me manda que la fille de don Gaspard avoit été si touchée de la mort de Trévigno, qu'elle s'étoit retirée dans un couvent. Il m'avertit en même temps que le bruit couroit en Navarre qu'un frère de don Martin, voulant venger le défunt, étoit parti de Biscaye, et me cherchoit de ville en ville. Quoique cet avis me causât peu d'inquiétude, je crus devoir prendre des précautions pour prévenir les surprises; je cachai mon nom, et je ne dis à personne de quel endroit d'Espagne j'étois.

M'ennuyant à Milan, j'achetai un bon cheval, dans l'intention de m'en servir pour faire le tour de l'Italie, et je partis pour aller à Parme. Sur la fin de la seconde journée, je quittai, en rêvant, une route qui m'auroit mené à une hôtellerie, pour suivre un sentier qui m'engagea dans un pays coupé de halliers et de buissons. Je voulus retourner sur mes pas, et regagner le chemin dont je m'étois écarté; autre imprudence : au lieu de réparer par là ma faute, je m'enfonçai dans un détroit

d'où la nuit, qui survint, ne me permit pas de sortir. Il me fallut prendre le parti d'attendre le jour dans cet endroit. Je mis donc pied à terre; et, après avoir débridé mon cheval pour le laisser paître à discrétion, je m'étendis sur l'herbe, espérant qu'un long sommeil suppléeroit au défaut de nourriture.

Mes yeux en effet commençoient à se fermer, lorsque j'entendis quelques cris funèbres d'oiseaux de mauvais augure, qu'une voix plaintive accompagnoit par intervalles. Je me levai pour découvrir la cause du bruit qui frappoit mon oreille; je marchai vers le lieu d'où il sembloit partir; et, à la faveur de la foible clarté d'une lune couverte de nuages, j'aperçus un édifice qui me parut une chapelle tombée en ruine et devenue la demeure des chouettes et des hiboux. Je m'avançai pour l'examiner de plus près, et à mesure que j'en approchois, j'entendois plus distinctement le bruit qui se faisoit en dedans. Tantôt tout l'édifice retentissoit des cris d'oiseaux sinistres, et tantôt je démêlois des plaintes et des gémissements, comme d'une femme qui, par un outrage de la fortune, se trouvoit malgré elle dans ce lieu plein d'horreur.

L'envie que j'avois d'apprendre ce que j'en devois penser me fit entrer dans la masure, non sans frayeur; car l'homme le plus intrépide à ma place n'en auroit pas été exempt, mais avec assez de courage pour pouvoir contenter ma curiosité. Je marche l'épée nue à la main parmi les débris de la chapelle, et j'arrive à une espèce de tombeau d'où sortit tout-à-coup une voix qui prononça ces paroles accompagnées de soupirs et de sanglots : « O malheureuse femme! pourquoi faut-il

« que tu sois condamnée à souffrir un si cruel tour-
« ment ? »

J'avouerai qu'à ces mots je sentis un effroi mortel; mon esprit se troubla; je m'imaginai que c'étoit une âme en peine. Néanmoins, tout tremblant et tout agité que j'étois, je ne laissai pas de parler à la voix que je venois d'entendre; mais je lui adressai un discours qui marquoit bien le désordre où étoient mes sens. Esprit immortel, lui dis-je, vous qui, dégagé des liens du corps, expiez dans ce monument les fautes que vous avez commises pendant que vous étiez enveloppé dans la matière, dites-moi si je puis vous être utile; je suis prêt à faire ce que vous m'ordonnerez? Ah! traître, me répondit la voix, tu n'es pas content de m'avoir enfermée dans un tombeau; tu veux ajouter la raillerie à la cruauté : la mort lente et inhumaine qui m'attend dans cet horrible sépulcre devroit cependant te satisfaire.

A cette réponse, qui me fit connoître que j'avois affaire à une personne vivante, la raison reprit sur moi son empire; je perdis ma frayeur, et dis à la femme affligée : Qui que vous soyez, sachez que je ne suis pas l'auteur de votre infortune; vous parlez à un voyageur qui, s'étant égaré, se disposoit à passer la nuit sur l'herbe à deux pas d'ici. J'ai ouï du bruit; je suis entré dans cette masure pour en savoir la cause. Les premières paroles que j'ai entendues m'ont troublé le jugement; j'ai cru que vous étiez un esprit. Dans cette imagination, je vous ai conjurée, et la réponse que vous m'avez faite m'a désabusé. Je me consolerai de m'être écarté de ma route, si je vous suis bon à quelque chose. Ne perdons point de temps; sortez de l'endroit affreux

où vous êtes, et me suivez : j'ai un cheval à la porte de cette chapelle, et je vous conduirai où vous jugerez à propos que je vous mène.

Seigneur, me répondit la dame, je ne puis me tirer de ce tombeau, si vous ne m'aidez. J'y suis liée avec des cordes, et je n'ai rien de libre que la langue, que j'emploierai le reste de ma vie à remercier le ciel de vous avoir fait passer par ici. Je m'approchai aussitôt du monument, et j'y trouvai en effet une femme qui avoit les mains et les pieds garrottés : mais ce qui me fit le plus d'horreur, c'est que son corps étoit étroitement lié à celui d'un homme mort. Cette effroyable accolade me remplit de terreur. Je reculai. Généreux inconnu, me dit la dame, séparez la vie de la mort ; défaites-moi promptement du cadavre auquel je suis attachée ; détruisez l'ouvrage d'un jaloux furieux.

Je jugeai par ses derniers mots que l'état déplorable où l'on avoit réduit cette malheureuse femme devoit être une nouvelle façon italienne de punir une épouse infidèle. Un galant homme ne balance point à secourir une personne qui a besoin de secours. Je joignis la dame, et me servant de mon épée pour rompre ses liens, je la débarrassai du cadavre qui l'incommodoit. Ensuite, l'ayant tirée du tombeau et de la masure, je la menai à l'endroit où paissoit mon cheval. Comme le jour parut quelques moments après, je la fis monter derrière moi ; puis suivant un sentier, sans savoir où il nous conduiroit, nous arrivâmes en peu de temps à Betola. Je me reconnois, dit alors la dame, qui avoit jusque là gardé le silence ; le lieu où je veux me retirer n'est qu'à deux milles de ce village. Seigneur,

ajouta-t-elle en me montrant du doigt une route peu frayée, allons par là, s'il vous plaît, et nous gagnerons en moins d'une heure une ferme où vous serez reçu par des personnes sensibles au service que vous m'avez rendu. C'est entre les mains de mon père et de ma mère que vous allez me remettre. O Anselme! ô Dorothée! poursuivit-elle en s'attendrissant, malheureux auteurs de ma naissance, quelle sera votre affliction, quand vous apprendrez l'injuste et cruel traitement qu'on a fait à votre fille! Cette apostrophe fut suivie de tant de soupirs et de larmes, que je ne pus me défendre de plaindre la dame, quoique je doutasse fort qu'en la délivrant j'eusse arraché à la mort une victime tout-à-fait innocente.

Nous trouvâmes à la porte de la ferme un vieux homme et une vieille femme. C'étoient Anselme et Dorothée. Ils ne reconnurent pas sitôt leur fille, qu'ils firent paroître une extrême surprise. Juste ciel, s'écria le père, c'est Lucrèce! Vous ici sans votre mari! Pourquoi n'est-il point avec vous? Lucrèce, pour toute réponse, fondit en pleurs, et s'affligea sans mesure. Je vois bien, dit alors la mère, qu'Aurélio, mon gendre, a fait quelque extravagance. Les sanglots de la jeune dame redoublèrent à ces paroles, qui renouveloient sa douleur; si bien qu'Anselme et Dorothée, voyant qu'ils ne pouvoient tirer d'elle le récit qu'ils en attendoient, s'adressèrent à moi pour me prier de les instruire du sujet de ses peines, si je le savois. Je leur contai dans quel état et dans quel endroit j'avois rencontré leur fille; mais je leur dis que j'ignorois pourquoi son époux en avoit usé si cruellement avec elle. Pendant que je

leur faisois ce détail, qu'ils écoutoient avec horreur, Lucrèce se remit un peu, et, reprenant l'usage de sa voix, elle nous fit une histoire, ou peut-être un roman, pour sa justification.

Aurélio, mon mari, nous dit-elle, est l'homme d'Italie le plus jaloux, et le plus capable, dans ses excès, de se porter aux extrémités les plus violentes. Il m'a soupçonnée, je ne sais sur quelles apparences, d'avoir fait une attention coupable à la jeunesse et à la beauté d'un de ses domestiques. Dans cette imagination, après avoir poignardé le malheureux qu'il croyoit digne de ce châtiment, il nous a liés tous deux avec des cordes, et à l'aide de l'un de ses gens dévoué à ses fureurs, il nous a transportés dans cet état au lieu où ce cavalier généreux m'a trouvée.

Anselme et Dorothée, qui n'étoient pas à se repentir d'avoir livré leur fille au seigneur Aurélio, dont ils connoissoient le caractère, furent pénétrés de la plus vive douleur à ce récit. Ils joignirent leurs pleurs aux nouvelles larmes que répandit Lucrèce, qui acheva de leur persuader qu'elle étoit innocente, en leur disant: Vous jugez bien que si j'avois quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas l'insolence de venir me présenter devant vous: bien loin d'oser me jeter dans vos bras, je fuirois la maison paternelle; j'irois au bout du monde cacher la honte d'avoir démenti l'éducation que vous m'avez donnée.

Le père et la mère crurent leur fille sur sa parole, se reprochèrent de l'avoir si mal mariée, et la reçurent enfin avec toute la tendresse qu'elle pouvoit attendre d'eux. Ensuite ils me firent mille remercîments de

l'avoir sauvée par ma généreuse assistance d'un infaillible trépas. Ils me proposèrent de m'arrêter quelque temps dans leur ferme; mais je n'y voulus demeurer qu'un jour; après quoi, m'étant fait enseigner le chemin de Parme, je me rendis à cette ville si célèbre par le séjour qu'y fait ordinairement le prince qui en est le souverain.

Il n'y avoit pas trois jours que j'y étois, qu'il m'y arriva une aventure qui pensa être la dernière de ma vie. Une après-soupée je sortis de mon hôtellerie pour me promener dans la ville, fort curieux de savoir si les galants de Parme, pendant la nuit, ne chantoient pas leurs peines et leurs plaisirs sous les balcons de leurs maîtresses. Il étoit déjà plus d'onze heures qu'aucun son de guitare n'avoit encore frappé mon oreille; mais à minuit j'entendis de toutes parts des voix et des instruments. Je m'avançai vers un carrefour où se donnoit un concert, qui me parut dans le goût espagnol, ce qui me fit juger que c'étoit quelque cavalier de ma nation qui régaloit d'une sérénade une dame qu'il aimoit. J'écoutois avec plaisir ce concert, lorsque la musique cessa tout-à-coup; un bruit d'épées succéda au son des violons; et un moment après j'aperçus un homme qui se battoit en reculant, contre trois autres qui le poussoient tous ensemble avec beaucoup de vigueur. L'inégalité de ce combat me choqua; je tirai mon épée, et courant me ranger auprès du cavalier qui ne pouvoit manquer à la fin de tomber sous les coups de ses ennemis, je le secondai si bien, que nous les obligeâmes à se retirer avec quelques blessures qu'ils n'auroient peut-être point reçues, si je ne me fusse pas mis de la partie.

Le cavalier que je venois de secourir se montra fort sensible à ce service. Il ne pouvoit se lasser de m'en remercier : Seigneur, lui dis-je en langue castillane, ce que je viens de faire pour vous ne mérite pas tant de remercîments. Pouvois-je voir de sang-froid dans le péril un de mes compatriotes? car je vous crois Espagnol. Vous ne vous trompez pas, me répondit-il; je suis de Biscaye, et don Grégorio de Trévigno est mon nom. Et vous, ajouta-t-il, dans quelle province d'Espagne avez-vous pris naissance? Apprenez-moi, de grâce, qui vous êtes, que je sache à qui je suis si redevable. Dispensez-moi, lui répliquai-je, de satisfaire votre curiosité. Si je la contentois, vous seriez peut-être fâché de m'avoir obligation.

O ciel! s'écria le Biscayen, seriez-vous don Félix de Peralte? Oui, lui dis-je, c'est moi qui ai tué votre frère à Pampelune; c'est moi que vous êtes venu chercher en Italie, et que le hasard vous fait rencontrer en ce moment. Le secours que vous a prêté mon bras est un piége que la fortune vous a tendu pour me dérober à votre vengeance; mais je ne veux pas vous échapper. N'ayez point d'égard à un service que j'aurois rendu à un autre comme à vous, et ne regardez que l'offense reçue. Vengez la mort d'un frère.... Le feriez-vous à ma place? interrompit don Grégorio. Parlez, je me réglerai là-dessus. Vous m'embarrassez, lui répliquai-je. Si vous aviez tué mon frère, et que je vous dusse la vie, je m'imagine que ma reconnoissance m'empêcheroit d'écouter mon ressentiment. Hé! pourquoi, repartit-il, voulez-vous que j'en use d'une autre manière? Pensez-vous que j'aie moins de délicatesse que

vous sur les procédés? Non, don Félix; je sais ce que l'honneur exige de moi dans cette conjoncture : le sang a beau en murmurer, je ne vous mets plus au nombre de mes ennemis. Vous avez réparé vous-même l'injure que vous avez faite à ma famille, puisque la même épée qui a tranché les jours de don Martin a conservé ceux de don Grégorio. Je fais plus, je vous offre mon amitié; accordez-moi la vôtre.

Croiriez-vous bien que dès ce moment ce cavalier et moi nous formâmes la plus étroite liaison? Il m'apprit sa demeure, je lui enseignai la mienne; et nous ne nous séparâmes point sans nous promettre réciproquement de nous revoir le lendemain. En effet, le jour suivant, nous étant tous deux levés de bonne heure, dans l'intention de nous prévenir l'un l'autre, nous nous rencontrâmes en chemin. Après les premiers compliments, il me dit qu'il vouloit me donner la connoissance d'un seigneur de la cour avec lequel il étoit fort bien. En même temps il me mena chez le comte Guadagni, favori du duc, et premier gentilhomme de sa chambre, auquel il me présenta, en lui disant : Vous voyez don Félix de Peralte, cet ennemi mortel que je cherchois partout pour me couper la gorge avec lui; c'est présentement un de mes meilleurs amis. Par quel miracle, répondit le comte, ce grand changement s'est-il fait? Alors don Grégorio lui raconta notre aventure, avouant que, sans mon assistance, il auroit perdu la vie. Le comte, après avoir écouté ce détail avec beaucoup d'attention, nous félicita sur un événement qui nous réconcilioit tous deux, et terminoit si heureusement une affaire d'honneur, qui ne finit ordinairement que par la mort d'une des parties.

Guadagni trouva cet incident si singulier, qu'il ne pût s'empêcher d'en parler au duc son maître, qui voulut, par curiosité, me voir et m'entretenir. J'eus le bonheur de plaire à ce prince, qui, pour m'arrêter à sa cour, me fit lieutenant de ses gardes. Son favori, d'un autre côté, me prit en affection : de sorte que je pouvois me flatter de faire un jour la plus brillante fortune. J'eus de quoi charmer mon père, en lui faisant savoir comment j'étois devenu l'ami de don Grégorio, et en lui mandant la situation favorable où j'étois à la cour de Parme. Aussi m'assura-t-il dans sa réponse qu'il n'avoit jamais reçu de lettre qui lui eût fait tant de plaisir que celle-là.

Je m'attachai donc à me rendre agréable au duc ; et je fis des progrès si rapides dans les bonnes grâces de ce prince, qu'en moins de deux années je parvins à remplir la place du comte Guadagni, qui la laissa vacante par sa mort. Vous jugez bien qu'on ne vit pas sans peine à la cour un étranger occuper un poste de cette importance. L'envie arma contre moi tous les seigneurs qui croyoient le mériter. Ils se liguèrent ensemble pour me perdre dans l'esprit du maître ; ils y employèrent tous leurs soins et tous les artifices dont les courtisans sont capables ; mais leurs efforts furent inutiles. Je dirai même que plus ils firent jouer des ressorts pour ébranler ma fortune, plus ils travaillèrent à l'affermir. Il est vrai qu'il n'étoit pas facile de m'ôter la confiance d'un prince dont je connoissois les vices et les vertus. Guadagni, avec cette connoissance, avoit toujours conservé son crédit ; et j'espérois que je ne serois pas plus maladroit que lui. Effectivement je trouvai le secret de me rendre si nécessaire au duc, qu'il

ne voyoit plus que dans mes yeux. Jamais favori n'a eu plus d'ascendant sur son maître. On m'appeloit le coadjuteur des états de Parme.

Tous les courtisans cédoient donc à mon étoile; mais mon pouvoir étoit balancé par une dame pour qui le duc avoit une passion aveugle. La marquise Origo, femme de son premier écuyer, étoit cette dangereuse personne. Quoiqu'elle ne fût plus dans sa première jeunesse, elle ne laissoit pas d'être la plus piquante beauté de la cour, comme elle en étoit la plus artificieuse. D'abord qu'elle vit le prince dans ses filets, elle forma le dessein de m'écarter de lui, pour le posséder toute seule; comme, de mon côté, je me préparai à le détacher d'elle, ainsi que cela se pratique entre les maîtresses et les favoris des grands. Pour en venir à bout de part et d'autre, nous commençâmes à nous rendre mutuellement de mauvais offices. Quand j'étois avec le duc, je saisissois toutes les occasions de parler d'elle malignement; et lorsqu'elle étoit avec lui, elle me ménageoit encore moins. Ce prince, qui n'avoit que le défaut d'être trop bon, tantôt écoutoit la marquise, et tantôt ajoutoit foi à ce que je lui disois. Imaginez-vous un vaisseau qu'agitent deux vents contraires, et qui cède tour à tour à l'un et à l'autre.

Ma redoutable ennemie ne l'étoit point des plaisirs de ce monde: elle avoit la réputation de n'être pas plus fidèle au duc son amant qu'au marquis son époux. Je dressai mes batteries de ce côté-là; je la fis observer par des espions que je payai bien, et qui me servirent de même. Ils m'apprirent que la dame s'étoit entêtée depuis peu du comédien Octave, premier acteur de la troupe

du prince; que, non contente de le faire venir presque tous les jours à sa toilette, elle se donnoit quelquefois la peine d'aller chez lui le matin dans un carrosse de louage, et déguisée en femme du commun; enfin que je ne devois pas douter qu'ils ne fussent en commerce de galanterie.

Ce rapport me causa beaucoup de joie; mais avant que d'en tirer l'avantage que j'en attendois, je voulus m'assurer de la vérité. Pour cet effet, j'envoyai chercher Octave, et l'engageai à souper tête à tête avec moi, en lui disant que j'avois une affaire de la dernière conséquence à lui communiquer. Octave, lui dis-je sur la fin du repas, j'ai une assez fâcheuse nouvelle à vous annoncer. Le duc sait que la marquise Origo a pris du goût pour vous, et que vous avez souvent avec elle de secrets entretiens.

Le comédien pâlit à ce discours, et se troubla: tout bon acteur qu'il étoit, il en fut déconcerté. Je ne fis pas semblant de remarquer son désordre, et je continuai de cette sorte: Vous savez que je suis de vos amis; je vous l'ai témoigné plus d'une fois, et je prétends vous le prouver dans cette occasion, en vous donnant un bon conseil. Savez-vous ce que je ferois à votre place? J'irois me jeter aux pieds du prince, et je lui avouerois tout: vous connoissez sa bonté; un aveu franc et sincère calmera son courroux. Je suis sûr qu'il vous pardonnera de n'avoir pu résister aux avances d'une si belle dame; je m'offre à vous présenter à son altesse, et même à lui parler en votre faveur.

Octave avoit trop d'esprit pour ne pas se défier d'un semblable conseil, donné par un homme qu'il savoit

bien être l'ennemi mortel de la marquise; peut-être même pénétra-t-il ma malice, et jugea-t-il que je ne lui conseillois de faire une démarche si délicate, que pour avoir la preuve d'une chose dont je n'avois que des soupçons. Aussi prit-il le parti de nier qu'il eût jamais été assez téméraire pour oser élever sa pensée jusqu'à la marquise. Cependant rien n'étoit plus véritable, et j'en fus pleinement convaincu deux jours après.

Un de mes espions vint me dire à mon lever que la marquise Origo, en carrosse de louage, et sous un déguisement ordinaire, venoit d'entrer chez Octave, et qu'il ne tiendroit qu'à moi de la voir sortir. Je m'habillai à la hâte, et suivis l'espion, avec lequel je me cachai à quelques pas de la maison du comédien. Nous aperçûmes bientôt la dame, que je reconnus à son allure, malgré son travestissement. Pour être encore plus sûr de mon fait, je la joignis, et lui levai le voile qui lui couvroit le visage. Elle poussa un cri d'étonnement à ma vue. Je voulus lui faire des excuses, feignant de l'avoir prise pour une autre; mais elle s'éloigna de moi sans prononcer une parole, regagna le carrosse qui l'attendoit, et disparut en un clin d'œil.

Charmé de pouvoir assurer moi-même qu'elle avoit été chez Octave, je courus au palais d'un air de triomphe, pour raconter au duc ce que j'avois vu. Malheureusement il venoit de sortir, et il ne revint que deux heures après. En arrivant il remarqua de l'émotion sur mon visage. Qu'avez-vous, me dit-il, vous paroissez agité? Seigneur, lui répondis-je, votre altesse m'est trop chère pour n'être pas sensible à l'indigne trahison qu'on lui fait. Parlez-moi plus clairement, reprit-il; qui me trahit?

et quelle perfidie m'a-t-on faite? La marquise, lui répliquai-je, est une infidèle que vous devez abandonner. L'ingrate, oubliant ce qu'elle doit à votre amour, qui l'honore... Peralte, interrompit le prince, en me regardant d'un œil irrité, prenez garde à ce que vous dites. Voilà comme vous êtes. Votre haine empoisonne toutes les actions de la marquise; et vous la condamnez sur la moindre apparence. Quel nouveau crime a-t-elle donc commis, pour mériter que vous lui donniez les noms d'ingrate et d'infidèle? Je pourrois, lui dis-je, l'appeler d'un nom encore plus odieux. Elle a ce matin été chez le comédien Octave, en carrosse de louage, et déguisée en femme du commun. Je l'ai vue sortir de la maison de cet histrion, où l'amour la conduit assez souvent.

Quelle calomnie! s'écria le duc; peut-on imputer à la marquise des sentimens si bas! Heureusement pour elle je connois son innocence et la fausseté de votre accusation. Je viens tout à l'heure de chez cette dame, qui est malade, et qui même s'est fait saigner ce matin. On lui a tiré trois palettes de sang, qui sont encore sur une table dans son appartement. Que diriez-vous, si je vous les faisois voir? Je dirois, lui répondis-je, que ce sang n'est pas le sien, et que c'est un artifice dont elle se sert pour confondre mon accusation. Le prince me traita d'opiniâtre; et, quelque chose que je pusse lui dire contre l'accusée, il donna le tort à l'accusateur.

Pour savoir ce que je devois penser des palettes de sang, je chargeai mes espions de découvrir le chirurgien de la maison de la marquise, et de me l'amener; ce qui fut bientôt fait. Mon ami, lui dis-je, pour l'intimider, le duc vous ordonne, sous peine de prison

perpétuelle, de m'apprendre si vous avez ce matin saigné la marquise Origo. Le chirurgien pâlit à ces paroles, et me répondit d'un air effrayé : Il n'est pas besoin qu'on me menace pour me faire obéir aux ordres de mon souverain ; et, pour répondre à votre question, je vous dirai que ce matin l'on m'est venu chercher de chez la marquise Origo pour aller saigner une de ses femmes. J'y ai été, j'ai tiré trois palettes de sang à la soubrette, et je me suis retiré. Ce n'est donc pas, lui répliquai-je, la marquise que vous avez saignée ? Non, vraiment, repartit-il ; je n'ai pas même vu cette dame.

Sur le rapport de ce chirurgien, j'assurai le duc que les trois palettes de sang n'avoient point été tirées des veines de sa maîtresse, qui ne disoit avoir été saignée, et ne faisoit la malade que pour faire croire qu'il n'étoit pas possible qu'elle eût été le matin chez Octave dans l'état où elle se trouvoit. Le prince, que son amour aveugloit, ne pouvoit s'imaginer qu'elle fût capable d'un pareil manége. Il faudroit, s'écria-t-il, que la marquise fût une grande friponne pour avoir recours à cet artifice. C'est ce que j'approfondirai tantôt, poursuivit-il ; je verrai son bras ; s'il n'y a point de piqûre de lancette, je croirai tout ce que vous m'avez dit, et je romprai pour toujours avec la coquette. Mais, Peralte, ajouta-t-il d'un air menaçant, s'il y en a, comptez que je vengerai la dame de vos jugements téméraires. Je me soumis à toutes sortes de châtiments, si elle avoit le bras nouvellement piqué, tant j'étois persuadé qu'elle s'étoit contentée de dire au duc qu'elle avoit été saignée.

Il retourna donc le soir chez elle, sous prétexte de vouloir s'informer par lui-même de l'état de sa santé.

Je ne vous dirai point quelle conversation ils eurent ensemble, ni ce qui se passa entre eux; mais quand je me présentai le lendemain devant le prince, il me fit un accueil glacé. Peralte, me dit-il, la marquise a été saignée; c'est un fait certain. J'ai ôté la compresse qu'elle a au bras, et j'ai vu la piqûre. Je ne veux plus que vous troubliez mon repos par des accusations pleines de témérité; et j'aime mieux qu'une maîtresse me trompe, que de devoir sa fidélité au soin de veiller sur elle.

A ce discours, qui me rendit muet et confus, je jugeai que le chirurgien à qui j'avois parlé n'avoit pas été sincère, ou que la marquise s'étoit fait ouvrir la veine par un autre. Le duc expliqua mal mon silence, et me regardant comme un faux délateur qui se voyoit confondu, il me tourna le dos, et me fit dire par le capitaine de ses gardes de ne plus paroître à la cour. Je sentis d'abord, je l'avoue, vivement ma disgrâce, et j'eus un dépit mortel d'avoir été la dupe d'une femme que je m'étois flatté de perdre; mais j'appelai à mon secours la philosophie, qui me fit voir d'un autre œil la place que je venois d'occuper. Le ciel même s'en mêla, en m'inspirant des sentiments qui me détachèrent peu à peu du monde. Je m'éloignai donc de la cour de Parme, et gagnai la ville de Gênes, où je n'attendis pas long-temps l'occasion de repasser en Espagne. Je m'embarquai sur un vaisseau frété pour Alicante, où, étant heureusement arrivé, j'achetai un cheval, et pris le chemin de Pampelune. Je passai comme vous un soir auprès de cet ermitage, et demandai à y loger, ne connoissant pas le pays. On m'ouvrit la porte, et je fus reçu par un ermite de quatre-vingts ans, qui marchoit encore sans bâton, et jouis-

soit d'une santé parfaite. Il me fit le même traitement que je vous fais, et me tint des discours qui achevèrent de me déterminer à renoncer au monde.

Pour vous dire le reste en deux mots, je priai le vieillard de me permettre de vivre avec lui dans cette solitude. Il y consentit. J'y demeurai, et dès ce moment, ne voulant plus m'occuper que de mon salut, je m'enterrai dans cet ermitage; je n'allai pas même à Pampelune. Le plaisir de revoir mon père et ma sœur fut le premier sacrifice que je fis à Dieu. J'ai passé ici vingt années avec ce bon ermite, et il y en a dix qu'il est mort.

Le solitaire, en cet endroit, finit son récit. Je le remerciai de sa complaisance, et lui dis en souriant que je me sentois tenté de suivre son exemple. Vous êtes encore trop jeune, me répondit-il, pour embrasser un genre de vie qui demande un homme revenu des amusements du siècle. Il faut bien connoître le monde quand on veut le quitter; c'est le défaut de cette connoissance qui remplit les cloîtres de mauvais religieux.

CHAPITRE XXVII.

Estevanille prend congé de l'ermite, et se rend à Saragosse, d'où il retourne à Rodenas, chargé d'une heureuse nouvelle pour don Christoval. Suites de cette nouvelle.

Je fus debout le lendemain dès la pointe du jour. Je dis adieu à mon hôte, après l'avoir remercié de la bonne réception qu'il m'avoit faite ; je remontai à cheval, et piquai vers Saragosse, où j'arrivai avant midi.

Je trouvai monsieur le gouverneur et sa fille qui s'entretenoient dans une salle avec l'évêque de Salamanque. Sitôt qu'ils m'aperçurent, ils commencèrent à me faire des questions tous à la fois. Comment se porte mon gendre ? Dis-moi des nouvelles de mon neveu ? Dans quel état as-tu laissé mon mari ? Messeigneurs, madame, leur répondis-je, mon maître jouit d'une santé parfaite; et quant à la manière dont monseigneur d'Albarazin en use avec lui, voici des lettres qui vous en instruiront amplement. A ces mots, je tirai de ma poche mes papiers, et délivrai à chacun sa dépêche.

Je m'imaginois qu'ils se contenteroient d'un assez long détail que don Christoval leur faisoit des considérations et des égards qu'on avoit pour lui à Rodenas, mais point du tout, ils se remirent à m'interroger ; ils m'obligèrent à leur raconter jusqu'aux moindres particularités de notre voyage, et même à leur faire une exacte description du château de l'évêque d'Albarazin.

Encore n'en fus-je pas quitte pour cela ; car l'après-dînée dona Anna, voulant avoir avec moi un entretien particulier, me fit appeler. Hé bien, Gonzalez, me dit-elle, si vous nous avez fait, comme je n'en doute pas, un fidèle rapport, votre maître doit être fort satisfait de se voir dans un séjour plein de charmes, et où l'on ne songe qu'à le divertir. Je suis persuadée qu'avec le secours des plaisirs qu'on lui procure à Rodenas, il soutiendra facilement mon absence. Ah ! madame, lui répondis-je, jugez mieux du pouvoir de vos appas, et rendez plus de justice à un époux qui vous adore. Ne pensez pas qu'aucun amusement soit capable de lui faire oublier une épouse telle que vous. Il n'est occupé que de sa chère dona Anna ; vous êtes toujours présente à son esprit. Estevanille, m'a-t-il dit à mon départ, j'envie ton bonheur ! tu vas revoir dona Anna, dont le ciel en colère veut que je sois séparé.

La dame sourit en m'entendant parler de cette sorte. Ensuite, prenant un air tendre : Ne me trompez-vous point, Gonzalez ? me dit-elle. Est-il bien vrai que don Christoval compte les jours de notre éloignement ? Les jours ! madame, m'écriai-je ; ah ! dites plutôt les instants. Il succombera sous le poids de l'absence, si Dieu ne lui fait la grâce d'y résister. Véritablement je dorois un peu la pilule ; car enfin, quoique mon maître fût fort amoureux de sa femme, il n'étoit pas homme à se laisser mourir de chagrin de ne la voir pas.

Don Christoval, reprit la dame, sera bientôt à Saragosse ; du moins je me flatte de cette espérance. Mon père a déjà eu deux conférences avec les principaux parents de don Melchior de Rida. Ils conviennent tous

que ce cavalier s'est justement attiré son malheur, et paroissent disposés à s'accommoder. Effectivement, le comte de Villamediana et l'évêque de Salamanque firent si bien, qu'ils terminèrent promptement cette affaire, et me renvoyèrent porter cette bonne nouvelle à Rodenas. Don Christoval y fut trop sensible pour pouvoir faire un plus long séjour dans ce château; il prit congé de l'évêque d'Albarazin, en lui témoignant toute la reconnoissance qu'il lui devoit, et s'en retourna gaiement à Saragosse, où l'attendoit une épouse qu'il aimoit autant qu'il en étoit aimé.

Son retour ramena la joie chez le gouverneur : on y fit de nouvelles fêtes; et les jeunes époux goûtèrent à loisir les douceurs de l'union conjugale. Après deux mois de réjouissances, l'évêque de Salamanque reprit le chemin de son diocèse avec sa nièce et son neveu. Nous traversâmes, à petites journées, la Castille vieille, et nous nous arrêtâmes au château de Rodiliana, qui est à l'entrée de la province de Léon, et qui appartenoit à notre prélat. Nous y demeurâmes trois semaines, pendant lesquelles toute la noblesse des environs nous tint bonne compagnie. Comme on connoissoit monseigneur pour un homme qui aimoit à voir grand monde à sa table, les plus petits *hidalgos* venoient tous les jours dîner au château, avec le plumet au chapeau et la longue rapière au côté. Ils se présentoient fièrement devant sa grandeur, qui les recevoit avec une politesse qui flattoit infiniment leur vanité. Enfin nous nous rendîmes à Salamanque, et nous allâmes tous loger au palais épiscopal.

CHAPITRE XXVIII.

De ce que fit Estevanille étant de retour à Salamanque; du service important qu'il rendit à son ami Vanegas; et par quel hasard il apprit des nouvelles de la señora Dalfa et de la coquette Bernardina.

Quand je quittai le séjour de Salamanque, si quelqu'un m'eût prédit qu'on m'y verroit revenir en meilleure posture au bout de six à sept ans, je me serois moqué de lui et de sa prédiction, et pourtant il ne m'auroit dit que la vérité. J'étois secrétaire d'un seigneur qui m'aimoit, et commensal de l'évêché, sur un autre pied qu'auparavant; car je ne mangeois plus avec la livrée; j'avois, comme les aumôniers, les écuyers, les gentilshommes et les valets de chambre, mon couvert à la table du majordome, laquelle étoit aussi bien servie que celle de monseigneur.

Vanegas fut la première personne que j'allai voir. Je le retrouvai dans le même état où je l'avois laissé, c'est-à-dire chantre de la cathédrale. Après nous être tous deux cordialement embrassés, il considéra mon habillement, qui étoit des plus propres; et, remarquant que j'avois une assez belle épée au côté, des bas de soie, du linge fin, et un chapeau de castor, il ouvrit de grands yeux; et, faisant paroître une extrême surprise, il me demanda si j'avois fait fortune depuis notre séparation. Là-dessus je lui rendis compte de mon voyage d'Italie,

et l'instruisis de ma situation présente. Il m'en fit compliment de l'abondance du cœur : Courage, mon ami, me dit-il, je vous vois en train de vous avancer. Vous avez attaché votre sort au service de don Christoval de Gaviria, qui est un seigneur accompli. Un établissement solide ne peut manquer d'être le prix de votre attachement. Je suis charmé que la fortune vous soit si favorable.

Et vous, lui dis-je, seigneur Vanegas, êtes-vous toujours chantre? Il me semble qu'un ecclésiastique de votre mérite est en droit de prétendre aux dignités ; ne vous êtes-vous donné aucun mouvement pour parvenir dans votre église à une place plus élevée? Non, me répondit-il, je ne ressemble point à la plupart des prêtres, qui passent leur vie à courir des bénéfices, sans qu'ils soient jamais contents de ce qu'ils ont. Je ne suis, grâce au ciel, ni avare ni ambitieux : satisfait de mon poste, tout mauvais qu'il est, je ne fais pas la moindre démarche pour en avoir un meilleur. Je vous dirai plus : il vaque actuellement dans notre chapitre, par la mort du licencié Baptiste Léon, une prébende à la nomination de l'évêque, et à laquelle je pourrois aspirer; mais comme il faudroit, pour l'obtenir, me donner la peine de chercher des amis auprès du prélat, et faire des pas qui ne conviennent point à mon humeur, j'aime mieux y renoncer de bonne grâce. Après tout, ajouta-t-il, j'ai de quoi vivre sobrement, et cela doit suffire à un ecclésiastique.

J'admirai la modération et le bon caractère de Vanegas, et j'applaudis à ses sentiments, sans lui témoigner le moindre désir de m'employer pour lui, ne

comptant guère moi-même sur mon crédit. Je ne laissai pas néanmoins d'en vouloir faire un essai en faveur d'un ami qui m'étoit si cher. Je m'adressai à don Christoval ; je lui parlai du canonicat vacant, et je le priai de le demander à son oncle pour Vanegas, à qui j'avois, lui disois-je, les plus grandes obligations. Je suis ravi, me répondit mon maître, que vous soyez homme à vous souvenir ainsi de vos amis dans l'occasion. Voilà comme tout le monde devroit être. Eh bien, poursuivit-il, je ferai volontiers ce que vous souhaitez, ou plutôt allez demander vous-même ce bénéfice à mon oncle ; je suis sûr qu'il se fera un plaisir de vous l'accorder. Je sais qu'il vous aime ; vous n'avez pas besoin de moi dans cette affaire.

Effectivement j'étois tout au mieux avec le prélat, qui, toutes les fois qu'il me rencontroit, s'arrêtoit pour me parler, parce que je lui faisois toujours quelque réponse qui le réjouissoit. Le bon homme, à la vérité, n'étoit pas de ces seigneurs difficiles, qu'on ne peut divertir que par des traits fins et remplis de sel. Une mauvaise plaisanterie valoit mieux, pour le faire rire, qu'une épigramme de Martial. Je pris la liberté d'entrer tout seul un matin dans l'appartement de sa grandeur, et je lui demandai la prébende qui vaquoit.

Comment donc, Estevanille, s'écria l'évêque en riant, est-ce que vous voulez devenir un membre du clergé ? Ferez-vous bien le pénible métier de chanoine ? Pourquoi non, lui répondis-je, monseigneur ? je dirai mon bréviaire tout comme un autre, et ferai fort bien mes quatre repas par jour. Et vous êtes apparemment, répliqua-t-il, aussi chaste que sobre ? A peu près, lui

repartis-je, et savant à proportion. Votre grandeur voit que je mérite une place dans son chapitre. Oui vraiment, s'écria le prélat, en redoublant ses ris, je ne puis vous la refuser sans injustice. Ensuite, reprenant son sérieux : Pour qui, continua-t-il, voulez-vous obtenir le canonicat en question? Est-ce pour un homme véritablement digne de le posséder? Prenez-y garde au moins; songez qu'en demandant un bénéfice pour un homme, c'est, en quelque façon, se rendre responsable de sa vertu. Oh ! monseigneur, lui dis-je, l'ecclésiastique pour qui je m'intéresse n'a pas besoin de caution. Qui donc est ce virtuose? dit l'évêque ; je suis curieux de le connoître, car il y en a peu de ce caractère-là. Mais je n'eus pas sitôt nommé le chantre Vanegas, que le prélat reprit d'un air satisfait : Ah ! bon pour celui-là ; c'est un excellent sujet. Vous ne pouviez m'en proposer un qui me fût plus agréable. Vanegas est un honnête garçon; il a de bonnes mœurs : je voudrois que mes chanoines fussent tous aussi sages que lui.

Je rendis de très-humbles grâces à l'évêque de m'avoir accordé la prébende; et j'allai sur-le-champ en porter la nouvelle à mon ami, qui, me voyant arriver chez lui tout ému, me dit d'un air alarmé : Qu'avez-vous? que m'annonce votre agitation? Elle vous apprend, lui répondis-je, que vous êtes le successeur du licencié Baptiste Léon. Monseigneur vient de m'accorder pour vous son canonicat. J'ai saisi avec ravissement l'occasion de vous témoigner que je n'ai point oublié les bons offices que vous m'avez rendus. Vanegas, moins charmé d'être pourvu d'un bénéfice qui le mettoit à son aise, que de me voir si reconnoissant, pleura de joie en me serrant

entre ses bras, et me tint des discours qui me firent sentir qu'il n'y a point de plaisir comparable à celui d'obliger un ami.

En sortant de chez ce nouveau chanoine, je rencontrai don Ramirez de Prado, ce grand écolier avec qui j'avois été en pension chez le docteur Canizarez, et qui m'avoit déniaisé pour mon argent. Nous nous reconnûmes l'un l'autre, et nous nous embrassâmes. Quelle joie pour moi, s'écria-t-il, de revoir, après six ans pour le moins, le seigneur Estevanille Gonzalez, mon ancien camarade et mon ami! Eh! de quel pays venez vous? poursuivit-il. Qu'avez-vous fait depuis le jour que vous disparûtes comme un éclair du quartier de l'université? J'ai passé, lui dis-je, quelques années en Italie. Et moi, reprit-il, à Madrid, où je serois encore, si la mort de mon père et le soin de recueillir sa succession ne m'eussent rappelé dans ce pays-ci, où vous savez que j'ai pris naissance; comme en effet c'étoit un *hidalgo* de Corita, gros bourg des environs de Salamanque.

Je demandai à ce cavalier des nouvelles de la señora Dalfa et de Bernardina. Il y a long-temps, répondit-il, que je ne les ai vues; mais je n'ignore pas l'état présent de leurs affaires. La tante, actuellement à Tolède, aide au commandeur de Castille à manger le revenu de sa commanderie; et la nièce est à Madrid, où le comte de Medellin fait pour elle une dépense prodigieuses. Ces bonnes dames, lui dis-je, n'avoient pas des amants de cette importance dans le temps que je prodiguois pour elles mes pistoles. Les femmes galantes finissent souvent par où elles auroient dû commencer. Il faut que les seigneurs aiment mieux le son que la farine.

Après cet entretien, don Ramirez me dit qu'il devoit incessamment retourner à Madrid, mais qu'il ne partiroit point sans me revoir. Il me le promit, et cette promesse fut vaine, soit qu'il l'oubliât, soit qu'il ne se souciât guère de la tenir.

CHAPITRE XXIX.

Du funeste accident qui arriva trois mois après au palais épiscopal; du changement qu'il y produisit; et du parti que prit Estevanille par le conseil de Vanegas.

Nous menions à l'évêché la vie du monde la plus heureuse. Aucune division parmi les domestiques; ce qui est bien extraordinaire dans les grandes maisons où règne ordinairement l'ennui. Nos jours enfin s'écouloient dans la joie, lorsqu'un triste événement y vint répandre la consternation. Monseigneur tomba malade. Nous espérâmes d'abord, malgré son grand âge, que sa maladie n'auroit point de suites fâcheuses, et les médecins nous l'assurèrent. Cependant, fiez-vous aux pronostics de ces docteurs; ils expédièrent le prélat même avec tant de promptitude, qu'ils ne lui laissèrent pas le temps de faire son testament; ce qui mit au désespoir les domestiques, et particulièrement ceux qui étoient le plus en droit d'attendre des récompenses. Leurs larmes furent essuyées par don Christoval, qui, se trouvant unique héritier de l'évêque, eut la générosité de leur promettre des pensions; mais, malheureusement pour

eux, il n'eut pas le temps de tenir sa promesse; car peu de jours après les funérailles de son oncle, étant allé à la chasse, il eut le malheur de tomber de cheval, et il se blessa de façon qu'il ne vécut pas deux heures après sa chute. La veuve de ce jeune seigneur reconnut, à la vérité, leurs services, mais ce fut par des présents qui les dispensoient d'avoir beaucoup de reconnoissance, tant ils étoient modiques.

Pour moi, je fus si sensible à la perte de mon cher maître, que, dans l'excès de ma douleur, je fus tenté de me jeter dans le grand couvent de l'ordre de Saint-François, et d'y prendre l'habit. Heureusement Vanegas, que je consultai sur ce beau dessein, m'en détourna sans peine, en me représentant que le cloître n'étoit pas mon élément. Je vous connois, me dit-il, vous êtes naturellement volage et léger; vous ne serez pas sitôt novice, que vous vous dégoûterez de la vie monacale, sans que le bon exemple des moines soit assez puissant pour tourner votre ennui en vocation. Je vous conseillerois plutôt, ajouta-t-il, d'aller à Murcie, pour voir dans quel état sont vos parents, et surtout votre oncle, maître Damien Carnicero, qui a élevé votre enfance. Suivant ce que vous m'avez dit de lui, il doit avoir amassé de grands biens depuis que vous l'avez quitté, et vous ne tarderez peut-être pas à recueillir sa succession. Mettons les choses au pis aller; supposé qu'il soit mort, étant, comme vous l'avez assuré, son héritier, vous ferez rendre compte à ceux de ses parents qui se seront emparés de ses biens.

J'approuvai le conseil du chanoine, et je me disposai à le suivre. Je partis de Salamanque après lui avoir dit

adieu, et je me rendis à Madrid par la voie des muletiers. De Madrid, je pris le chemin de Cuença de la même façon, et j'arrivai, huit ou dix jours après, à la ville de Murcie, que je ne revis pas sans plaisir.

Je ne voulus point aller chez mon oncle sans avoir auparavant demandé de ses nouvelles; et pour cet effet je descendis à la première hôtellerie, où, sans me faire connoître, j'eus un long entretien avec l'hôte, qui étoit l'homme qu'il me falloit pour être parfaitement informé de tout ce qu'il m'importoit de savoir. Apprenez-moi, lui dis-je, si maître Damien Carnicero est encore au monde, et s'il est toujours chirurgien-major de l'hôpital de cette ville? Il est encore en vie, me répondit l'hôte, si l'on doit regarder comme un homme vivant un vieillard paralytique de la moitié du corps. Il ne travaille plus, et il est réduit à passer ses derniers jours sur son lit ou dans un fauteuil. Est-il riche? repris-je. Comme un juif, repartit-il; et véritablement il est impossible qu'il ne le soit pas après avoir exercé si longtemps la chirurgie, qui est un métier fort lucratif aujourd'hui, pour peu qu'un chirurgien sache le faire valoir; ce que Carnicero entend mieux qu'un autre, étant avare et charlatan. Mais, ajouta-t-il, je plains ce pauvre diable de s'être donné tant de peine pour amasser du bien : il n'a point d'enfants; il n'a pour héritiers qu'un neveu et une nièce, qui sont hors de Murcie depuis douze ou quinze ans, et dont il n'apprend aucune nouvelle. L'hôpital pourra bien profiter de leur absence.

Je jugeai, par ce discours, que je n'avois pas mal fait de revenir à Murcie; et, me hâtant de prévenir l'hô-

pital, je me rendis le lendemain matin chez mon oncle, que je trouvai alité. Il y avoit auprès de lui un vénérable religieux de l'ordre de Saint-Dominique, avec un docteur en médecine, qui tous deux étoient venus, l'un pour grossir le nombre de ses visites, et l'autre pour rendre la sienne utile à son couvent. Maître Damien n'eut pas sitôt jeté les yeux sur moi, qu'il me reconnut. Par saint Côme et par saint Damien, s'écria-t-il, voici mon neveu Estevanille, que je croyois avoir perdu. A ces mots, je m'approchai de lui et je l'embrassai avec un transport mêlé de tendresse et d'intérêt, moitié figue, moitié raisin. Je voulus ensuite lui témoigner que j'avois une extrême douleur de le trouver dans le triste état où je le voyois; mais il me coupa la parole en disant d'un ton stoïque : Ne parlons point de cela, mon neveu; ne faut-il pas que nous finissions tous tôt ou tard? Il y a soixante-douze ans que les Parques s'occupent à filer mes jours, n'est-il pas temps que leur ciseau en tranche le fil? Après avoir prononcé ces paroles, il dit qu'il souhaitoit de m'entretenir en particulier. Sur quoi le moine et le médecin se retirèrent : le premier, à ce qu'il me sembla, un peu mortifié de l'arrivée imprévue d'un héritier.

CHAPITRE XXX.

De la conversation particulière que maître Damien eut avec son neveu.

Mon oncle, se voyant seul avec moi, me dit : Hé bien, Estevanille, tu te revois enfin dans la maison où tu as été élevé. Dis-moi, mon ami, d'où viens-tu ? Rends-moi compte de ce que tu as fait depuis que tu m'as quitté. Je n'ai point oublié que tu haïssois la chirurgie, et je ne doute pas que tu n'aies embrassé une autre profession. Ce qui me fait plaisir, continua-t-il, c'est que tu ne reviens pas dans ta famille dans l'équipage de l'enfant prodigue ; et, s'il faut en croire les apparences, tu n'es pas mal avec la fortune. Non, Dieu merci, lui répondis-je : elle m'a toujours favorisé ; je suis content de ma situation ; et c'est la seule envie de vous revoir qui m'amène ici. La force du sang et la reconnoissance m'ont fait abandonner la cour du duc d'Ossone, vice-roi de Naples, pour venir vivre à Murcie avec un oncle à qui je suis si redevable. Eh ! quel emploi, répliqua maître Damien, avois-tu chez le duc d'Ossone ? J'ai d'abord été page de ce seigneur, lui repartis-je, et je suis présentement un de ses écuyers ; je lui ai demandé la permission de revenir en Espagne pour vous voir ; et son excellence, se prêtant à mon bon naturel, a bien voulu me l'accorder.

Je laisse à juger, par ce mensonge, de ceux qui

m'échappèrent ensuite dans le récit que je fis de mon histoire au bon homme ; je les entassois les uns sur les autres, et je ne disois la vérité que lorsqu'elle pouvoit me faire honneur : ce qui suppose que je ne la disois que très-rarement. En un mot, voulant passer pour homme de probité dans l'esprit de maître Damien, ou plutôt pour mieux m'assurer sa succession, je ne me fis pas un scrupule de mentir ; ce qui produisit un effet admirable. Sois le bien revenu, Gonzalez, me dit mon oncle, quand j'eus achevé mon roman ; je vois, par la manière naïve et pleine d'ingénuité dont tu viens de me détailler ton voyage d'Italie, que tu as de la morale. Je suis d'autant plus ravi de ton arrivée, que, ne sachant ce que tu étois devenu, j'allois donner, par un testament, tout mon bien aux pères de Saint-Dominique et à l'hôpital. Oui, mon enfant, j'étois près de te faire pieusement cette injustice ; mais, grâce à Dieu, qui t'a sans doute envoyé ici pour m'empêcher de la commettre, te voilà de retour dans ta famille, et des mains étrangères ne t'enlèveront pas des richesses qui t'appartiennent de droit.

A ce discours, qui m'apprenoit que je l'avois échappé belle, je saisis une main de mon oncle, et la baisant d'un air tendre et reconnoissant, je le remerciai de ses bonnes intentions. De quelque défiance qu'un testateur soit armé contre son héritier, si l'héritier sait bien se masquer, le testateur en est toujours la dupe. Ma sensibilité ne fut point suspecte au bon homme ; il en parut même touché. Gonzalez, poursuivit-il, j'ai donc dessein de te laisser tous les biens que j'ai gagnés sur le pavé de Murcie ; mais tu en profiteras tout seul, je

ne veux pas donner un *maravedis* à ta sœur Inésille : à peine avoit-elle quatorze ans, lorsqu'elle se laissa enlever par un petit officier d'infanterie, qui l'emmena en Catalogne ; je n'ai point entendu parler d'elle depuis ce temps-là, et je ne doute point qu'elle ne vive encore actuellement dans un libertinage qui déshonore la famille, et par conséquent elle n'aura aucune part à ma succession. Elle ne mérite pas que je me souvienne d'elle.

Ainsi parla maître Damien. J'avouerai qu'en bon frère, loin de prendre le parti de ma sœur, j'affectai de paroître indigné de sa conduite ; si bien que le vieillard, ayant testé peu de jours après, ne fit aucune mention de cette pauvre fille dans son testament, et me nomma son légataire universel. Il ne restoit plus à mon très-cher oncle qu'à mourir, pour mettre le comble à ses bontés ; et c'est ce qui arriva bientôt. Il partit pour l'autre monde, et je pris aussitôt, dans celui-ci, possession de tous ses effets, qui pouvoient bien valoir vingt mille ducats ; biens qu'il avoit légitimement acquis à force de griller des malades ; car le lecteur doit se ressouvenir de la méthode de cet habile chirurgien, et de quelle manière anodine il savoit guérir la migraine et l'hydropisie.

Dès que je me vis si bien en fonds, j'éprouvai l'effet ordinaire des richesses ; je devins aussi fier qu'un *contador mayor;* et, semblable au Gripus de Plaute, qui, pour avoir trouvé un trésor, renonce à la philosophie et ne veut songer qu'à se divertir, Gonzalez, me dis-je à moi-même, te voilà donc enfin dans l'opulence, et devenu ce qu'on appelle un heureux du siècle? Tu peux

présentement trancher du petit seigneur. Heureux trois et quatre fois les jeunes gens de ton humeur, qui ont des oncles ou des pères qui suent sang et eau toute leur vie pour leur laisser de quoi se réjouir! Parlez-moi de ces oncles et de ces pères-là, plutôt que de ceux qui dévorent leur patrimoine, pour prévenir leurs héritiers. Puisque tu as du bien, il ne te convient plus d'avoir des maîtres. Secoue le joug de la servitude, et fais dans le monde une figure brillante.

Je ne crois pas, ami lecteur, qu'il soit nécessaire de te dire que c'est à quoi je me déterminai. Je vendis tous mes immeubles, et les ayant convertis en belles pistoles et en doublons, je quittai le séjour de Murcie. Si tu es curieux de savoir dans quel équipage, apprends que ma suite étoit composée d'un valet monté comme moi, et d'un *moço de mulas*, qui en conduisoit une troisième chargée d'une grosse malle où étoit enfermé mon héritage. Je pris la route de Madrid, cette ville me paroissant la plus convenable à un héritier de mon espèce, je veux dire à un jeune homme disposé à se ruiner.

CHAPITRE XXXI.

De l'arrivée de Gonzalez à Madrid. Quelle personne il rencontra dans l'hôtellerie où il alla loger, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Étant arrivé à cette capitale de notre monarchie, j'allai loger auprès de la porte du Soleil, dans une hôtellerie, où la première personne que je rencontrai fut don Ramirez de Prado. Nous nous embrassâmes avec vivacité à plusieurs reprises, et nous nous témoignâmes de part et d'autre plus de joie que nous n'en avions de nous retrouver ensemble. Qui vous amène à Madrid? me dit don Ramirez; y venez-vous demeurer pour toujours? C'est mon dessein, lui répondis-je; toutes les autres villes du monde, même les capitales, ne me paroissent que des ville de province en comparaison de Madrid, qui est le séjour où tout honnête homme doit vivre et mourir. Ma réponse fit rire Prado. Il faut bien aimer Madrid, s'écria-t-il, pour en parler dans ces termes. Je conviens que c'est une ville charmante; mais convenez aussi que, pour en goûter tous les délices, il faut être dans l'opulence, car les plaisirs y coûtent plus cher qu'ailleurs. Êtes-vous en état de les acheter au poids de l'or? Non, ma foi, lui dis-je. Ni moi non plus, reprit-il; il n'y a pourtant pas long-temps que j'ai été à Salamanque recueillir une succession. Mon père m'a laissé un assez riche héritage pour pouvoir

vivre à Madrid en enfant de bonne maison; mais, entre nous, j'en ai déjà dissipé la meilleure partie; et j'étois en train de jouer de mon reste, lorsque, par le plus grand bonheur du monde, je suis tout d'un coup devenu sage. Je fis à mon tour un éclat de rire à ces paroles; et je priai don Ramirez de m'apprendre comment un jeune libertin pouvoit subitement cesser de l'être, les vieux l'étant ordinairement toute leur vie. Si vous voulez savoir, reprit-il, de quelle manière ce changement s'est fait en moi, donnez-vous la peine de monter à mon appartement, car je loge dans cette hôtellerie, je vous conterai l'histoire de ma résipiscence. Curieux de l'entendre, je le suivis jusqu'à son cabinet, où nous entrâmes; et là, nous étant assis tous deux, il commença de cette sorte.

Histoire de don Ramirez de Prado.

J'étois encore écolier pensionnaire chez le docteur Canizarez, quand je commençai à me livrer au penchant que j'ai naturellement pour les femmes. La señora Dalfa, qu'on appeloit alors par excellence dans la ville la belle veuve, s'attira mes premiers regards, moins par sa beauté, que par un talent tout particulier qu'elle avoit pour amorcer les jeunes gens, talent qu'elle avoit bien exercé du vivant du docteur en droit, son mari. Elle m'inspira beaucoup d'amour; et, si je l'ose dire, elle en prit un peu pour moi, toute coquette qu'elle étoit. J'allois chez elle quand il me plaisoit, et l'on m'y recevoit toujours bien. J'avois, à la vérité, cela de commun avec plusieurs autres grands écoliers; car l'entrée

de sa maison n'étoit pas défendue aux hommes comme celle du temple de Cérès. Mais il faut observer que la señora savoit choisir son monde. Tous ses galants, si vous m'en exceptez, avoient le gousset bien garni; c'étoient, pour la plupart, des garçons d'honnêtes familles, qui voloient leurs pères, pour se mettre en état de donner des collations à la belle veuve et à la jeune Bernardina, sa nièce, dont les appas naissants commençoient à se faire remarquer. Cette jeune fille fit bientôt des conquêtes. Quelques seigneurs, du caractère de ceux qui envoient à la découverte des mineures gentilles, sur le bruit de sa beauté, tentèrent sa vertu, et les plus généreux furent écoutés. Pour moi, quoique presque toujours sans argent, je ne laissois pas d'être souffert chez ces dames. Il est vrai que, pour suppléer à ma disette d'espèces, je leur menois de grands écoliers qui avoient de quoi payer leur écot, et j'engageois ces apprentis galants à faire chez elles de la dépense.

J'interrompis, en riant, don Ramirez en cet endroit : C'est ce que je n'ignore pas, lui dis-je, vous m'avez fait employer bien des doublons à régaler ces deux nymphes. Permettez-moi de vous dire que c'étoit faire un rôle peu convenable à un gentilhomme. C'est ce que vous devez pardonner à un écolier que sa passion rendoit capable de tout, répondit Prado. D'ailleurs, entre nous, qui peut se rappeler les actions de sa vie passée, sans sentir une secrète confusion d'en avoir commis quelqu'une de mauvaise. Il n'y a point d'homme, dit un auteur espagnol, qui, s'examinant avec une attention scrupuleuse, ne convienne qu'il a fait plus d'une action honteuse et digne d'une peine afflictive.

Je rougis en entendant ces derniers mots de don Ramirez; et je dis en moi-même : Il a ma foi raison. Quel mortel a été toute sa vie *integer vitæ scelerisque purus?* Est-ce vous, M. Estevanille? Si vous croyez l'avoir été, vous avez donc oublié de quelle manière vous vous acquittiez à Salamanque des pieuses commissions dont vous chargeoit le licencié Salablanca. Souvenez-vous de votre hydropique de l'hôpital de Murcie. C'est de lui que vous étoient venues, et vous savez bien comment, ces belles pistoles que don Ramirez vous a fait dépenser..... Vous avez bonne grâce vraiment de lui en faire un crime. N'êtes-vous pas mille fois plus coupable que lui? Je fis ces réflexions, sans interrompre Prado, qui continua de cette façon.

Le docteur Canizarez, s'apercevant que je me dérangeois, et n'en ignorant pas la cause, me fit en particulier une exhortation sensée et pathétique, pour m'engager à rompre tout commerce avec la señora Dalfa et sa nièce; mais quel en fut le fruit? Je passai trois jours sans aller chez elle, et j'y courus dès le quatrième. J'y retournai encore en dépit du docteur, qui, piqué du peu d'effet de ses remontrances, me menaça d'informer mon père de ma conduite. Il poussa les choses plus loin : il effectua cette menace; et peu de temps après je reçus une lettre de Corita, par laquelle don Baltazar de Prado, mon père, m'ordonnoit de me rendre incessamment auprès de lui : c'étoit tout ce qu'il me mandoit. Il n'y avoit pas un mot dans sa dépêche qui marquât un père mécontent. Je lui obéis sans balancer.

D'abord que je fus arrivé chez lui, il me dit avec

douceur : Mon fils, je ne vous ai point rappelé pour vous faire des réprimandes sur le mauvais usage que vous avez fait des leçons du docteur Canizarez; vous n'ètes plus enfant, et vous savez assez de latin pour répondre aux vues que j'ai sur vous. J'ai dessein de vous faire entrer dans les bureaux du ministère : ce qui ne me sera pas difficile, ayant pour ami don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire, ou, pour mieux dire, collègue du duc de Lerme; je lui ai déjà fait savoir que je me proposois de vous envoyer à Madrid sous ses auspices, et il m'a fait réponse qu'il vous recevroit comme le fils de son meilleur ami. Au reste, don Ramirez, ajouta mon père, je ne prétends pas forcer votre inclination : si vous avez de la répugnance à remplir un poste de commis, si vous aimez mieux une place dans la garde allemande, don Rodrigue, qui en est le capitaine, pourra vous en faire obtenir une; mais consultez-vous bien avant que vous embrassiez l'un de ces états.

Deux mois après que mon père m'eut parlé de cette sorte, je partis pour Madrid, où mon premier soin fut de m'aller présenter au seigneur don Rodrigue de Calderone, qui n'eut pas sitôt lu une lettre que je lui remis de la part de don Baltazar, qu'il me fit un accueil gracieux, quoique ce soit un homme froid et plein de fierté. Mon enfant, me dit-il, à quoi vous destinez-vous? Que voulez-vous devenir? Je lui répondis que je n'avois pas encore pris de résolution là-dessus. Hé bien, répliqua-t-il, venez me revoir lorsque vous vous serez déterminé à quelque chose, et soyez persuadé que vous me trouverez disposé à vous prêter la main;

c'est ce que vous pouvez mander au seigneur don Baltazar, mon ancien ami.

Charmé d'avoir été si bien reçu d'un homme qui pouvoit tout, pour ainsi parler, je m'attachai à observer les commis des bureaux de la cour et les officiers de la garde allemande, pour voir de quel côté mon cœur pencheroit. Les airs différents de ces messieurs flattèrent également ma vanité. En voyant les uns faire les petits ministres, je me sentois tenté d'être commis; et quand je voyois les autres trancher des officiers généraux, je me déclarois pour eux. Je demeurai assez long-temps irrésolu; mais enfin l'état militaire prévalut. Lorsque j'eus pris mon parti, j'en informai don Rodrigue, qui me promit une enseigne, et qui me la fit donner deux mois après.

Je ne me regardai plus alors comme un écolier, quoique je ne fusse pas plus raisonnable. Je recherchai l'amitié de nos officiers, qui pour la plupart se prêtèrent aux démarches que je fis pour me faufiler avec eux. Je fréquentois, entre autres, un lieutenant nommé Steinbach; et la conformité de nos inclinations nous lia peu à peu si étroitement, que nous devînmes inséparables. Steinbach étoit un garçon de vingt à vingt-huit ans, fort bien fait de sa personne, et qui joignoit à beauoup d'esprit, de la valeur et de la probité. Comme je n'avois pas encore achevé mon quatrième lustre, un pareil ami auroit été pour moi une espèce de Mentor, s'il n'eût pas eu lui-même besoin d'un gouverneur; mais il avoit, aussi bien que moi, des passions vives; et, s'il se fût mêlé de me conduire, j'aurois été un aveugle mené par un autre. Nous aimions tous deux les plaisirs,

et nos pères nous envoyoient assez d'argent pour y fournir; Steinbach surtout recevoit souvent d'Allemagne, son pays, des lettres de change qui le mettoient en état de donner des fêtes aux dames.

Don Ramirez, me dit-il un jour, j'ai découvert un trésor; je veux vous introduire dans une maison où vous verrez deux Génoises jeunes et jolies : ce sont deux sœurs qui vivent sous la conduite d'une tante, qui s'est venue établir depuis peu à Madrid avec elles. A peine eut-il achevé ces derniers mots, que je le pressai de me mener chez ces Génoises. Il ne put s'empêcher de rire de mon impatience; et, cédant volontiers à mon empressement, il m'y conduisit. Dès que la tante s'offrit à mes yeux, je crus voir la señora Dalfa, tant elle lui ressembloit. Elle me parut aimable; je la regardois avec plaisir, quand dona Théodora et dona Inès, ses nièces, se montrèrent avec tous leurs charmes. Moment malheureux pour la tante, qui perdit aussitôt le droit d'attirer mon attention. Je n'eus plus d'yeux que pour ces deux jeunes beautés, dont l'éclat m'éblouit. Elles firent l'une et l'autre une vive impression sur moi. Dona Théodora, qui est l'aînée, me frappa par un extérieur sage et modeste, et je fus enchanté de la vivacité de la cadette. Nous les quittâmes après un assez long entretien; et, lorsque nous fûmes dans la rue, Steinbach me dit : A laquelle de ces deux sœurs donneriez-vous la préférence? Mon ami, lui répondis-je, vous me faites une question qui m'embarrasse. Je trouve ces dames si aimables, que s'il me falloit prononcer entre elles, je ne sais pour laquelle je me déclarerois. Cependant si j'étois absolument obligé de faire un choix, ce seroit à Théodora que je rendrois les armes.

Et moi, s'écria l'Allemand, j'adresserois mes vœux à dona Inès; non que je la croie plus digne d'être aimée que sa sœur, mais un certain je ne sais quoi m'incline pour elle. Il me vient une idée folle, ajouta-t-il en riant de toute sa force; voulez-vous que nous la suivions pour nous divertir? Faites votre cour à dona Théodora, et moi je vais m'attacher à dona Inès. Consacrons-nous au service de ces belles Génoises, faisons les amants passionnés, et n'épargnons rien pour leur faire agréer nos soins: elles méritent bien que nous les mettions au nombre de nos conquêtes.

Je donnai tête baissée dans ce projet extravagant, et nous en commençâmes l'exécution dès le lendemain l'après-midi. Nous débutâmes, en entrant chez les Génoises, par adresser poliment à la tante des discours flatteurs; ensuite, assiégeant nos princesses, nous nous mîmes auprès d'elles à faire les doucereux, rôles que nous jouâmes parfaitement l'un et l'autre, Steinbach étant acccoutumé à fréquenter des filles de théâtre, et moi tout fraîchement sorti de l'école de la señora Dalfa. Nous fîmes succéder aux lieux communs une collation composée de fruits et de liqueurs, qu'elles n'acceptèrent qu'après bien des façons. Enfin, nous passâmes l'après-dînée à faire les agréables, puis nous nous retirâmes.

En retournant au logis, mon ami et moi, nous nous demandâmes réciproquement si nous nous flattions d'avoir fait sur nos maîtresses une tendre impression. Pour moi, dit Steinbach, j'ai eu affaire à une rieuse qui n'a fait que se moquer de tout ce que je lui ai pu dire. Il ne m'a pas été possible d'obliger cette jeune folle à m'écouter sérieusement. Et moi, lui dis-je, avec toute

ma rhétorique, je ne suis pas plus avancé que vous. Théodora, pendant notre entretien, a paru ne faire aucune attention à mes discours; elle a gardé un silence glacé : ce n'est peut-être qu'une feinte; mais je n'en puis tirer un bon augure; et si vous m'en croyez, nous en demeurerons là : nous avons entrepris un siége de trop longue durée. Il ne faut pas sitôt nous décourager, reprit l'Allemand : la manœuvre ordinaire des femmes qui veulent enflammer les hommes est de paroître insensibles à leurs premiers empressements. Continuons, et fiez-vous à la parole que je vous donne, que nous verrons bientôt nos petites Génoises changer de note.

Cela ne manqua pas d'arriver. De jour en jour elles se montrèrent plus traitables. Dona Inès prêta peu à peu une oreille attentive aux fleurettes de Steinbach, et la froide Théodora devint sensible aux miennes. Quoique ce changement pût être attribué à la dépense que nous commençâmes à faire pour elles, et aux présents que nous leur envoyâmes, nous fûmes assez vains pour en faire honneur à notre mérite. Mais ce qu'il y eut de malheureux pour nous dans cette affaire, c'est qu'en voulant inspirer de l'amour à nos Génoises, nous en conçûmes pour elles un véritable. Cela devint sérieux. Dona Inès prit insensiblement tant d'empire sur Steinbach, qu'il ne put se défendre de lui promettre de l'épouser; et dona Théodora, voulant m'obliger à faire avec elle la même sottise, ne cessa de me tourmenter. Je tins bon pendant quelques jours; mais elle m'y détermina par les pleurs que ma résistance lui fit verser. Je lui fis donc la même promesse que mon ami avoit

faite à sa sœur. Après quoi les deux maris futurs demeurèrent maîtres du logis.

Comme nous nous mîmes sur le pied de faire toute la dépense de cette maison, nous voulûmes aussi en faire tous les plaisirs. Nous priâmes la tante de congédier deux hommes qui nous étoient suspects, un alcade de cour et un vieux commandeur, qui, sous prétexte de rendre visite à la tante, venoient cajoler les nièces. Ils n'étoient pas, à la vérité, par leur figure, de redoutables rivaux; mais nous avions appris qu'ils avoient la réputation d'être cousus de pistoles, et de les prodiguer quand ils étoient amoureux. La bonne tante, qui savoit bien ce qu'elle faisoit, nous accorda ce sacrifice. Nous lui en tînmes un fort grand compte. Vous verrez bientôt si nous n'avions pas raison d'être si reconnoissants.

Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de Corita, par laquelle on me mandoit que mon père étoit si dangereusement malade, que les médecins en désespéroient. J'allai aussitôt montrer ma lettre au seigneur de Calderone, qui parut touché de cette nouvelle, et qui me dit : Quoique le service du roi ne vous permette pas de quitter votre poste, vous pouvez vous rendre auprès de votre père ; je prends cela sur mon compte. Partez tout à l'heure ; et puisse le plaisir qu'aura don Baltazar de vous voir lui sauver la vie. De chez don Rodrigue j'allai prendre congé de dona Théodora, qui fut saisie d'une si vive douleur de mon départ, qu'elle tomba évanouie quand je le lui annonçai. Nous n'eûmes pas peu de peine, sa tante, sa sœur, Steinbach et moi, à lui faire reprendre ses esprits ; et quand nous en fûmes venus à bout, elle

poussa des cris, et répandit tant de larmes, que cela ne paroissoit pas naturel. Cependant, me sentant trop attendri par ces marques d'affliction feintes ou véritables, je m'y arrachai. Je montai promptement à cheval, et me rendis en diligence à Corita. Je trouvai don Baltazar à l'extrémité, ou, pour mieux dire, à demi mort. Il ne parloit plus, il ne connoissoit plus personne; et, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour passer, il expira dans mes bras. Je le pleurai amèrement: j'aurois été un fils bien dénaturé, si je n'eusse pas senti vivement la perte d'un père si digne d'être regretté.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, j'entrai en possession de son bien, qui étoit clair, net et affranchi de toutes dettes. Je me trouvai tout d'un coup maître de la valeur de cinquante mille écus en bons effets. Vous allez voir l'usage que j'en fis. Je donnai à ferme une terre de mille écus de rente, et je fis de l'argent comptant du reste, dans le dessein de retourner au plus tôt à Madrid pour revoir Théodora, dont je commençois à ne pouvoir plus soutenir l'absence. J'avois tant d'impatience de la rejoindre, que je m'éloignai de Salamanque sans me souvenir que je vous avois promis de vous aller dire adieu. Pardonnez-moi, de grâce, cette distraction.

En arrivant à Madrid, continua don Ramirez, avant que d'aller chez nos Génoises, je courus chez mon ami Steinbach, pour savoir comment dona Théodora s'étoit comportée pendant mon absence: Avec beaucoup de sagesse, me répondit-il, quand je lui eus fait cette question. Je n'ai pas vu un homme entrer dans sa maison; et ce qui doit vous faire bien du plaisir, c'est qu'elle n'a

pas eu un moment de joie depuis votre départ. Du moins puis-je vous assurer que toutes les fois que je l'ai vue, elle m'a paru plongée dans la plus profonde mélancolie. C'est un témoignage que je dois rendre à sa fidélité. Vous me charmez, mon ami, m'écriai-je, en m'apprenant une nouvelle si agréable. Qu'il est doux pour un amant qui se sent fortement attaché à sa maîtresse, d'être assuré qu'elle est digne de son attachement! Puisque vous êtes si content de dona Théodora, reprit mon ami, vous allez apparemment vous disposer à la prendre pour femme? Sans doute, lui repartis-je; et vous, Steinbach, n'êtes-vous plus dans la résolution d'épouser dona Inès? Pardonnez-moi, dit-il, je prétends lui garder la foi jurée, c'est ma plus chère envie.

Lorsque je me présentai devant ma Génoise, bien loin de démentir le rapport que Steinbach m'avoit fait de sa conduite, elle me donna mille marques de tendresse. Autant elle avoit paru affligée dans nos adieux, autant se montra-t-elle joyeuse de mon retour. Pour faire éclater la satisfaction que j'avois de me voir si chéri, j'entamai mon héritage en faisant des présents, non seulement à Théodora, mais encore à sa sœur, et je n'oubliai pas la tante. Par ces libéralités si bien placées, de même qu'en festins, en concerts, et en mille autres folles dépenses, je dissipai en peu de temps plus de la moitié de mon patrimoine. Je ne mettois aucun frein à mon humeur prodigue, et j'allois indubitablement m'achever de perdre, et me ruiner de fond en comble, si, par un coup du ciel, nous n'eussions pas appris, Steinbach et moi, ce qui se passoit à notre insu chez nos Génoises. La bonne tante, qui nous avoit tant fait valoir

le sacrifice de l'alcade de cour et du commandeur dont j'ai fait mention, avoit si bien pris ses mesures avec ces seigneurs, qu'elle les introduisoit souvent la nuit dans sa maison, sitôt que nous en étions sortis pour nous retirer à notre hôtellerie.

Nous approfondîmes ce rapport, qui ne se trouva que trop véritable, et nous tînmes conseil pour délibérer sur la vengeance qu'il nous convenoit de faire de ces femmes. Dans le premier mouvement, nous ne voulions pas moins que brûler leur maison, et passer nos rivaux au fil de l'épée; mais notre colère s'apaisa peu à peu; et, devenus plus raisonnables, nous jugeâmes qu'il falloit éviter l'éclat, qui ne serviroit qu'à nous donner un ridicule dans notre compagnie, et la faire rire à nos dépens. Nous prîmes donc sagement le parti de ne nous pas vanter de cette aventure, et de punir, par le mépris, la perfidie de ces friponnes.

Don Ramirez de Prado acheva son récit dans cet endroit, et me dit ensuite : Que les femmes sont difficiles à connoître! Qui auroit cru ces Génoises capables de nous jouer un pareil tour? Ah! les friponnes! Encore suis-je trop heureux d'avoir sauvé ma terre de mille écus de rente; car si leur fourberie n'eût pas été découverte, elles ne m'auroient pas laissé une pistole. Cette aventure, poursuivit-il, me fit faire bien des réflexions, et fut cause que je résolus de renoncer à la galanterie. Depuis ce temps-là je mène une vie réglée, et ma bourse s'en trouve bien. Et votre ami Steinbach, lui dis-je, est-il aussi devenu sage? Je n'en sais rien, répondit Prado; il y a trois semaines qu'il est parti pour l'Allemagne. Je n'ai point encore reçu de ses nouvelles; mais il m'a juré

cent fois qu'il sera toute sa vie en garde contre l'amour, qui lui paroît un gouffre de malheurs. Je vous conseille, ajouta-t-il, de suivre notre exemple, si vous avez du bien. Il vaut mieux ménager son argent que de le jeter dans ce gouffre-là.

CHAPITRE XXXII.

Avec quels cavaliers Gonzalez soupa ce soir-là, et du démêlé qu'il eut avec des convives.

Nous allions, don Ramirez et moi, continuer notre conversation, si l'hôte ne fût pas venu nous interrompre, pour nous avertir que les cavaliers qui soupoient ordinairement chez lui étoient déjà dans la salle, et qu'on serviroit dans un instant. Prado lui demanda si don Gaspard de Messagna y étoit. Il vient d'arriver tout à l'heure, lui répondit l'hôte. Tant mieux, reprit mon ami, nous souperons avec un original qui nous réjouira. Gonzalez, ajouta-t-il, en m'adressant la parole, préparez-vous à voir un fat enflé d'orgueil; c'est un petit *hidalgo* des environs d'Alcala, qui n'a pour tout bien que sa chaumière, et trois arpents de terre tout au plus. Fier de la possession d'un si beau domaine, il se croit aussi riche qu'un grand; et si par hasard en se promenant autour de sa masure, qu'il appelle effrontément son château, il rencontre des chasseurs, il leur dit: Messieurs, prenez garde au moins de chasser sur mes terres. Ce fat, poursuivit Prado, ne parle que de sa noblesse :

il se dit descendu du roi Pelage, et se vante d'être parent ou allié des plus grands seigneurs de la monarchie.

Ce discours me donna quelque envie de voir don Gaspard de Messagna. Nous descendîmes, don Ramirez et moi, dans la salle, où nous trouvâmes dix ou douze cavaliers assemblés. Nous nous saluâmes les uns les autres, et nous nous mîmes à table aussitôt qu'on eut servi. Je m'assis auprès de Prado, et je commençai à parcourir des yeux la compagnie, qui me parut de la marchandise bien mêlée; ce qui ne m'étonna point dans le lieu où nous étions. Un petit homme d'assez mauvaise mine, s'étant attiré mon attention par quelque chose de grotesque et de ridicule que je trouvai dans sa personne, me fit soupçonner que c'étoit don Gaspard; et sitôt qu'il ouvrit la bouche pour parler, il tourna mon doute en certitude. Messieurs, nous dit-il, en nous apostrophant tous, je crois que vous ne serez pas fâchés que je vous apprenne ce que j'ai entendu dire ce matin au lever du roi. Un grand de la première classe, mon parent et mon ami, est venu m'aborder, en me disant d'un air mystérieux : Cousin, je suis bien aise de vous rencontrer ici, pour vous faire part d'une nouvelle qu'on ne débite point encore. A ces mots, il m'a tiré à l'écart, et m'a dit à l'oreille : D'Ossone est rappelé de son gouvernement de Naples; il a ordre de se rendre incessamment à la cour pour se justifier des fautes qui lui sont imputées; il est accusé d'avoir diverti les deniers royaux, et de je ne sais combien d'autres crimes, dont le moindre suffit pour le perdre; je doute qu'il se tire d'affaire avec honneur. Voilà mot pour

mot ce que m'a dit mon parent, et je vous avouerai que je pense comme lui : je ne crois pas que d'Ossone en soit quitte pour la perte de son emploi; il a commis certaines actions dont on pourra bien lui demander raison dans ce monde, en attendant qu'il en rende compte dans l'autre. Si l'on vient à lui faire son procès, je ne réponds pas de sa vie.

Je ne sais pourquoi je ne pus entendre parler du duc d'Ossone dans ces termes, sans me sentir enflammé de colère; car enfin ce vice-roi me devoit être fort indifférent après ce qui s'étoit passé entre nous deux à Palerme. J'aurois même été très-excusable si je l'eusse haï. Cependant je ne pus m'empêcher de prendre feu pour lui, comme si les grands avoient le privilége d'être toujours chers à leurs anciens serviteurs, quelque sujet de mécontentement qu'ils puissent leur avoir donné. J'interrompis brusquement Messagna. Monsieur, monsieur, lui dis-je, mesurez mieux vos paroles : sachez que le duc d'Ossone est un des plus grands hommes du siècle : demandez aux Siciliens, qu'il a gouvernés avant les Napolitains, quelle opinion ils ont de ce seigneur! ils vous diront tous que c'est un héros qu'ils regrettent encore tous les jours.

Don Gaspard, à ces mots, me regardant d'un air fier et méprisant, me répondit : Je ne m'attendois pas à trouver ici un défenseur d'Ossone. Vous êtes apparemment, l'ami, payé pour dire du bien de ce héros? Et vous, lui repartis-je, vous n'avez pas besoin de l'être pour en dire du mal. Qui que vous soyez, reprit l'*hidalgo*, vous êtes bien hardi d'oser me contredire. Vous l'êtes bien davantage, vous, lui dis-je, de tenir de pareils

discours d'un vice-roi, qu'un petit noble à chaumière doit respecter. Vous êtes un insolent, s'écria don Gaspard, d'un air fanfaron : si la considération que j'ai pour la compagnie ne me retenoit pas, je vous apprendrois à vous jouer à un homme de ma qualité. Qui? vous, m'écriai-je à mon tour, en me levant avec fureur : je vous mets au pis. Sortez tout à l'heure, si vous l'osez. Messagna fit mine d'accepter mon défi, et de vouloir sortir; mais toute la compagnie, s'entremettant de notre querelle, nous obligea de reprendre nos places.

Mes lecteurs peut-être seront étonnés de me voir montrer tant de courage à Madrid, après en avoir fait paroître si peu à Florence dans l'affaire de Roger Matadori. Mais, disons tout : outre que je me sentois appuyé d'un officier de la garde allemande, je ne croyois pas don Gaspard plus brave que moi : je me connois en poltrons; je voyois, à sa contenance, que je lui faisois peur.

Lorsque nous fûmes remis à table, mon ennemi et moi, nous affectâmes de nous lancer réciproquement des regards furieux, ainsi que deux combattants qu'on a séparés malgré eux, et qui ne demandent qu'à se rejoindre. Enfin, après le souper, toute la compagnie se leva pour s'en aller. Don Gaspard sortit de la salle en me menaçant du doigt, et je répondis à ses menaces de la même façon. Ce qui fut cause que quelques convives, craignant que je ne le suivisse, le conduisirent jusque chez lui pour prévenir tout accident; et don Ramirez, frappé de la même crainte, ne voulut pas me quitter que je ne fusse retiré dans mon appartement. Une action équivoque donne souvent de la réputation. Ce différend

me fit passer pour un homme de cœur dans l'esprit de Prado et de tous ceux qui en avoient été témoins. Mais comment n'y auroient-ils pas été trompés? Je crus bien moi-même être devenu courageux. Je ne reconnus mon erreur que quelques heures après que je fus couché, et que, ne pouvant dormir, je m'occupai de cette aventure. Ne faut-il pas que je sois fou, disois-je, pour avoir pris si chaudement le parti d'un seigneur dont je n'ai pas sujet de me louer? Je pourrai peut-être bien m'en repentir. Messagna, qui me paroît lâche, ne l'est peut-être pas. Qui m'assurera que, dans ce moment, il ne se propose point de me faire un appel? Peut-être a-t-il formé ce dessein. Ah! si je le savois, je me leverois tout à l'heure et m'éloignerois de Madrid; aussi bien je ne me suis pas encore défait de tout mon équipage; il me reste une bonne mule.

Je passai la nuit dans une étrange inquiétude; mais Prado vint m'en tirer le lendemain matin, et rendit mon esprit plus tranquille, en m'apprenant une nouvelle qui me causa plus de joie que je n'en fis paroître. Don Gaspard, me dit-il, a regagné sa chaumière dès la pointe du jour, sans s'embarrasser de ce qu'on pourra dire de son départ. Avouez qu'il y a de grands lâches? Vous l'effrayâtes hier au soir, ajouta don Ramirez, par l'échantillon de valeur que vous lui donnâtes. Il n'a pas demandé son reste. Vive Dieu! Il a promptement repris le chemin de ses terres. En achevant ces paroles, mon ami fit des éclats de rire, qu'il auroit sans doute redoublés à mes dépens, s'il eût su que mon ennemi, en prenant la fuite, n'avoit fait que me prévenir. C'est ce que ma vanité se garda bien de lui apprendre. Au contraire,

j'affectai de rire avec lui; mais, à dire vrai, ce ne fut qu'un ris forcé; car je ne pouvois en conscience me moquer de Messagna, sans me moquer aussi de moi-même.

CHAPITRE XXXIII.

Gonzalez veut aller au léver du roi; mais il rencontre don Enrique de Bolagnos, son ancien maître, qui l'emmène chez lui. De la réception que ce cavalier lui fit, et du nouveau registre qu'il lui montra.

Don Ramirez, étant de garde ce jour-là, me quitta pour aller s'acquitter de ses fonctions, et moi je sortis de l'hôtellerie peu de temps après, dans l'intention de repaître mes yeux du plaisir de voir le nombreux concours de seigneurs qui vont tous les matins au lever du roi. J'étois fort proprement vêtu, et je pouvois me vanter d'avoir assez bonne mine pour éviter les brocards que les plates figures ont coutume de s'attirer.

Comme j'étois près d'entrer dans le palais, je rencontrai un cavalier qui en sortoit, et que je reconnus pour don Enrique de Bolagnos, mon ancien maître. Il y a des ex-laquais glorieux qui rougissent, et ne revoient qu'avec peine les personnes qu'ils ont servies. Pour moi, loin de ressembler à ceux-là, je m'avançai vers don Enrique, que je saluai d'un air aisé, mais respectueux. Il me remit d'abord, tout changé que j'étois en une autre figure; et, m'adressant la parole en sou-

riant : Estevanille ici ! me dit-il. Hé ! depuis quand es-tu à Madrid ? Depuis hier, lui répondis-je. Vous vous imaginiez que j'étois encore au service du duc d'Ossone, n'est-ce pas ? Non, reprit-il. Dans le temps que tu abandonnas la Sicile, mon ami Quivillo me manda comment et pourquoi tu avois eu le malheur d'encourir la disgrâce de ce vice-roi. Mais, ou les apparences sont bien trompeuses, ou tu es aujourd'hui dans une agréable situation. Les apparences, repartis-je, ne vous trompent point : ma fortune n'a jamais été dans un si bon état, grâce à feu mon oncle le chirurgien, qui m'a laissé, par un bon testament, de quoi pouvoir me passer de maître le reste de mes jours.

A ces mots, le seigneur de Bolagnos, changeant de ton, me dit d'un air sérieux : Monsieur Gonzalez, ce que vous m'apprenez me comble de joie. Je vous félicite d'un si heureux changement ; et ce qui me fait autant de plaisir que la succession de votre oncle, c'est que vous conservez toujours, ce me semble, cette précieuse gaieté dont la nature vous a avantagé. Mais, mon cher Estevanille, continua-t-il d'une manière affectueuse, nous ne sommes pas bien dans ce lieu-ci pour contenter la curiosité que j'ai de vous entretenir. Venez au logis avec moi. Nous dînerons ensemble : le voulez-vous bien ? J'avois trop de considération pour le seigneur de Bolagnos, et je me sentois trop sensible à l'honneur qu'il me vouloit faire pour m'y refuser. Il me fit monter dans un carrosse qui l'attendoit à quatre pas de nous, et il m'emmena chez lui. Quand nous y fûmes, il me dit : Çà, Gonzalez, bannissons les façons : vous n'êtes plus mon domestique, je n'ai plus d'autorité sur

vous; vivons ensemble familièrement; oublions le passé. Pourquoi l'oublier, monsieur, lui répondis-je : s'il est beau à vous d'en vouloir perdre la mémoire, je ne serois qu'un ingrat, moi, de ne m'en plus souvenir. Ma condition m'a toujours été très-douce chez vous. Pouvoit-elle ne l'être pas? me dit-il; vous me serviez avec affection. Va, mon enfant, ajouta-t-il, je ne veux garder des droits de ma supériorité passée que celui de te tutoyer par amitié.

Tels furent nos discours avant le dîner. Lorsque nous fûmes à table, il me fit cent questions sur la Sicile, et m'obligea, de fil en aiguille, à lui faire un détail circonstancié de mon voyage en Italie; ce que je fis, contre ma coutume, sans altérer la vérité. Quand, dans ma relation, je vins à parler de don Joseph Quivillo, je m'étendis avec sentiment sur le mérite de ce gentilhomme. Je me souviendrai toute ma vie, dis-je avec transport, de la douleur qu'il fit paroître dans le temps que je pris congé de lui. Il fut véritablement affligé de mon départ; au lieu que le perfide Thomas, premier valet de chambre du vice-roi, en eut une secrète joie, que je pénétrai, quoiqu'il affectât de m'accabler de caresses et de marques d'affection. Aussi puis-je vous assurer que j'ai rayé et biffé ce traître du registre de mes amis.

A ce mot de registre, don Enrique fit un éclat de rire, et s'écria : Comment donc, Gonzalez, tu n'as point encore, à ce que je vois, oublié mon registre? Il est toujours présent à ma pensée, lui dis-je, et il me préserve d'être la dupe des faux amis. Sur ce pied-là, reprit Bolagnos, j'ai donc fait encore un autre préservatif. Quand je te

montrai ce registre, tu me conseillas, s'il t'en souvient, d'éprouver aussi mes maîtresses, et c'est ce que j'ai fait. J'en suis charmé, monsieur, lui répliquai-je; voilà ce qui s'appelle faire des livres utiles au public, et travailler pour le bien de la société. J'espère que vous voudrez bien en faire part à vos amis; pardonnez-moi, s'il vous plaît, cette expression. Il ne fit que sourire de ma familiarité; puis se levant de table, il me fit signe de le suivre, et il me conduisit à sa bibliothèque. Là, prenant un registre de la même forme, mais moins gros que celui de ses amis, il me le mit entre les mains, en me disant : Voici la liste des dames que j'ai servies depuis la première jusqu'à la dernière. Il y en a, comme vous voyez, un assez grand nombre; ce qui suppose que j'ai commencé de bonne heure à me consacrer au service du beau sexe. Véritablement, avant que j'eusse atteint l'âge de puberté, j'avois déjà fait plus d'un sacrifice à l'amour.

J'ouvris le registre, et m'arrêtant au frontispice, j'y vis en gros caractère le nom de *dona Clara de Cespedez.* Cette dame, dis-je à don Enrique, est apparemment l'étrenne de votre cœur. Oui, répondit-il, c'est ma première passion. Je n'avois pas treize ans accomplis, lorsque je fis connoissance avec dona Clara, qui étoit à peu près de mon âge : comme nos parents étoient voisins et bons amis, j'entrois tous les jours librement chez elle, et l'on nous laissoit jouer ensemble sans façon. Nous leur paroissions des enfants sur lesquels il n'étoit pas encore temps d'avoir l'œil; et cependant nous commençions à mériter qu'on prît garde à nous. La nature, qui nous rendoit déjà capables de sentir de l'amour,

nous apprit bientôt à l'exprimer; mais dona Clara ne sut pas plus tôt parler le langage des amants, que la volage écouta un autre que moi. Ce qui fait bien voir qu'il y a dans les femmes un germe d'inconstance et d'infidélité qui se produit tôt ou tard. C'est donc, lui dis-je, cette dona Clara qui vous a trompé la première? Voyons une autre trompeuse. En disant cela, je tournai le feuillet, et le nom d'Estelle, surnommée *Boquita*, s'offrit à mes yeux.

Cette Estelle, me dit don Enrique, a été ma seconde inclination. Une taille majestueuse, un port de reine, des yeux plus étincelants que les étoiles, avec une petite bouche qui ressembloit à un bouton de rose, et qui lui fit donner le surnom de *Boquita*, me mirent au nombre de ses soupirants. Je lui déclarai ma passion; j'eus le bonheur de lui plaire; elle me l'avoua. Nous voilà d'accord : je m'apprête à l'épouser; il survient un bourgeois millionnaire qui lui propose de l'associer à ses richesses. Elle le prit au mot, et me devint infidèle.

La dame que j'ai aimée immédiatement après Estelle, continua Bolagnos, n'a pas mieux payé ma tendresse; c'est dona Eugenia d'Alvarade : j'adorais celle-ci; elle m'avoit enchanté par une figure toute gracieuse et par un esprit supérieur. Comme je n'étois pas un parti à dédaigner pour elle, j'eus le plaisir de lui faire agréer mes soins. Nous nous promîmes une foi mutuelle; mais, à la veille du jour fixé pour notre hyménée, un grand seigneur l'enleva; et, ce qui fut un coup de foudre pour moi, j'appris qu'Eugénie, éblouie de la qualité de son ravisseur, avoit consenti à l'enlèvement. C'est ainsi

qu'Estelle et Eugénie me sacrifièrent, l'une à son avarice, et l'autre à son ambition.

Je fus si vivement piqué de la trahison de ces deux dames, poursuivit-il, que je jurai de ne plus aimer. Je gardai mon serment pendant six mois, sans être tenté de le violer. Je m'applaudissois de la tranquillité dont mon cœur jouissoit, ou plutôt je croyois que trois passions consécutives avoient épuisé sa sensibilité. Quelle erreur! Je ne vis pas sitôt dona Helena Pacheco, que je me sentis embraser d'un feu plus ardent que ceux dont j'avois brûlé auparavant. Je forme le dessein de plaire à ma belle Hélène; je la dispute à vingt rivaux : elle me les sacrifie tous; nous convenons de nos faits, et les préparatifs de nos noces se font. Mais, pendant ce temps-là, ma future rêve, en dormant une nuit, qu'elle me voit aux pieds d'une jolie dame qui me laisse prendre des libertés. Elle se réveille en sursaut, et demeure frappée de ce songe chimérique, qu'elle regarde comme un avis secret que le ciel lui donne de ne pas lier sa destinée à la mienne. Vous vous imaginez sans doute qu'elle revint enfin de ce déréglement d'esprit; point du tout; ni ses amies ni moi, nous ne pûmes jamais détruire sa prévention capricieuse et ridicule; et notre mariage se rompit.

Je ne pus m'empêcher de rire de ce trait de femme fantasque, et je m'attendois à me réjouir des manières différentes dont les autres maîtresses de don Enrique lui avoient manqué de foi; mais il arriva deux cavaliers de ses amis, ce qui l'obligea de remettre le registre à sa place, n'étant pas homme à montrer, comme un auteur, ses ouvrages à tout le monde.

CHAPITRE XXXIV.

Qui étoient ces deux cavaliers, et ce qui les amenoit chez le seigneur de Bolagnos.

Ces cavaliers étoient tous deux chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques, et grands nouvellistes. Ne voulant pas apparemment parler à Bolagnos devant un homme qu'ils ne connoissoient point, ils le tirèrent à part, et lui dirent quelque chose à l'oreille. Alors, me croyant de trop dans la compagnie, je pris congé de don Enrique, qui ne me laissa pas sortir sans m'inviter à retourner au plus tôt chez lui.

Quand je fus dans la rue, je fis une observation qui me parut importante. Je m'aperçus que les bourgeois, assemblés par pelotons, s'entretenoient tout bas d'un air échauffé et mystérieux. Cela me fit juger que quelque grand événement venoit ou étoit près d'arriver. Étant de retour à mon hôtellerie, je demandai à mon hôte s'il savoit pourquoi le peuple sembloit s'émouvoir : C'est, répondit-il froidement, qu'il vient de se répandre dans la ville un bruit qui intéresse tous ceux qui aiment la nouveauté. On dit que le duc de Lerme va perdre sa place : les uns en sont fâchés, et les autres s'en réjouissent. Pour moi, je souhaite que ce ne soit qu'un faux bruit ; car j'entends dire plus de bien que de mal de ce premier ministre ; mais quand on en diroit plus de mal que de bien, il faut s'en tenir à ce qu'on a, de crainte de pis.

Pendant que mon hôte parloit de cette sorte, je disois en moi-même : Voilà donc la cause de la visite des chevaliers de Saint-Jacques ; ils sont venus pour dire cette nouvelle à don Enrique, et pour faire ensuite avec lui là-dessus des raisonnements politiques. L'arrivée de don Ramirez me confirma dans mon opinion. Cet officier revenoit de la ville ; il avoit l'air sombre et rêveur. Vous avez quelque chose, lui dis-je ; on vous a mis en mauvaise humeur. Au lieu de me répondre, il m'emmena dans son appartement, où, m'ayant fait asseoir, il prit un siége, et se mit auprès de moi en poussant un profond soupir. Qu'avez-vous donc ? lui dis-je encore. Vous m'alarmez ; on diroit que vous avez appris quelque nouvelle désagréable. On diroit la vérité, me répondit Prado : on vient de m'en dire une qui m'a donné la plus rude atteinte. J'ai été chez don Rodrigue de Calderone, et j'y ai trouvé tous ses domestiques dans la consternation : pour en savoir la cause, je me suis adressé à un vieux valet de chambre, qui est le confident de son maître, et dont j'ai gagné l'amitié.

Mon ami, lui ai-je dit, peut-on vous demander le sujet de la tristesse que je vois régner dans cette maison ? Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui la regarde. Ah ! seigneur don Ramirez, m'a-t-il répondu d'un ton qui rendoit témoignage de l'affliction dont il étoit saisi, tout est perdu ! Le duc de Lerme ne tient plus le timon de la monarchie. O ciel ! me suis-je écrié à ces paroles, que m'apprenez-vous ? Se peut-il qu'il n'ait plus la faveur du prince ? Cela n'est que trop véritable, a repris le valet de chambre ; et ce qui étonnera la postérité, c'est que sa disgrâce est l'ouvrage de son propre fils. Le

duc d'Uzède, que la haine et l'envie arment contre son père, et qui depuis long-temps ne songe qu'à le détruire dans l'esprit du roi, dont il est favori, a trouvé moyen d'en venir à bout, puisque le monarque, par un billet écrit de sa propre main, ordonne au duc de se retirer dans tel endroit d'Espagne qu'il lui plaira, pour y jouir en repos des bienfaits qu'il a reçus de sa main libérale. Voilà ce qui nous consterne tous dans cette maison; car vous n'ignorez pas que la chute du seigneur don Rodrigue de Calderone est attachée à celle du duc de Lerme.

Pour consoler le valet de chambre, poursuivit don Ramirez, et pour le flatter de quelque espérance, je lui ai dit : Mon ami, malgré tout ce que vous venez de me dire, je doute encore du malheur du premier ministre; l'ascendant qu'il a sur le roi rend sa disgrâce incertaine. C'est un esprit plein de ressources; s'il est menacé de quelque orage, il est assez habile pour le détourner; peut-être même qu'en ce moment il est mieux que jamais avec son maître.

Lorsque don Ramirez eut cessé de parler, il redevint rêveur. Je devinai bien ce qui le faisoit rêver; et entrant dans ses sentiments : Vos intérêts, lui dis-je, me sont trop chers pour vous avoir écouté avec indifférence. Mais, suivant ce que vous venez de me dire, la disgrâce du premier ministre n'est pas encore certaine; attendons, pour nous en affliger, qu'elle soit assurée : peut-être, comme vous l'avez dit au valet de chambre de don Rodrigue, le duc de Lerme a-t-il déjà regagné les bonnes grâces du roi. Je le souhaite, reprit notre officier, moins parce que je perdrois, dans le seigneur de Calderone,

un protecteur qui peut faire ma fortune, que par reconnoissance de ce qu'il a fait pour moi.

Après cet entretien, Prado, changeant de discours, me dit : Gonzalez, voulez-vous bien avoir pour moi une complaisance dont je vous tiendrai compte ? Faisons-nous servir ce soir dans mon appartement. Je suis bien aise, dans l'état où je me trouve, de ne pas souper dans la salle ; car on ne manquera pas de parler du duc de Lerme et de son secrétaire. Je pourrois entendre des choses qui me feroient moins de plaisir que de peine. Je loue votre prudence, lui dis-je ; c'est fort bien fait de prévenir le mal qui peut arriver. Peut-être, ajoutai-je en souriant, quelque nouveau Messagna donneroit-il occasion de faire pour don Rodrigue plus que je n'ai fait pour le duc d'Ossone.

CHAPITRE XXXV.

Du grand événement qui arriva peu de temps après à la cour ; des changements dont il fut suivi ; et de la séparation d'Estevanille et de don Ramirez.

La disgrâce prochaine dont tout le monde vouloit que le duc de Lerme fût menacé fit l'entretien de Madrid pendant quinze jours au bout desquels insensiblement on discontinua d'en parler. On ne douta pas même que ce ne fût un bruit sans fondement, quand on sut que ce ministre assistoit comme à l'ordinaire au conseil tous les jours, et donnoit audience. Mais environ deux mois

après, le bon roi Philippe III, dont la santé depuis long-temps étoit très-mauvaise, tomba malade et mourut; et l'on apprit que le prince, son fils, en prenant sa place, avoit choisi pour son premier ministre don Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, son favori.

Le peuple, ami des choses nouvelles, se réjouit de ce changement; mais tous les partisans de la maison de Sandoval en furent bien mortifiés, de même que ceux qui, comme don Ramirez, s'intéressoient pour don Rodrigue de Calderone. Pour moi, qui ne perdois ni ne gagnois rien à tout cela, je voyois de sang-froid toutes ces révolutions. Il m'étoit indifférent que ce fût le duc de Lerme ou le comte d'Olivarès qui gouvernât la monarchie. J'étois fâché seulement que mon ami Prado, ne pouvant plus compter sur don Rodrigue, perdît la meilleure corde de son arc.

Le nouveau premier ministre, de la façon dont on en parloit, fit juger qu'il établiroit bientôt son ministère sur les ruines du précédent. Il commença par écarter de la cour les personnes qui lui donnoient de l'ombrage, et à mettre dans les postes importants celles qu'il croyoit véritablement dans ses intérêts. Calderone fut un des premiers qui furent déplacés. On le dépouilla de tous ses emplois, et on le congédia. Vous me direz qu'ayant autant de bien qu'il en possédoit, il avoit de quoi se consoler de sa disgrâce. Aussi se retira-t-il assez satisfait à Valladolid, lieu de sa naissance, s'imaginant qu'on l'y laisseroit jouir tranquillement des richesses immenses qu'il avoit, disoit-on, amassées par les plus mauvaises voies. Mais à peine y fut-il arrivé, que la cour nomma des commissaires pour connoître des crimes dont il étoit

accusé, et ses juges, après un long examen, lui firent trancher la tête sur un échafaud.

Le comte d'Olivarès ne se contenta pas d'avoir fait périr le fidèle agent de son prédécesseur, il rechercha les personnes qui tenoient d'eux quelques postes pour les leur ôter; et cette recherche se fit avec tant d'exactitude et de soin, que don Ramirez perdit son enseigne, parce qu'on sut que c'étoit don Rodrigue qui la lui avoit fait donner. Que d'honnêtes gens eurent le même sort! Il ne demeura pas en place un partisan du dernier ministère. Prado (je dois cette justice à son bon cœur) fut infiniment sensible à la fin tragique de son bienfaiteur. Quand il auroit été son fils, il ne l'auroit pas plus vivement sentie. Il passa même les bornes de la reconnoissance, puisqu'il en eut tant de chagrin, qu'il résolut d'abandonner Madrid, comme si l'infamie du supplice eût rejailli sur lui. Mon cher Estevanille, me dit-il un jour, nous allons encore une fois nous séparer tous deux. Je retourne à Corita; je vais vivre dans ma terre en bon gentilhomme de campagne avec les mille écus de rente qui me restent de mes dissipations. Je voulus combattre son dessein; mais son parti étoit pris. Nous nous embrassâmes, et il me dit un éternel adieu.

CHAPITRE XXXVI.

De la nouvelle connoissance que fit Estevanille. Histoire de don Marcos de Girafa.

Le départ de don Ramirez m'attrista pendant cinq ou six jours. J'avois déjà mis son nom sur le registre de mes amis; et n'ayant aucun sujet de l'effacer, je sentois son éloignement. Mais comme le chagrin est incompatible avec mon humeur, il se dissipa peu à peu, et je devins plus gai que jamais. Il est vrai que je fis bientôt une nouvelle connoissance, qui m'aida fort à l'oublier. C'étoit un cavalier soi-disant gentilhomme des Asturies, et qui se faisoit appeler don Marcos de Girafa. Voici de quelle façon nous nous liâmes ensemble, cet Asturien et moi :

Il y avoit dans le quartier de la cour un café bien achalandé. C'étoit le rendez-vous ordinaire des honnêtes gens oisifs. J'y allois tous les jours. Un matin, pendant que je prenois mon chocolat, il entra un homme de très-bonne mine qui vint par hasard se placer auprès de moi. Nous liâmes d'abord conversation; et je fus bien affecté de ses discours. Il parloit avec beaucoup de grâce, de justesse et de précision; il avoit l'esprit enjoué, un peu railleur; mais il railloit agréablement, sans emporter la pièce. Comme nous avions tous deux les qualités sympathiques, nous nous attachâmes l'un à l'autre, de manière qu'en moins de huit jours

il se forma entre nous une parfaite union. Nous nous fîmes des confidences réciproques. Je lui contai mes aventures, et il me fit le récit des siennes dans ces termes :

Histoire de don Marcos de Girafa.

Don Vincent de Girafa, mon père, après avoir employé les deux tiers de sa vie et de son patrimoine au service du roi, se retira dans la ville d'Oviédo, où il épousa ma mère, dont il n'eut point d'autre enfant que moi. Quoiqu'ils fussent peu riches, ils ne laissèrent pas de m'élever assez bien. Ils me donnèrent plusieurs maîtres, et entre autres un excellent joueur de guitare, comme s'ils eussent cru que le talent de jouer de cet instrument me seroit un jour d'un grand secours. J'appris aussi la musique; et, si vous ajoutez à cela une légère teinture des belles-lettres, voilà de quoi tout mon mérite étoit composé.

Un jour, poursuivit-il, mon père m'ayant fait entrer dans son cabinet, me dit : Marcos, tu commences ta dix-septième année. Il est temps que tu prennes un parti; car je ne crois pas, mon fils, que tu veuilles vivre, comme un Sybarite, dans la mollesse et dans l'oisiveté. J'ai résolu de t'envoyer chercher fortune à la cour. Tu ne manques pas d'esprit, tu n'es point mal fait, et tu es gentilhomme. Quand on a ces trois cordes à son arc, on doit s'avancer. Fais ce qu'il te sera possible pour devenir page de quelque grand seigneur. Cela peut te mener loin. Je t'équiperai proprement, et te donnerai une cinquantaine de pistoles, pour te mettre en état

d'attendre sans impatience que tu sois placé. Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, mon dessein est-il de ton goût? Oui, mon père, lui répondis-je avec une joie dont il tira un bon augure, je partirai pour Madrid quand il vous plaira. Le cœur me dit que je n'y serai pas long-temps sans trouver quelque grand seigneur qui agrée mon attachement.

Ma réponse plut fort à mon père, qui me fit faire un bel habit, et préparer toutes les autres choses qu'il jugea nécessaires pour mon voyage; et quand le jour de mon départ fut arrivé, Marcos, me dit-il, en m'embrassant en père affectionné, va, mon enfant, que le ciel te conduise à la cour, et bénisse tes bonnes intentions. Mais j'ai un conseil à te donner, un conseil dont tu as besoin, et que je te recommande surtout de ne pas négliger : sois toujours en garde contre ton humeur enjouée; car tu es gai naturellement. Tu sais bien que tu as ce défaut là. Quelquefois même tu ris et fais rire les autres, sans songer que tu es Espagnol et noble. Défais-toi donc de cette mauvaise habitude. Sois toujours sérieux, toujours grave, quelque plaisantes choses qu'on dise ou qu'on fasse devant toi. Enfin ne perds jamais cette gravité qui nous distingue d'une manière si honorable des autres nations. Après que mon père m'eut donné cet avis important, il eut la bonté de me compter cinquante pistoles, et de me faire présent de sa bénédiction. Je pris ensuite le chemin de Madrid avec des muletiers, qui m'y rendirent en huit jours fort heureusement.

J'allai loger dans la grande rue de Tolède, dans une hôtellerie dont le maître étoit un homme de la hauteur

de Sisyphe, le nain de Marc-Antoine, ce qui lui avoit fait donner le surnom de *Monillo*, c'est-à-dire petit singe. Au reste, ce Monillo avoit l'esprit si réjouissant, que la gravité espagnole couroit grand risque de s'oublier avec lui. Pour moi, je ne pus tenir mon sérieux en voyant sa figure ; et encore moins quand je l'entendis parler, tant il pensoit et s'exprimoit comiquement. Avec tout cela, il ne laissoit pas d'être homme de bon conseil. Sitôt que je lui dis pourquoi j'étois venu à Madrid, il me prit en particulier, et me tint ce discours : Mon jeune seigneur, si vous avez envie d'être page dans une grande maison, je veux vous rendre service en vous faisant connoître un vieux bourgeois, qui ne fait point d'autre métier que de placer des domestiques qui cherchent condition, moyennant un honnête profit. Vous me ferez plaisir, lui répondis-je, de me procurer cette connoissance ; mais cela ne presse point encore. Je vous entends, reprit Monillo, vous voulez auparavant battre un peu le pavé de Madrid, et dépenser des écus qui vous pèsent dans les poches. Prenez-y garde au moins : il y a dans cette ville des gaillardes qui flairent le gousset des nouveaux débarqués. Véritablement, dès la première fois que j'allai me promener au Prado, j'y rencontrai une mignonne qu'une vieille accompagnoit. Elles m'agacèrent de façon que je ne pus me défendre de les suivre ; et qui pis est, elles m'enjolèrent si bien, que je fus obligé, peu de jours après, de prier Monillo de me mener promptement chez le vieux bourgeois dont il m'avoit parlé. Nous y allâmes, et nous le trouvâmes avec deux hommes auxquels il fallut attendre qu'il eût donné successivement audience.

Après qu'il les eut congédiés, mon petit hôte lui adressa la parole : Seigneur Cortès, lui dit-il, vous voyez dans ce jeune cavalier que je vous présente le fils unique d'un des plus anciens nobles des Asturies. Le muletier qui l'a amené d'Oviédo à Madrid me l'a dit, et c'est savoir les choses de la bouche de la vérité. Ce n'est pas un de ces misérables cadets de noblesse qui, ne pouvant subsister dans leurs chaumières, s'estiment trop heureux d'être pages dans des maisons à peine sorties de la roture; c'est un bon gentilhomme que son père envoie à la cour pour étudier le grand monde, pour s'attacher à quelque grand de la première classe, et s'en faire un protecteur qui l'aide à s'avancer. Seigneur Monillo, lui répondit le vieux bourgeois, il suffit que vous vous intéressiez pour ce jeune cavalier, je lui rendrai service. Je sais ce qui lui convient, et j'ai son affaire en main. Il faut un page au marquis d'Astorga, qui, sans contredit, est le seigneur de la cour le plus débonnaire. Voulez-vous cette place? ajouta-t-il, en s'adressant à moi. Très-volontiers, lui répondis-je; et vous n'avez qu'à me dire ce que vous exigez de ma reconnoissance. Fort peu de chose, reprit Cortès; outre que vous m'êtes présenté par le seigneur Monillo, mon ami, le poste de page n'est pas fort lucratif; ce seroit conscience de vous le faire payer bien cher, et deux doublons me suffiront.

Il n'en est pas de même, poursuivit-il, des officiers qui ont de gros gages avec le tour du bâton. Avez-vous remarqué, par exemple, les deux personnes qui viennent de sortir? Ce gros homme que vous avez vu est un maître-d'hôtel qui étoit hors de condition; je l'ai

placé chez un duc de cent mille écus de rente, et qui aime à faire bonne chère; et j'ai fait l'autre intendant d'une maison riche et chargée de dettes. Eh! combien, s'écria Monillo, avez-vous tiré de l'escarcelle de ces messieurs-là? Il en a coûté, repartit le bourgeois, deux mille écus au maître-d'hôtel, et mille pistoles à l'intendant. Par saint Mathieu, dit le nain, c'est être trop désinterressé, c'est obliger le prochain gratuitement. Tout autre que vous les auroit traités comme ils vont traiter leurs maîtres. Sur l'assurance que le vieux bourgeois me donna que dès le lendemain matin il me feroit recevoir parmi les pages du marquis d'Astorga, je lui lâchai mes deux doublons, qui faisoient presque le reste de tout mon argent, et je retournai à l'hôtellerie avec mon hôte, qui me dit, chemin faisant: Vous serez à merveille chez le marquis d'Astorga. J'ai souvent entendu parler de ce seigneur comme du plus aimable de tous les grands. C'est à vous, lui dis-je, seigneur Monillo, que j'en serai redevable, et je ne saurois assez vous en remercier.

Je me rendis donc le jour suivant chez le vieux bourgeois, à l'heure qu'il m'avoit marquée, et sur-le-champ il me conduisit à l'hôtel d'Astorga, qui m'éblouit d'abord par la magnificence que j'y vis briller, et qui me parut plutôt la demeure d'un roi que la maison d'un particulier. Mon conducteur me mena droit à l'appartement du majordome, et parla quelque temps tout bas à cet officier. Je ne sais ce qu'il lui disoit; mais le majordome, en lui prêtant l'oreille, jetoit de moment en moment les yeux sur moi, d'une façon à me faire croire qu'il n'étoit pas mal affecté de ma figure. Ce qui acheva

de me le persuader, c'est qu'après avoir écouté ce que le vieux bourgeois lui voulut dire, il m'adressa la parole dans ces termes : Mon enfant, sur le bon témoignage que le seigneur Cortès vient de me rendre de vous, je vous reçois au nombre de nos pages ; en attendant que vous en ayez l'habit, et dès aujourd'hui, vous avez, dans cet hôtel, droit de bouche à cour.

Me voilà donc arrêté pour faire les nobles fonctions de page. Mais ce qu'il y a d'enchanteur dans le service des grands, c'est qu'on n'y sent point le joug de la servitude. Je n'eus pas sitôt sur le corps la livrée d'un grand seigneur, que je me crus un homme d'importance. Je pris l'esprit de mes confrères, et je devins fier de me voir occupé de l'honneur humiliant de donner à boire. Je ne m'étonne plus si la tête tourne à des personnes du commun qui parviennent brusquement à des postes élevées, puisqu'une place de page inspiroit de l'orgueil à un gentilhomme.

Il est vrai que mon maître étoit d'un caractère si doux et si bon, que tous ses domestiques sembloient moins le servir par devoir que par inclination, tant il avoit soin d'adoucir la rigueur de leur condition servile par sa douceur et par sa bonté. Au lieu de les punir quand ils avoient fait des fautes, il prenoit leur défense, et cherchoit à les excuser. Je me souviens qu'un jour un père de famille bourgeoise vint se plaindre à lui : Monseigneur, lui dit-il, je vous demande justice ; votre secrétaire a suborné ma fille. Que voulez-vous que je lui fasse ? répondit mon maître. Mon secrétaire est Français de nation ; vous connoissez les Français ; vous savez qu'ils sont galants et accoutumés à séduire les

filles : il faut leur passer cela; mais si mon portier, qui est Allemand et sujet au vin, eût commis le crime dont vous accusez mon secrétaire, je le ferois pendre.

Enfin, le marquis d'Astorga n'étoit pas de ces seigneurs qui sont différents d'eux-mêmes d'un moment à l'autre, et avec lesquels on est obligé de bien prendre son temps pour les engager à promettre leurs bons offices; c'étoit un homme exempt de caprices, et d'une humeur toujours égale. Il recevoit poliment les personnes qui venoient lui faire quelque prière, et il leur promettoit d'un air affectueux de s'intéresser pour elles. Mais, à la vérité, dès qu'il ne les voyoit plus, il oublioit ses promesses, et n'en tenoit aucune. J'y fus attrapé moi-même. Un homme qui avoit envie d'entrer dans les bureaux du ministère m'offrit cent pistoles pour lui faire obtenir un poste de commis, par le crédit du marquis d'Astorga. J'entrepris cette affaire. J'eus la hardiesse de prier mon maître de s'employer pour l'homme que je lui nommai. Avec plaisir, mon ami, me dit ce seigneur d'un air obligeant. Je suis bien aise que tu fasses usage de la bonne volonté que j'ai pour toi. Tu peux assurer ton homme qu'il aura une place de commis incessamment. Je la demanderai pour lui au premier ministre.

Je laissai écouler plus d'un mois avant que d'oser retourner à la charge, de peur de passer pour un importun. Je me contentois de me présenter tous les jours dix fois devant monsieur le marquis, m'imaginant que mon visage et mes services parloient assez pour moi, et devoient lui rafraîchir la mémoire de ce qu'il m'avoit promis : mais, voyant qu'il ne m'en disoit pas

le moindre petit mot, et que le temps se passoit toujours à bon compte, je m'avisai un jour de lui présenter la personne à qui je voulois rendre service pour son argent, dans la pensée que cela pourroit produire un bon effet. Monseigneur, lui dis-je, voici le sujet pour qui votre excellence a bien voulu se charger de demander au ministre une place de commis. A ces paroles, mon maître, comme si je lui eusse rappelé un songe effacé de son souvenir, me dit avec une feinte surprise que je lui remettois en mémoire une chose qu'il avoit oubliée; mais qu'il répareroit sa faute la première fois qu'il verroit le duc de Lerme ou don Rodrigue de Calderone, qui étoient alors les maîtres du gouvernement.

Cette nouvelle promesse me donna une nouvelle patience : j'attendis encore un mois, après quoi, ne me voyant pas plus avancé qu'au premier jour, je me dégoûtai du service du marquis, et pris la résolution de m'attacher à un autre maître sur la parole duquel il y eût plus de fond à faire. Je communiquai mon dessein au vieux trafiquant de places de domestiques, qui, pour deux autres doublons, me fit entrer chez le comte d'Orgas, en m'assurant que ce seigneur avoit la réputation d'être esclave de sa foi, et d'aimer à faire plaisir; mais je crois devoir vous avertir en même temps, ajouta-t-il, que c'est un homme un peu singulier : il est si vif, si brusque, si emporté, qu'il reçoit ordinairement fort mal ceux qui vont le prier d'employer pour eux son crédit. Il commence par leur ôter tout espoir d'obtenir ce qu'ils demandent, et cependant il ne laisse pas de les servir. Il oblige de mauvaise grâce. Qu'importe! m'écriai-je; il oblige, et sur ce pied-là il vaut

mieux que le marquis d'Astorga, qui promet à tout le monde, et ne tient parole à personne.

Véritablement peu de jours après que j'eus changé de condition, je m'aperçus que mon nouveau maître étoit assez extraordinaire et d'un caractère bien différent de l'autre. Le marquis ne se plaignoit jamais de ses gens; qu'ils fissent bien ou mal leur devoir, il paroissoit toujours satisfait d'eux; au lieu que le comte reprenoit les siens quand ils méritoient de l'être, et les apostrophoit quelquefois durement. Quelqu'un venoit-il humblement implorer sa protection, et le supplier de parler pour lui au roi, mon maître se mettoit aussitôt en colère contre le suppliant, le grondoit, refusoit de le servir, et faisoit pourtant ce qu'il souhaitoit.

Je n'oublierai jamais, continua don Marcos, une scène dont j'ai été témoin. Une femme en deuil entra un matin dans la chambre du comte, et lui dit: Monseigneur, comme je sais que votre excellence est très-charitable, j'ose me flatter que vous serez touché de mon sort. Je suis veuve d'un officier de la garde espagnole, qui m'a laissé quatre enfants et peu de bien. Si vous vouliez avoir la bonté de demander au roi une pension pour m'aider à les... Mon maître ne lui donna pas le temps d'achever, et l'interrompant avec impétuosité: Demander, oui, demander, lui dit-il d'un ton brusque, il n'y a qu'à demander comme cela au roi des pensions pour les obtenir. Vous imaginez-vous qu'il prodigue ainsi ses grâces? Vraiment, vraiment, il a bien d'autres personnes que vous à récompenser. S'il faisoit des pensions à tous ceux qui le servent, tous ses revenus n'y suffiroient pas. Elle voulut répliquer; mais il l'interrom-

pit encore, et lui dit avec emportement : Retirez-vous, madame ; je ne me mêlerai point de cela ; je n'aime point à me charger de mauvaises commissions. En parlant de cette sorte, il acheva de s'habiller ; et, montant en carrosse, il sortit pour aller au lever du roi, laissant la veuve fort étourdie de l'accueil gracieux dont il venoit de la régaler.

Cependant, soit que cette dame ne fût pas facile à rebuter, soit que quelqu'un l'eût instruite du caractère de mon maître, elle le suivit dans l'espérance de le rejoindre et de lui parler encore une fois. Elle eut la patience de l'attendre trois heures à une porte du palais par laquelle il falloit qu'il passât pour s'en retourner au logis ; et s'approchant de lui comme il alloit remonter dans son carrosse : Eh! monseigneur, s'écria-t-elle, ayez pitié de ma famille. Allez, allez, lui répondit-il brusquement, le roi vous accorde une pension de cent pistoles.

Au reste, le comte d'Orgas étoit un aimable brutal, et le seigneur de la cour peut-être le plus généreux. Il avoit entre autres une bonne qualité qui est assez rare, c'est qu'il ne manquoit pas de faire du bien à ses domestiques au bout de quelques années de service. Il m'avoit pris en affection ; et j'aurois fait sans doute ma fortune chez lui, si je n'eusse pas eu le malheur de me battre contre un de ses gentilshommes pour une jeune soubrette de madame d'Orgas. Nous aimions tous deux la petite personne sans savoir que nous fussions rivaux ; et je ne sais lequel de lui ou de moi étoit l'amant chéri, car elle nous traitoit l'un et l'autre de façon que chacun en particulier pouvoit se flatter de l'être : mais,

quelque secrète que soit une intrigue amoureuse, elle ne l'est pas toujours. Mon rival apprit, je ne vous dirai pas comment, qu'on entendoit la nuit le son de ma guitare, et que je cherchois à plaire à Inès. Là-dessus il me fait un appel; je vole au rendez-vous. Nous mettons l'épée à la main; enfin nous nous disposions à commencer un rude combat, lorsque mon gentilhomme, suspendant tout-à-coup sa fureur, me dit : Page, écoutez-moi; je fais une réflexion qui m'arrête, et que je crois devoir vous communiquer avant que nous en venions aux voies de fait. Qu'allons-nous faire? En nous détruisant nous-mêmes, nous perdrons Inès de réputation. Est-ce là le procédé de deux Espagnols? L'honneur d'une maîtresse, fût-elle infidèle, ne doit-il pas leur être cher? Mais, que dis-je, infidèle? Je n'ai point de preuve de sa trahison! Faut-il que sur un simple soupçon je me livre à une jalouse rage? Non, sans doute, lui répondis-je, cela n'est pas raisonnable; et si vous vous repentez d'avoir été trop vif, je veux bien que nous ne poussions pas les choses plus loin : je n'ai pas une si grande envie de me couper la gorge avec vous, que je ne veuille là-dessus écouter aucune raison; et c'est assez pour moi que je vous fasse voir, en répondant à votre appel, que je suis homme à vous prêter le collet. A ce discours, mon rival, prenant un visage d'ami, me dit en m'embrassant : Don Marcos, oublions le passé; je vous demande votre amitié en vous offrant la mienne.

C'est ainsi que deux fiers ennemis, prêts à s'égorger réciproquement, se réconcilièrent de bonne foi. Cependant la cause de leur brouillerie subsistant toujours, la

guerre pouvoit entre eux se rallumer à tout moment. Mais le comte d'Orgas y mit bon ordre. Un valet de chambre du logis, qui étoit un de ces domestiques curieux qui savent tout ce qui se passe dans une maison, et qui d'ailleurs nous haïssoit, le gentilhomme et moi, ne manqua point d'informer ce seigneur de notre différend, et du sujet qui l'avoit fait naître. Sur quoi notre patron, naturellement fort sévère, nous mit à la porte tous deux, comme des perturbateurs de la tranquillité de sa maison.

Je me retirai chez mon bon ami Monillo, qui, connoissant le majordome du duc de Peñaranda, eut le crédit de me faire recevoir page de ce seigneur, qui étoit un homme de soixante et quelques années. Il n'avoit pas moins de douceur et de bonté que le marquis d'Astorga, sans avoir le défaut de ne pas tenir sa parole; mais s'il étoit exempt de celui-là, il en avoit un autre qui lui donnoit un ridicule dans le monde. Ayant toujours été galant, il ne vouloit point cesser de l'être. Amoureux d'une coquette dont il faisoit son idole, il passoit les jours entiers à lui tenir des discours merveilleux, admirant tout ce qu'elle disoit, et souvent même ce qu'elle avoit de plus défectueux dans sa personne. Il ressembloit à ce Balbinus d'Horace, qui louoit jusqu'au polype de sa maîtresse.

Vous vous imaginez bien qu'un pareil adulateur étoit fort mal payé de ses flatteries. La dame qu'il aimoit lui vendoit bien cher la complaisance de les entendre. Outre qu'elle lui faisoit faire une dépense prodigieuse, elle ne lui étoit pas scrupuleusement fidèle. Le bruit même couroit qu'elle lui donnoit plus d'un substitut,

et ce bruit n'étoit pas sans fondement; mais il ne trouvoit aucune créance dans l'esprit de mon vieux maître, qui, se piquant de faire l'amour en chevalier errant, auroit cru commettre un crime s'il eût soupçonné la vertu de sa maîtresse. Belle leçon pour les amants qui, sur des apparences le plus souvent fausses, sont en proie à la jalousie.

Le duc de Peñaranda étoit donc ainsi la dupe de sa princesse lorsqu'il me reçut à son service. Je ne tardai guère à m'attirer son affection. Page, me dit-il, dès le premier jour, votre personne me revient, et je fais choix de vous pour faire les commissions secrètes dont je vous chargerai. En même temps il me mit entre les mains un billet pour l'aller porter à sa nymphe, nommée dona Hortensia, qui demeuroit dans le voisinage de notre hôtel. Je m'acquittai de cet honorable emploi aussi bien que ceux qui l'exercent le mieux. Je présentai ma lettre de bonne grâce à la dame, qui, ne m'ayant point encore vu, me considéra long-temps avec attention; puis elle ouvrit le billet, et je remarquai qu'en lisant elle prenoit ou affectoit de paroître y prendre un extrême plaisir. On eût dit que c'étoit la tendre Florisbelle qui lisoit une lettre de son cher don Belianis. Elle tomba deux ou trois fois comme en défaillance, dans l'excès de son ravissement. Si je n'eusse pas été mis au fait par Monillo, j'aurois cru dona Hortensia folle de mon maître, tant elle savoit bien se contrefaire.

Après avoir joué ce rôle, elle en fit un autre. Page, me dit-elle, vous êtes donc au duc de Peñaranda? Je vous en félicite, mon ami; vous ne pouviez entrer au service

d'un seigneur plus aimable. Madame, lui répondis-je, quoique je n'aie l'honneur de le servir que depuis vingt-quatre heures, je me suis applaudi déjà plus d'une fois d'avoir trouvé une si bonne condition. Il m'a témoigné que j'avois le bonheur de lui plaire. Je souhaite qu'il ne se repente pas de s'être laissé prévenir en ma faveur. Je ferai tout mon possible pour cela, madame, ainsi que pour me rendre digne de votre protection. Je vous l'accorde dès ce moment, reprit-elle; vous me paroissez la mériter. Allez, ajouta-t-elle, je vous promets de lui parler pour vous, et il ne tiendra pas à moi que vous ne fassiez chez lui votre fortune. Je jugeai bien que c'étoit pour me mettre dans ses intérêts qu'elle me tenoit de semblables discours; mais, feignant de les attribuer à sa seule bonté, je lui rendis mille grâces, et me retirai à notre hôtel, où je fus à peine arrivé que le duc me fit appeler.

Hé bien, page, me dit-il, tu as vu Hortense? Que te semble de cette divine personne? N'est-il pas vrai qu'elle justifie bien toute la tendresse que j'ai pour elle? Monseigneur, lui répondis-je (n'ignorant pas de quels contes il falloit le bercer), dona Hortensia est une dame parfaite, et digne de l'attachement d'une personne de votre mérite: mais quelque charmante qu'elle soit, vous devez moins être enchanté de ses appas que de l'ardeur dont elle brûle pour vous. Je l'observois pendant qu'elle lisoit votre lettre, et je m'apercevois, que, malgré sa retenue, elle ne pouvoit se rendre maîtresse du plaisir qu'elle ressentoit. Elle le laissoit éclater, tantôt par des transports, par des élans de tendresse, et tantôt en succombant à sa langueur.

Tout autre que ce fade amant se seroit défié d'un rapport si outré; mais il n'y avoit rien à risquer avec lui, tant il étoit là-dessus susceptible de crédulité. Je suis ravi, me répliqua-t-il, que tu aies fait ces observations : tu vois par là l'injustice que font à dona Hortensia ceux qui croient qu'elle ne répond point à mon amour! Oh! pour cela oui, lui repartis-je, monseigneur; je m'en fie à mes yeux : après ce que j'ai vu, je ne puis douter que vous ne soyez tendrement aimé. Je le crois de même, dit le duc; et sûr du cœur de ma maîtresse, comme elle l'est du mien, je goûte les douceurs d'une heureuse intelligence, sans m'inquiéter des caquets. C'est le moyen, repris-je, d'éviter les peines de l'amour. Vous faites bien de vous reposer sur la bonne foi de votre dame. J'aurois grand tort de m'en défier, s'écria-t-il : Hortense a l'âme et les sentiments élevés; jusque dans le sommeil, il ne s'offre à son esprit que de nobles images. Hier, par exemple, je l'allai voir l'après-dînée; elle faisoit la sieste sur un lit de repos. Je m'approchai d'elle sans la réveiller, et je me mis à la contempler à mon aise. Je ne sais à quoi elle rêvoit; mais en rêvant elle prononça deux fois ce mot : *page*. Une autre femme qu'elle auroit dit *laquais*, au lieu qu'Hortense, qui n'a que des idées de grandeur, appeloit un page. A ces dernières paroles, je ne fus pas peu tenté de rire aux dépens de mon maître; cependant j'eus la force de résister à la tentation. J'applaudis même à l'extravagante pensée de ce bon seigneur, à qui je dis, pour le flatter, que je ne doutois point qu'il ne fût intéressé dans le songe que la dame avoit fait. Tu l'as deviné, me répondit-il en riant d'un air vain et fat; elle m'en a fait confidence.

Deux jours après cette conversation, le duc me renvoya chez Hortense, chargé d'un nouveau billet, qu'elle lut avec les mêmes démonstrations de joie que la première fois. Ensuite nous eûmes ensemble un second entretien, dans lequel elle me fit mille questions. Elle me demanda dans quel pays j'avois pris naissance, et quels étoient mes parents. Lorsque j'eus sur cela contenté sa curiosité, elle voulut savoir pourquoi j'avois quitté ma patrie, et dans quel dessein j'étois venu à Madrid. Je lui dis que c'étoit pour m'attacher à quelque grand, et me mettre sous sa protection. Je suis bien aise, me dit-elle là-dessus, que le hasard vous ait placé chez le duc de Peñaranda; je pourrai vous rendre de bons offices auprès de lui : je vous dirai même que je l'ai déjà disposé à vous faire du bien, et que vous ne tarderez guère à vous en apercevoir. A ces mots, je me répandis en remercîments dans des termes qui marquoient une vive reconnoissance de ma part. Comme ces discours obligeants faisoient voir, de la sienne, qu'ils signifioient quelque chose, aussi eus-je la vanité de me l'imaginer; et la première fois que je retournai chez elle, je sus à quoi m'en tenir.

Hortense, ce jour-là, ne jugea point à propos de me parler. Célie, sa vieille suivante et la dépositaire de ses secrets, me reçut en me disant : Si vous avez un billet pour ma maîtresse, donnez-le moi. Je le lui remettrai quand elle aura pris un peu de repos, car elle est indisposée; elle a, depuis vingt-quatre heures, un mal de tête qui ne la quitte point. Maudit soit mille fois l'amour! Que dites-vous, Célie? m'écriai-je avec étonnement : pourquoi cette imprécation? Mon maître auroit-il chagriné madame? lui qui en fait sa divinité! Auroit-il,

par quelque trait de jalousie, troublé.... Fi donc, interrompit la soubrette, ce seigneur sait trop bien aimer pour être capable de laisser échapper quelque saillie jalouse. Ce n'est point cela qui lui cause la migraine ; mais, ajouta-t-elle par réticence, je me tais.... Si vous n'aviez pas la barbe si jeune, on pourroit vous en dire davantage. Oh ! parbleu ! mademoiselle Célie, interrompis-je à mon tour, vous insultez à ma jeunesse. Apprenez que je suis homme à garder un secret important : quoique page, je suis fort discret. Si vous en doutez, mettez ma discrétion à l'épreuve. C'est, reprit la suivante, ce qu'il me prend envie de faire. Vous allez apprendre une nouvelle qui vous surprendra fort. Ma maîtresse, depuis le dernier entretien que vous avez eu ensemble, ne fait que rêver, que soupirer, que gémir et que parler de vous. Devinez ce que cela signifie? Je vais vous le dire, lui répondis-je ; vous voulez vous égayer à mes dépens, votre maîtresse et vous, en me faisant accroire que madame n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur moi, et qu'enfin j'ai fait sur elle une tendre impression. Vous êtes curieuses toutes deux de voir si je serai assez fat pour donner là-dedans. Avouez, Célie, que vous avez concerté cette pièce pour réjouir monseigneur et vous moquer tous trois de moi. Mais, quoique je n'aie pas encore beaucoup d'expérience, je vois bien que c'est un piége que vous tendez à mon esprit et non à mon cœur.

Je suis ravie, reprit la vieille soubrette, que vous ayez assez peu de présomption pour prendre les choses comme vous les prenez. Tous les jeunes gens ne sont pas si modestes, et mille autres à votre place auroient assez

bonne opinion d'eux-mêmes pour penser autrement que vous. Mais, ajouta-t-elle, ne serois-je pas dans l'erreur? Est-ce en effet par modestie que vous refusez de croire que madame vous aime? Non, non, soyez franc et sincère. Vous ne trouvez pas apparemment que sa conquête ait de quoi vous tenter? Pardonnez-moi, m'écriai-je; de toutes les femmes du monde c'est celle à qui j'aimerois le mieux m'attacher. Est-il vrai, page? répliqua-t-elle avec émotion. Parlez-vous sincèrement? Ma maîtresse vous plairoit-elle? Je l'adorerois, lui repartis-je avec transport; j'en serois plus fou que mon maître. Célie tressaillit de joie à ces derniers mots, comme si la chose l'eût regardée, et me dit, en me donnant un petit coup sur l'épaule : Allez, fripon, allez, vous êtes plus heureux qu'un honnête homme. Revenez ici demain à la même heure, ajouta-t-elle; dona Hortensia n'aura pas la migraine, et vous aurez avec elle un entretien décisif.

Quoique cela fût clair et net, et que j'eusse tout lieu de me flatter de la plus douce espérance, néanmoins je n'osois m'y abandonner : je craignois que la maîtresse et la suivante n'eussent envie de se jouer de moi, et que l'aventure ne finît à la confusion du page; car je ne pouvois me persuader que la maîtresse d'un grand daignât laisser tomber sur moi ses regards. L'esprit fatigué des réflexions différentes qui m'agitoient, je retournai à l'hôtel; et le jour suivant je me rendis chez ces dames avec autant de défiance que d'amour.

Je ne doute pas, poursuivit don Marcos, que vous ne souhaitiez que je vous rende compte de cette conversation décisive que je devois avoir avec Hortense,

et que j'eus effectivement. Je vais vous la détailler. Je trouvai cette dame dans son appartement, assise sur un sopha. Elle étoit dans un négligé si galant, et qui la rendoit si piquante, que je serois devenu amoureux d'elle si l'affaire n'en eût pas déjà été faite. Madame, lui dis-je en entrant, je viens me livrer de bonne grâce à vos plaisanteries; car je ne doute pas que vous n'ayez résolu, vous et Célie, de vous réjouir à mes dépens, en me faisant accroire que je me suis attiré votre attention: mais je ne suis point la dupe de cette supercherie; je me connois trop bien pour oser me flatter d'un bonheur si... Écoutez, don Marcos, interrompit Hortense d'un air fort sérieux, vous vous trompez; il n'y a point ici de finesse, et il n'en faut pas. Parlons de bonne foi. M'aimez-vous?

Je fus un peu surpris d'une pareille question faite si brusquement. Madame, lui répondis-je, quel mortel pourroit défendre son cœur contre tant de charmes?... Un seul de vos regards suffit pour... Répondez précisément à ce que je vous demande, interrompit-elle encore avec précipitation : point de subterfuge; point de faux-fuyant. Vous sentez-vous du goût pour moi? Pour vous, madame! lui repartis-je avec transport, au hasard de tout ce qu'il en pourroit arriver. O ciel! jamais amant n'a brûlé d'une flamme plus vive! Je me croirois le plus heureux des hommes si je voyois mon sort lié au vôtre. Pardonnez-moi, divine Hortense, ce téméraire aveu qui vient de m'échapper! Mais, après tout, je ne fais que répondre à votre question. Je suis contente de votre réponse, reprit la dame; et pour rendre ma franchise égale à la vôtre, je veux vous découvrir aussi mes senti-

ments. Dès le premier moment que vous parûtes à mes yeux, je me sentis naître de l'inclination pour vous; et depuis ce temps-là cette inclination s'est tellement accrue, que j'ai pris la résolution de vous proposer, avec ma main, trente mille pistoles que je possède, tant en or qu'en pierreries. Sortons de Madrid avec ces effets, et nous retirons dans quelque contrée de la terre que vous voudrez choisir. Là, nous vivrons tous deux le reste de nos jours dans une union charmante, et d'autant plus solide, que le ciel n'en sera point offensé.

Je crois, seigneur Gonzalez, continua don Marcos, que vous auriez été ébloui, comme je le fus, de cette proposition. Il est vrai qu'elle avoit deux faces qui n'étoient pas également riantes. Quand je ne regardois que la personne d'Hortense et ses brillants effets, l'agréable perspective pour un page aussi peu riche que je l'étois! Mais lorsque je venois à faire réflexion qu'il s'agissoit en même temps d'épouser une femme d'une réputation équivoque, la fâcheuse pilule pour un gentilhomme! Que pensera-t-on de moi? disois-je. Mon père et mon grand-père, préférant l'honneur au bien, n'ont voulu prendre que de chastes épouses, et moi, dégénérant de leur délicatesse, je veux déshonorer ma race par un hymen infâme! C'est ainsi que, pendant quelques moments, j'écoutai l'orgueil de ma naissance; mais c'est tout ce que je pus faire pour mes aïeux.

J'acceptai la proposition avec toutes les marques d'amour et de reconnoissance imaginables; et me jetant aux genoux de la dame : Belle Hortense, lui dis-je, il m'est donc permis de penser que vous ne dédaignez pas de joindre votre destinée à la mienne. Il n'est point de

bonheur comparable à celui que vous me présentez. En achevant ces paroles, je baisai avec un doux emportement une de ses mains qu'elle m'abandonna, et je lus dans ses regards qu'en m'accordant cette faveur, elle partageoit le plaisir que je prenois à la recevoir. Après un entretien des plus tendres, il fut question de nous déterminer sur le pays que nous devions choisir pour notre retraite. Je proposai les Asturies. Allons, dis-je à Hortense, allons, si vous voulez, demeurer avec mon père dans son château près d'Oviédo, entre Peñaflor et Manseret. C'est un endroit fort agréable, et nous n'épargnerons rien, don Vincent et moi, pour vous y faire trouver de l'agrément. Tout séjour ne sauroit manquer de me plaire avec vous, dit la dame. Ne perdons point de temps : écrivez à votre père pour lui demander son aveu; car c'est par là qu'il faut commencer l'exécution de notre projet.

Je ne puis m'empêcher de trembler ici pour vous, m'écriai-je, en interrompant don Marcos dans cet endroit; je crains fort que le seigneur don Vincent de Girafa ne refuse de consentir à ce mariage, messieurs les *hidalgos* étant ordinairement roides en fait d'alliance, et gens à observer les longues et les brèves. Cela est vrai en général, répondit l'Asturien ; mais mon père est pauvre et avare : ces deux qualités me répondoient de son consentement; aussi me l'accorda-t-il sans peine, tant cette affaire lui parut avantageuse pour lui et pour moi. D'ailleurs il connoissoit plusieurs nobles qui, pour réparer leurs châteaux, qu'ils voyoient tomber en ruine, n'avoient pas fait difficulté de se mésallier, la richesse ayant de tout temps servi d'étai à la noblesse indigente.

En un mot, les trente mille pistoles jetèrent de la poudre aux yeux de mon père, qui, n'écoutant que l'intérêt, se hâta de me mander de ne pas laisser échapper une si belle occasion de me mettre à mon aise. Là-dessus nous fîmes toutes les démarches nécessaires pour parvenir à la conclusion d'un hymen également désiré de part et d'autre; et nous nous mariâmes sans éclat. Et le duc de Peñaranda, dis-je alors à don Marcos, que dit-il à tout cela? je suis en peine de le savoir. Vous allez l'apprendre, me repartit Girafa; et c'est assurément ce qu'il y a de plus curieux dans cette aventure.

Ce bon seigneur, toujours infatué de l'opinion qu'Hortense l'aimoit à la folie, quoiqu'il ne fût son amant qu'*ad honores*, vivoit tranquille et content dans cette douce erreur. Mais nous nous lassâmes, la dame et moi, de l'y entretenir, et nous nous préparâmes à partir pour les Asturies. Néanmoins, pour garder quelques mesures avec un seigneur de cette importance, mon épouse, avant notre départ, lui écrivit en ces termes :

« Duc, il nous faut séparer. J'ai fait un songe que je « regarde comme un avis secret du ciel, et qui m'a dé- « tachée du monde. Je vais m'ensevelir dans une retraite « consacrée à la pénitence; et je vous dis un éternel « adieu. »

Je portai moi-même ce billet au duc, qui me dit, après l'avoir lu : Page, est-il croyable qu'un rêve puisse faire une impression si forte? Oui, sur une femme, monseigneur, lui répondis-je : bien des femmes ont la foiblesse de donner dans les songes, et vous savez que récemment une actrice du théâtre du prince a, sur la foi d'un rêve, quitté là comédie pour se retirer dans un monastère, où

elle mène actuellement une vie tout édifiante. Le duc de Peñaranda parut d'abord très-mortifié de se voir enlever son idole; mais ce vertueux seigneur, s'imaginant que le ciel l'ordonnoit ainsi, la laissa maîtresse de ses actions. Voilà de quelle manière Hortense se défit de son vieux galant; et voici ce que je fis de mon côté pour me séparer de lui sans qu'il pût se défier de moi. J'affectai de faire une action désagréable à notre majordome, qui me donna sur-le-champ mon congé. Après cela, nous sortîmes de Madrid un beau matin avant le jour, et nous prîmes la route des Asturies, Hortense et sa suivante dans une chaise, et moi à cheval, suivi de quatre ou cinq valets qui conduisoient six mules chargées de bagages. Nous eûmes le bonheur de ne faire aucune mauvaise rencontre, ni dans la Castille vieille, ni dans la province de Léon, et d'arriver bagues sauves au château de mon père.

Le bonhomme ne vit pas sans plaisir paroître nos mules chargées de ballots, qui lui semblèrent autant de trésors; et c'est ce qui d'abord attira son attention. Je lui présentai sa belle-fille, qu'il reçut le plus gracieusement du monde. Il fut fort content de sa figure, et surtout il admira son air modeste, qu'il ne pouvoit concilier avec l'idée qu'il s'en étoit faite, s'étant attendu à voir une personne ardente et vive; il m'en fit compliment en sa présence. Mon fils, me dit-il, j'applaudis à ton choix, et je t'avertis que tu n'auras plus toute ma tendresse; tu n'en auras désormais que la moitié.

Si don Vincent trouva mon épouse aimable, il fut encore plus charmé de sa dot, que je lui montrai. Il y a, lui dis-je, dans ces sacs vingt mille pistoles. Com-

ment, vingt mille! interrompit avec précipitation mon père; ne m'as-tu pas mandé que ta femme devoit t'apporter en mariage trente mille pistoles, tant en or qu'en pierreries? Pardonnez-moi, lui répondis-je; aussi j'en suis en possession. J'ai dix mille pistoles en diamants, autant en or, et j'ai mis dix mille autres pistoles entre les mains d'Abel Zacharie, fameux banquier de Madrid. Mon père frémit à ces derniers mots. Ah! misérable! me dit-il, qu'as-tu fait? Tu as confié ton argent..... Il est en sûreté, lui répliquai-je brusquement : Zacharie est bon; il ne peut manquer. Il ne peut manquer! s'écria don Vincent avec emportement : quelle confiance indiscrète! Je ne me fierois pas au..... Encore une fois, mon père, lui dis-je, Zacharie est sûr; je lui ai donné mon argent à gros intérêt, après avoir pris des assurances de lui. A gros intérêt, dis-tu? reprit don Vincent; c'est ce qui me le rendroit suspect. Il faut promptement retirer tes espèces; je crains même qu'il n'ait déjà fait banqueroute.

J'eus beau vouloir rassurer mon père, je ne pus en venir à bout qu'en lui promettant de retourner incessamment à Madrid pour retirer mes dix mille pistoles des mains de Zacharie. Encore fallut-il, pour tranquilliser l'esprit du bonhomme, que je me hâtasse de partir, quelque répugnance que j'eusse à m'éloigner sitôt d'une femme pour qui je me sentois de jour en jour plus de tendresse. De son côté, Hortense, quoique très-mortifiée de mon voyage, y consentit pour plaire à son beau-père, qui fut extrêmement flatté de cette complaisance.

Quinze jours après mon arrivée aux Asturies, je

remontai donc à cheval; et suivi d'un valet aussi bien monté que moi, je pris le chemin de Madrid à grandes journées, moins pour contenter don Vincent que pour être plus tôt de retour auprès de ma chère Hortense. Je n'y fus pas plus tôt rendu, que j'allai voir le seigneur Abel Zacharie, qui me demanda ce qu'il y avoit pour mon service. Je lui répondis que je venois le prier de me rembourser ce qu'il me devoit. Le banquier pâlit à ces paroles. Comment donc! s'écria-t-il, vous voulez sitôt retirer votre argent? Est-ce que vous vous défiez de votre serviteur? Feroit-on courir dans Madrid quelque mauvais bruit d'Abel Zacharie? Non, seigneur Abel, m'écriai-je; vous entretenez toujours trop bien votre réputation pour pouvoir la perdre; mais je vous dirai que je veux acheter une belle terre dans mon pays, et que j'ai besoin de tout mon argent. Oh! c'est une autre affaire, reprit Zacharie; je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir; et, pour vous le prouver, je vous remettrai, dans le courant de ce mois, vos dix mille pistoles, quoique nous soyons convenus, comme vous savez, que quand vous voudriez les retirer vous m'en avertiriez trois mois d'avance. Je remerciai le seigneur Abel de son procédé obligeant, et j'en informai mon père par une lettre, croyant que je mettrois par là son esprit en repos; mais il me fit connoître, par une réponse vive, que rien ne peut rassurer un homme inquiet, avare et défiant.

Don Marcos de Girafa finit dans cet endroit le récit de ses aventures; après quoi, prenant la parole: Vous n'attendez donc plus à présent, lui dis-je, que le remboursement de votre argent pour reprendre le chemin

des Asturies? Sitôt que vous l'aurez reçu, adieu Madrid et tous ses charmes. Oui, seigneur Gonzalez, me répondit-il; je partirai dès le lendemain pour aller rejoindre ma chère Hortense, à qui je dois le bonheur de ma vie. Vous devez me pardonner l'impatienee que j'ai de la revoir. Je la trouve trop juste, repris-je, pour ne l'approuver pas, quelque peine que votre départ me fasse.

Nous nous vîmes encore cinq ou six fois, et enfin le jour du remboursement arriva. Nous nous embrassâmes tous deux la larme à l'œil. Adieu, Gonzalez, me dit Girafa, peut-être nous retrouverons-nous dans la suite. Le sort pourra nous rassembler; mais s'il nous condamne à ne nous plus revoir, du moins conservons toujours l'un de l'autre un tendre souvenir. Voilà comme finissent presque toujours les amitiés de cafés: on se quitte à regret, et l'on s'oublie fort facilement.

CHAPITRE XXXVII.

Quels étoient les amusements ordinaires d'Estevanille à Madrid.

Je ne fus pas plus long-temps affligé de la perte de don Marcos que je ne l'avois été de celle de don Ramirez, et je fis bientôt de nouvelles connoissances. Comme je n'avois rien à faire qu'à me divertir, j'allois tantôt au lever du roi, et tantôt je fréquentois les cafés, où je me plaisois extrêmement. J'y voyois entrer à tout moment de nouveaux visages, dont il y en avoit tou-

jours quelques-uns qui me donnoient sujet de faire des remarques réjouissantes. Il y venoit tous les jours des poëtes, qui ne manquoient pas de nous étourdir les oreilles de leurs disputes et de leurs vers. Ils se battoient même le plus souvent, ce qui nous faisoit rire à leurs dépens; mais c'est de quoi ils ne se soucioient guère : il sembloit même qu'ils prissent plaisir à se rendre ridicules.

Ce qui me divertissoit surtout dans ces lieux-là, c'étoit d'entendre parler vingt personnes à la fois. Les uns débitoient des nouvelles militaires, et les autres des aventures galantes ou comiques; ce qui formoit un mélange confus de toutes sortes de sons, une confusion de voix discordantes qui me ravissoit. Quelquefois pourtant, las d'entendre ce bruit agréable, je sortois du café avec une migraine, et j'allois me promener au Prado pour la dissiper. J'avois aussi de temps en temps la curiosité de me trouver à l'audience du comte d'Olivarès; et, me mêlant dans la foule, j'observois tout avec attention. Il se passoit là souvent des scènes intéressantes. La première fois que j'y allai, par exemple, j'en vis une qui m'arracha des larmes. Le lecteur me saura peut-être bon gré de la lui raconter. La voici :

Il parut dans la salle un vieillard qui portoit une longue barbe blanche et un habit tout déchiré. Il se présenta, un placet à la main, devant le premier ministre, qui lui dit : Bonhomme, de quoi s'agit-il? Monseigneur, lui répondit le vieillard, pour signaler l'avénement du roi à la monarchie, vous avez fait ouvrir toutes les prisons, et je viens de sortir de la mienne,

après y avoir été renfermé trente-six ans. A ces mots, un murmure confus se fit entendre dans la salle; et le comte lui-même, frappé d'étonnement, demanda au prisonnier pourquoi il avoit été si long-temps dans les fers? Je l'ignore, lui repartit le vieillard. Je sais seulement que je fus constitué prisonnier, il y a trente-six ans, par ordre du roi, à ce qu'on me dit alors; et ce qui surprendra votre excellence, c'est que pendant le cours de tant d'années, je n'ai subi aucun interrogatoire, ni parlé à personne qu'aux guichetiers qui m'apportoient à manger; encore me disoient-ils qu'il leur étoit défendu de me répondre, si par hasard je m'avisois de leur adresser la parole. Pour comble de malheur, ajouta-t-il, c'est qu'en sortant enfin de ce purgatoire, j'ai été chercher ma famille, que je n'ai pu trouver. J'avois un père, une mère, une femme et deux enfants. Tout cela est mort ou perdu. Je suis sans biens, et je me vois réduit à la mendicité, si vous n'avez pitié de moi.

Tous les assistants, émus de compassion, attendoient, dans un profond silence, la réponse du comte, qui dit d'un air doux à ce pauvre homme : Hé bien! mon ami, que demandez vous par votre placet? Monseigneur, lui répondit le vieillard, je supplie très-humblement votre excellence de me faire tout à l'heure remettre en prison. Que je lui aie cette obligation-là! Je vous entends, reprit le ministre en souriant, et vous serez satisfait. Allez, retournez à votre prison. Le concierge, par mon ordre, vous donnera un habit et du linge, une chambre propre, un couvert à sa table, avec la liberté de sortir tant qu'il vous plaira, et de faire ce que vous jugerez à

propos. A ces mots du comte, la salle retentit d'un applaudissement général. Mais ce ne fut pas tout : son excellence ne borna point son humanité à convertir en auberge le cachot de ce malheureux ; il joignit à cela une petite pension, pour achever de lui faire oublier trente-six ans de misère et d'ennui.

Cette aventure fit beaucoup d'honneur au premier ministre, et d'autant plus de plaisir, qu'au commencement de son administration il affectoit de faire des actions agréables au peuple, pour le prévenir en sa faveur. Il ne s'est pas dans la suite montré si humain. Pour finir l'histoire de notre vieux prisonnier, j'ai ouï dire depuis ce temps-là qu'il faisoit si peu d'état de la liberté de sortir, qu'il ne sortoit presque jamais, tant il s'étoit accoutumé de vivre enfermé.

Le café où j'avois fait connoissance avec Girafa étoit celui où j'allois le plus souvent. Outre que j'y trouvois des cavaliers d'une agréable conversation, j'étois sûr d'apprendre là quelque aventure plaisante. Je m'en rappelle une qu'il faut que je vous raconte. Un jour que j'étois dans ce café, il entra deux militaires, dont l'un avoit une figure qui me frappa. C'étoit un grand homme qui, par sa mine martiale, s'attira les regards de tout le monde. Qui est cet homme-là ? dis-je tout bas à un cavalier qui étoit assis auprès de moi. C'est, me répondit-il, don Torribio Trueño, capitaine des cinquante gardes du roi appelés *Monteros*, et sans contredit un des plus braves officiers qu'il y ait dans les troupes de sa majesté. Il a, comme vous voyez, un air guerrier qui convient parfaitement à son nom. Considérez-le attentivement. Plus je le regarde, repris-je, plus je l'admire. Mais pourquoi

a-t-il le bras en écharpe? C'est qu'il est blessé, repartit le cavalier avec un souris, et l'histoire de sa blessure est assez plaisante. Je vous la conterois volontiers s'il n'étoit pas dans cette salle. Hé bien, lui dis-je, retirons-nous dans une autre. En même temps nous passâmes dans une petite salle sur le derrière, où il me fit à basse voix le récit suivant :

Il n'y a pas huit jours que ce don Torribio Trueño voulut un matin aller prendre le divertissement de la chasse du côté de Guadalaxara : il étoit suivi de deux gardes de sa compagnie aussi bien montés que lui. Lorsqu'il fut arrivé à une plaine qui est entre Mondejar et Buendia, un petit homme à cheveux gris, et monté sur un criquet, vint l'aborder civilement, et lui dit : Seigneur cavalier, vous ignorez sans doute que vous êtes ici sur les terres d'un gentilhomme qui, se tenant dans les bornes de son domaine, ne va point chasser ailleurs, et qui par conséquent n'est pas bien aise que les étrangers chassent sur ses terres. Le capitaine, naturellement vif et emporté, le regardant de haut en bas, lui répondit : Seigneur *hidalgo*, savez-vous bien à qui vous parlez? Oui, seigneur, lui repartit le petit cavalier. Je sais que vous êtes commandant de la garde des *monteros*, et je vous prie poliment de ne plus tirer sur mes..... Comment donc, interrompit brusquement don Torribio, vous me menacez, je crois, en me faisant cette prière? Et si je ne m'y rendois pas, me feriez-vous mettre l'épée à la main? Je serois fâché d'en venir avec vous à cette extrémité, répliqua le gentilhomme; mais il faudroit bien s'y résoudre.

Le capitaine, à ces mots, lui riant au nez, lui dit

d'un air railleur : Oh ! parbleu, mon petit ami, je serois assez curieux de voir comment vous vous y prendriez. Voudriez-vous bien contenter ma curiosité ? De tout mon cœur, répondit le vieux cavalier ; je veux bien vous donner cette satisfaction, puisque vous me la demandez de si bonne grâce. En achevant ces paroles, il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbrisseau, tira son épée, se présenta fièrement devant son ennemi, qui, s'imaginant avoir bon marché de lui, se mit nonchalamment en défense, comme s'il eût eu honte de se voir aux prises avec un si foible adversaire. Cependant les choses ne tournèrent point à l'avantage de don Torribio. Le petit gentilhomme, qui savoit bien faire des armes, lui porta une botte qui le blessa au bras droit, de façon que le chef des *monteros*, sentant que sa blessure ne lui permettoit pas de continuer le combat, poussa de dépit et de rage son cheval à toute bride vers Madrid, et ses deux gardes le suivirent, riant en eux-mêmes de cette aventure tragi-comique.

A deux cents pas du champ de bataille, notre capitaine, rencontrant un *hidalgo* monté sur une mule, l'arrêta : Seigneur cavalier, lui dit-il, apprenez-moi de grâce comment s'appelle un petit gentilhomme qui a des cheveux gris, et qui demeure aux environs de Mondejar. Je sais qui vous voulez dire, lui répondit l'*hidalgo* ; c'est don César de Peralte, un officier qui a servi longtemps avec honneur dans les armées du roi, et qui se repose à présent dans son château à l'ombre de ses lauriers. Don Torribio fit ses réflexions là-dessus ; et reconnoissant que c'étoit par sa propre faute qu'il s'étoit attiré l'affront qu'il avoit reçu, il résolut généreusement

de rechercher l'amitié de don César, au lieu de lui demander sa revanche. Aussitôt qu'il eut pris cette résolution, il chargea ses deux gardes de retourner sur leurs pas, et d'aller de sa part inviter Peralte à venir le jour suivant dîner chez lui à Madrid. Les soldats s'acquittèrent de leur commission, et revinrent dire à leur capitaine que don César ne manqueroit pas de s'y rendre. Don Torribio invita le lendemain à ce repas trois officiers de ses amis, après leur avoir conté son aventure du jour précédent; et, comme ils étoient tous assemblés dans sa maison, l'on vit paroître à la porte Peralte monté sur son criquet. Sitôt que le chef des *monteros* l'aperçut, il s'empressa d'aller au-devant de lui le bras en écharpe. Il voulut même lui tenir l'étrier pour l'aider à descendre. Ensuite adressant la parole aux officiers invités : Messieurs, leur dit-il, je vous présente le seigneur don César de Peralte, mon vainqueur. Vous voyez l'homme du monde qui sait le mieux punir les audacieux qui vont à la chasse sur ses terres sans sa permission. Seigneur, lui dit le petit gentilhomme, vous êtes maître d'y chasser quand il vous plaira. Je vous rends grâces de votre politesse, repartit le capitaine; j'ai une autre chose à vous demander qui me sera plus agréable que celle-là; c'est votre amitié. Accordez-la-moi, et comptez sur la mienne. Don César répondit à ce compliment en homme qui sait le monde, et ces deux cavaliers sont devenus fort bons amis.

CHAPITRE XXXVIII.

Par quel hasard et dans quel état Estevanille retrouva Bernardina. De la conversation qu'ils eurent ensemble, et quelles furent les suites de cet entretien.

Un soir, après m'être long-temps promené dans les délicieuses prairies de Saint-Jérôme, je retournois tranquillement à mon hôtellerie, lorsqu'en passant près d'une fenêtre de salle basse, dans la rue de Tolède, j'entendis prononcer mon nom à haute voix. Je m'arrêtai tout court pour regarder la personne qui venoit de me nommer; et je ne fus pas peu surpris de reconnoître en elle la coquette Bernardina, mes premières amours. Elle fit de son côté paroître un grand étonnement de me revoir; et curieuse de m'entretenir, elle me pria d'entrer dans sa maison. Ce que je fis d'autant plus volontiers, que j'étois bien aise d'apprendre l'état présent de ses affaires.

Une vieille femme, qui avoit tout l'air de la Pepita, et qui, je crois, la valoit bien, vint m'ouvrir la porte de la rue, et m'introduisit dans une salle fort propre, où je fus reçu par Bernardina, qui parut ravie de notre heureuse rencontre, et me fit toutes les amitiés du monde, comme si elle m'eût toujours été fidèle. Hé bien, Gonzalez, me dit-elle, le hasard nous rassemble donc aujourd'hui après sept ans de séparation? Je ne puis vous exprimer toute la joie que j'en ressens. Mais dites-moi, mon ami, que faites-vous à Madrid? y avez-

vous quelque bon emploi? en un mot, êtes-vous content de votre condition? Je ne jugeai point à propos de faire une sincère déclaration de mes biens à une pareille commère, de peur de m'en repentir. Au contraire, j'affectai de paroître fort mal dans mes affaires, et je lui répondis que je tirois toujours le diable par la queue.

Est-il possible! s'écria-t-elle, le pauvre garçon! Quel dommage que vous ne soyez pas dans l'opulence; car vous êtes naturellement très-généreux! Je me souviens encore de la facilité avec laquelle vous dépensiez vos espèces à Salamanque. Je m'en souviens bien aussi, lui dis-je en souriant; et je n'ai pas oublié non plus les petits tours de passe-passe que vous me faisiez pour mon argent. Ne parlons point de cela, Gonzalez, reprit-elle d'un air sérieux, tirons le rideau sur la conduite que vous m'avez vue tenir. J'ai purgé mes mœurs. Je n'ai plus qu'un amant. Le comte de Medellin m'adore; et bornée à lui plaire, je paie son attachement d'une inviolable fidélité. Mais entre nous, poursuivit-elle, il la mérite bien. Outre que c'est un seigneur tout aimable de sa personne, il a des manières charmantes. Au lieu d'imiter ceux de ses pareils qui tiennent leurs maîtresses enfermées et invisibles aux hommes, il me laisse jouir d'une entière liberté. Il me permet de recevoir chez moi ses amis, qui sont des comtes, des marquis ou des ducs. J'ai même, sous son bon plaisir et sous sa sauve-garde, établi une petite académie de jeu dans ma maison, où plusieurs de ces seigneurs s'assemblent trois fois la semaine pour jouer; et après leur jeu, je leur donne à souper.

Expliquons-nous, s'il vous plaît, sur cet article, interrompis-je avec précipitation. Si vous régalez ces seigneurs à vos dépens, cela doit vous coûter beaucoup; car enfin ces sortes de repas ne sont pas des soupers d'anachorètes. Non, vraiment, reprit Bernardina; mais aussi je n'en fais pas les frais, et je vais vous apprendre de quelle façon j'engage des personnes de cette importance à les payer. S'il y a, par exemple, chez moi un duc et un marquis, je les tire à part finement l'un après l'autre, et leur dis à l'oreille : Monsieur le duc, monsieur le marquis soupe-t-il ici? Ces seigneurs, qui entendent ce que cela veut dire, répondent oui, et accompagnent ce monosyllabe de trois ou quatre doublons. J'en use de même ensuite avec les autres seigneurs, s'il y en a; si bien que chacun d'eux s'imagine avoir seul payé le soupé.

Il faut convenir, dis-je alors en faisant un éclat de rire, que voilà une nouvelle façon de friponner bien ingénieuse. C'est apparemment votre bonne tante qui vous l'a montrée. Justement, répondit Bernardina. Je suis cette méthode, et j'en tire un grand profit. Mais, à propos de ma tante, ajouta-t-elle, vous ne me demandez pas de ses nouvelles. Hé! qu'est-elle devenue, cette chère tante? repris-je avec autant de vivacité que si j'y eusse pris beaucoup d'intérêt. Apprenez-moi, de grâce, où elle est actuellement? A Tolède, me dit Bernardina. Il y a trois ans qu'elle vit dans cette ville avec le commandeur de Castille; mais le bail est fini. Elle va venir incessamment me joindre à Madrid. J'en suis ravi, lui dis-je; le revenu de vos soupés grossira; car il ne faut pas demander si la señora Dalfa est toujours charmante.

Elle est encore aimable, répondit Bernardina; néanmoins je vous dirai confidemment qu'elle est un peu changée. Je m'en fie à ses dernières lettres. Elle me mande que tous les matins à sa toilette, elle se trouve quelque agrément de moins; qu'elle n'a plus ce vif éclat que donne la première jeunesse, et que sa peau commence à devenir brune et à bourgeonner.

Ce n'est pas un mal sans remède, dis-je à Bernardina. Il y a des secrets pour conserver le teint, et je connois un apothicaire, qui est le premier homme du monde pour métamorphoser la face noire et ridée d'une vieille en un visage de tendron. Vous plaisantez! me dit-elle. Point du tout, lui répondis-je; jamais je n'ai parlé plus sérieusement. Ah! mon cher Gonzalez, répliqua-t-elle avec transport, si cela est ainsi, faites-moi connoître, je vous prie, ce premier homme du monde. Il ne vous est pas inconnu, repris-je; ouvrez les yeux, vous le voyez devant vous. Qu'entends-je! s'écria-t-elle avec une extrême surprise. Quoi! vous posséderiez un si beau secret? Je ne puis vous croire. Si vous l'aviez, vous seriez plus riche que tous les contadors ensemble.

Pour trouver quelque créance dans l'esprit de Bernardina, je fus obligé de lui faire une relation de mon voyage d'Italie, et de lui détailler comment et pourquoi je m'étois fait garçon apothicaire. Je m'étendis sur les effets surprenants de la pommade et de l'eau que le grand chimiste Potoschi, mon maître, avoit inventées, et dont il m'avoit appris la composition. Bernardina m'écoutoit avec une attention avide. Elle admiroit principalement ce que je disois de la baronne de Conça, et de dona Blanche de Sorba, sa mère; et elle

ne pouvoit comprendre comment ces deux dames, telles que je les dépeignois, noires et pleines de pustules, paroissoient plus belles que le jour quand elles s'étoient servies de la pommade et de l'eau de Potoschi.

Gonzalez, mon ami, me dit-elle, je ne vous regarde plus que comme un homme divin. J'implore votre secours pour ma tante, et j'en aurai bientôt besoin moi-même. Enseignez-moi votre secret en faveur de notre ancienne amitié. Ma chère Bernardina, lui répondis-je, vous serez contente. Dès demain j'acheterai toutes les drogues nécessaires pour la composition de la pommade et de l'eau de Potoschi, et nous en ferons l'épreuve aussitôt que votre tante sera ici. Je vais, reprit-elle, lui écrire tout à l'heure, pour l'informer de l'entretien que je viens d'avoir avec vous. Je ne doute pas que ma lettre ne précipite son départ.

Telle fut notre conversation ; après quoi je pris congé de la dame, en l'assurant que dans trois jours je viendrois la revoir, et je me retirai à mon hôtellerie. Le jour suivant, je me pourvus des ingrédiens qu'il me falloit pour composer ma pommade et mon eau. Je travaillai toute la journée, ainsi que le lendemain, dans ma chambre, dont je fis une boutique d'apothicaire; et le troisième jour, ayant achevé mon ouvrage, je le portai sur le soir chez Bernardina, qui se mit à rire en me revoyant. Ma tante est à Madrid, me dit-elle. Une heure après avoir reçu ma lettre, elle est partie par la voie des muletiers, et elle vient d'arriver. Comme elle est fatiguée, je l'ai fait mettre au lit. Laissons-la reposer un moment. Je vous l'avois bien dit, continua-t-elle en redoublant ses ris, que ma dépêche hâteroit son départ. Il faut avouer

que l'intérêt de la beauté est bien cher à notre sexe. Il n'y a point de femme qui ne fît volontiers cinq cents lieues pour devenir plus jolie.

Nous nous égayâmes un peu là-dessus. Ensuite je demandai à Bernardina si sa tante étoit effectivement enlaidie. Vous en jugerez par vous-même, répondit-elle ; mais pour vous dire ce que je pense, ses appas m'ont paru bien flétris; et je crois, entre nous, que c'est ce qui aura fait résilier son bail avec le commandeur de Castille. Heureusement pour elle le ciel lui envoie un restaurateur des charmes effacés par le temps. En passant par vos mains, elle va, pour ainsi dire, renaître. Vous allez la rendre plus aimable qu'elle ne le fut jamais. Elle peut compter sur cela, lui dis-je: après ma baronne et sa mère, il ne faut désespérer d'aucun visage. C'étoient deux monstres *in puris naturalibus*, et j'en faisois des beautés célestes. Ah ! Gonzalez, s'écria Bernardina emportée par le plaisir qu'elle prenoit à m'entendre, vous êtes un mortel prodigieux. Que je suis heureuse de vous avoir rencontré! Quand vous aurez rendu à ma tante toutes les grâces qu'elle a perdues, vous m'enseignerez l'art d'éterniser ma jeunesse. Ah! friponne, lui dis-je, vous n'aurez pas besoin sitôt de mon savoir-faire. Je puis m'en passer encore quelque temps, repartit Bernardina ; mais les années s'écoulent si rapidement, qu'on ne peut trop tôt prévenir leur ravage.

Tandis que nous nous entretenions de cette sorte, la nièce et moi, la tante, après avoir pris quelque repos, se réveilla. Elle ne fut pas plus tôt avertie que j'étois dans la maison, que se couvrant avec précipitation d'une

robe de chambre, elle se leva brusquement, et descendit dans la salle où nous étions. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint à moi d'un air empressé ; et m'honorant d'une accolade : Seigneur Gonzalez, me dit-elle, je partage avec ma nièce le plaisir qu'elle a de vous revoir; mais, parlez-moi sincèrement, dois-je ajouter foi à la lettre étonnante qu'elle m'a écrite? Oui, madame, lui répondis-je, vous le devez. Elle ne vous a rien mandé qui ne soit véritable, et demain vous n'en douterez plus. Quelque confiance que j'aie en vous, reprit-elle, j'ai de la peine à croire que vous puissiez me rendre telle que vous m'avez vue à Salamanque. Il faudroit pour cela que vous eussiez le pouvoir des fées. Regardez-moi bien, ajouta-t-elle, ne me trouvez-vous pas effroyable? Vous ne sauriez l'être, lui repartis-je. La nature vous a donné tant d'attraits en partage, qu'un siècle entier ne pourroit vous les ôter tous. Mais il est constant que vous n'êtes plus si piquante que vous l'étiez, lorsque vous enleviez tous les cœurs de l'université. Cependant, madame, poursuivis-je, ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'est que je puis, par une composition chimique, rappeler cet air de jeunesse et ces grâces qui brilloient en vous dans ce temps-là.

En achevant ces paroles, je tirai de mes poches un petit pot de faïence et une fiole, et les lui présentant : Voilà, lui dis-je, la pommade et l'eau du célèbre Potoschi, mon maître. Vous n'avez qu'à vous en faire frotter ce soir la gorge et le visage pendant une heure entière, et vous m'en direz des nouvelles demain au matin. La señora Dalfa reçut ma composition avec une joie mêlée de crainte; quelque chose que je pusse lui

dire, elle conservoit toujours une secrète défiance qui l'empêchoit de se livrer au plaisir que je lui promettois. Néanmoins, elle avoit tant d'impatience d'éprouver la pommade et l'eau, qu'elle n'attendit pas la nuit pour s'enfermer dans sa chambre, où elle se fit frotter par sa soubrette durant trois ou quatre heures; après quoi, s'étant couchée, ainsi que je le lui avois recommandé, elle eut toutes les peines du monde à s'endormir. Cependant le sommeil, l'exauçant enfin, lui ferma la paupière, et lui fit goûter sa douceur jusqu'au point du jour. Alors, s'éveillant en sursaut, elle cède à la curiosité qui l'arrache de son lit. Elle vole à sa toilette pour se voir; et se regardant dans son miroir, peu s'en faut qu'elle ne se méconnoisse et ne se croie transformée en une autre personne. Elle appelle aussitôt sa suivante : Béatrix, lui dit-elle, accours ici promptement. Viens contempler une mineure adorable. La soubrette, pour faire plus de diligence, se rendit presque nue auprès de sa maîtresse; et l'ayant envisagée, s'écria : Vive dieu! qu'est-ce que je vois? Vous avez le visage d'une fille de quinze ans! Il faut que le seigneur Gonzalez soit un peu plus que sorcier, pour vous avoir ainsi rajeunie. Je vais vite porter cette nouvelle à madame votre nièce. Oui, Béatrix, reprit la señora Dalfa, va lui annoncer ce prodige. Elle n'en doit pas être moins charmée que moi.

La suivante alla réveiller Bernardina. Venez voir, lui dit-elle avec vivacité, venez voir madame votre tante. Par sainte Apolline, elle n'est pas reconnoissable. Elle est à présent belle comme un astre. A ces mots, Bernardina ne fut pas paresseuse à se lever; et s'étant habillée

à la hâte, elle courut à l'appartement de la señora Dalfa, où celle-ci, à sa toilette, joignoit à la vertu de ma composition tous les agréments que l'art des coquettes y pouvoit ajouter : Ah! ma tante, lui dit-elle, en reculant de surprise, est-ce vous qui vous offrez à mes yeux? Que de charmes! Peu s'en faut que je ne sois jalouse de votre métamorphose. Je ne pourrai plus partager avec vous les regards des hommes. Ne badinons point, ma nièce, répondit la señora Dalfa sérieusement, comment me trouvez-vous? Toute ravissante, repartit Bernardina. Vous avez repris votre air enfantin. Gonzalez vous a ôté quinze bonnes années pour le moins.

J'arrivai chez ces dames dans cet endroit de leur conversation. J'avois trop d'impatience de savoir le succès de ma pommade et de mon eau pour tarder à m'y rendre. Incomparable chimiste, s'écria la tante, en me voyant entrer dans son appartement, je vous attendois pour vous faire les remercîments que je vous dois. Je ne puis trop vous donner de marques de reconnoissance. En même temps, pour me montrer jusqu'à quel point elle étoit sensible au service que je lui avois rendu, elle m'embrassa plus étroitement qu'elle n'avoit jamais fait, et sa nièce suivit son exemple en me disant : Ma tante vous rend grâces de ce que vous avez fait pour elle, et je vous remercie par avance de ce que vous ferez pour moi. Souvenez-vous que vous m'avez promis votre secret. Je vous en renouvelle ma promesse, lui répondis-je. Vous serez bientôt aussi savante que moi dans mon art. Mais, seigneur Gonzalez, dit la belle veuve, vous ne connoissez pas tout le prix du trésor que vous possédez. Savez-vous bien que vous pouvez gagner des richesses

immenses en débitant secrètement votre pommade et votre eau? Laissez-nous le soin de vous chercher des pratiques. Nous vous en fournirons tant et plus. Puisque vous avez un si beau talent, pourquoi voulez-vous l'enfouir? Ne vaut-il pas mieux le faire valoir?

Ma tante a raison, dit Bernardina. Il faut être bien ennemi de soi-même pour refuser de s'enrichir, quand on le peut facilement. Il ne tiendra qu'à vous d'être en peu de temps en état de faire le gros dos. Vous n'avez besoin que de deux ou trois visages de qualité pour vous mettre en réputation; et sitôt que vous serez en vogue, vous verrez pleuvoir l'or de tous côtés chez vous. Outre les vieilles, dont vous serez accablé, que de galants surannés viendront, la bourse à la main, vous prier de faire disparoître leurs rides! En un mot, vous ferez brusquement une grande fortune, que vous ne devrez qu'à vous-même.

Enfin ces dames m'en dirent tant, qu'elles allumèrent ma cupidité. Je me sentis naître tout-à-coup de l'affection pour les richesses. Jusque là je ne les avois aimées que par rapport à l'utilité dont elles sont; mais je commençai à m'y attacher à cause d'elles-mêmes. J'éprouvai le charme que les avares trouvent dans leur possession; et si j'eusse été seul dans ce moment-là, enfermé dans mon cabinet, je crois que j'aurois baisé mes ducats l'un après l'autre, par pure tendresse pour leur forme et leur matière.

Dans la disposition où ces deux femmes mirent mon esprit par leurs discours, je me résolus à suivre leur conseil. C'en est fait, mesdames, leur dis-je, vous me déterminez. Je vais de ce pas me retirer chez moi, pour

faire une copieuse provision de pommade et d'eau; et vous, pendant ce temps-là, déterrez-moi de riches douairières qui en aient besoin. Allez, allez, dit Bernardina, laissez-nous faire; nous vous en trouverons. L'envie que nous avons d'être toujours belles doit vous en répondre.

CHAPITRE XXXIX.

Estevanille se met à débiter sa pommade et son eau. Il gagne beaucoup, et devient avare à mesure qu'il s'enrichit.

Je commençai par faire un laboratoire de mon cabinet, et à me munir de fioles et de petits pots, après quoi je passai trois jours et trois nuits à distiller à l'alambic les sucs des plantes propres à faire mes opérations. Au bout de ce temps-là, ma composition se trouvant achevée, j'allai chez mes deux dames pour les avertir que j'avois de quoi faire vingt métamorphoses pour le moins; il ne me faut plus, leur dis-je, que des pratiques. Vous n'en manquerez pas, me répondit la tante. Nous avons déjà deux sujets à mettre entre vos mains; l'un est une comtesse qui aime le monde, et que le monde quitte; et l'autre est la femme d'un alcade de cour, une dévote qui veut fixer le cœur de son volage époux. Allez voir ces deux dames, poursuivit-elle en me donnant un papier sur lequel leur demeure étoit écrite. Demandez à parler à leurs femmes

de chambre, qui ont ordre de vous introduire secrètement dans les appartements de leurs maîtresses.

Dans l'impatience où j'étois de mettre des vieilles à contribution, je me rendis sur-le-champ chez la comtesse, à qui la suivante dit, en me présentant : Madame, voici cet habile chimiste qui répare l'outrage des ans. Hélas! dit la comtesse en soupirant, je ne sais si, malgré toute sa science, il pourra me faire un visage qui ne blesse pas la vue des hommes. Eh! madame, dis-je alors d'un ton de charlatan, permettez-moi de vous dire que vous outrez la justice que vous vous rendez : vous n'avez pas si grand sujet que vous vous l'imaginez de vous plaindre du temps; il n'a fait que flétrir votre teint et faner votre beauté : il n'y a qu'à les remettre à la teinture pour les faire refleurir; et c'est à quoi mon eau est principalement bonne. Je vous dirai même que ce qu'elle a de plus admirable, c'est qu'elle produit son effet du soir au lendemain. Une vieille se couche avec ses rides, et se lève avec un visage plus uni qu'une glace. Ah! que me dites-vous? interrompit avec précipitation la comtesse. Se peut-il que vous ayez un si beau secret? Enseignez-moi donc vite la manière de m'en servir. En me vantant son excellence, vous irritez l'impatience que j'ai de l'éprouver. Là-dessus, après l'avoir instruite de ce qu'il y avoit à faire, je lui laissai un petit pot et une fiole, et je la quittai en lui disant que je reviendrois le lendemain, bien assuré que je la trouverois changée du noir au blanc.

Au sortir de chez la comtesse, je pris le chemin de la maison de l'alcade, dont la dévote épouse vouloit devenir une de mes pratiques. Lorsque je fus arrivé,

je demandai une vieille soubrette dont le nom étoit marqué sur mon papier. Cette suivante parut bientôt; et dès qu'elle m'entendit dire que j'avois quelque chose à communiquer à sa maîtresse, elle me répondit en souriant : Soyez le bienvenu; on vous demande ici à cor et à cri. En même temps elle me mena par un escalier dérobé à l'appartement de madame, qui me reçut d'un air gracieux. C'étoit une personne qui avoit été tout aimable dans sa première jeunesse, et qui conservoit encore des restes de beauté dont un mari plus raisonnable que le sien auroit été content; aussi lui dis-je en l'abordant : Je doute que vous m'ayez fait venir ici pour vous, madame; car si vous avez perdu quelques-unes de vos grâces, il vous en reste tant d'autres, que vous n'avez pas besoin de mon secret pour attacher les hommes à votre char. Vous vous trompez fort, me répondit-elle, si vous croyez que je souhaite d'embellir pour me faire des adorateurs; ce n'est uniquement que pour plaire à mon époux. Cela vous semblera peut-être extravagant, ajouta-t-elle; mais je vous dis la vérité. J'aime mon mari, et je ne veux devenir plus belle que pour lui paroître toujours agréable, et l'empêcher de me faire des infidélités. C'est-à-dire, madame, repris-je, que vous avez un époux galant. Que trop galant, repartit la femme de l'alcade. Il a ce défaut-là. Unissons-nous pour l'en corriger. Redoublez, s'il est possible, la vertu de votre pommade et de votre eau. En un mot, rendez-moi si belle et si piquante, qu'il ne soit jamais tenté de s'écarter de son devoir.

J'enseignai aussi à la femme de l'alcade, en lui donnant un petit pot et une fiole, de quelle sorte elle devoit

se servir de ma pommade et de mon eau. Ensuite je lui dis adieu jusqu'au lendemain à la même heure. Je n'eus pas quitté cette dame, que, plus impatiente encore que la comtesse de voir l'effet de ma composition, elle n'attendit pas qu'il fût nuit pour se faire frotter et mettre au lit, où elle ordonna qu'on la laissât reposer.

Le jour suivant, je me levai fort curieux de savoir si mes deux pratiques avoient des compliments ou des reproches à me faire. Je me rendis chez la comtesse, que je trouvai à sa toilette avec sa suivante, qui, la regardant avec admiration, élevoit jusqu'aux nues sa beauté renaissante : Approchez, seigneur docteur, me dit-elle d'un air joyeux et satisfait ; venez recevoir les applaudissements qui vous sont dus. Je suis ravi, madame, lui répondis-je, que vous soyez contente de ma composition. Comment! contente, répliqua la comtesse, dites plutôt enchantée! J'avois déjà renoncé au commerce des jeunes gens et aux spectacles ; mais je prétends bien reparoître dans le monde, et être encore de tous les plaisirs que j'avois abandonnés. Madame, repris-je, vous le pouvez hardiment. Vous ne serez point de trop dans une assemblée brillante, et je suis sûr que les cavaliers du meilleur goût vous y verront avec plaisir. Vous êtes trop flatteur, monsieur le chimiste, me dit la dame ; mais au reste, quand vous parlez de cette façon, vous faites plutôt l'éloge de votre art que celui de ma beauté. Quoi qu'il en soit, poursuivit-elle, le service que vous m'avez rendu ne peut être trop payé. Voilà une bourse de cinquante doublons. Je vous la donne seulement pour votre petit pot et votre fiole. Je ne bornerai point là ma reconnois-

sance, si vous avez soin de m'entretenir dans l'état où vous m'avez mise. Après cette conversation, dont la fin surtout me plut fort, je me retirai aussi satisfait de ma comtesse qu'elle l'étoit de moi. Véritablement je ne me serois jamais attendu à un pareil honoraire ; et j'eus lieu de juger par là que ma belle veuve et sa nièce ne m'avoient pas fait prendre un mauvais parti.

Tandis que j'étois en train de toucher des espèces, j'allai tout de suite chez la femme de l'alcade. Elle ne me fit pas une réception moins gracieuse. Cette dame venoit de quitter sa toilette, et la joie brilloit dans ses yeux : Madame, lui dis-je en la saluant, vous avez un air de satisfaction dont je tire un bon augure. Les apparences sont bien trompeuses, si vous n'êtes pas contente de mon secret. Votre beauté me paroît telle que vous la désiriez. Je suis au comble de mes vœux, me répondit-elle. Vos drogues ont fait des merveilles, ajouta-t-elle, en riant de toute sa force ; il faut que je vous conte cela. Mon époux vient quelquefois dans mon appartement. Lorsqu'il y vient, il a l'air froid et sombre ordinairement. A peine jette-t-il sur moi la vue ; ou, s'il me regarde, c'est avec une indifférence qui blesse ma tendresse et ma vanité. Or, il s'est avisé d'y venir aujourd'hui. Il a d'abord remarqué du changement dans ma personne, et cette observation a réveillé son amour assoupi. Il m'a dit des douceurs et fait mille caresses. En achevant ces paroles, elle redoubla ses ris, que je mourois d'envie d'accompagner des miens ; mais, pour mieux faire le docteur, j'en conservai toute la gravité.

Quand la femme de l'alcade eut bien ri, elle reprit aussi son sérieux : Incomparable chimiste, me dit-elle,

n'en demeurez point là, s'il vous plaît. Employez tout ce que la chimie a de plus efficace et de plus puissant pour entretenir les charmes que votre art m'a donnés. Vous avez fait un miracle en réchauffant un mari glacé; mais vous en ferez encore un plus grand, si vous pouvez me rendre assez aimable pour fixer ses désirs. Madame, lui répliquai-je, la chose assurément n'est pas facile; mais je ne la crois point impossible. Est-il vrai? s'écria-t-elle. Ah! si vous en venez à bout, je reconnoîtrai bien ce service! Elle prononça ces derniers mots d'un ton à me persuader qu'on pouvoit compter sur sa parole; et, pour leur donner encore plus d'énergie, elle les accompagna d'un fort beau diamant qu'elle me mit au doigt, en attendant, me dit-elle, d'autres marques de sa reconnoissance.

Je sortis de chez cette dame, aussi satisfait d'elle que de la comtesse; car je ne doutois pas que mon diamant ne valût au moins cent pistoles. Pour en être plus sûr, j'allai le montrer à un vieux joaillier dont on m'enseigna la demeure, et qui me dit, après l'avoir long-temps examiné: Ce brillant est-il à vendre? Non, lui répondis-je, et le cavalier auquel il appartient voudroit seulement savoir ce qu'il vaut. Si ce cavalier, répliqua le marchand, veut s'en défaire, je lui en donnerai cent cinquante pistoles. Je remerciai le joaillier; et charmé de son appréciation, je m'en retournai joyeusement chez moi en disant: Courage, monsieur le chimiste, voilà une bonne matinée. Pour peu que vous en ayez d'autres semblables, vous serez bientôt riche.

Je ne fus pas sitôt de retour à mon hôtellerie, que je m'enfermai dans mon laboratoire. J'ouvris mon coffre-

fort, je veux dire la malle où étoient mes espèces, et j'y mis la bourse de la comtesse, en disant d'un air aussi tendre que si j'eusse parlé à une maîtresse : Allez, brillantes pistoles, chère et douce récompense de mes travaux chimiques, allez tenir compagnie aux ducats de mon oncle, qui sont vos frères aînés. Sérieusement, si quelqu'un eût entendu les discours insensés que je tenois à mon argent, il m'auroit pris pour un fou. Mais enfin j'étois possédé du démon de l'avarice. Je comptois que ma pommade et mon eau me mettroient en peu de temps en grande réputation, et me produiroient des sommes considérables, que je supputois sans cesse au gré de mon avare imagination, sans penser que je pouvois me tromper dans mes calculs.

J'allai dès ce jour-là même rendre grâces à la señora Dalfa et à sa nièce de m'avoir donné deux bonnes pratiques. Nous en avons encore d'autres à vous fournir, me dit Bernardina. Une vieille et riche marquise, dont le visage par laps de temps est devenu affreux, attend un jeune comte italien, qui doit incessamment arriver à Madrid pour l'épouser. Ils ne se sont jamais vus tous deux, et cependant leur mariage est arrêté. Le cavalier est prévenu que la dame n'est pas belle; mais cela n'empêche pas qu'il ne veuille devenir son époux; car c'est une veuve cousue d'or. La dame, de son côté, quelque confiance qu'elle ait en ses richesses, craint que le comte en la voyant n'ait envie de rompre le marché. Ma tante et moi nous lui avons fait parler de vous; et ce qui lui a été dit de votre savoir-faire lui a inspiré une vive curiosité de vous voir. Allez la trouver tout à l'heure, ajouta-t-elle en me donnant un

petit papier, voici sa demeure, et le nom de la soubrette à laquelle il faut vous adresser.

Je courus chez la marquise sans perdre de temps; et je n'ai de ma vie été si surpris que je le fus, lorsqu'étant entré dans son appartement, j'aperçus sur un lit de repos une petite figure de femme, noire, chassieuse et ridée. Je doutai d'abord que ce fût là cette mignonne qu'un jeune seigneur italien venoit avec empressement de son pays prendre pour femme à Madrid. Mais elle me l'apprit bientôt elle-même, afin que je ne l'ignorasse pas. Monsieur le docteur, me dit-elle, considérez-moi, je vous prie, avec attention. Que vous semble de ma beauté? Ne trouvez-vous pas que le cavalier qui vient de si loin pour m'épouser sera bien payé de sa peine? Ces paroles m'étonnèrent. Je n'avois point encore vu de femme tourner en ridicule sa propre personne. Il est vrai que la marquise étoit encore plus laide que vieille, quoiqu'elle eût soixante bonnes années sur la tête. J'aurois applaudi volontiers à ses plaisanteries; mais, outre que j'étois trop poli pour prendre cette liberté, elle m'en auroit peut-être su très-mauvais gré. Madame, lui répondis-je, il est constant que, dans l'état où vous êtes, je ne vous conseillerois pas de vouloir disputer la pomme aux trois déesses. Cependant, sans emprunter le pouvoir des fées, ni les filtres les plus puissants, vous pouvez devenir telle, que le seigneur votre époux aura lieu de se vanter d'avoir une femme aimable.

La dame, à ces paroles, fit un éclat de rire, et me dit, toujours en badinant à ses dépens: Mon pauvre docteur, je vous crois fort habile, mais non pas assez

pour me prêter une figure qui puisse plaire aux yeux. Je serai plus que contente de vous, si vous rendez ma vue supportable dans la société. Je ferai plus, madame, repris-je en homme sûr de son fait, je veux que dès demain matin à votre toilette, en vous regardant dans votre miroir, vous soyez, comme Narcisse, enchantée de votre image. Il échappa là-dessus de nouveaux ris à la marquise, qui me répliqua dans ces termes : Vous êtes bien téméraire d'entreprendre cela! Je vous défie, avec toutes vos drogues chimiques, d'en venir à bout. Néanmoins, poursuivit-elle, je ne refuse point d'éprouver votre secret; mais j'y consens plutôt pour vous désabuser, que dans l'espérance de devenir une femme agréable ; et j'y mets une condition, au moins : j'exige de vous que vous me donniez votre parole d'honneur que vous ne direz à personne que j'ai été assez folle pour me mettre entre vos mains, et me flatter que vous me rendriez belle en dépit de la nature. Je lui fis cette promesse; après quoi je lui laissai une fiole et un petit pot, et je me retirai en lui recommandant surtout de se faire bien frotter.

Je ne laissai pas, je l'avoue, de trembler pour ma composition, malgré les heureuses épreuves qui en avoient été faites. Je craignis qu'elle ne ratât un pareil sujet, qui véritablement ne justifioit que trop ma crainte. J'eus là-dessus quelque inquiétude, jusqu'à ce qu'étant retourné chez la marquise le jour suivant, j'eus le plaisir de la trouver rajeunie d'une vingtaine d'années pour le moins, et embellie de façon, que peu s'en fallut qu'à l'exemple de Pygmalion, je ne devinsse amoureux de mon ouvrage. Docteur, me dit-elle, toute transportée

de joie, je vous fais réparation d'honneur. Je vous ai cru, je l'avoue, un charlatan; vous m'avez bien agréablement détrompée, et je vous reconnois maintenant pour un docteur sans pareil. Madame, lui répondis-je sur le même ton, pour vous parler avec une franchise égale à la vôtre, je vous pardonne d'avoir douté du succès de ma composition, puisque je n'en attendois pas moi-même un si heureux.

Dans le ravissement où cette vieille étoit de se revoir en état de briller encore dans les cercles, elle me donna une bourse où il y avoit cent doubles pistoles, à condition que je ne la laisserois pas manquer de fioles et de pots. Je promis de lui en fournir une ample provision. Après cela je la quittai pour aller enfermer mes cent doublons dans la malle où étoient les espèces de la comtesse et mes ducats. Ce que je ne pus faire sans donner à mon argent de nouvelles marques d'idolâtrie.

CHAPITRE XL.

Où l'on verra un étrange revers de fortune, et un déplorable trait de la malice humaine.

Plus un hydropique boit, plus il veut boire; et plus un avare amasse de richesses, plus il en veut amasser. La señora Dalfa et sa nièce me firent gagner encore beaucoup d'argent; et cela, dans l'espérance que je leur apprendrois la composition de ma pommade et de mon eau. Je le leur avois promis, et j'étois toujours dans la

résolution de leur tenir parole; mais un revers de fortune que j'éprouvai tout-à-coup et que je vais détailler, ne me le permit point.

Un matin, dans le temps que je faisois le mieux mes affaires, je fus assez surpris de voir entrer dans ma chambre une manière d'alguazil. Je lui demandai à qui il en vouloit. A vous, me répondit-il fièrement, en me faisant remarquer une médaille d'or qu'il portoit sur son estomac, entre la peau et la chemise, et sur laquelle étoient gravées les redoutables armes de l'inquisition. J'ai l'honneur d'être huissier du saint office, et j'ai ordre de mes supérieurs de vous arrêter; suivez-moi. Je vais vous conduire à nos prisons. Je fus si troublé de ces paroles, que, ne sachant ce que je faisois, je voulus me jeter sur l'huissier, et me colleter avec lui; mais il se mit à rire en me disant: Seigneur cavalier, vous prenez le mauvais parti. Vous ignorez apparemment le respect qu'on doit à la sainte inquisition. Toutes les personnes qu'elle fait arrêter, de quelque condition et qualité qu'elles soient, se laissent emprisonner sans résistance; et si quelqu'un, ce qui est très-rare, par ignorance ou par indocilité, s'avise de faire le rétif, tout le peuple est obligé de prêter main-forte pour l'exécution des ordres du grand inquisiteur. Venez donc, ajouta-t-il, docilement avec moi, si mieux n'aimez vous laisser indignement traîner de force. Voyant qu'il ne me serviroit de rien de vouloir désobéir, je suivis l'huissier, qui me mena droit aux prisons du saint office.

Aussitôt que j'y fus arrivé, le geôlier, accompagné de plusieurs gardes, m'enferma dans un cachot, en me disant: Le commissaire de la sainte inquisition va se ren-

dre ici dans un moment. Songez à faire à ses questions des réponses précises et sincères. A ces mots, il se retira et me laissa dans un accablement, dans une stupidité dont je n'étois pas encore bien revenu quand le commissaire parut. Celui-ci me demanda premièrement mon nom et ma profession; ensuite il m'exhorta, pour mon propre intérêt, à faire une déclaration fidèle de tous mes biens, en me disant, pour mieux m'y engager, que, si j'étois innocent, comme il le croyoit, tous les effets que je déclarerois me seroient exactement rendus; au lieu que, si j'en voulois soustraire la moindre partie à la connoissance de mes juges, tous mes biens, meubles et immeubles, seroient perdus pour moi. Vous ne devez pas douter, poursuivit cet honnête homme, de l'intégrité du saint office; et si vous n'êtes pas coupable, soyez bien assuré que tout vous sera scrupuleusement remis entre les mains.

Je fus la dupe de cette perfide assurance; et, m'imaginant avoir affaire à des saints, je fus assez simple pour avouer que j'avois à l'hôtellerie de l'argent dans ma malle, quelle somme y étoit, et dans quelles espèces. Là-dessus le commissaire, prompt à saisir, se transporta dans mon hôtellerie, ordonna, de la part du saint office, à l'hôte de lui ouvrir ma chambre, et fit enlever sans façon ma malle avec toutes mes hardes, que je n'ai jamais revues depuis.

Pendant que le commissaire faisoit cette expédition, j'étois dans mon cachot étendu sur un grabat, et fort étourdi de mon emprisonnement. J'avois beau en chercher la cause dans ma tête, je ne la trouvois point. Quel crime, disois-je, puis-je avoir commis, pour m'être

attiré une pareille disgrâce? Ma conscience ne m'en reproche aucun de ceux dont connoît ordinairement le saint office. Il faut absolument qu'on m'ait pris pour un autre. Ne sachant donc à qui m'en prendre, je me laissai peu à peu aller au chagrin, et du chagrin au désespoir. Je poussai des plaintes, et fis retentir mon cachot de lamentations. Au bruit que je faisois en déplorant mon triste sort, un des gardes qui veillent sans cesse sur les prisonniers, et qui sont nuit et jour dans les galeries, ouvrit la porte de ma loge, vint à moi, et me donna sur les épaules cinq ou six coups de houssine bien appliqués, en me disant d'une voix basse : Taisez-vous, l'ami. Apprenez que dans les saintes prisons où vous êtes, on garde un profond silence qu'il n'est pas permis de troubler. Souvenez-vous qu'il y est même défendu de se plaindre, et surtout de la sainte inquisition, qui, n'étant pas capable de commettre la moindre injustice, s'offense justement des plaintes des malheureux qui osent murmurer contre sa rigueur. C'est de quoi je vous avertis une fois pour toutes; car s'il vous arrive encore de vous lamenter jusqu'à vous faire entendre, je vous traiterai plus rudement que je n'ai fait. Que cela demeure gravé dans votre mémoire. A ces paroles, qu'il prononça d'un air froid, il sortit, et me laissa faire là-dessus mes réflexions.

Je n'en fis qu'une. Je vis bien qu'il falloit m'armer de patience, et faire de nécessité vertu; ce qui n'est pas une chose aisée, quand on est en souffrance, à moins que le ciel ne s'en mêle, comme je crois qu'il eut la bonté de faire dans cette conjoncture; car insensiblement, dévorant mes peines, et les regardant comme

une punition de mes fautes passées, je redevins tranquille. Gonzalez, me disois-je à moi-même, au lieu de te désespérer, fais un saint usage de ton affliction; pense que le Seigneur veut t'éprouver une seconde fois. Rappelle-toi le péril où tu te trouvas dans les prisons d'Avila. Peu s'en fallut que le corrégidor ne te traitât comme les fripons avec qui tu étois. Le ciel te délivra de ce danger, et tu dois espérer qu'il ne t'abandonnera pas dans celui-ci. Tu as affaire à des juges éclairés, à de saints personnages, qui te remettront incessamment en liberté, et qui te rendront ton argent jusqu'au dernier sou.

Dans cette espérance, je souhaitois donc ardemment d'être interrogé; ce qui arriva le troisième jour de ma détention. Le geôlier vint avec un garde me prendre dans mon cachot pour me conduire à l'audience du grand inquisiteur. Je trouvai ce juge dans une vaste salle, tapissée de taffetas vert, au bout de laquelle il y avoit un grand crucifix de marbre blanc en relief, qui s'élevoit jusqu'au plafond. Le grand inquisiteur, qui étoit un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, assis dans un fauteuil, au bout d'une longue table, tenoit sa morgue; et son secrétaire, qui étoit un petit prêtre plus noir qu'une taupe, se tenoit à l'autre bout assis sur un placet.

D'abord que j'aperçus ce redoutable Minos, je courus me jeter à ses pieds, croyant par cette action l'attendrir et le toucher. Bassesse perdue. Il m'ordonna de me relever; après quoi il me demanda pour quel sujet j'avois été arrêté. Je répondis que je l'ignorois, et que je suppliois très-humblement son illustrissime révérence d'avoir la bonté de me l'apprendre. Mon ami,

répliqua l'inquisiteur d'un air plein de douceur, cela ne se fait pas de la sorte; vous n'êtes point ici dans une juridiction séculière. C'est à vous à déclarer pourquoi vous avez été mis dans nos prisons; et je vous exhorte à le faire au plus tôt, puisque vous ne pouvez recouvrer la liberté que par ce moyen. A ces mots, qui me causèrent une extrême surprise, je me jetai une seconde fois aux pieds de mon juge, et pleurant à chaudes larmes: Hé! comment, m'écriai-je, mon père, voulez-vous que je vous dise une chose que je ne sais point du tout! Paroles inutiles, repartit le moine sans s'émouvoir. Accusez-vous dans ce moment, ou taisez-vous. Je voulus parler encore et représenter que ce qu'on exigeoit de moi n'étoit pas possible; le grand inquisiteur, toujours de sang-froid, persistoit à l'exiger; ce qu'il fit jusqu'à ce que, piqué de mon opiniâtreté, il m'imposa silence en prenant une sonnette d'argent qui étoit devant lui sur la table, et dont il se servit pour appeler du monde. Alors je vis entrer dans la salle un objet que je ne pus regarder sans ressentir une grande mortification. C'étoit ma malle, que deux gardes apportoient avec mes hardes, et que précédoit le commissaire qui les avoit saisies.

A la vue de mes chères dépouilles, il coula de mes yeux un torrent de larmes que je ne pus retenir, comme si j'eusse eu un pressentiment que j'allois les perdre pour jamais. Cependant l'inquisiteur, après avoir fait ouvrir ma malle en ma présence, et inventorier ce qu'il y avoit dedans, m'assura que tout me seroit exactement rendu lorsque je sortirois de l'inquisition. Ces messieurs ne se contentèrent pas de cela, ils me fouillèrent et m'ôtèrent jusqu'à mon mouchoir. Vous jugez bien

qu'ils n'eurent garde de me laisser la bague de la femme de l'alcade : ils me l'arrachèrent du doigt. Après cela l'inquisiteur me dit qu'il m'exhortoit encore à n'attendre pas plus long-temps à déclarer la cause de ma prison. Il se retira ensuite avec mes effets, suivi du petit prêtre noir et du commissaire. Quand ils furent sortis de la salle, le geôlier et le garde me remmenèrent à mon cachot, où je passai le reste du jour sans boire ni manger, et toute la nuit suivante sans dormir. Je rappelois sans cesse dans ma mémoire la déclaration que le grand inquisiteur vouloit que je fisse, et plus j'y pensois, plus je la trouvois absurde.

Au bout de trois jours, je reparus devant ce juge, qui me dit : Hé bien! nous déclarez-vous aujourd'hui la cause de votre emprisonnement? Comment votre révérence veut-elle que je la devine? lui répondis je. Ne voyez-vous pas bien, mon père, que vous me demandez une chose impossible? Je ne sais point qui m'a dénoncé au saint office, et je l'ignorerai toujours, si vous n'avez la bonté de me l'apprendre. Si j'ai des accusateurs, que ne les confronte-t-on avec moi? C'est le moyen le plus sûr et le plus court de savoir si je suis innocent ou coupable. L'inquisiteur en cet endroit, branlant la tête, reprit ainsi la parole : Mon ami, je vois bien que vous n'avez pas envie de sortir sitôt de prison. Nous avons sept témoins contre vous, de bons bourgeois, tous gens d'honneur et de probité. Vous savez sans doute ce qu'ils ont pu dire en vous déférant à nous. Réglez-vous là-dessus. Confessez de bonne foi que vous êtes coupable du crime qu'ils vous imputent. Ce n'est que par cet aveu que vous pouvez prévenir la sentence rigoureuse que

le saint office prononce contre les prisonniers qui s'obstinent à nier les crimes dont ils sont accusés. En parlant ainsi, ce juge sortit de la salle avec sa séquelle, c'est-à-dire avec son secrétaire et le commissaire, et je retournai dans ma loge, encore plus mécontent de cette seconde audience que de la première.

Il faut, disois-je, que je m'accuse. Hé! de quoi? Du crime que mes accusateurs ont déposé que j'ai commis. Mais quel est-il, ce crime? Cela me confond! Ce n'est pas qu'en examinant scrupuleusement ma conscience, je n'y trouvasse des sujets de reproches. Les doublons de l'hydropique de Murcie, et ceux du licencié Salablanca venoient s'offrir à ma pensée, et j'étois assez simple pour m'imaginer que c'étoit peut-être pour ces faits-là que j'avois été arrêté. Néanmoins, faisant réflexion qu'ils n'étoient pas de la nature de ceux dont le saint office a droit de connoître, je me rassurois sur cet article. Je n'étois en peine que de savoir quels pouvoient être mes accusateurs et le crime dont ils m'accusoient; ce que j'appris enfin dans ma troisième audience, ainsi que je vais le rapporter.

Le grand inquisiteur me demanda d'abord, comme dans les deux audiences précédentes, si j'ignorois encore le sujet de ma détention, et sur la réponse que je lui fis que je n'avois encore pu le deviner, le secrétaire ouvrit un registre qui étoit devant lui, et sur lequel étoient écrites les dépositions faites contre moi. On va vous lire, me dit l'inquisiteur, tous les chefs d'accusation formés contre vous. Écoutez-les attentivement, et vous verrez que le saint office, toujours lent à punir, est bien informé de la conduite d'un coupable avant qu'il le fasse arrêter.

Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, que le secrétaire fit la lecture des témoignages portés par mes délateurs, qui s'accordoient ensemble à m'accabler de sortilége, assurant tous qu'un *quidam,* appelé Gonzalez, soi-disant chimiste, s'ingéroit, sans la permission du corrégidor, de vendre secrètement aux femmes une certaine pommade et une certaine eau qui, par le secours et l'opération du diable, rajeunissoient les vieilles les plus décrépites.

En entendant cette accusation, je ne pus m'empêcher de faire un éclat de rire, qui, dans l'endroit et dans la conjoncture où nous étions, étoit assurément très-déplacé. Aussi le secrétaire suspendit sa lecture, tant il parut indigné de cette irrévérence; et l'inquisiteur me regardant de travers, me dit : L'ami, *hic ridere nefas.* Ces trois mots me firent rentrer en moi-même; et me mettant à genoux devant ce juge, je lui demandai très-humblement pardon de ce manque de respect, en lui disant que je n'avois pu retenir ce ris, qui m'étoit indiscrètement échappé en entendant cette déposition. Qu'a-t-elle donc de ridicule? me dit-il gravement. Savez-vous bien qu'elle est très-sérieuse? Hé! non, monsieur l'inquisiteur, répondis-je avec un peu de vivacité. Permettez-moi de faire voir à votre révérence que cette accusation est frivole. Je possède, à la vérité, le talent de composer une pommade et une eau qui conservent le teint et embellissent le visage; mais il n'y a rien là-dedans que de naturel, et le démon n'y a point de part. C'est de quoi ils ne conviennent pas, reprit le juge. Ils disent que vous faites une belle personne d'une fille laide, et que vous rendez aux vieilles les charmes qu'elles ont perdus. Ils prétendent enfin que vous êtes plutôt un sorcier

qu'un chimiste. O ciel! m'écriai-je, quels délateurs suscitez-vous contre moi? Je suis tenté de croire que ce sont des apothicaires ou des parfumeurs, que l'envie arme contre un homme qui a des secrets qu'ils n'ont point. Je remarquai qu'à ce discours, le grand inquisiteur, tout accoutumé qu'il étoit à dissimuler, me laissa lire dans ses regards que je devinois mes accusateurs, et lui faisois connoître mon innocence. Mais, pour l'honneur du saint office, il se garda bien de l'avouer, parce que, en faisant cet aveu, il auroit été obligé de m'élargir comme un innocent faussement accusé, et de me restituer mes effets en m'élargissant. C'est pourquoi, rompant tout-à-coup l'entretien : Nous approfondirons cela, me dit-il; la matière est délicate. S'il n'y a point de magie dans votre composition, il est juste que vous soyez incessamment remis en liberté.

Telle fut ma troisième audience, d'où je revins dans ma loge avec autant de gaieté que si monsieur l'inquisiteur m'eût absous de tout ce que mes délateurs m'imputoient. Cependant ma joie ne fut pas de longue durée, puisque mon juge, m'ayant fait revenir devant lui huit jours après, me dit : J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre affaire va mal. Vos accusateurs ont fait des informations récentes : ils soutiennent que vous méritez d'être brûlé comme un enchanteur. Vous faites, disent-ils, des métamorphoses ; ils citent, entre autres dames qui ont éprouvé votre secret, certaine marquise qui paroissoit dans la décrépitude il n'y a que quinze jours, et qu'on prendroit à présent pour une mineure. Cela ne va pas, comme vous voyez, à votre décharge : la chimie ne fait pas de si grands prodiges ; et l'on peut

croire avec fondement que le démon s'en mêle. Je vous dirai même qu'il y a deux témoins qui déposent vous avoir entendu conjurer des esprits malins, en faisant votre composition. Ah! les scélérats! m'écriai-je à ces derniers mots. Qui peut être assez méchant pour inventer de pareilles fables? Qu'ai-je fait à ces deux malheureux pour m'oser calomnier ainsi? Puisse la foudre tomber sur..... Point d'imprécations, interrompit l'inquisiteur, point d'invectives. Retournez à votre loge, et demeurez-y tranquillement, jusqu'à ce qu'il ait été décidé si vous êtes un sorcier ou un chimiste.

CHAPITRE XLI.

De la consolation qu'Estevanille reçut dans son cachot.

Ces dernières paroles du grand inquisiteur ne me parurent pas fort consolantes. Vive Dieu! disois-je en rentrant dans ma cellule, quelle sera la fin de tout ceci? Mes juges, par ignorance ou autrement, n'ont qu'à trouver que ma pommade sent un peu la cabale, et voilà monsieur le chimiste abandonné aux flammes. Comment diable! malgré mon innocence, je pourrois bien être brûlé au premier *acte de foi*. Cette réflexion m'attrista, et me fit tomber dans une mélancolie noire qui m'auroit peut-être rendu fou, si le ciel ne m'eût préservé de ce malheur, en m'envoyant dès le lendemain une consolation à laquelle je ne me serois jamais attendu.

Un des gardes qui m'apportoit ordinairement à manger étant entré dans ma loge, s'avisa, contre sa coutume, de me parler : Seigneur prisonnier, me dit-il tout bas, ne vous appelez-vous point Estevanille Gonzalez? Oui, mon ami, lui répondis-je, c'est mon nom. Cela étant, reprit-il, je vais m'acquitter d'une commission dont je me suis chargé, à quelque péril que je m'expose en me mêlant de vos affaires. Apprenez que deux dames sont actuellement en mouvement, et remuent ciel et terre pour vous tirer des griffes de l'inquisition. Elles ont déjà mis dans vos intérêts quelques grands seigneurs qui ont promis d'intercéder pour vous; et je puis vous assurer que le crédit de ces intercesseurs est tel, que vous avez tout lieu d'espérer que vous sortirez bientôt d'ici. Cette nouvelle fut un doux lénitif à mon affliction. Mon enfant, dis-je au garde, il est bien mortifiant pour moi de ne pouvoir que par des paroles reconnoître le plaisir que vous me faites; mais le saint office m'a mis hors d'état de..... Je le sais bien, interrompit-il avec précipitation; il ne vous a laissé que ce qu'il n'a pu vous ôter. Je n'attends de votre part, ajouta-t-il, que de simples remercîments. Si je mérite quelque chose de plus, les dames qui s'intéressent si vivement pour vous auront soin de vous acquitter envers moi.

Hé! qui sont, dis-je au garde, ces charitables dames qui tentent l'entreprise de ma délivrance? Pardonnez, seigneur Gonzalez, si je ne puis satisfaire votre curiosité là-dessus, me répondit-il. Elles m'ont expressément défendu de vous les nommer; mais elles m'ont en même temps ordonné de vous assurer qu'elles n'épargneront

rien pour vous arracher à l'inquisition. En achevant de parler de la sorte, il se retira promptement, de peur de se rendre suspect par un plus long séjour dans ma loge. Lorsqu'il fut sorti, je dis en moi-même : J'aurois pourtant souhaité que ce garde m'eût appris le nom de ces dames, que je soupçonne être la comtesse et la femme de l'alcade, ou la marquise. Ces personnes, apparemment informées de mon malheur par la renommée, veulent me tirer de prison par reconnoissance. Ne me trompé-je point aussi ? Et ces généreuses dames qui font tant de démarches en ma faveur, ne seroient-ce pas plutôt la señora Dalfa et sa nièce ? Je m'arrête à cette pensée. Oui, ce sont elles assurément ; je n'en doute plus. Le bruit de mon emprisonnement sera parvenu aux oreilles de ces dames, et Bernardina sur-le-champ aura été prier le comte de Medellin d'employer son crédit pour moi. Une autre chose encore me confirme dans cette opinion ; c'est que n'ayant pas mon secret, que j'ai promis de leur communiquer, la crainte de le perdre les oblige à solliciter vivement ma liberté.

C'étoient en effet ces deux dames qui avoient gagné le garde. Il me l'avoua le jour suivant. Il est vrai, seigneur Gonzalez, me dit-il, que c'est à dona Bernardina et à la señora Dalfa, sa tante, que vous êtes redevable du petit service que je vous rends. Elles m'ont engagé à vous parler, pour vous faire savoir qu'ayant été informées que vous étiez dans les prisons du saint office, elles vous avoient trouvé des protecteurs. Le comte de Medellin et le prieur de Castille, à leurs prières, obsèdent monsieur le grand inquisiteur, dont ils sont amis particuliers ; et je crois qu'ils obtiendront votre élargis-

sement. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que cela soit sans difficulté : car ce juge a dit à ces seigneurs que vous étiez accusé de sorcellerie; et vous savez que l'inquisition, sur cette matière, est sans miséricorde. Cependant vous pouvez tout attendre de deux solliciteurs de cette importance.

Ce discours du garde me causa une nouvelle inquiétude: Si monsieur l'inquisiteur, disois-je, s'obstine à vouloir que je paroisse coupable, il n'aura aucun égard aux sollicitations de ces seigneurs, qui, de leur côté, piqués de lui avoir en vain demandé la liberté d'un prisonnier, se brouilleront avec lui, et je serai la victime de leur brouillerie. Effectivement, le lendemain au soir, le garde, en m'apportant à souper, me dit : J'ai vu les dames que vous savez, et voici ce que j'ai à vous dire de leur part. Le comte de Medellin et le commandeur de Castille, peu satisfaits du grand inquisiteur, se sont adressés au comte d'Olivarès, premier ministre, et l'ont prié de s'entremettre de votre affaire par charité, et d'arracher aux flammes un innocent. Ils l'ont mis au fait des métamorphoses que votre pommade fait faire; et son excellence, après en avoir ri, a promis de ne vous point abandonner à la sainte fureur de l'inquisition. Voilà ce que ces dames m'ont chargé de vous apprendre. Dans peu de jours je vous informerai de ce que le comte d'Olivarès aura fait pour vous.

CHAPITRE XLII.

Comment et dans quel état Gonzalez sortit des prisons de l'inquisition.

Ce rapport me rassura un peu. Je savois que ce comte, moins ministre que roi, pouvoit tout, et j'étois persuadé qu'à sa prière, le grand inquisiteur m'élargiroit volontiers; et je ne me trompois point dans ma conjecture, comme vous l'allez entendre. Le premier ministre, en allant, selon sa coutume, au lever du roi, rencontra le grand inquisiteur dans l'antichambre. Il l'aborda d'un air riant, et l'ayant tiré à part : Monsieur l'inquisiteur, lui dit-il, j'ai une prière à faire à votre révérence. Une prière, lui répondit le moine en baissant les yeux humblement; commandez. Vous avez, reprit le comte, dans vos prisons, un certain chimiste appelé Gonzalez; vous me ferez plaisir de le remettre en liberté. Quoiqu'il y ait de fortes preuves qu'il se mêle de magie, repartit l'inquisiteur, je ne puis rien refuser à votre excellence. Dès demain il sera libre. Mais, ajouta-t-il, trouvez bon, s'il vous plaît, que son élargissement se fasse d'une façon qui ne déshonore pas le saint office. C'est ainsi que je l'entends, dit le ministre : à Dieu ne plaise que je veuille donner la moindre atteinte à l'autorité de votre tribunal. Je serai content, pourvu que ce prisonnier sorte sain et sauf de vos prisons.

L'inquisiteur le lui promit, et tint exactement sa promesse; mais il me fallut auparavant essuyer des formalités que le saint office observe scrupuleusement, et que je puis rapporter à présent que je ne le crains plus.

Le lendemain du jour que le premier ministre avoit parlé au grand inquisiteur, je fus conduit dans une salle où ce dernier m'attendoit pour me donner mon audience de congé; Gonzalez, me dit-il, votre procès est fini, et vous allez sortir de prison tout à l'heure; mais il faut auparavant, pour vous conformer à nos usages, que vous confessiez que vous êtes coupable. Qui? moi? interrompis-je assez brusquement. Je n'avouerai jamais cela. Écoutez-moi avec attention, interrompit le moine à son tour. N'allez pas faire une mauvaise affaire d'une bonne; comme la sainte inquisition, continua-t-il, ne fait jamais arrêter personne injustement, lorsqu'elle veut relâcher un prisonnier, elle exige de lui, fût-il innocent, qu'il se confesse coupable, afin de lui faire grâce comme à un criminel. Je me laissai étourdir de ce raisonnement métaphysique. J'avouai tout ce que voulut monsieur l'inquisiteur; après quoi il me dit : Il ne vous reste plus qu'une chose à faire pour éprouver la miséricorde du saint office. En même temps ouvrant un missel qui étoit sur la table, il me fit poser la main dessus, en me disant : Promettez et jurez que vous garderez un éternel silence sur tout ce que vous avez vu à l'inquisition, et sur le séjour que vous y avez fait; que vous ne parlerez jamais de ce tribunal ni de ses ministres qu'avec un respect infini. Aussi bien, s'il vous échappoit quelques traits railleurs contre la sainte inquisition, vous pour-

riez vous en repentir. Dans quelque ville, dans quelque bourgade, dans quelque endroit d'Espagne où vous puissiez aller, elle a partout des officiers qui veillent sans cesse à ses intérêts, et qui arrêtent sans distinction les personnes qui osent parler d'elle avec irrévérence.

Prenez-y donc bien garde, mon ami, poursuivit le moine, car si par malheur il vous arrivoit de retomber entre nos mains, vous seriez puni comme *relaps*, et par conséquent brûlé, sans que le puissant protecteur à qui vous devez aujourd'hui votre élargissement pût vous sauver. Faites donc, ajouta-t-il, le serment que j'exige de vous, et retirez-vous ensuite où bon vous semblera. Mais, mon très-révérend père, lui dis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de me faire rendre mes hardes et ma malle. Ah! mon enfant, me répondit sa révérence, comme si elle eût eu compassion de mon malheur, je vous plains, c'est tout ce que je puis faire pour vous. Sitôt qu'un accusé entre dans les prisons du saint office, s'il est soupçonné de magie, dès ce moment tous ses effets sont confisqués au profit du roi. C'est la règle. Cela est malheureux pour vous. Mais il faut vous en consoler, en faisant réflexion que bien des prisonniers n'en sont pas quittes, comme vous, pour la perte de leurs biens.

A ce discours, qui ne me faisoit que trop connoître que monsieur le grand inquisiteur n'avoit pas envie de lâcher ma malle qu'il tenoit dans ses serres, je souscrivis de bonne grâce à la confiscation; et après avoir juré sur le missel que je ne dirois jamais que du bien de messieurs les officiers du saint office, je sortis de ses pri-

sons presque nu, les gardes de cet enfer, pour avoir quelque part à mes dépouilles, m'ayant ôté en sortant un bon habit que j'avois, pour me revêtir d'une vieille veste noire et sans manches. Encore faut-il observer qu'il y avoit sur cette veste des flammes peintes, qui marquoient bien que c'étoit le reste d'un habillement de brûlé.

CHAPITRE XLIII.

Il va voir la señora Dalfa et Bernardina pour leur rendre grâces de sa délivrance. De l'accueil consolant que ces dames lui firent. Il leur communique son secret.

J'avois tant de honte de paroître dans l'état misérable où je me trouvois, qu'au sortir des prisons de l'inquisition je me réfugiai dans la première église que je rencontrai, et où, grâce au ciel, il n'y avoit personne. Je me cachai derrière un tombeau; et là j'attendis la nuit, qui n'étoit pas éloignée. Sitôt qu'elle fut venue, j'allai chez mes libératrices, qui ne me remirent pas d'abord que je me présentai devant elles. Ma figure même leur fit peur. Mais lorsqu'elles m'eurent reconnu, elles se mirent à rire comme deux folles, en me voyant ajusté comme je l'étois. Mesdames, leur dis-je, l'uniforme des prisonniers du saint office vous réjouit, ce me semble? Oui, vraiment, me répondit Bernardina, qui étoit une rieuse; nous sommes surtout enchantées de votre veste : elle vous donne un air galant; c'est dommage qu'elle sente un peu l'*acte de foi*. C'est, re-

pris-je, un présent que les gardes de l'inquisition m'ont fait en échange d'un bon habit dont ils m'ont déchargé les épaules.

Les dames, après avoir bien ri, reprirent leur sérieux, pour me témoigner le déplaisir que leur avoit causé mon emprisonnement. Nous en avons eu, dirent-elles, d'autant plus de chagrin, que nous en sommes la première cause; car c'est nous qui vous avons conseillé de débiter votre pommade et votre eau. Mesdames, leur répondis-je, si vous m'avez innocemment jeté dans un péril affreux, en récompense vous m'en avez heureusement tiré. Il m'en coûte, à la vérité, tout ce que je possédois de bien; mais par bonheur je suis accoutumé aux alternatives de la fortune.

Nous voudrions bien, ma nièce et moi, dit alors la tante, être assez riches pour vous offrir plus que vous n'avez perdu; mais, quelque bornées que soient nos facultés, du moins nous pouvons vous remettre au même état où vous étiez avant que vous eussiez fait connoissance avec le grand inquisiteur. Quand la señora Dalfa parloit ainsi, c'est qu'elle croyoit que ce juge ne m'avoit raflé que l'argent des dames que j'avois embellies; car je ne lui avois pas dit un mot, non plus qu'à sa nièce, des ducats de mon oncle. Madame, lui répondis-je, c'est pousser la générosité trop loin; et je croirois en abuser, si j'acceptois.... Fi donc, Gonzalez, interrompit Bernardina, d'un air brusque qui marquoit son bon cœur; vous sied-il bien de faire des façons avec vos amies? Vous demeurerez avec nous. Vous aurez ici un petit appartement où vous ne serez point mal, et nous vous offrons notre table et notre bourse.

J'acceptai cette proposition, qui m'étoit faite de trop bonne grâce pour être rejetée, outre qu'il ne convenoit point à un homme qui portoit une veste de brûlé de refuser un pareil secours. Je devins donc commensal de ces dames, avec qui je soupai fait comme j'étois. Mon habillement burlesque, au lieu de leur blesser la vue, les faisoit rire de temps en temps, et leur inspiroit des plaisanteries qui rendoient le repas charmant. Elles n'épargnèrent pas le saint office; et moi-même, oubliant le serment que j'avois fait sur le missel, je leur fis part de quelques observations plaisantes sur les formalités de ce tribunal. Mais ce qui divertit infiniment mes hôtesses, c'est qu'après m'être lâché contre le grand inquisiteur, et l'avoir accommodé de toutes pièces, je m'arrêtai tout court; et m'imposant silence: Paix, Gonzalez, me dis-je à moi-même, taisez-vous; songez que vous ne devez dire que du bien de ces messieurs, quelque sujet que vous ayez de vous plaindre d'eux et de les regarder comme des corsaires de Barbarie.

Je fus de si belle humeur pendant le soupé, qu'on eût dit que la perte de ma chère malle m'étoit indifférente. Cependant elle me tenoit toujours au cœur, et je n'y pouvois penser sans donner au diable toutes les inquisitions du monde. Après nous être égayés tous trois à table, chacun se retira dans son appartement. Je trouvai dans le mien un bon lit, au lieu d'un grabat comme celui de ma prison, et la richesse des meubles répondoit à la bonté du lit. Tout dans cet appartement faisoit honneur au goût du comte de Medellin. Après avoir considéré chaque chose avec plaisir, je me déshabillai,

ce qui fut bientôt fait, et je me couchai dans l'espérance de faire la nuit tout d'une pièce. Néanmoins, contre mon attente, et comme si le lit n'eût point été fait pour dormir, le sommeil ne put s'emparer de mes sens qu'un quart d'heure avant le jour. Alors m'étant endormi profondément, je ne me réveillai que long-temps après le lever du soleil.

Sur les neuf heures du matin, la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer la señora Dalfa suivie de trois hommes, dont deux portoient des paquets de hardes. Seigneur Gonzalez, me dit cette dame, voici le meilleur fripier de Madrid que je vous amène. Il vous apporte plusieurs habits que je vous laisse essayer. En achevant ces mots, elle se retira pour que je fisse ces essais avec plus de liberté. Je demeurai donc avec le fripier et ses garçons, qui, sans perdre de temps, défirent leurs paquets, et présentèrent à mes yeux cinq ou six habits complets, tous plus propres les uns que les autres. Il y en eut un principalement qui me plus fort, et que je choisis moins pour sa magnificence, tout riche qu'il étoit, que parce qu'il paroissoit avoir été fait exprès pour moi, tant il étoit convenable à ma taille. Le fripier me fournit avec cet habit une épée, un chapeau de castor, des bas de soie, des souliers, des chemises de toile de Hollande, et tout cela par ordre et aux dépens de mes belles hôtesses, qui ajoutèrent à cette dépense une bourse de cinquante doublons, qu'elles me forcèrent d'accepter, malgré tout ce que je pus faire pour m'en défendre. Je leur dis que, satisfait de leur table et du logement que j'avois chez elles, je les priois d'en demeurer là, et de se reposer sur mon industrie

du soin de m'entretenir. Hé, vraiment, dit Bernardina, il ne tient qu'à vous de regagner vingt fois plus que vous n'avez perdu. Il ne faut pour cela que continuer à débiter votre pommade et votre eau. C'est de quoi je me garderai bien, m'écriai-je. Les envieux qui m'ont été déférer au saint office ne manqueroient pas de me faire retomber entre ses mains; et vous savez de quelle manière il en use avec les *relaps* accusés de sortilége.

Votre crainte est juste, dit alors la tante; renoncez à ce métier-là. Nous le ferons pour vous, ma niece et moi, avec tant d'adresse et de secret, que nous le pourrons faire impunément. Enseignez-nous à composer votre pommade et votre eau, et sans que vous vous en mêliez, vous aurez le tiers du profit. Je ne balançai point à faire avec elle une convention si avantageuse pour moi; et sans différer, je leur donnai un mémoire où étoient spécifiées toutes les drogues qui entroient dans la composition de ma pommade et de mon eau, et je leur montrai à la faire; ce qu'elles apprirent avec une facilité merveilleuse, tant elles avoient le cœur à l'ouvrage.

J'employai cinq ou six jours à les instruire, sans sortir de leur maison; et quand je les eus bien endoctrinées, elles me dirent que je n'avois désormais qu'à les laisser faire toutes deux. C'est à nous, dit la señora Dalfa, c'est à nous présentement à travailler pour le bien de notre petite société. C'est de quoi nous nous chargeons, ajouta la nièce. Nous débiterons la marchandise sans que vous paroissiez là-dedans, et nous vous en rendrons un compte fidèle. Vous, pendant ce temps-là,

vivez le plus agréablement qu'il vous sera possible. Voyez vos amis ; allez avec eux faire le galant dans les prairies de Saint-Jérôme, et aux spectacles siffler les pièces nouvelles. Divertissez-vous bien. Je vous dirai même que nous ne voulons pas vous gêner en vous obligeant à loger avec nous. Si vous aimez mieux demeurer dans votre hôtellerie, vous n'avez qu'à y retourner. Mesdames, leur dis-je alors, parlons à cœur ouvert. Il me semble qu'il est à propos que nous ayons des demeures séparées. Il est bon même que nous paroissions n'avoir aucun commerce ensemble. Je viendraï seulement chez vous de temps en temps pendant la nuit ; avec cette précaution, nous tromperons la vigilance et les soins de mes ennemis, qui vont sans doute m'observer, et nous débiterons notre marchandise sans inquiétude. Mes associées approuvèrent cet avis ; et tous trois d'accord ensemble, nous nous séparâmes ; elles dans la résolution d'embellir bien des visages gâtés par le temps, et moi charmé d'avoir du revenant-bon dans notre trafic sans m'en mêler.

CHAPITRE XLIV.

Il retourne à son hôtellerie. De l'entretien qu'il eut avec son hôte, et de la joie qu'il eut de revoir son ancien ami Ferrari. Suite de leur reconnoissance.

Je pris le chemin de mon ancienne demeure, je veux dire de mon hôtellerie; et quand je parus devant mon hôte, il crut voir un fantôme. Est-ce vous, seigneur Gonzalez? s'écria-t-il, dans l'excès de son étonnement. Est-ce vous que je vois en effet? C'est moi-même, mon cher Andresillo, lui répondis-je en l'embrassant. Vous ne vous attendiez pas à un si prompt retour, n'est-ce pas? Non, ma foi, me repartit-il. La sainte inquisition, que je tiens pour la plus méchante des trois mauvaises saintes qui sont en Espagne, ne lâche pas facilement sa proie. Je dirai plus: je vous ai cru perdu. Hé! pourquoi donc? repris-je; les juges du saint office ne sont-ils pas aussi justes qu'éclairés? Ils ont reconnu mon innocence; ils m'ont remis en liberté. Oui: mais, répliqua-t-il, vous ont-ils restitué tous vos effets? c'est là le *hic*. Taisez-vous, mon ami, lui repartis-je, en mettant l'*index* sur ma bouche. Ne me faites pas, je vous prie, de questions qui m'induisent à rompre un silence que je veux garder toute ma vie. Ce n'est pas, ajoutai-je, que je ne sois persuadé qu'avec vous je puis m'épancher sans contrainte. Oh! pour cela oui, reprit-il, vous le pouvez hardiment. Je suis discret, et de plus votre ami;

d'ailleurs, quelque mal que vous me puissiez dire de ces messieurs-là, j'en pense encore davantage.

J'ai connu, poursuivit-il (car le seigneur Andresillo étoit un peu babillard), j'ai connu un fort honnête homme qui a été trois ans dans leurs prisons sans savoir pourquoi. Comme il soutenoit toujours qu'il étoit innocent, il fut condamné au feu ; mais la veille de l'acte de foi, effrayé de l'appareil de son supplice, il s'avoua coupable, contre le témoignage de sa conscience, pour sauver sa vie. Néanmoins cela n'empêcha pas que tous ses biens ne fussent confisqués, et lui envoyé aux galères pour cinq ans. Mon hôte étoit trop en train de parler contre le saint office, pour en demeurer là. Il me fallut encore essuyer le récit de cinq ou six autres histoires à la louange de ce tribunal.

Je fus obligé de l'interrompre, pour lui demander s'il ne savoit pas ce que mon valet étoit devenu. C'est ce que j'ignore, me répondit-il. Je sais seulement qu'épouvanté de votre détention, il a pris la fuite, et que, pour aller plus vite, il a emmené votre mule. Au reste, il n'a fait en cela que prévenir l'inquisition, parce qu'à peine eut-il disparu, il vint chez moi un *familiar*, la gueule enfarinée, demander votre mule. Vous voyez par là que ces officiers sont bien lestes, et qu'ils veulent que rien ne leur échappe. Je suis surpris, ajouta-t-il, qu'ils vous aient laissé sortir de prison avec le bon habit que je vous vois. Ils n'en usent pas toujours si honnêtement avec leurs prisonniers. Mon ami, dis-je à mon hôte, j'ai acheté cet habit depuis ma sortie. J'en avois un aussi bon lorsque j'ai été arrêté ; mais les gardes du saint office se le sont approprié

avant que de me lâcher. A ces paroles, Andresillo en eut pour un quart d'heure à rire. Pour moi, qui ne trouvois pas cela fort plaisant, je lui dis : Parlons d'autres choses, et que désormais la sainte inquisition ne fasse plus la matière de nos entretiens. J'ai de grandes mesures à garder avec cette sainte-là. Je reviens loger chez vous, poursuivis-je. Mon appartement est-il vide? Oui, répondit l'hôte, et vous le trouverez tel que vous l'avez laissé. Vient-il toujours bien du monde souper chez vous, lui répliquai-je? Plus que jamais, repartit Andresillo. Vous y verrez de nouveaux visages. C'est ce que je demande, lui dis-je. Cela me fera plaisir. J'aime les tableaux changeants.

Véritablement dès ce soir même je soupai avec plusieurs cavaliers qui m'étoient inconnus, et avec un que je connoissois fort, mais que je ne remis pas d'abord. C'étoit Ferrari, ce gentilhomme italien que j'accompagnai par amitié depuis Livourne jusqu'à Pise, sa patrie; chez qui je demeurai quelque temps, et qu'enfin je quittai, quand je m'aperçus que j'étois de trop dans sa maison. Ferrari, en me revoyant, fut frappé de mes traits comme je l'avois été des siens, et venant à moi après le soupé, les bras ouverts : Le seigneur Gonzalez, me dit-il, veut bien que je l'embrasse, après une si longue séparation. Je ne me refusai point à ses embrassements, et nous nous fîmes mille politesses de part et d'autre. Ensuite, changeant de ton : J'ai bien des choses à vous apprendre, me dit-il; mais comme nous ne sommes point ici dans un endroit propre à nous entretenir d'affaires secrètes, permettez que je vous donne rendez-vous au Prado demain matin sur les

neuf heures. Je m'y trouverai, lui répondis-je ; si vous souhaitez que nous ayons ensemble une conversation particulière, je n'en ai pas moins d'envie que vous. Nous nous retirâmes là-dessus, lui dans un hôtel garni qui étoit dans le voisinage, et moi dans mon appartement.

Le lendemain, avec quelque empressement que je me rendisse au Prado, je n'y arrivai pas le premier : Ferrari m'y attendoit. Nous nous donnâmes de nouvelles accolades ; après quoi l'Italien prenant la parole : Seigneur Gonzalez, me dit-il, je sais bien pourquoi vous disparûtes tout-à-coup de chez moi à Pise. Engracie m'en a fait confidence en mourant. Comment ! interrompis-je, avec autant de surprise que de précipitation, vous avez perdu votre épouse ? Il y a deux ans, reprit-il, qu'elle mourut en accouchant d'une fille, qui la suivit de près. Cher époux, me dit-elle, en m'embrassant pour la dernière fois, ce que je vous prie entre autres choses de me pardonner, c'est de vous avoir fait accroire que votre ami Gonzalez a voulu tenter ma fidélité. Cela est faux. Jamais sa tendresse pour vous ne s'est démentie; mais j'ai eu recours à ce mensonge pour me défaire d'un homme qui possédoit votre confiance. Jalouse de l'amitié parfaite qui vous unissoit l'un et l'autre, j'en ai voulu rompre les nœuds. Je me repens, ajouta-t-elle, de lui avoir fait cette injustice; et si le hasard vous le fait rencontrer quelque jour, je vous charge de lui en demander pardon pour moi.

Oh ! je la lui pardonne de bon cœur, m'écriai-je en souriant. Un pareil trait de jalousie est excusable dans une femme. Je suis fâché seulement qu'il m'ait fait

perdre votre amitié pour un temps. Il est vrai, dit Ferrari, que sur le faux rapport que ma femme me fit de votre perfidie, je me sentis vivement irrité contre vous; mais sitôt qu'elle m'eût désabusé je pleurai notre séparation, et j'en ai toujours été occupé depuis ce temps-là. Voilà ce que j'étois bien aise de vous apprendre. Je ne l'ignorois pas, lui dis-je. Deux mois après mon départ de Pise, je rencontrai à Florence Spinette, confidente de votre épouse. Cette fille me dit qu'elle venoit de quitter le service d'Engracie, et m'apprit en même temps la ruse dont cette dame s'étoit servie pour m'éloigner de vous. Mais, encore une fois, je la lui pardonne. Elle n'en a été que trop punie, puisqu'elle ne vit plus. Je demandai ensuite à Ferrari l'état présent de sa fortune, s'il étoit veuf ou remarié.

Remarié! s'écria-t-il d'un air d'indignation. Ah! le ciel m'en préserve! Vive le veuvage. Il est préférable à l'union conjugale la plus parfaite. Quand ma femme mourut, je jurai de n'en avoir jamais d'autre; et, grâce au ciel, je ne me sens aucune tentation de violer mon serment. Vous m'étonnez, lui dis-je; pourquoi tenez-vous ce langage? Qui peut vous révolter ainsi contre l'hyménée? Est-ce que vous croyez la perte d'Engracie irréparable? Non, me répondit-il; je sais parfaitement que si je voulois convoler en secondes noces, je trouverois sans peine une dame aussi aimable qu'Engracie. Mais entre nous, dans l'état du mariage, un époux a tant de devoirs à remplir, que cela devient incommode à un homme qui aime sa liberté. J'aimois ma femme, j'en étois aimé; cependant je sentois qu'il me manquoit quelque chose pour être heureux; et présentement que

je suis veuf, je jouis d'un parfait bonheur. Il est vrai que je suis plutôt né pour vivre librement avec mes amis, et me réjouir avec eux, que pour m'attacher à une femme et me rendre son esclave, en consacrant tous mes moments au soin de lui plaire.

Peut-être, continua-t-il, pensez-vous autrement que moi. Peut-être même que je parle à un homme qui est actuellement dans les liens du mariage, et qui a une épouse qu'il idolâtre. Non, lui dis-je, Dieu merci, je suis toujours garçon. Il m'a pris fantaisie une fois de vouloir me marier; mais mon heureuse étoile m'a empêché d'en faire la folie. Depuis ce temps-là je n'ai plus été tenté de quitter le célibat. Ferrari me parut bien aise de m'entendre parler de cette sorte. Je suis ravi, me dit-il, de vous voir dans des sentiments conformes aux miens. Il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions encore ensemble. Voulez-vous joindre de nouveau votre destinée à la mienne? Venez habiter avec moi un assez beau château que j'ai aux portes de Burgos, et que ma tante de Montréal, dont je suis unique héritier, m'a laissé par sa mort. Il y a près de quinze mois que j'en ai pris possession, et que j'y fais mon séjour. J'ai abandonné Pise et tout le reste de l'Italie, pour venir demeurer en Espagne, où je passe le temps fort agréablement avec trois ou quatre amis de mon humeur; et ma félicité sera parfaite, si je puis vous engager à partager nos plaisirs.

Je n'aurois point accepté le parti que ce gentilhomme me proposoit, si j'eusse encore possédé ma chère malle; mais dans l'état où le saint office m'avoit réduit, je regardai l'offre de Ferrari comme un avantage dont je

devois profiter, outre qu'après mon aventure je n'étois pas fâché de m'éloigner de Madrid, du moins pour quelque temps. Je promis donc à l'Italien d'aller vivre à Burgos avec lui. Tout ce que je crains, lui dis-je, mon ami, c'est que la fantaisie de vous remarier ne vienne à vous prendre, et que votre seconde femme ne soit aussi funeste que la première à notre amitié. Ah! c'est ce que vous ne devez nullement appréhender, me répondit-il. Je suis revenu des femmes. Dans la prévention où je suis contre elles, aucune jamais ne deviendra la mienne. Quelque belles qualités que je voie briller dans une fille, je ne m'en laisse point éblouir jusqu'à m'imaginer que c'est une personne sans défaut. Il n'y a point de femme qui n'en ait. Où en trouverez-vous une qui soit sans caprices ou sans tempérament? Il faut se défier des plus belles apparences, qui masquent souvent de grands vices. Engracie, par exemple, ma chère épouse Engracie, quand je l'épousai, faisoit paroître une douceur angélique. J'en étois charmé; mais bientôt cessant de se contraindre, elle me fit voir qu'elle étoit naturellement violente et emportée. Surtout quand on la contredisoit, c'étoit une petite énergumène. Enfin, c'est elle qui m'a révolté contre son sexe; et vous pouvez hardiment vous fier à l'assurance que je vous donne, que le dieu de l'hyménée jamais ne rallumera pour moi son flambeau.

Vous me rassurez par ce discours, dis-je à ce gentilhomme; rien ne m'arrête plus. Je suis prêt à partir. Et moi de même, répondit-il. Je ne suis venu à Madrid que pour voir la cour du roi catholique. Je l'ai vue, et j'en ai admiré la magnificence; ma curiosité est satis-

faite. J'ai dans l'hôtel garni où je suis logé une chaise et trois bonnes mules. Nous prendrons, si vous voulez, dès demain, le chemin de Burgos. J'y consens, reprisje, pourvu que vous n'ayez point de répugnance à choisir pour compagnon de voyage un échappé des prisons du saint office. Ferrari ne put s'empêcher de frémir d'horreur en m'entendant parler dans ces termes. Que dites-vous? O ciel! s'écria-t-il; expliquez-vous? Est-ce que vous auriez eu le malheur de voir les horribles cachots de la sainte inquisition? Je n'y ai pas été long-temps, lui dis-je; mais je m'en souviendrai toute ma vie. Et quel sujet, répliqua-t-il, pouvez-vous avoir donné à ce tribunal de vous faire arrêter? Contez-moi, de grâce, cette aventure.

Je lui en fis un récit fidèle, qu'il écouta fort attentivement, tantôt ne pouvant se défendre de rire, et tantôt laissant échapper des marques de pitié et d'indignation. Quand je l'eus achevé : Je trouverois, me dit-il, cette histoire assez plaisante, si votre malle vous eût été rendue. Mais que voulez-vous? confisquer est un usage reçu dans toutes les inquisitions. Celle de l'Italie ne vous auroit pas mieux traité. Il faut donc vous consoler de cette disgrâce, après laquelle vous ne devez pas hésiter à disparoître de Madrid. Je n'hésite point du tout, lui dis-je, à vous accompagner. Je voudrois déjà être à Burgos, où, n'étant connu de personne, je ne courrai pas risque de rencontrer quelqu'un qui me montre au doigt.

CHAPITRE XLV.

Il va voir ses deux associées pour leur dire adieu, et part avec Ferrari pour se rendre à Burgos.

Je n'eus garde, comme vous pouvez croire, de partir sans dire adieu à mes associées. J'allai chez elles à l'entrée de la nuit. Je leur dis qu'ayant rencontré par hasard un gentilhomme de mes anciens amis qui vouloit m'emmener à Burgos avec lui, j'y avois consenti, et que, dès le jour suivant, nous devions tous deux nous mettre en chemin. Je vois bien, me répondit la señora Dalfa, que vous êtes toujours agité de crainte et d'inquiétude. Rien ne vous oblige à quitter Madrid, où vous pouvez vivre tranquillement en ne vous mêlant d'aucun commerce. Mais vous écoutez une terreur panique, et nous nous opposerions vainement à votre dessein. Il faut donc vous satisfaire. Partez pour Burgos; et soyez sûr, dans quelque endroit du monde que vous vous trouviez, que nous vous rendrons bon compte des profits de notre société. Bernardina me fit la même promesse; et ces deux dames, en attendant qu'il y eût des fonds dans notre caisse, m'obligèrent d'accepter cent pistoles qu'elles me donnèrent d'avance. Nous nous fîmes de part et d'autre mille protestations d'amitié. Après quoi je pris congé d'elles, et regagnai mon hôtellerie, où je soupai avec Ferrari, qui me dit : Je viendrai vous prendre demain, tenez-vous prêt à partir.

Il n'y manqua pas. A peine étoit-il jour que je vis arriver dans la cour une chaise fort propre, tirée par deux bonnes mules, sur l'une desquelles étoit un postillon, et que précédoit un valet monté sur une troisième mule. Notre bagage, composé d'une grosse valise qui contenoit les habits de Ferrari, et d'une petite où étoit le linge dont les dames m'avoient fait présent, fut attaché derrière la chaise. Voilà dans quel équipage nous prîmes la route de Burgos. Nous allâmes le premier jour coucher à Paular, le second à Aranda de Duero, et le troisième à Valladolid, où nous séjournâmes pour voir une ville qui a souvent eu l'honneur d'être la demeure de nos rois; le cinquième jour enfin, nous arrivâmes heureusement au château de Ferrari, situé à un quart de lieue de Burgos, du côté de la plaine de Hontoria.

Si ce château n'offroit rien de superbe à la vue, du moins n'avoit-il pas l'air d'un château en décret. Il paroissoit bien entretenu; et ce qui m'en plaisoit davantage, c'est qu'il étoit d'un bon rapport, puisque son maître en tiroit tous les ans six mille ducats. Le dedans répondoit au dehors; on n'y voyoit point d'ameublements magnifiques; mais rien n'y sentoit l'épargne, et tout y étoit bien étoffé. Outre des jardins parfaitement beaux, il y avoit un vaste parc où l'on pouvoit prendre le plaisir de la promenade, et même le divertissement de la chasse.

Je ne pouvois être dans un séjour plus convenable à la disposition où mon esprit se trouvoit alors. Quoique je ne dusse plus craindre l'inquisition, je sentois de temps en temps, malgré moi, s'élever dans mon âme

des mouvements de frayeur, comme si j'eusse vu des *familiares* à mes trousses. Enfin, je menois une vie de lièvre; mais bien loin de laisser voir ce qui se passoit en moi, je prenois un air résolu, et me montrois toujours gai. Par là, je me rendis agréable aux personnes à qui Ferrari voulut me présenter, et tous ses amis devinrent bientôt les miens. Il y en eut deux principalement pour qui je me sentis naître d'abord de l'inclination, et qui me plurent également l'un et l'autre, quoiqu'ils eussent des caractères bien différents. L'un se nommoit don Sébastien de Rodillas, et l'autre don Mathias de Grajal. Ces gentilshommes étoient des environs de Burgos, tous deux à peu près du même âge, c'est-à-dire de trente-cinq à quarante ans, riches d'honneur, et pauvres de biens. Ils vivoient de leur chasse dans leurs chaumières, et par une sage économie ils soutenoient fort bien leur noblesse. S'ils n'étoient point en état de régaler magnifiquement leurs amis, ils les recevoient d'une façon qui suppléoit à la dépense qu'ils ne pouvoient faire. Au reste, ils étoient tous deux gens d'esprit, et d'un agréable commerce. Don Sébastien possédoit le talent de composer des romances qu'il mettoit lui-même en musique; et don Mathias avoit l'art de faire des récits d'une manière toute réjouissante, de sorte qu'il étoit impossible de s'ennuyer avec de pareils convives.

Nous passions le temps tous quatre joyeusement ensemble chez Ferrari, qui se trouvoit fort heureux d'avoir pour voisins ces deux cavaliers. Nous allions aussi quelquefois chez eux. Un jour que don Sébastien nous donnoit à dîner, il entra tout-à-coup, dans la salle

où nous étions, un jeune homme qui avoit à la main un grand bâton, un habit tout déchiré, avec une barbe noire et fort épaisse. Sa vue me fit ressouvenir de ma sortie de l'inquisition et de ma veste de brûlé. Cependant, malgré son misérable habillement et son air affreux, don Sébastien ne l'eut pas sitôt envisagé, que, le reconnoissant, il s'écria : Vive Dieu ! voici mon frère don Joachim. Je me le remets au travers de ses guenilles et de sa barbe. Oui, mon frère, lui répondit le jeune homme, c'est moi qui m'offre à vos yeux. Vous ne devez point être étonné de me voir dans l'état où je suis. Un pauvre diable qui revient de Barbarie après cinq années d'esclavage ne peut avoir un équipage plus galant. Dans quelque déplorable situation que vous vous trouviez, répliqua don Sébastien, je bénis mille et mille fois le ciel de vous avoir enfin rendu à mes souhaits. En achevant ces paroles, il se leva de table avec transport pour aller embrasser ce cher frère, qui, de son côté, fit assez connoître la joie dont il étoit pénétré.

Après qu'ils se furent donné mutuellement vingt accolades, don Sébastien nous présenta don Joachim, que nous embrassâmes aussi, Ferrari, don Mathias et moi. Nous le félicitâmes sur son retour à Burgos, et nous eûmes lieu de juger, à la façon dont il répondit à nos compliments, qu'il ne manquoit pas d'esprit. Il se mit à table avec nous. Nous nous attendions à voir en lui un famélique voyageur ; mais au lieu de se jeter avidement sur les mets, dont la table étoit couverte, il garda une grande tempérance, et ne mangea que deux ou trois morceaux. Ferrari, étonné de sa sobriété, lui dit : Pour un homme qui paroît avoir fait du chemin, vous n'avez

guère d'appétit. Il est vrai, dit don Sébastien, et cela me surprend. Mon frère, lui répondit don Joachim, prenez-vous-en à la joie que j'ai de vous revoir en ce moment. Moment si long-temps désiré! Je ne l'ai pas moins souhaité que vous, reprit don Sébastien. Il y a sept ans que vous partîtes d'ici pour aller à Saint-Jacques de Compostelle, dans l'intention de vous acquitter d'un vœu que vous aviez fait dans une maladie. Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis notre séparation. Qui vous a empêché de revenir au logis après votre vœu accompli? Qu'avez-vous fait pendant le cours de sept années? D'où venez-vous enfin présentement? D'Alger, lui repartit don Joachim, de cette ville si funeste aux chrétiens, et qu'on peut appeler le séjour de l'inhumanité.

J'y ai pourtant, poursuivit-il, mangé moins qu'un autre de la vache enragée, comme vous le verrez par la relation que je vous ferai de mon voyage. Vous la pouvez faire devant ces messieurs, dit don Sébastien; ils ne sont point de trop. Non vraiment, seigneur don Joachim, s'écria don Mathias, vous êtes ici avec vos amis. Faites-nous le récit de vos aventures. Vous ne sauriez avoir d'auditeurs qui y prennent plus de part que nous. Je vais donc, seigneurs cavaliers, reprit notre captif, vous raconter l'histoire de mon esclavage. Elle est assez singulière. En même temps il la commença de cette façon.

CHAPITRE XLVI.

Histoire de don Joachim de Rodillas.

En allant à Saint-Jacques pour y accomplir mon vœu, je rencontrai sur la frontière de Galice un pèlerin aussi jeune que moi, qui alloit à Compostelle dans la même intention. Nous nous saluâmes de part et d'autre fort poliment, et nous liâmes d'abord conversation avec toute la franchise de deux adolescents. Je lui dis que j'étois de Burgos, et il m'apprit qu'il étoit de l'Asturie de Santillana. Nous nous fîmes mutuellement confidence du sujet de notre voyage, que nous résolûmes d'achever ensemble. Nous nous rendîmes donc à Saint-Jacques, où nous nous acquittâmes de nos vœux.

Après cela nous nous remîmes en chemin pour retourner chez nous. Mais quand nous fûmes à Ponteferrada, et qu'il fut question de nous séparer, l'un pour prendre la route des Asturies, et l'autre celle de Burgos, nous nous sentîmes tous deux tant de répugnance à nous quitter, que nous ne pûmes nous y résoudre. Je ne sais, me dit le pèlerin, si vous êtes fâché de notre séparation ; pour moi, j'en suis si mortifié, si affligé, que j'aurai bien de la peine à m'en consoler. Je puis vous dire la même chose, lui répondis-je ; vos mœurs douces et vos manières agréables m'ont inspiré tant d'amitié pour vous, que je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point je suis touché de votre perte. Cela étant, répliqua-t-il,

pourquoi nous dire un éternel adieu? Unissons-nous plutôt. Lions nos fortunes, et voyageons par toute l'Espagne. Faisons cette petite échappée. Elle est pardonnable à deux enfants de famille.

Je ne me révoltai point contre une pareille proposition : Mon ami, dis-je à l'Asturien, car nous vivions déjà très-familièrement ensemble, je vous prendrois volontiers au mot, si j'étois mieux que je ne suis en espèces; mais je dépends d'un frère, qui, parce qu'il est né quatre ou cinq années avant moi, est le maître du logis. Il ne m'a donné qu'une somme fort modique pour faire mon voyage, et il ne me reste enfin que trois pistoles pour me rendre à Burgos. Je ne serois pas plus en fonds que vous, reprit-il, si je m'en fusse tenu à ce que j'ai reçu de mon père, qui est un vieillard avare; mais je vous avouerai que, de peur de manquer d'argent sur la route, je me suis muni, par précaution, d'une bourse de cinquante doublons, que j'ai trouvé moyen de m'approprier furtivement au logis. Avec ce petit trésor, continua-t-il, gagnons la ville de Salamanque; et là, nous aviserons au parti qui nous sera le plus convenable.

Je ne manquai pas d'applaudir à la précaution de l'Asturien, toute condamnable qu'elle étoit, et sur-le-champ nous déterminant à partir, nous tournâmes nos pas vers Salamanque. Je ne vous dirai pas pourquoi nous résolûmes d'aller à cette ville plutôt qu'à une autre, si ce n'est à cause de son université que nous avions souvent entendu vanter, et que nous étions bien aises de voir. Étant donc arrivés à Salamanque, nous allâmes loger dans une bonne hôtellerie, où d'abord mon compagnon

de voyage fit venir un fripier qui lui ôta son habit de pèlerin, et lui en fournit un de cavalier dans le goût du mien. Nous achetâmes en même temps du linge et d'autres choses qui nous étoient absolument nécessaires. Ce qui fit faire à notre caisse une terrible évacuation; mais en récompense, nous nous mîmes de manière que nous avions l'air de deux petits seigneurs.

Nous eûmes bientôt vu ce qu'il y a à voir de curieux dans la ville de Salamanque; et notre dessein n'étant pas de nous y arrêter long-temps, nous n'y demeurâmes que quatre ou cinq jours, au bout desquels il nous prit fantaisie d'enfiler la route de Madrid, pour juger par nous-mêmes si la magnificence de la cour d'Espagne répondoit à la superbe idée que nous en avions. Nous partîmes donc de grand matin de Salamanque par la voiture des capucins, portant tour à tour sur nos épaules un sac où étoit notre linge; mais à peine fûmes-nous arrivés au village d'Alda-Luenga, que nous entendîmes derrière nous un bruit de sonnettes causé par trois mules qu'un muletier conduisoit, et dont il y en avoit deux à vide. Nous l'arrêtâmes quand il fut près de nous, pour lui demander où il alloit? A Madrid, nous répondit-il. Et de combien, lui dis-je, vous contenteriez-vous pour voiturer jusque là deux jeunes gaillards qui sont un peu courts d'espèces? Messieurs, repartit le muletier, vous me donnerez ce qu'il vous plaira. Puisque je m'en retourne à vide, je veux bien que vous profitiez de l'occasion. Nous montâmes aussitôt, l'Asturien et moi, chacun sur une mule; et nous allâmes coucher à Villaflor, à l'entrée de la Castille vieille.

Notre premier soin, en arrivant à l'hôtellerie, fut d'ordonner qu'on nous préparât un bon soupé. Ce que l'hôte fit volontiers, nous jugeant en état de le bien payer. Lorsqu'il fut temps de souper, nous obligeâmes le mûletier de se mettre à table avec nous, tant nous étions contents de lui. On nous servit un levraut en ragoût. Je fis d'abord quelque difficulté d'en goûter, craignant que ce ne fût un autre animal; mais le muletier nous répondit de l'intégrité de l'hôte; et, sur sa garantie, nous en mangeâmes comme des affamés impunément. Le lendemain nous en agîmes avec lui de la même manière; et le jour suivant, lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, l'Asturien lui présenta une double pistole pour nous avoir voiturés; mais il la refusa généreusement, tout muletier qu'il étoit, en nous disant qu'il ne vouloit point prendre d'argent de deux cavaliers qui l'avoient si bien régalé sur la route.

Quand nous eûmes quitté ce voiturier désintéressé, nous demandâmes le quartier de la cour. On nous l'enseigna. Nous nous y rendîmes, et là nous entrâmes dans une hôtellerie de fort belle apparence, et dont le maître nous mena lui-même à l'appartement qu'il nous destinoit. Vous jugez bien que, nous voyant sans suite et sans équipage, il ne nous donna pas le plus beau de sa maison; mais il nous en fit préparer un qui étoit assez propre, et où il y avoit deux lits, dont des personnes plus délicates que nous se seroient fort bien accommodées. L'hôte, curieux de savoir qui nous étions, nous demanda ce qui nous amenoit à Madrid, en nous priant de l'excuser s'il osoit prendre cette liberté. Nous ne lui eûmes pas plus tôt répondu que nous y venions

seulement pour satisfaire l'envie que nous avions depuis long-temps de voir la première ville du monde, qu'il s'écria : Vive Dieu ! mes petits seigneurs, vous avez bien raison de l'appeler ainsi, puisque rien n'est comparable à Madrid. Aussi les rois catholiques y font-ils ordinairement leur demeure. Oui, poursuivit-il comme par enthousiasme, le seul palais du roi, et les choses merveilleuses qu'il contient, méritent qu'on vienne les admirer des extrémités de la terre. Vous serez charmés, par exemple, lorsque vous verrez l'arsenal, qui a cent pas de longueur, et les garde-robes de Charles-Quint et des trois Philippe, ses successeurs. Vous ne vous lasserez point de considérer la quantité d'armes d'or et d'argent qui y sont, de même que des pistolets, des dards et des harnois de toutes les façons. Mais surtout vous serez enchantés des six hommes à cheval, tout couverts d'émeraudes, dont Emmanuel, duc de Savoie, fit présent à Philippe II. N'y eût-il que cela de curieux à voir à Madrid, vous ne devez pas vous repentir d'y être venu.

L'hôte, qui aimoit à parler, nous auroit détaillé toutes les raretés de cette ville, si, voyant qu'il étoit temps de souper, nous ne l'eussions prié de faire mettre à la broche une perdrix et un lapereau, et de nous servir promptement : ce qu'il fit à la vérité; mais il revint pendant le repas, et il nous fallut essuyer une pesante description des beautés de Madrid et de son territoire. Néanmoins, quoiqu'il n'eût pas le talent d'embellir les objets qu'il peignoit, il ne laissa pas d'irriter l'impatience que nous avions de les observer.

A peine étoit-il jour le lendemain quand nous nous

levâmes; et nous étant habillés à la hâte, comme si nous n'eussions pas eu un moment à perdre, nous sortîmes de l'hôtellerie avec empressement. Nous allâmes d'abord entendre la messe à Notre-Dame d'*Almudena*, qui passe pour une image apportée de la Terre-Sainte par saint Jacques de Compostelle. Nous nous rendîmes ensuite à la grande place du marché, si fameuse par les courses de taureaux qui s'y font. Nous fûmes frappés de la magnificence des palais qui l'environnent; et nous nous arrêtâmes surtout à regarder avec attention celui qu'occupe le roi quand il va voir les courses, et qu'on appelle *Consistorio*. Ce palais, et quelques autres édifices que nous remarquâmes, nous prévinrent tellement en faveur de la capitale de la monarchie, que tout ce qui s'offroit à nos yeux nous paroissoit admirable. Quels superbes hôtels! disois-je à mon camarade en l'arrêtant à chaque grande maison. Je m'aperçois bien que nous ne sommes pas ici dans une ville de province. Considérez ces boutiques: que de richesses elles contiennent! Observez les marchands et leur gravité : ne leur trouvez-vous pas un air de noblesse que leurs pareils n'ont point ailleurs? un air de citoyens romains?

Nous ne fîmes pendant quinze jours que parcourir la ville et contenter notre curiosité. Tantôt nous visitions les églises, pour y voir ce que chacune en particulier renferme de curieux; tantôt nous allions nous promener dans le parc du *Buen-Retiro*, qui est rempli d'autruches, de caméléons, d'ours, et d'autres animaux tant volatiles que terrestres; et tous les matins nous ne manquions pas d'être au lever du roi, où notre prévention prêtoit à plusieurs grands une mine respectable

que la nature leur avoit refusée. Tandis que nous passions ainsi le temps, notre bourse se vidoit à vue d'œil. Il nous resta si peu d'argent au bout d'un mois, que nous commençâmes à nous inquiéter; mais notre inquiétude ne fut pas de longue durée; car ayant appris qu'on étoit sur le point d'envoyer des recrues en Lombardie, nous formâmes sur-le-champ le courageux dessein de servir le roi : l'Asturien aimant mieux prendre ce parti que de retourner aux Asturies, pour y essuyer des reproches de son père, peut-être même un mauvais traitement; et moi ne voulant pas me séparer d'un garçon qui m'étoit devenu cher.

Nous étant donc déterminés tous deux à grossir le nombre des guerriers espagnols, nous nous informâmes du nom et de la demeure de l'officier qui faisoit des recrues, et nous allâmes nous présenter à lui. Il se nommoit don Pompeyo Torbellino, et l'on jugeoit, à sa mine martiale, que c'étoit un homme qui avoit battu le fer. Il nous fit un très-bon accueil; et sitôt qu'il sut que nous étions dans la résolution de nous consacrer au service de l'état, il fit éclater autant de joie que si nous eussions été deux guerriers de grande espérance : Mes enfants, nous dit-il, je suis ravi que vous ayez ces sentiments héroïques. Vous me paroissez des enfants de famille. C'est à vous principalement que la carrière de la gloire est ouverte, et c'est sur vous que la monarchie compte le plus. Vous ne pouvez de trop bonne heure commencer le noble métier des armes.

Après nous avoir parlé de cette sorte, il nous compta dix pistoles à chacun, et nous fit signer notre engagement. Il nous avertit ensuite de nous tenir prêts à partir

dans trois jours pour Barcelonne, où deux galères nous attendoient pour nous conduire en Italie avec les autres soldats qu'il avoit nouvellement levés. Bien loin de nous repentir de nous être enrôlés, nous nous en applaudissions; et le jour de notre départ étant venu, nous prîmes la route de Barcelonne, au nombre de cent cinquante, tous jeunes gens bien disposés à soutenir l'honneur de la nation, couchant toutes les nuits dans des granges, sur de la paille fraîche, et vivant le jour de notre pain de munition.

Malgré notre frugalité, nous nous rendîmes gaiement à Barcelonne, où, trouvant nos galères prêtes à nous passer en Italie, nous nous embarquâmes, en menaçant, par des cris de joie, les ennemis de l'Epagne, auxquels nous marchions. Le temps nous fut toujours favorable, et Gênes nous reçut bientôt dans son port. Nous n'y demeurâmes pas long-temps. Dès que nous eûmes pris terre, on nous envoya dans le Milanais joindre nos troupes, que commandoit le comte de Monterey. On nous donna l'uniforme d'un régiment; et, ce qui fit autant de plaisir à l'Asturien qu'à moi, nous fûmes incorporés dans la même compagnie. Je ne doute pas, messieurs, continua don Joachim, que vous n'attendiez de moi la relation de quelque victoire remportée sur nos ennemis; mais je n'en ai point à vous faire; car outre que je servois sous un général dont la prudence dégénéroit en timidité, ou pour mieux dire qui sembloit avoir ordre de sa cour d'éviter toutes les occasions de se battre, il arriva un incident qui changea la face de mes affaires. Mon camarade, qui aimoit la dispute, en eut une un jour avec un soldat de notre

régiment, et la fin de la dispute fut qu'ils résolurent de vider leur différent à la pointe de l'épée, et deux contre deux. L'Asturien me prit pour son second, et son adversaire choisit pour le sien un grivois de ses amis. Nous nous trouvâmes tous quatre à l'endroit écarté où nous nous étions donné rendez-vous. Là, je voulus réconcilier les deux disputeurs; mais, au lieu d'en venir à bout, je ne fis que les enflammer davantage l'un contre l'autre; si bien qu'il fallut en venir aux prises. Je vis bientôt tomber l'Asturien d'un coup mortel qui lui fut porté : ce qui me mit dans une telle fureur, qu'après avoir tué mon homme, j'eus le bonheur de venger la mort de mon ami en perçant son vainqueur.

Notre combat fut à peine fini, qu'il arriva sur le champ de bataille trois soldats de notre compagnie, lesquels, ayant eu vent que quatre de leurs camarades avoient dessein de se battre, étoient accourus pour les séparer; mais, voyant qu'ils étoient venus trop tard, ils se contentèrent de m'aider à donner la sépulture aux trois morts dans une grande fosse que nous creusâmes au bas d'une prairie. Après cela, nous retournâmes au camp, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

Cette action ne laissa pas de faire du bruit dans l'armée, quoique ces sortes de combats n'en fassent guère ordinairement. Mon colonel, en ayant entendu parler, me voulut voir par curiosité. Je me présentai devant lui d'une manière soumise et respectueuse, mais libre. Il me parut frappé de ma figure et de mon air. Jeune homme, me dit-il, ta personne trahit le soin que tu prends de cacher ta naissance. Dis-moi la vérité : tu es

noble ? Ne crains pas que je te reproche d'avoir pris le parti des armes. La qualité de simple soldat ne peut que te faire honneur, quand tu serois de la plus illustre maison d'Espagne. Parle-moi donc confidemment. D'où es-tu, et quels sont tes parents ?

Je ne crus pas devoir lui faire un mystère de mon origine ; je la lui découvris. Il ne l'apprit pas avec indifférence ; et cessant de me tutoyer : Je suis ravi de vous avoir pénétré, me dit-il ; je veux m'intéresser à votre fortune ; je vous prends sous ma protection. Je voulus lui témoigner ma reconnoissance ; mais il ne m'en donna pas le temps. Oui, reprit-il avec précipitation, comptez que je vous avancerai dès que j'en trouverai l'occasion. Ce colonel étoit de la maison de Ponce de Léon, et par conséquent un homme de la première qualité. Je me sus bon gré de m'être fait un pareil protecteur. Je continuai donc à servir sur le même pied, en attendant l'honneur d'être officier subalterne.

Ayant perdu mon ami l'Asturien, je m'en fis bientôt un autre, qui s'attira mon affection par les talents agréables qu'il possédoit, et principalement par celui de la guitare. Il en jouoit si parfaitement, que tout le monde prenoit un extrême plaisir à l'entendre, surtout quand il accompagnoit de sa voix cet instrument. Aussi fut-il surnommé dans l'armée le nouvel Orphée. Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, ce camarade et moi, que nous étions presque toujours ensemble. Comme il me trouvoit de la voix, et que je lui paroissois très-disciplinable, il m'apprit la musique et à jouer de la guitare ; de façon qu'au bout de six mois je devins un autre lui-même. Je commençai à me faire écouter

des soldats, et à partager avec lui leurs applaudissements.

J'ai déjà dit que le comte de Monterey, notre général, ne prodiguoit pas nôtre sang. Après nous avoir laissés dans l'inaction pendant dix mois, il reçut un ordre de la cour, par lequel il lui étoit enjoint de renvoyer en Espagne quinze cents hommes de ses troupes, pour grossir l'armée que le marquis de Los-Velés assembloit dans l'Aragon, et qu'on destinoit à prévenir la révolte que les Catalans méditoient. J'eus le bonheur d'être du nombre de ceux qui furent détachés pour retourner en Espagne. Nous arrivâmes dans le Roussillon, et nous joignîmes auprès de Tortose l'armée des Espagnols, composée de quinze mille hommes.

Nous trouvâmes la Catalogne déjà soulevée. Le marquis de Los-Velés attaqua brusquement et mit en fuite un gros de rebelles, qui, postés dans un lieu très-avantageux, s'étoient flattés de résister à nos premiers efforts; ensuite pénétrant dans le pays, il résolut d'emporter Cambriel, petite ville que les Catalans avoient fortifiée à la hâte, pour en faire une place d'armes. Les assiégés répondirent avec tant de fermeté à la première sommation qui leur fut faite de se rendre, qu'il nous fallut faire un siége dans les formes. Nous dressâmes donc une batterie de canons, qui foudroya pendant cinq jours les murs de Cambriel; et néanmoins, malgré ce grand feu, les rebelles s'obstinèrent à vouloir encore se défendre, mais les principaux d'entre eux les engagèrent à se soumettre sans prendre la précaution de capituler avec nous; négligence dont nous profitâmes un peu trop inhumainement, puisque nous

entrâmes dans la ville comme des furieux, pillant et mettant tout à feu et à sang. Les femmes mêmes, les vieillards et les enfants, ne purent nous inspirer aucun sentiment de pitié; ce qui ne devint pas moins funeste aux assiégeants qu'aux assiégés, parce que ces derniers, outrés de notre barbarie, et jugeant qu'ils ne devoient point attendre de quartier, commencèrent à se battre en désespérés, pour vendre du moins leurs vies à d'impitoyables ennemis, qui se montroient si altérés de leur sang. Pour moi, j'aurois été touché de ce spectacle, si la nécessité de me défendre ne m'en eût dérobé l'horreur. Je combattois sous les yeux de mon colonel, dont la vue, irritant ma fureur, m'excitoit au meurtre, et me rendoit aussi barbare que les autres. Je fus trop long-temps dans la mêlée, pour en pouvoir sortir sain et sauf. Je reçus plusieurs coups d'épée, dont un entre autres me porta par terre, où je demeurai parmi les morts et les blessés, jusqu'à ce que les vainqueurs, ayant assouvi leur rage, et détruit jusqu'au dernier habitant, se mirent à crier, *vivé le roi!* Aussitôt, tout blessé que j'étois et noyé dans mon sang, je ne pus entendre ce cri sans faire *chorus*, en disant d'une voix foible et mourante, *vive le roi!*

Quelque heures après le combat, on vint enlever les blessés pour les transporter à Solsone, qui, ne s'étant pas jointe aux rebelles de Barcelonne, nous ouvrit les portes de ses hôpitaux. J'eus le bonheur de tomber entre les mains d'un habile chirurgien, qui, ne trouvant aucune de mes blessures mortelle, me tira d'affaire en peu de temps. D'abord que je me vis en état de regagner notre camp, je m'y rendis.

A me voir si prompt à me ranger sous nos drapeaux, poursuivit don Joachim, vous vous imaginez peut-être que je brûlois d'impatience de faire quelque action d'éclat pour m'avancer dans le service? Si vous le croyez, vous êtes dans l'erreur. Apprenez la terrible impression que fit sur moi le siége de Cambriel; au lieu de me donner du goût pour la guerre, il m'en dégoûta pour toujours. Aussi pris-je la résolution d'aller demander mon congé à mon colonel. Il fut assez surpris de ma demande, après m'avoir vu combattre avec une valeur qu'il avoit admirée, et il fit tout son possible pour dissiper la terreur dont mon esprit étoit frappé. Jeune homme, disoit-il, c'est à votre peu d'expérience qu'il faut attribuer la foiblesse que vous faites paroître. Quand vous aurez fait deux ou trois campagnes, vous verrez de sang-froid les plus sanglantes batailles, ou plutôt vous trouverez des charmes dans le carnage. Ne me quittez point, et je vous promets le premier drapeau qui manquera dans mon régiment. Seigneur, lui répondis-je, vous avez trop de bonté. Honorez de cet emploi quelque cavalier plus capable que moi de s'accoutumer aux horreurs de la guerre, et souffrez que je retourne dans mon pays pour y mener dans ma famille une vie plus douce. Je vous le permets, répliqua mon colonel. Je ne prétends pas vous retenir malgré vous. Le roi n'aime pas qu'on le serve par force. Allez, je vous licencie.

Ayant été congédié de cette sorte, je me retirai vers la frontière d'Aragon, non sans crainte de rencontrer, avant que d'y arriver, quelque troupe de rebelles, qui, me voyant sous un habit de soldat espagnol, n'auroient

pas manqué de me faire un mauvais parti. Mais par bonheur je passai impunément l'Ebre, et gagnai la ville de Calanda, où je m'arrêtai deux jours pour me reposer. Le troisième, je me remis en chemin, et pris la route de Calatayud; mais je m'égarai; et la nuit m'ayant surpris dans un endroit où il n'y avoit aucune habitation, il fallut me résoudre à coucher à la belle étoile; ce qui ne devoit pas être fort mortifiant pour un homme qui avoit souvent été au bivouac. Je m'étendis sur l'herbe auprès d'un buisson; et, ne pouvant dormir, mon estomac n'étant pas dans un état à me procurer un sommeil facile, je m'avisai de chanter pour m'ennuyer moins; mais je n'eus pas achevé l'air que je chantois, que mon oreille fut frappée du son d'une guitare qui accompagnoit ma voix.

Je m'arrêtai aussitôt pour mieux écouter; et, n'entendant plus rien, je crus m'être trompé. Je recommence à chanter le même air, et en même temps l'instrument se fait encore ouïr. A ce prodige étonnant, je me lève avec précipitation; et, apostrophant le joueur de guitare, tout troublé que j'étois, je m'écrie avec transport: Ou tu es le nouvel Orphée, mon camarade, ou tu es le diable. Je ne suis pas le diable, me répondit-il, en se levant à son tour, car il étoit assis de l'autre côté du buisson, et venant m'embrasser avec vivacité: Je rends grâce au ciel, me dit-il, de retrouver mon cher élève. Par quel hasard nous rencontrons-nous ici? Je vous croyois mort, ou dans l'armée d'Espagne.

Je lui contai en peu de mots ce qui m'étoit arrivé; et, comme sa franchise égaloit la mienne, il m'avoua que le jour de la prise de Cambriel, ayant trouvé moyen

de s'échapper, il avoit déserté sans façon, aimant mieux faire tout autre métier que celui de la guerre. J'ai quitté, ajouta-t-il, mon habit de soldat à Balvastro, pour m'ôter l'air d'un déserteur, et je voyage en Espagne fort agréablement. Cela m'étonne, luidis-je. Il me semble que, pour voyager avec agrément, il faut être bien en espèces, et je doute que vous le soyez. Voilà comme on juge mal des hommes, me répondit-il. Apprenez que ma guitare m'est d'une grande ressource. J'en vais jouer de ville en ville, et il n'y en a pas une d'où je ne sorte avec de belles et bonnes pièces d'argent. Je ne couche pas ordinairement au clair de la lune; et si cela m'arrive ce soir, c'est ma faute. Je me suis un peu trop amusé à la dînée; et le jour m'ayant manqué ici, j'ai jugé à propos d'y passer la nuit. Je suis ravi de cette aventure, puisqu'elle nous rassemble; et, si vous êtes encore curieux de parcourir l'Espagne, vous n'avez qu'à vous joindre à moi. Je m'offre à vous mener dans toutes ses provinces, et nos guitares en feront les frais. Vous jouez bien de cet instrument, et vous n'avez plus besoin que de quelques-unes de mes leçons pour être égal à moi.

Vous le dirai-je, messieurs? continua le cadet Rodillas, je me laissai débaucher. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous quittâmes notre gîte, sans être obligés de compter avec notre hôte, et nous nous rendîmes dans la matinée à Calatayud, où d'abord nous nous informâmes s'il y avoit un luthier dans la ville. Il nous fut répondu qu'oui, et l'on nous apprit où il demeuroit. Nous allâmes aussitôt chez lui; nous lui demandâmes s'il avoit des guitares à vendre. Il nous en montra plusieurs. Mon camarade en fit l'essai; et en ayant

trouvé une bonne, il l'acheta. Il me mena de là chez un fripier, où il me fit laisser mon habit de soldat pour en prendre un autre, quoique je n'eusse pas tant à risquer que lui, n'étant pas un déserteur. Après cela, mourant de faim, nous entrâmes dans une hôtellerie, où nous dinâmes comme des voyageurs qui n'avoient ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures.

A la fin du repas, l'hôtesse, femme gaillarde, jeune encore, et veuve depuis un an d'un vieux mari qu'elle paroissoit avoir parfaitement oublié, entra dans la salle où nous étions, en nous disant d'un air poli : Seigneurs cavaliers, êtes-vous contents du ragoût de veau et de l'épaule de mouton qu'on vous a servis? Très-contents, madame, lui répondit mon camarade fort civilement, de même que du vin. Pour le vin, reprit l'hôtesse, il est du meilleur cru de la Manche, et j'ose dire que le roi n'en boit point de plus délicat. Je n'en doute pas, repartit-il d'un ton railleur; et je sais bon gré à notre étoile de nous avoir amenés dans cette hôtellerie, où je ferois volontiers un long séjour si l'on goûtoit nos talents à Calatayud. Et quels sont vos talents, messieurs? nous dit-elle. Nous sommes deux musiciens, répondit mon compagnon. Nons chantons assez bien, et nous jouons encore mieux de la guitare. Nous allons de ville en ville montrer notre savoir-faire, et nous en vivons grassement. Mais, ajouta-t-il, comme vous n'êtes pas obligée de nous en croire sur notre parole, il faut que nous vous fassions voir un échantillon de notre mérite. En même temps, prenant nos guitares, et les ayant accordées, nous commençâmes à jouer tous deux, et à chanter alternativement.

Quand nous eûmes chanté et joué deux ou trois airs, nous nous arrêtâmes. Nous n'eûmes pas besoin de demander à l'hôtesse si elle étoit bien affectée de ce qu'elle venoit d'entendre. Par sainte Cécile, s'écria-t-elle, voilà qui est ravissant! Je ne suis plus en peine de savoir si vous faites bien vos affaires avec vos voix et vos instruments. Vous devez gagner des millions. Je suis sûre que vous tirerez beaucoup d'argent de Calatayud; car c'est une ville où l'on aime fort les nouveautés. Lorsqu'il y vient des Savoyards montrer la curiosité, ces drôles-là retournent dans leurs montagnes chargés de *maravedis*. Madame, dit fièrement mon camarade, les *maravedis* sont faits pour ces sortes de gens-là, qui ne divertissent que la populace. Pour nous, qui, consacrés aux plaisirs de la noblesse, ne nous présentons que dans les grandes maisons, nous ne recevons que des pistoles.

Impatients de voir s'il y avoit lieu d'espérer que nous ferions une bonne récolte à Calatayud, nous allâmes sur le soir chez une des premières personnes de la ville. Nous nous fîmes annoncer comme deux musiciens qui couroient le pays, et qui se donnoient pour de grands joueurs de guitare. Il y avoit là grande compagnie. Tout le monde témoigna une vive curiosité de nous entendre; et là-dessus on nous fit entrer. Nous nous présentâmes d'une façon qui fit connoître que nous n'étions pas des misérables. Messieurs, nous dit le maître du logis, voyons un peu ce que vous savez faire. Je vous avertis que vous avez pour juges de fins connoisseurs. Tant mieux, m'écriai-je, c'est ce que nous demandons. A ces mots, je pris ma guitare, et jouai un air que

j'accompagnai de ma voix. Aussitôt toute l'assemblée m'applaudit unanimement, les uns louant la douceur de ma voix, et les autres les sons que je tirois de mon instrument.

Messeigneurs, dis-je alors, si vous êtes contents de moi, vous allez l'être bien davantage de mon compagnon. Vous n'avez entendu que l'écolier; écoutez à présent le maître. Véritablement le nouvel Orphée n'eut pas plus tôt touché sa guitare, qu'il fut interrompu par un battement de mains général. Il est vrai qu'il se surpassa dans cette occasion, et qu'il justifia son surnom parfaitement. Enfin toute la compagnie fut enchantée de nous. Après l'avoir amusée pendant trois heures pour le moins, nous remîmes nos guitares sur nos épaules, et nous prîmes congé d'elle. Mais le maître du logis ne nous laissa pas sortir sans nous donner des marques du plaisir que nous lui avions fait. Il nous fit présent d'une petite bourse, en nous accablant de louanges.

Nous retournâmes à l'hôtellerie, où notre premier soin fut de voir ce qu'il y avoit dans cette bourse, et nous fûmes bien agréablement surpris d'y trouver vingt pistoles. Hé bien, mon ami, me dit mon camarade, vous repentez-vous de vous être associé avec moi? Il ne faut pas nous attendre à être si bien payés dans toutes les maisons où nous irons. Nous deviendrions trop riches; mais du moins pouvons-nous justement nous flatter que nous ne manquerons point d'espèces dans nos voyages : nos talents nous en répondent.

Un si heureux essai nous fit prendre la résolution de demeurer deux ou trois jours à Calatayud, persuadés que nous ferions encore d'autres bons coups de filet;

comme en effet, le lendemain et le jour suivant, nous ne fûmes pas plus mal récompensés dans deux ou trois grandes maisons où nous allâmes; de sorte que nous emportâmes de Calatayud plus d'argent qu'il ne nous en eût fallu pour acheter des mules, si nous eussions voulu en avoir; mais, outre que nous regardions comme un embarras de prendre soin de nos montures, nous aimions beaucoup mieux, ayant nos jambes de quinze ans, aller à pied qu'autrement. Nous voyagions à petites journées, nous arrêtant dans tous les bourgs pour offrir nos services aux principaux habitants, et même dans les villages, aux riches laboureurs. Les uns ainsi que les autres étoient charmés d'entendre nos voix et nos instruments; et s'ils ne nous lâchoient pas des doublons, du moins tirions-nous d'eux des écus, si bien que, recevant vingt fois plus que nous ne dépensions dans les hôtelleries, nous grossissions de jour en jour notre trésor.

Je passerai sous silence, poursuivit don Joachim, les villes, bourgs et bourgades où nous fîmes valoir notre talent, pour en venir tout d'un coup à Séville, le théâtre de nos exploits. C'est principalement dans cette capitale de l'Andalousie qu'on fait honneur aux étrangers qui se distinguent par des talents utiles ou agréables. Dès qu'on apprit dans la ville qu'il y étoit arrivé deux grands joueurs de guitare, nous fûmes accablés de curieux, qui, voulant savoir si la renommée avoit tort ou raison de vanter notre habileté, venoient nous presser de contenter l'envie qu'ils avoient de nous entendre, et surtout les cavaliers qui se piquoient de bien jouer de cet instrument. Ils paroissoient plus

charmés les uns que les autres de notre façon de jouer, qui leur sembloit, disoient-ils, raffiner le goût. Ils ne pouvoient se lasser de nous admirer. Il y en eut même plusieurs qui, pour apprendre nos raffinements, voulurent devenir nos écoliers, et qui payèrent bien les leçons que nous leur donnâmes.

Il y avoit déjà deux mois que nous étions à Séville, et nous y avions gagné beaucoup d'argent, lorsque la discorde vint secouer sur nous son flambeau. J'ignore ce qui déplut en moi à mon camarade; mais je commençai à découvrir en lui des défauts que je n'avois point remarqués. Nous avions eu jusqu'alors assez de complaisance l'un pour l'autre. Nous cessâmes d'en avoir; chacun de nous ne voulant faire que sa volonté, nous devînmes contredisants, et nous nous brouillâmes enfin. Camarade, dis-je au déserteur, je vois bien que nous ne sommes pas nés pour vivre ensemble. Il faut nous séparer à l'amiable. C'est ce que j'allois vous proposer, interrompit-il avec précipitation; vous me prévenez. Partageons les effets de notre société, qui consistent en quatre cents pistoles, et que chacun de nous fasse de son côté ce que bon lui semblera. Je le pris au mot brusquement, et nous nous dîmes un éternel adieu.

Je m'applaudis de me voir défait d'une si mauvaise compagnie, qui, dans le fond, ne me convenoit point du tout. Je m'étois souvent repenti de m'être associé avec un déserteur, et de mener une vie si peu digne de ma naissance; mais je m'étois toujours contenté de me faire ces reproches, sans avoir le courage d'abandonner un pareil compagnon.

Enfin, notre séparation s'étant faite de gré à gré, je m'occupai l'esprit du parti que j'avois à prendre. A quoi vais-je me résoudre? dis-je en moi-même. Faut-il retourner à la guerre? Non, j'y ai renoncé pour jamais. J'aime mieux regagner Burgos pour aller rejoindre mon frère, qui, ne sachant ce que je suis devenu, doit être fort en peine de moi. C'est à quoi je me déterminai. Pour arriver plus tôt à cette ville, qui est fort éloignée de Séville, je résolus de m'y rendre par mer, si je trouvois quelque vaisseau qui fût prêt à mettre à la voile pour la côte de Biscaye. J'appris qu'il y en avoit un qui devoit partir, le lendemain avant l'aurore, pour Saint-Andero. Je ne manquai pas de profiter d'une occasion qui ne pouvoit être plus favorable, puisque de Saint-Andero à Burgos il n'y avoit pas vingt lieues. Je m'embarquai donc sur ce bâtiment avec une douzaine de passagers, tant Biscayens que Navarrois, qui retournoient dans leur pays.

Nous avions déjà doublé le cap de Saint-Vincent, et nous nous attendions à faire une heureuse et courte navigation, lorsqu'un gros vaisseau de Barbarie vint fondre sur nous, sans que nous pussions l'éviter. Le corsaire qui en étoit le maître nous somma de nous rendre sans faire la moindre résistance, nous menaçant, en cas de refus, de nous couler à fond; ce que nous jugeâmes à propos de prévenir, en nous laissant prendre et charger de fers docilement. Vous jugez bien qu'on n'oublia pas de nous fouiller depuis la tête jusqu'aux pieds; et ce ne fut pas une petite satisfaction pour le pirate de trouver dans mes poches une bourse de cent doublons. Il en parut tout réjoui; et, jugeant par là que

j'étois homme à payer une grosse rançon, il affecta de me distinguer des compagnons de mon infortune, dont il n'avoit pas trouvé le gousset si bien garni que le mien. Il m'adressoit la parole plutôt qu'à eux; et je m'apercevois que, satisfait de mes réponses, il se laissoit agréablement prévenir en ma faveur.

Remarquant que j'avois une guitare attachée aux épaules, il me demanda si je savois jouer de cet instrument. Patron, lui dis-je, vous en pourrez juger vous-même quand il vous plaira. Hé bien, reprit-il, contente ma curiosité. Voyons ce que tu sais faire. Aussitôt accordant ma guitare, j'en jouai et je l'accompagnai de ma voix, quoique je ne fusse guère en humeur de chanter. Le corsaire me parut très-content de moi. Captif, me dit-il, rends grâce au ciel des talents que tu as reçus de lui. Ta condition n'en sera pas plus mauvaise. Quand nous serons à Alger, je t'apprendrai à quoi je veux t'employer dans ma maison.

Ce pirate, qui avoit pris le turban et le nom de Pegelin, étoit un renégat espagnol de la province de Navarre. Il avoit été armateur à Saint-Sébastien, et mécontent du service d'Espagne, il s'étoit attaché à celui de la république d'Alger. J'étois bien en peine de savoir quel pouvoit être l'emploi qu'il me destinoit; mais j'en fus instruit sitôt que nous fûmes arrivés chez lui. Captif, me dit-il, tu as le bonheur de me plaire. Pour t'en donner une marque certaine, je veux te mettre entre les mains Targut, mon fils, qui commence sa dixième année. Enseigne-lui la langue castillane; mais montre-lui en même temps à chanter et à jouer de la guitare. Voilà ce que j'exige de toi; et quand tu lui auras appris ces

trois choses, sois assuré que ma reconnoissance surpassera ton attente.

Je dis à Pegelin que je me trouvois trop honoré d'une pareille commission, et que je n'épargnerois rien pour m'en acquitter au gré de ses désirs. Le Navarrois, voulant que je visse son fils, le fit appeler, et me le présenta. Je ne fus point mal affecté de la figure de ce jeune Turc. Comme il parloit un peu espagnol, je lui adressai la parole, et il me répondit de façon que je jugeai qu'il avoit du bon sens et de l'esprit. Néanmoins j'eus beau m'assujettir à passer tous les matins dans son appartement deux ou trois heures et autant l'après-dînée, Targut ne fit d'abord que des progrès très-lents; mais, comme ma liberté dépendoit de réussir dans mon entreprise, je ne me rebutai point; au contraire, je me donnai tant de peine, qu'à force de lui rebattre la même chose, je parvins insensiblement à lui rendre mes leçons utiles.

Je lui appris à chanter méthodiquement, et à jouer assez bien de la guitare. Ce qui ne laissa pas d'être l'ouvrage de quatre années entières; encore ne pus-je pas faire de lui un élève parfait. Heureusement son père, qui n'étoit pas un fin connoisseur, s'imaginant que j'en avois fait un habile musicien, m'en félicitoit tous les jours, sans pourtant me parler de me remettre en liberté. Mes jours, à bon compte, s'écouloient dans l'esclavage; et je crois que j'y aurois passé bien du temps encore, s'il ne fût point arrivé dans la maison du corsaire un événement que vous n'entendrez pas sans plaisir.

Pegelin avoit chez lui une jeune captive grenadine,

appelée Zeinabi, qu'il avoit enlevée dans une de ses courses, et dont il étoit idolâtre. Il la tenoit enfermée dans un appartement où personne que lui n'entroit. Il passoit des jours entiers à lui donner des marques de sa passion, lorsqu'elle tomba malade. On fit aussitôt venir les plus habiles médecins de la ville, qui, n'ayant fait pour la guérir qu'épuiser inutilement leur science, déclarèrent que Zeinabi étoit attaquée de la *consomption.* Le corsaire demanda aux médecins ce que c'étoit que ce mal. C'est un mal, lui répondit le plus ancien de ces Hippocrates, causé par un suc corrosif, qui, se mêlant dans la masse du sang, dessèche insensiblement toutes les parties du corps jusqu'à la mort. Cette maladie, ajouta-t-il, est commune en Angleterre, et beaucoup de personnes de l'un et de l'autre sexe en meurent; cela est particulier à cette nation; et je ne me souviens pas d'avoir ouï dire que la consomption se soit jamais introduite ni en Espagne ni en Afrique. Mais, messieurs les docteurs, s'écria l'amoureux Navarrois, effrayé de ce discours, n'y a-t-il donc point de remède contre une si dangereuse maladie? Nous n'en savons aucun, reprirent-ils, et la mort en est la fin ordinaire. A ces mots, les médecins se retirèrent, abandonnant Zeinabi, et laissant Pegelin dans la dernière consternation.

Le voyant dans un accablement mortel, j'en eus pitié. Je m'approchai de lui respectueusement : Patron, lui dis-je, l'état affreux où vous êtes perce votre esclave de la plus vive douleur. Puisque les médecins qui devroient avoir des remèdes propres à guérir toutes sortes de maux n'en ont point pour Zeinabi, permettez que

mes talents lui en fournissent. Le mal de cette dame ne me paroît rien autre chose qu'une mélancolie noire qui se peut dissiper, en excitant tout-à-coup en elle une émotion qui lui cause une dilatation de cœur. Pour cet effet, souffrez que je mette en usage un moyen qui me vient dans l'esprit. Qu'il me soit permis d'entrer dans l'appartement de Zeinabi, et d'essayer si, par les sons les plus extraordinaires de ma guitare, je ne lui causerai pas quelque révolution subite et salutaire. Je veux bien, dit le corsaire, que vous fassiez cette épreuve, quoique je n'en attende pas un grand effet. Si elle ne produit aucun bien, elle ne peut faire aucun mal. D'ailleurs, ajouta-t-il, dans les maladies auxquelles on ne connoît rien, il est bon de donner un peu au hasard.

Je me préparai donc à faire le personnage d'un médecin de nouvelle espèce. Je pris ma guitare, et suivis mon patron jusqu'à la chambre où étoit couchée Zeinabi. Captif, me dit-il, en me montrant cette dame étendue tout de son long dans un lit de taffetas de la Chine, considère attentivement cette jeune dame. Ne seroit-ce pas le plus grand des malheurs pour moi si la mort me la ravissoit? Seigneur, lui répondis-je, vous auriez raison d'en être inconsolable. Mais le ciel, qui veille à la conservation de ses plus beaux ouvrages, ne permettra pas que Zeinabi disparoisse au commencement de ses plus beaux jours. Véritablement je n'ai jamais rien vu de plus piquant que le visage de cette Grenadine. Si j'étois impatient de savoir quel succès auroit mon essai, Pegelin, qui l'étoit encore davantage, me fit signe de le commencer.

Alors je fis entendre ma voix : je chantai un air tendre que j'accompagnai des plus doux sons de ma guitare ; mais, remarquant qu'un air de ce caractère, au lieu de diminuer, augmentoit la langueur de la malade, je pris subitement le parti de chanter des chansons badines ; et, comme rien n'est tel que d'être ému soi-même pour émouvoir les autres, je fis, en jouant de mon instrument, les contorsions les plus outrées et les grimaces les plus ridicules ; ce que je n'eus pas continué une demi-heure, que Zeinabi tout d'un coup se mit à faire de grands éclats de rire. A cet effet prodigieux de ma guitare, ou si vous voulez de mes gestes extravagants, l'amoureux renégat sentit une joie extrême ; ensuite, voyant qu'elle rioit toujours, comme si elle n'eût pu s'en empêcher, il en fut alarmé. Il craignit que notre épreuve n'eût troublé subitement l'esprit de sa belle Grenadine. Je ne savois pas bien moi-même ce que j'en devois penser. Heureusement Zeinabi nous rassura bientôt ; elle cessa de rire, et dit à Pegelin : Mon cher ami, ne tremblez plus pour moi ; ce captif vient de me guérir. Ma mélancolie n'a pu tenir contre sa façon de chanter et de jouer de la guitare. Je me sens tout autre que je n'étois il y a un moment. Je n'en puis trop remercier ce grand médecin, qui a su mieux que les autres trouver le remède qu'il me falloit. Je crois que vous voudrez bien, à ma prière, lui accorder sa liberté. Ah ! madame, lui répondit le pirate, c'est le moindre prix qu'il doit attendre de ma reconnoissance. Laissez-moi le soin de vous acquitter envers lui, et fiez-vous-en au compte que je lui tiens d'avoir sauvé ce que j'aime.

Effectivement, je n'eus point affaire à un ingrat. Chrétien, me dit-il en particulier dès le même jour, tu ne serois point assez payé de ce que tu as fait pour ma maîtresse et pour mon fils, si je me contentois de briser tes fers et de te renvoyer dans ton pays, quoique, entre nous, je pusse tirer une grosse rançon d'un esclave tel que toi. Tiens, ajouta-t-il, en me présentant une bourse: je te rends, avec la liberté, cette bourse, qui est la même que je te pris le jour que tu tombas entre mes mains. Tu verras donc les côtes d'Espagne incessamment; et, ce qui me fait plaisir, tu n'auras pas, en rejoignant tes parents, une histoire fort lamentable à leur conter de ton esclavage.

Quand je n'aurois remporté d'Alger que ma bourse et ma personne, j'aurois été très-satisfait de mon sort; mais il étoit décidé que j'en partirois avec un plus grand sujet de contentement. Le lendemain, l'esclave favorite de Zeinabi, ayant trouvé moyen de me parler sans témoins, me dit, en me mettant une petite boîte entre les mains: Tenez, jeune Castillan, ma maîtresse, craignant que le seigneur Pegelin ne vous ait pas récompensé comme vous le méritez, vous prie de recevoir de sa part cet écrin, qu'elle vous recommande seulement d'avoir soin de cacher. Cette recommandation me causa beaucoup d'inquiétude. Je jugeai que la Grenadine m'avoit fait ce présent à l'insu du patron, et j'eus peur que, si ce corsaire venoit à découvrir cela avant mon départ, mes affaires ne prissent une mauvaise face. Ce qui, par bonheur, n'arriva point; car, m'étant bientôt embarqué sur un vaisseau léger, qui gagna le détroit en peu de temps, j'allai prendre terre à Tariffa.

Je fus à peine dans ce village, qu'impatient, comme Pandore, d'ouvrir ma petite boîte, je satisfis ma curiosité dès que je le pus, sans être vu de personne; j'y trouvai dix pierres précieuses de toutes sortes. Quoique je ne me connusse point en pierreries, celles-là me parurent si belles, que je n'hésitai point à les croire d'un grand prix. Je regardai d'abord ces brillants effets avec ravissement; mais la crainte vint bientôt modérer ma joie. Par quels chemins, disois-je, pourrai-je me rendre sûrement à Burgos? D'y aller par mer jusqu'à Saint-Andero, ce seroit m'exposer à tomber au pouvoir d'un autre pirate. Si j'y vais par la voie des muletiers, et que ces drôles me sentent en fonds, je suis un homme volé. Que dois-je faire dans l'embarras que mon trésor me cause? Faisons ce que le ciel sans doute m'inspire en ce moment: prenons la route de Burgos sous ce misérable habillement dont je suis revêtu. C'est un moyen sûr de tromper les voleurs.

Je m'arrêtai à cette idée; et, cachant mes richesses avec plus de soin que jamais, je me mis en chemin du côté de Séville, comme un pauvre captif qui revenoit de Barbarie après cinq ans d'esclavage. Pour mieux faire le gueux, je demandois dans les hôtelleries à coucher sur la paille, après avoir soupé d'un morceau de pain et de fromage. Je mendiois même quelquefois sur les grands chemins, lorsque je rencontrois des gens dont la mauvaise mine me faisoit trembler pour mes diamants: ce qui me causa mille frayeurs; car je trouvai sur ma route je ne sais combien de ces personnes-là. Pour n'abuser pas plus long-temps de votre attention, messieurs, continua don Joachim, je vous dirai

qu'en voyageant de cette manière ingénieuse, je suis venu jusqu'ici sans qu'il me soit arrivé le moindre accident. Voilà mon histoire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous n'ayez envie de voir le présent que m'a fait Zeinabi; je vais vous le montrer. En même temps, tirant du fond de sa poche un petit écrin qu'il ouvrit, il étala devant nous trois diamants, deux turquoises, deux rubis, et trois émeraudes. Nous les considérâmes pièce à pièce, et nous fûmes charmés de leur beauté. Combien, dit Ferrari, tout cela peut-il valoir? Don Mathias de Grajal va nous le dire, s'écria don Sébastien; car il se connoît comme un joaillier en pierreries. Grajal, après les avoir attentivement examinées, estima le tout ensemble dix mille ducats. Sur quoi nous félicitâmes à l'envi don Joachim, que nous surnommâmes *l'heureux esclave*. Nous ne laissâmes pas, tout en badinant, de lui reprocher d'avoir quitté l'armée du roi en Catalogne, et de s'être faufilé avec un déserteur. Véritablement, mon frère, lui dit don Sébastien, nous ne pouvons concilier la valeur que vous fîtes paroître au siége de Cambriel avec la foiblesse, ou plutôt l'indigne terreur qui vous dégoûta du service. Mon frère, lui répondit dont Joachim, prenez-vous-en à la nature, qui nous forme tels qu'il lui plaît. Au reste, j'ai payé de ma personne dans l'occasion; qu'un autre remplisse ma place aussi bien que moi.

CHAPITRE XLVII.

Des nouvelles que Gonzalez apprit, et qui furent cause qu'il quitta le château de Ferrari pour retourner à Madrid; dans quel état il retrouva ses associées, et du nouveau malheur qui lui arriva.

Don Joachim de Rodillas ne fut point de trop dans notre société. On peut dire même qu'il en augmenta les charmes par la gentillesse de son esprit et par ses talents. Il y avoit déjà quatre mois que nous vivions ensemble dans les plaisirs innocents qu'on peut prendre à la campagne, quand nous apprîmes que le duc d'Ossone, revenu depuis peu de son gouvernement de Naples, avoit été arrêté par ordre du roi, et conduit au château d'Almeda.

Quoique cette nouvelle ne dût pas fort m'intéresser, pour les raisons que j'ai déjà dites, je ne laissai pas d'y être très-sensible. J'aimois d'inclination le duc d'Ossone, bien que je connusse ses défauts; je les trouvois compensés par tant de belles qualités, que je lui pardonnois volontiers le chagrin qu'il m'avoit causé. Je fus si touché de son malheur, que je priai Ferrari de me permettre d'aller faire un tour à Madrid, pour savoir par moi-même l'état présent des affaires de ce seigneur. Ferrari me le permit, à condition qu'après cela je viendrois le rejoindre. Je le lui promis; ensuite, sans perdre de temps, je me rendis à Madrid avec un muletier de Burgos.

Néanmoins, quelque impatience que j'eusse d'apprendre la situation des affaires du duc d'Ossone, je commençai par m'occuper de mes propres intérêts. J'allai voir mes dames associées, qui d'abord me firent des reproches de ne leur avoir pas donné de mes nouvelles depuis mon départ de Madrid. Quelle négligence! me dit la señora Dalfa. Quand vous ne prendriez aucune part à notre société, vous n'en paroîtriez pas plus détaché. Cependant, ajouta-t-elle, notre petit commerce ne va pas mal, et nous le faisons aller de mieux en mieux tous les jours, ma nièce et moi, par la façon dont nous nous y prenons. Savez-vous bien que nous avons actuellement en caisse douze cents pistoles? Que dites-vous? m'écriai-je là-dessus. Il faut que vous ayez bien rajeuni de vieux visages, pour avoir amassé une somme si considérable. Oh! pour cela, je vous en réponds, dit en riant Bernardina; il nous a passé par les mains bien des faces décrépites; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les plus vieilles paroissent au-dessous de quarante ans.

Après une assez longue conversation, je voulus prendre congé des dames; mais la tante me retint. Attendez, Gonzalez, me dit-elle, j'ai dans un sac quatre cents pistoles, qui sont le tiers du fonds de notre caisse, et que nous avons mises à part pour vous être délivrées à la première vue. En même temps elle alla chercher le sac, et me le remit, en m'assurant qu'il me seroit toujours tenu un compte fidèle de l'argent qui entreroit dans notre caisse. Je fus charmé du bon procédé de mes associées, et je leur fis sur cela mille compliments. Je ne pouvois assez admirer leur bonne foi, quoiqu'elle

fût peut-être moins admirable que je ne pensois. Que sais-je, en effet, si mes quatre cents pistoles faisoient le tiers du fonds de la caisse? Mais j'aurois eu tort de n'être pas content de mon partage. Pour des femmes qui pouvoient me traiter plus mal, c'étoit en user noblement avec moi.

Après avoir quitté ces dames, je retournai promptement chez Andresillo, où j'étois toujours logé, pour serrer mon sac dans ma valise. Ensuite je pris le chemin de l'hôtel d'Ossone, dans l'espérance de rencontrer aux environs quelque domestique de ma connoissance. Je ne fus pas trompé dans mon attente; je vis sortir de chez le duc un grand garçon que je reconnus pour l'avoir vu en Sicile petit page de son excellence. Je le saluai civilement, et l'abordant d'un air honnête: Seigneur Cylindro, lui dis-je, vous ne me remettez point, n'est-ce pas? Pardonnez-moi, me répondit-il, vous êtes le seigneur Estevanille Gonzalez. Je vous débrouille aisément, quoique vous soyez un peu changé. Et moi de même, repris-je, mon cher camarade, je vous ai démêlé d'abord, bien que vous ayez crû de trois coudées de haut pour le moins depuis notre séparation. Hé bien! donnez-moi, de grâce, des nouvelles de mon ancien maître, que j'aime toujours autant que je l'aimois lorsque j'étois à son service. Nous ne sommes pas ici, repartit Cylindro, dans un endroit propre à nous entretenir des affaires d'un seigneur qui nous est si cher; mais entrons dans le premier cabaret, et en buvant une bouteille de vin de Lucène, je vous apprendrai dans quel embarras notre vice-roi s'est plongé de gaieté de cœur. Je n'eus garde de laisser échapper une

occasion si favorable d'être instruit de ce que je voulois savoir. Nous allâmes dans une hôtellerie, où Cylindro, après avoir bu un coup, prit la parole dans ces termes :

Étiez-vous à Madrid lorsque le duc d'Ossone y fit son entrée? Non, lui répondis-je, j'étois dans le château qu'un gentilhomme de mes amis a aux portes de Burgos. Je vivois là dans les plaisirs d'une agréable société, sans prendre aucune part aux événements de la cour. J'ignorois même que son excellence fût de retour de son gouvernement de Naples. Je ne savois que sa prison, que j'ai apprise depuis deux jours. Vous auriez vu, reprit Cylindro, la plus superbe entrée de vice-roi que vous puissiez vous imaginer. Jamais gouverneur de la Nouvelle-Espagne n'en a fait une si fastueuse, ni, entre nous, une plus imprudente. Aussi tous les Espagnols sensés qui en ont été témoins l'ont-ils censurée en l'admirant. Les ennemis de mon maître, qui sont en grand nombre et fort puissants, n'ont pas manqué de lui faire un crime du pompeux appareil de sa suite, de la magnificence des présents qu'il a faits à la famille royale, et des richesses qu'il a apportées d'Italie, disant qu'on pouvoit juger par là de son désintéressement et de la fidélité de son administration.

Ce qu'il y a de plus malheureux, poursuivit le page, c'est que le roi, sans doute, s'est laissé prévenir contre lui, puisque, après l'avoir parfaitement bien reçu, il l'a envoyé au château d'Almeda. Si l'on en veut croire les amis et les partisans de la maison de Giron, ce n'est qu'un orage qui passera. Ils disent que ce vice-roi, en faveur des services importants qu'il a rendus à l'état,

et des belles actions qu'il a faites en Sicile, où il est adoré, triomphera de tous ses envieux, et retournera bientôt à Naples. Je le souhaite, mais je ne le crois pas; et je tremble pour lui, quand je pense qu'il a pour ennemis le comte de Bénévent, don Baltazar de Zuniga et le comte duc d'Olivarès, qui sont les trois plus puissants seigneurs de la cour; surtout les deux derniers, qui partagent entre eux le gouvernement de la monarchie. Je crains que ces redoutables adversaires, qui ont eu le pouvoir de perdre le duc de Lerme et son fils, n'accablent aussi mon maître.

Oh! que non, dis-je à Cylindro; il faut espérer qu'ils ne viendront point à bout d'engager le roi à payer de la plus noire ingratitude les services d'un homme qui, sans contredit, fait le plus d'honneur à la nation espagnole. Je n'en sais rien, répliqua le page. Malgré tant d'entreprises qui ont tourné à la gloire de la couronne, et qui parlent pour lui, on ne le trouvera point innocent. Que dis-je! on lui en fera des crimes, au lieu de les louer. Je ne vois que trop le sort que ses trois ennemis lui préparent. Ils ne se contentent pas de travailler avec chaleur à sa perte; en attendant, ils lui font garder une étroite et rigoureuse prison. Je n'y puis penser sans me sentir pénétré d'une vive douleur. Enfermé dans le château d'Almeda, il n'a pour tous serviteurs que deux de ses domestiques, qui n'ont pas la liberté de sortir, et pour toute compagnie, le gouverneur du château, avec six archers de la garde. Encore ce gouverneur est-il son ennemi offensé. Grand Dieu! est-ce là le traitement qu'on doit faire à un vice-roi qui n'a jamais eu son pareil au monde?

Cylindro s'attendrit à cet endroit, et répandit quelques larmes. Je ne pus me défendre de suivre son exemple. Après quoi je lui demandai des nouvelles de Thomas et de Quivillo. Pour Thomas, me dit-il, la goutte le tient cloué dans un fauteuil à l'hôtel. A l'égard de Quivillo, il se porte à merveille, et il attend, comme moi, la fin de l'affaire de monseigneur, pour se régler là-dessus.

Après avoir eu cet entretien, nous nous quittâmes, le page et moi. Il alla s'acquitter d'une commission dont la duchesse l'avoit chargé, et moi je me rendis à l'hôtel d'Ossone pour voir Thomas et Quivillo. D'abord je me fis conduire à l'appartement de ce dernier, qui me reçut aussi gracieusement que le pouvoit faire un homme accablé de chagrin. Seigneur, lui dis-je, j'arrive de Burgos à Madrid; et sur la nouvelle affligeante que j'ai apprise, je viens vous témoigner que personne n'en est plus vivement touché que moi, malgré le sujet que son excellence m'a donné de me plaindre d'elle. Oh! monseigneur n'est plus dans les sentiments où vous l'avez vu, me répondit Quivillo; il a reconnu son injustice à votre égard, et je lui ai entendu dire plus d'une fois qu'il s'en repentoit. En me disant cela, lui répliquai-je, vous me rendez son malheur plus sensible. Je suis ravi, reprit-il, de vous voir toujours affectionné à ce seigneur, qui vous tiendra compte, peut-être plus tôt qu'on ne pense, de l'intérêt que vous prenez à son sort; car il faut espérer que tous les chefs d'accusation intentés contre lui paroîtront à ses juges autant de témoignages rendus en sa faveur. Ils trouveront qu'on lui fait des crimes de ses exploits les plus glorieux et

les plus avantageux à l'état. En un mot, pour peu d'attention que le roi veuille faire au mémoire que madame la duchesse d'Ossone lui a présenté pour la délivrance de son époux, il sera persuadé qu'il n'y a que la haine, la vengeance et l'envie qui puissent s'armer contre un vice-roi si digne qu'on ait pour lui des égards. Ainsi donc, ami Gonzalez, ajouta-t-il, consolons-nous, en nous flattant de l'espérance qu'il sortira bientôt de sa prison comblé d'honneurs, et à la honte de ses ennemis.

Comme nous allions continuer la conversation, un page vint dire à Quivillo que madame la duchesse le demandoit. Nous nous séparâmes aussitôt. Il se rendit auprès d'elle; et moi, avant que de sortir de l'hôtel, je voulus visiter Thomas. Je le trouvai dans sa chambre assis sur un lit de repos, ayant devant lui une petite table sur laquelle il écrivoit, quoiqu'il eût la goutte aux mains comme aux pieds. Il me reconnut dans le moment, et ma vue sembla lui causer quelque joie: Mon cher Estevanille, me dit-il, je suis fâché de ne vous avoir pas plus tôt retrouvé, pour vous apprendre que j'ai fait votre paix avec mon maître. Il n'est plus irrité contre vous. A force de saisir des moments favorables pour l'apaiser, j'ai fait succéder à la colère un véritable regret de vous avoir puni trop sévèrement. Je vous en aurois donné avis, si j'eusse su où vous étiez. Si vous fussiez venu à Naples vous présenter devant monseigneur, il est constant que vous auriez regagné ses bonnes grâces. Mais, ajouta Thomas, il vaut mieux tard que jamais. Quand il sera purgé des crimes dont ses envieux osent l'accuser aujourd'hui, comptez que

vous reprendrez près de lui votre place, ou plutôt la mienne, que mes infirmités ne me permettent plus de remplir.

Ce valet de chambre me fit connoître par ce discours que j'avois eu tort de le croire mon ennemi secret; et me reprochant au fond de mon âme d'avoir mal jugé de lui, je le remerciai de la bonne volonté qu'il avoit toujours fait paroître pour moi. Je me retirai ensuite à mon hôtellerie, me regardant comme un homme déjà rentré au service du duc d'Ossone, et ne doutant point que ce seigneur ne fût bientôt libre et renvoyé peut-être à Naples, pour gouverner sur nouveaux frais ce royaume-là. Je me promettois bien du plaisir dans ce gouvernement; mais tandis que je m'en réjouissois d'avance, l'affaire de monsieur le gouverneur prenoit un mauvais train. Quivillo, que je revis le lendemain, me dit: Vous ne savez pas ce qui est arrivé? On a donné avis au roi que les partisans du duc d'Ossone ont résolu de forcer sa prison; et là-dessus on a ordonné d'augmenter le nombre de ses gardes, tant au dedans qu'au dehors du château d'Almeda, avec défense expresse de laisser approcher qui que ce soit de ce lieu-là. Vous verrez, poursuivit-il, qu'on a fait courir ce faux bruit pour avoir occasion de s'assurer des personnes attachées à ce seigneur infortuné. Véritablement, deux jours après, on fit emprisonner tous les officiers réformés, et les gentilshommes, tant Siciliens que Napolitains, qui étoient au service du duc. Le marquis de Pobar, capitaine des archers de la garde, vint à l'hôtel d'Ossone même arrêter Quivillo. Comme j'étois présent, ce marquis me demanda si j'étois au duc. Je lui répondis

d'un air résolu que, si je ne l'étois pas actuellement, du moins je l'avois été. Cela étant, répliqua-t-il, vous pouvez nous suivre. Vous ne serez pas de trop dans les prisons royales. Au lieu d'être effrayé de me voir environné d'archers, je m'armai de courage, et pris la contenance d'un homme assuré. Je fis plus, je me laissai fièrement mettre en prison, moins affligé que bien aise d'un malheur dont j'espérois que son excellence me tiendroit compte un jour.

CHAPITRE XLVIII.

Pourquoi Gonzalez sortit de prison quinze jours après, et comment il fut choisi pour aller au château d'Almeda tenir compagnie au duc d'Ossone.

Un homme qui avoit vu les horribles cachots du saint office pouvoit voir sans effroi le lieu où je fus enfermé. C'étoit une vaste salle appelée la chambre royale, fort obscure, et tout autour de laquelle régnoient six lits composés chacun d'une paillasse et d'un matelas de l'épaisseur de trois doigts. Mais si l'on étoit mal couché dans cette prison, en récompense on y étoit fort bien nourri, le premier ministre ayant un soin particulier que les prisonniers d'état le fussent. Nous aurions été trop heureux si les lits eussent répondu à la nourriture.

Nous étions six dans la chambre royale, tous six arrêtés par précaution, c'est-à-dire pour prévenir ce que nous aurions pu tenter pour tirer le duc d'Ossone du

château d'Almeda. Lorsque nous nous connûmes les uns les autres pour partisans de cet illustre prisonnier, nous nous consolâmes ensemble de notre commun malheur. Outre cela, notre concierge, qui étoit homme d'esprit, et secrètement attaché à ce seigneur, s'informoit exactement de ce qui se passoit à la cour concernant l'affaire de son excellence, et nous en rendoit compte. Messieurs, nous dit-il un jour, j'ai une nouvelle importante à vous apprendre. Il a été agité ce matin, dans le conseil du roi, s'il falloit juger le prisonnier à la rigueur, ou le mettre en liberté, ou bien le retenir en prison pour toujours. Les conseillers ont été partagés sur cela. Les uns, qui sont les ennemis du duc, ont dit qu'on devoit lui faire son procès comme à un criminel de lèse-majesté. Les autres, d'un sentiment contraire, ont été d'avis qu'on lui fît grâce, et qu'on le relâchât. Ils ont représenté qu'à la vérité le vice-roi a commis des fautes d'imprudence; mais que ces fautes étant noyées dans mille actions glorieuses, et dans des services utiles à toute la chrétienté, il étoit plus juste que le roi écoutât sa clémence que sa justice. Ceux qui ont opiné les premiers se sont échauffés là-dessus, disant qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre; qu'il falloit procéder juridiquement contre l'accusé; le condamner s'il se trouvoit coupable, ou l'absoudre s'il étoit innocent. De sorte qu'il a été décidé qu'on le jugera sur les informations qu'on attend de Sicile et de Naples; car les vice-rois de ces deux royaumes ont ordre de la cour de s'informer exactement de la conduite que le duc d'Ossone y a tenue pendant qu'il en a été le gouverneur.

Ce rapport me causa d'autant plus d'inquiétude, que je savois par moi-même que ce seigneur n'étoit pas irrépréhensible. Néanmoins, je ne laissois pas de croire que le fort emporteroit le foible, et qu'en faveur de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les Turcs, il ne pouvoit trouver que des juges favorables. Peu de temps après, le concierge nous apprit que les informations étoient arrivées, et qu'on les avoit portées au conseil, qui avoit déjà nommé deux commissaires pour les examiner et en faire leur rapport; que ces commissaires étoient don Gaspard de Vallejo, et don François d'Alarcon, deux seigneurs connus pour des sujets pleins d'intégrité; ce qui nous fit espérer que notre cher prisonnier seroit bientôt hors d'affaire. Nous crûmes avoir encore plus de raison de nous flatter de cette espérance, lorsqu'on nous dit, au bout de quinze jours, que les informations de Sicile alloient à la décharge de l'accusé, ou, pour mieux dire, qu'elles faisoient son éloge au lieu de blâmer son administration, et que la noblesse et le peuple unanimement le redemandoient pour les gouverner; qu'à la vérité les informations de Naples ne lui étoient pas favorables, et qu'elles lui imputoient un grand nombre de crimes; mais que les commissaires trouvoient que tous les chefs d'accusation étoient vagues et sans solidité.

Cependant, quoique les juges l'estimassent plus innocent que coupable, ils ne purent se résoudre à l'élargir, de peur qu'après une si rude prison, un homme aussi entreprenant, et qui avoit autant d'amis et de partisans que lui, n'excitât, pour se venger, des brouilleries dans l'état. On jugea donc à propos de le retenir au château

d'Almeda, où, pour adoucir la rigueur de sa prison, il lui fut permis de recevoir les visites de ses parents et de ses amis. On remit aussi en liberté les personnes qui avoient été emprisonnées pour l'amour de lui, et l'on souffrit même qu'il fût servi par tous ses domestiques.

Je quittai volontiers la chambre royale pour retourner chez Andresillo, où je retrouvai ma valise telle que je l'y avois laissée, mon hôte étant un homme incapable de faire la moindre friponnerie. Impatient d'apprendre des nouvelles de mon ami Quivillo, j'allai le chercher à l'hôtel, ne doutant pas qu'il n'eût été mis aussi hors des prisons. Effectivement, on me dit qu'il étoit dans l'appartement de Thomas. J'y courus à l'instant; et ce valet de chambre ne me vit pas plus tôt entrer, qu'il me dit : Vous ne pouviez arriver ici plus à propos. Je vous attendois impatiemment pour vous faire une proposition que je vous conseille d'accepter. Hier ma goutte m'ayant permis de faire le voyage d'Almeda, je vis monseigneur, et je lui parlai de vous. Il ne put s'empêcher de rire lorsque je lui dis que vous aviez été emprisonné comme un homme qui avoit été son domestique. Ah! le pauvre garçon, s'écria-t-il, je ne lui ai jamais causé que des peines pour prix de tous les services qu'il m'a rendus. Votre excellence, lui dis-je, devroit bien le reprendre auprès d'elle. Un serviteur d'un caractère tel que le sien vous seroit ici de quelque agrément. Très-volontiers, reprit le duc; s'il veut venir s'enfermer avec moi dans ma prison, il me fera plaisir. Comment! s'il le veut, lui repartis-je, n'en doutez nullement. Il sera charmé de vous sacrifier sa liberté, jusqu'à ce que vous ayez recouvré la vôtre.

Voilà, poursuivit Thomas, ce que j'avois à vous dire. Consultez-vous là-dessus. Voyez : aimez-vous assez le duc d'Ossone pour vouloir aller partager ses ennuis au château d'Almeda? Vous vous imaginez bien, ajouta-t-il, qu'il ne sera pas là toute sa vie. Le roi a maintenant les yeux de l'esprit fermés sur le mérite de ce seigneur ; mais le temps les lui dessillera, et vous verrez alors que vous aurez pris un bon parti en vous enfermant avec cet illustre prisonnier. Je répondis à cela que je ne demandois pas mieux que de me dévouer encore au service de son excellence, et vivre avec elle dans les fers ; y dussé-je être le reste de mes jours. Avec de pareils sentiments, reprit le valet de chambre, vous serez d'autant plus agréable à monsieur le duc, qu'il n'ignore pas que vous êtes en état de vous passer d'un maître. Gonzalez, me dit alors Quivillo, vous ferez bien. Allez lui tenir compagnie. Vous ne contribuerez pas peu, par votre humeur gaie, à diminuer son ennui. J'y suis déterminé, lui répondis-je, et je voudrois déjà être au château d'Almeda. Je crois que j'y serai plus agréablement que dans la chambre royale où j'étois.

Cela étant arrêté entre nous, j'allai promptement faire mon paquet à l'hôtellerie, avec lequel je revins joindre Quivillo, qui m'attendoit pour me conduire à ma nouvelle prison, dans un carrosse du duc. Lorsque nous y fûmes arrivés, nous trouvâmes à la porte un garde qui nous laissa passer, sans nous rien dire, dans une vaste cour, au fond de laquelle nous montâmes par un escalier de marbre à l'appartement du prisonnier.

CHAPITRE XLIX.

Dans quel état Estevanille trouva le duc d'Ossone ; de quelle manière il fut reçu de ce seigneur ; de l'entretien qu'ils eurent ensemble, et par quelles personnes ils furent interrompus.

Le vice-roi (car j'appellerai toujours ainsi par excellence le duc d'Ossone), quoiqu'il ne dût point être étonné de me voir, après ce que Thomas lui avoit dit, ne laissa pas de faire paroître quelque surprise en m'apercevant. Quoi ! Gonzalez, me dit-il, croirai-je que, par amitié pour ton ancien maître, tu viens t'associer à ses chagrins ? Se peut-il que tu préfères aux plaisirs de Madrid la vie triste que tu dois t'attendre à mener ici ? Oui, monseigneur, lui répondis-je ; l'honneur d'être auprès de votre excellence et de la servir a plus de charmes pour moi que la liberté. La part que je prends à votre prison est telle, que je ressens vos peines comme vous les sentez vous-même. Est-il possible, s'écria le duc, que, malgré les mauvais traitements que je t'ai faits en Sicile, tu aies toujours conservé le zèle et l'affection que tu avois pour moi ? Tu me fais rougir de mon injustice ; et, pour la réparer, je te choisis pour confident, Thomas n'étant plus en état de remplir cette place. Vous, ajouta-t-il, en adressant la parole à Quivillo, retournez à Madrid, et dites à dona Catherina que vous m'avez amené un homme

dont la compagnie pourra suspendre quelquefois mes ennuis.

Quivillo se retira fort content de la bonne réception qu'on me faisoit, et je demeurai seul avec le duc, qui, vêtu à la hongroise, et assis dans un fauteuil, s'occupoit l'esprit assez désagréablement, en rêvant à ses affaires. Estevanille, me dit-il, prends un siége, et me raconte tout ce que tu as fait depuis ton départ de Sicile. Je ne doute pas qu'il ne te soit arrivé de plaisantes aventures. La plus plaisante de toutes, lui répondis-je, c'est que j'ai couru risque d'être brûlé pour sortilége dans la dernière procession du saint office. Ah! Gonzalez, s'écria son excellence, que dis-tu, mon ami? Tu ne parles pas sérieusement? Pardonnez-moi, lui repartis-je; dans le dernier acte de foi j'étois un des malheureux destinés à porter la *samarra* de toile sur laquelle sont peints des flammes et des démons, et ma tête étoit menacée d'être ornée d'un *carocha*. Enfin, je l'ai échappé belle. Je ne suis pas peu curieux, dit le duc, de savoir comment tu as pu faire pour te tirer des mains de la sainte inquisition, dont je regarde les cachots comme une espèce d'enfer d'où l'on ne peut sortir.

De peur d'ennuyer le vice-roi, je me préparois à lui faire succinctement le récit de cette aventure; mais il en exigea de moi un détail très-circonstancié. Ce qui m'obligeant à m'étendre dans ma narration, je lui fis, pour ainsi dire, un journal de mon retour d'Italie en Espagne. Je commençai par lui détailler de quelle manière, étant devenu garçon apothicaire, je m'étois attaché à Violette, fille de Potoschi, mon maître, et comment,

sur le point de l'épouser, m'étant aperçu qu'elle avoit un amant plus favorisé que moi, je m'étois éloigné de Palerme, et embarqué pour Livourne.

Notre vice-roi sourit à ce début; et ne doutant point que je n'eusse bien des choses réjouissantes à lui raconter, il m'ordonna de continuer mon récit. Ce que je fis avec tant de gaieté, que son excellence, toute grave et sérieuse qu'elle étoit, ne pouvant retenir ses ris, les laissoit éclater de temps en temps. Il y eut dans mon journal plusieurs endroits qui la divertirent, entre autres, lorsque je vins à parler de ma pommade et de mon eau, et des effets merveilleux qu'elles avoient produits. Mais le duc, croyant que je lui contois une fable pour le faire rire, m'interrompit. Gonzalez, me dit-il, tu exagères la vertu de ta composition. Elle peut bien enlever les taches de rousseurs, embellir le teint et blanchir la peau; c'est tout ce qu'elle peut faire. Elle ne sauroit donner un air de jeunesse aux visages flétris par un grand nombre d'années. Pardonnez-moi, monseigneur, lui répondis-je, elle reproduit les charmes qu'on a perdus; elle fait des métamorphoses. Vous n'en douterez plus, ajoutai-je en souriant, quand je vous aurai dit que votre baronne de Conça s'en servait, aussi bien que dona Blanche, sa mère, que Thomas trouvoit si ragoûtante. Comment peux-tu savoir cela, me répliqua le vice-roi? Potoschi, lui repartis-je, l'inventeur de cette pommade et de cette eau, en fournissoit à ces deux dames; et il m'a dit plus d'une fois que la baronne, toute jeune qu'elle étoit, devoit moins à la nature qu'à cette composition la conquête de votre excellence.

Ces dernières paroles firent un peu rougir ce seigneur, qui eut honte apparemment d'apprendre qu'il n'avoit aimé dans la baronne qu'une beauté fausse. Il en sentit sa vanité blessée; mais comme il n'avoit que moi pour témoin de cette petite mortification, il affecta d'en rire le premier, comme si la chose ne l'eût point regardé. Puis reprenant son sérieux : Gonzalez, me dit-il, si tu possèdes effectivement un si beau secret, tu seras bientôt riche. Je le serois déjà, lui répondis-je, si l'inquisition m'eût laissé faire. Malheureusement pour moi, des envieux me déférèrent à ce saint tribunal comme un chimiste qui avoit recours à la magie pour faire ses opérations; et sur cette dénonciation, je fus arrêté par ordre du saint office.

Je ne me contentai point de dire cela au vice-roi, je lui fis un fidèle rapport de toute cette affaire jusqu'aux moindres circonstances, et vous jugez bien que je n'oubliai pas la confiscation de mes effets. Sur quoi le duc se mit à faire de longs éclats de rire, qui duroient encore quand la duchesse d'Ossone et don Juan Tellès, son fils, qui avoient coutume de venir presque tous les jours au château d'Almeda, parurent tout-à-coup devant nous. Madame, dit son excellence à dona Catherina, vous êtes sans doute étonnée de me trouver dans les ris, quoiqu'il ne soit arrivé dans mes affaires aucun changement qui doive me rendre gai; mais je n'ai pu tenir contre le ridicule d'une aventure qu'Estevanille vient de me conter. Je suis ravie, lui répondit la duchesse, que ce garçon soit auprès de vous, puisqu'il a l'art de vous amuser. J'en ai d'autant plus de joie, que Thomas et Quivillo m'ont assuré qu'il a toujours eu

pour vous un véritable attachement. Je le sais bien, reprit le vice-roi; aussi lui tiendrai-je compte de son zèle et de son affection. J'aime son humeur, qui convient fort à la mienne; et je prévois que la gaieté de son esprit m'empêchera de m'abandonner à bien des réflexions chagrinantes.

Dona Catherina, qui avoit quelque chose de particulier à dire à son mari, l'attira près d'une fenêtre; et pendant qu'ils s'entretenoient, don Juan ne cessa de m'exhorter à égayer son père, et à diminuer son ennui autant que je le pourrois, en m'assurant que le prisonnier reconnoîtroit bien ce service lorsqu'il seroit hors de prison; ce qui, selon toutes les apparences, ne pouvoit, disoit-il, manquer d'arriver dans peu de temps. La duchesse, avant que de remonter en carrosse pour s'en retourner, me dit la même chose; de sorte que j'eus tout lieu de me savoir bon gré de m'être enfermé dans ce château, et de me flatter que ma complaisance seroit bientôt peut-être grassement payée.

CHAPITRE L.

Du moyen qu'Estevanille employa pour divertir le duc d'Ossone, et quel en fut le fruit.

Après la retraite de la duchesse et du seigneur don Juan, le vice-roi se remit dans son fauteuil, en me disant : Poursuis, Gonzalez, reprends le fil de ton histoire. Dis-moi par quel bonheur tu as pu te tirer des

griffes du saint office. Cela me paroît une espèce de miracle. Je lui répondis que je devois ma délivrance au comte duc d'Olivarès. Ensuite je lui appris de quelle façon ce premier ministre avoit été engagé à prendre ma défense.

Le duc d'Ossone, en cet endroit, poussa un profond soupir, et me dit d'un air triste : Tu parles là d'un homme qui joue le premier rôle sur le théâtre de la monarchie d'Espagne. Il a trouvé le secret d'enchaîner le roi à ses volontés. Jamais le duc de Lerme n'a eu un si grand ascendant sur Philippe III. J'ai le malheur, ajouta-t-il, de l'avoir pour ennemi, aussi bien que le comte de Bénévent. Ces deux seigneurs sont à la tête de ceux qui travaillent à ma perte. Sans ces deux esprits envieux, il y a long-temps que je serois libre, ou plutôt je n'aurois point cessé de l'être. Au lieu de me faire mon procès, on m'auroit élevé une statue pour reconnoître les services que j'ai rendus à la couronne; mais ce sont deux jaloux que le mérite blesse. Ils n'ont rien épargné pour me faire condamner à mort; et craignant l'usage que je pourrois faire de ma liberté, ils se sont unis ensemble pour éterniser ma détention.

Comme je jugeai par ce discours que monseigneur commençoit à s'aigrir, et qu'il alloit peut-être devenir de mauvaise humeur, je fis promptement retomber la conversation sur le saint office; et par quelques heureuses saillies qui m'échappèrent, je remis l'esprit de son excellence en train de s'égayer. Je demandai à ce seigneur s'il ne trouvoit pas plaisant qu'on m'eût pris pour un sorcier, parce que je savois composer de la pommade pour les dames. Oui, me répondit-il; mais

après tout, ajouta-t-il d'un air railleur, peut-être l'es-tu un peu. Je t'avouerai même que je le crois, s'il est vrai que ma baronne d'Italie eut besoin du secours de Poteschi pour être telle qu'elle paroissoit à mes yeux. Car enfin c'étoit la femme du monde dont le teint me sembloit le plus naturel. Ainsi, continua-t-il en souriant, je te trouve bien heureux de n'avoir point été brûlé. Il est vrai, lui répliquai-je en me prêtant à la plaisanterie, j'aurois autant mérité d'éprouver ce supplice à l'inquisition, que je méritois de le souffrir à Palerme, lorsqu'on m'accusa d'être un empoisonneur. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, ce petit reproche. Ah! mon cher Estevanille, s'écria le duc là-dessus, oublie de grâce mon injustice. Excuse un amant que troubloient ses soupçons et sa douleur. Que ce funeste événement demeure à jamais dans l'oubli.

Ce bon seigneur prononça ces paroles avec tant de sentiment, que j'en fus pénétré. Qu'il est facile à un homme de qualité de faire perdre le souvenir d'une offense qu'il a faite à un homme du commun! Je fus si charmé de voir que son excellence se repentoit d'en avoir mal usé en Sicile envers moi, que je me sentis attacher à lui plus fortement que je ne l'avois été jusque là. Enfin, ses bontés me touchèrent à tel point, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Il s'en aperçut, et s'attendrit à son tour, tant il est naturel d'être sensible au plaisir de se voir aimé. Va, Gonzalez, me dit-il, l'avenir réparera le passé. Si je t'ai donné sujet de te plaindre de moi, je veux en récompense te traiter désormais de façon que tu ne puisses que t'en louer. Ces mots affectueux achevèrent de me lier au duc d'Ossone,

qui me parut dans ce moment le plus aimable de tous les seigneurs passés, présents et futurs. Je ne pus m'empêcher de faire éclater ma joie; et, cédant aux transports qui m'agitoient, je me jetai aux genoux de son excellence, qui me les laissa bonnement embrasser, sans s'offenser de ma hardiesse indécente.

Pendant ce temps-là, une petite cloche qui annonçoit l'heure du dîné se fit entendre, et quelques instants après le majordome du duc vint l'avertir qu'on avoit servi. Son excellence quitta aussitôt son fauteuil, et passa dans une autre chambre, où il se mit à table tout seul. A peine s'y fut-il assis, que je vis entrer huit à dix personnes. C'étoit une partie de ses écuyers et de ses gentilshommes. Ces messieurs, durant le dîné, se tinrent debout et tête nue autour de leur maître, attendant, dans un respectueux silence, les ordres qu'il auroit à leur donner: mais il n'adressa la parole qu'à moi; et les réponses que je fis à tout ce qu'il me dit eurent le bonheur de lui plaire: ce qui ne fut pas remarqué sans jalousie de ces officiers, qui me regardèrent comme un homme qui alloit indubitablement devenir favori du vice-roi.

Après le repas, son excellence rentra dans sa chambre pour y faire sa sieste; et moi, me mêlant parmi ses gentilshommes, je descendis avec eux dans une salle basse, où nous attendoit un grand repas. Nous n'aurions pas fait si bonne chère, si nous eussions dîné aux dépens du roi; mais, quoique les prisonniers d'état soient ordinairement nourris et entretenus par sa majesté, elle ne défrayoit point le duc d'Ossone. Et c'étoit encore un trait de la malice des ennemis de ce seigneur, lesquels

avoient fait décider dans le conseil qu'on le laisseroit, par une maligne distinction, faire toute la dépense qu'il voudroit dans sa prison, étant juste qu'un vice-roi, riche et naturellement magnifique, eût la liberté de vivre d'une manière convenable à sa somptuosité.

Lorsque nous eûmes dîné, il prit envie au majordome d'avoir un entretien avec moi. Il m'entraîna dans une galerie en me disant : Seigneur Gonzalez, vous voulez bien que nous renouvelions connoissance? Vous ne me remettez pas, à ce que je vois? J'étois pourtant en Sicile et au service de monseigneur, dans le temps que vous étiez un de ses pages. Il est vrai que je ne faisois pas alors une figure fort brillante dans sa maison. L'obscurité du poste que j'y occupois étoit peu propre à conserver mon idée dans votre mémoire, puisque je n'avois encore dans les offices qu'un des derniers emplois; je parvins bientôt à une place plus élevée; et, m'avançant d'année en année par le crédit de ma sœur, qui est femme de chambre de madame la duchesse, et qui possède sa confiance, je suis devenu majordome. Ainsi va le monde, lui dis-je. Je vous félicite d'être parvenu à un si bon poste, et je vous demande votre amitié. C'est moi qui vous prie de m'accorder la vôtre, me répondit-il. Je vois bien que vous allez être bientôt, si vous ne l'êtes déjà, l'Ephestion de notre maître. Hé! mais, lui répliquai-je, entre nous, j'ai le bonheur d'en être regardé favorablement; et, si vous avez jamais besoin de mes bons offices auprès de lui, je vous les offre de tout mon cœur. Comptez sur moi.

Je prononçai ces paroles d'un petit air important, qui me fit peut-être passer pour un fat dans l'esprit du

majordome ; mais, loin de me le témoigner, il me parut ravi de me voir si bien intentionné pour lui ; ce qui forma dès le premier jour, entre lui et moi, une espèce de liaison, qui, quoique vide de sentiment, ne laissoit pas d'avoir l'apparence d'une étroite amitié.

Au reste, ce domestique avoit une bonne qualité : il étoit fort attaché à son maître. Il ne demandoit pas mieux que de contribuer à le divertir ; mais, se sentant l'esprit trop borné pour inventer des amusements, il me dit : Seigneur Gonzalez, quel divertissement pourrions-nous bien donner à monseigneur pour le désennuyer? Vous avez plus d'imagination que moi ; rêvez-y. Que jugeriez-vous à propos que nous fissions pour le distraire de ses tristes pensées ? Je n'en sais rien, lui répondis-je. Cependant il ne faut pas l'abandonner à sa mélancolie. Faisons tous nos efforts pour le divertir. Attendez, ajoutai-je en rêvant ; il me vient une idée là-dessus qui n'est point à rejeter. Il aime la comédie ; faisons-en représenter une devant lui. Le majordome, m'entendant parler de la sorte, se prit à rire, et me dit : J'approuverois fort votre pensée, si nous avions des sujets qui fussent capables de jouer des pièces de théâtre ; mais de trente domestiques du duc qui sont dans ce château, je n'en connois pas un qui me paroisse avoir du talent pour cela. Tant mieux, repris-je, voilà les acteurs qu'il nous faut. Si nous en avions de bons, ils pourroient faire bâiller son excellence, au lieu que de parfaitement mauvais la divertiront infailliblement ; car plus l'exécution d'un pareil spectacle est ridicule, plus je la trouve réjouissante. Voulez-vous que nous en fassions l'essai ? Volontiers, répondit le majordome. Je

me charge de faire apporter ici de Madrid, dès demain, un tome d'excellentes comédies, et nous choisirons celle que nous jugerons la plus propre à donner du plaisir à monseigneur.

Dans cet endroit de notre conversation, je m'entendis appeler par un page, qui me cherchoit pour m'avertir que son excellence avoit fait la sieste, et qu'elle me demandoit. Je volai aussitôt à son appartement, pour recevoir ses ordres. Gonzalez, me dit-elle, j'ai besoin de toi pour dissiper la mauvaise humeur où vient de me mettre un songe désagréable, ou plutôt funeste, que j'ai fait. Tu me diras que les rêves ne sont que des jeux du sommeil auxquels on ne doit nullement s'arrêter. Je le sais bien, et cependant je t'avouerai ma foiblesse : je m'imagine que les miens sont mystérieux, et autant de secrets avis d'une céleste intelligence. Hé! seigneur, lui dis-je, quel songe a pu faire une si forte impression sur un esprit de la trempe du vôtre? Cela m'étonne. Tu vas l'entendre, me répondit-il : le voici. J'ai songé que j'étois dans une salle où Bénévent et d'Olivarès se sont tout-à-coup offerts à ma vue. Ils se sont approchés de moi d'un air doux et riant, et ils m'ont embrassé comme à l'envi l'un de l'autre. Après quoi ils m'ont fait entrer dans un jardin rempli de chardons, d'orties, de ronces et d'épines. Je n'y ai pas plus tôt été introduit, que mes deux ennemis ont subitement disparu, si bien que je m'y suis trouvé seul. J'ai vainement cherché une issue pour sortir de ce lieu plein d'horreur, et je me suis réveillé dans cet embarras.

Hé bien, mon ami, poursuivit le vice-roi, que penses-tu de ce songe? Pour moi, je crois qu'il ne signifie rien

de bon. Veux-tu savoir de quelle façon je l'interprète? Les baisers que mes ennemis m'ont donnés marquent qu'ils me préparent quelque nouveau chagrin; et les efforts inutiles que j'ai faits pour sortir du jardin affreux où je me suis vu enfermé me présagent une prison sans fin. Ah! monseigneur, m'écriai-je là-dessus, quelle interprétation! Pourquoi, trop ingénieux à vous tourmenter vous-même, expliquer à votre désavantage des pensées confuses qu'enfante l'imagination pendant le sommeil? Vous êtes à peu près comme un prisonnier d'état qui étoit, il n'y a pas long-temps, dans la tour de Ségovie, et qui, se fiant trop à sa pénétration, en a été la victime. Je vous conterai cette aventure, si vous le souhaitez. Tu me feras plaisir, répliqua le duc. Je n'en doute pas, repris-je, car elle est singulière. Don Guillem de Medina del Campo, gentilhomme de la province de Léon, ayant été accusé d'avoir des intelligences en Catalogne avec les rebelles, fut arrêté par ordre de la cour, et conduit à la tour de Ségovie, où il fut mis au secret. Pendant qu'on instruisoit son procès, sa femme et sa fille alloient tous les jours aux environs du château se présenter devant la fenêtre d'un donjon où couchoit le prisonnier, qui pouvoit facilement les voir dans la campagne. Elles lui faisoient des mines, et tâchoient par leurs gestes de lui faire espérer un prompt et favorable jugement. Enfin le procès se jugea, et le gentilhomme fut absous du crime dont on l'avoit accusé. Sa femme et sa fille, en étant informées, ne manquèrent pas d'aller avec tous leurs domestiques se montrer devant le donjon. Les valets portoient, les uns des corbeilles remplies de viandes froides et de pain, et les autres des brocs

pleins de vin. Les dames croyoient que l'appareil d'un festin feroit deviner au prisonnier, qui les observoit, que son affaire devoit avoir été jugée en sa faveur; mais les domestiques eurent à peine étendu sur l'herbe une nappe blanche pour mettre leurs mets dessus, que l'imagination trop vive de ce gentilhomme se troubla subitement. Au lieu d'expliquer à son avantage les démonstrations de joie que sa famille laissoit éclater, il en conçut un présage funeste. La nappe lui parut un drap dont on ensevelit les morts; et, s'imaginant qu'il étoit condamné à mort, il fut saisi d'une crainte qui lui coûta la vie.

Lorsque j'eus achevé ce récit, le duc d'Ossone me dit en souriant : Ce don Guillem avoit en effet l'imagination bien vive. Celle de votre excellence ne l'est pas moins, lui repartis-je, et je ne vous choisirois pas pour l'interprète de mes songes. Ces deux seigneurs que vous croyez toujours vos ennemis, ne le sont peut-être plus. Au lieu de songer encore à vous nuire, ils se repentent peut-être en ce moment de vous avoir rendu tant de mauvais offices. Que tu connois mal les courtisans! répliqua le vice-roi. Apprends qu'ils haïssent constamment, tant qu'existe l'objet de leur haine. Je t'avouerai pourtant, ajouta-t-il, que je puis avoir mal expliqué mon songe; c'est ce que nous saurons dans la suite. Comme je m'étois aperçu avant le dîné que mon entretien avoit eu le bonheur de ne pas déplaire au duc, cela me rendit plus hardi à lui parler. Je passai le reste de la journée à lui conter quelques-unes de mes aventures, le plus gaiement qu'il me fut possible, n'ayant pas oublié que son excellence aimoit les récits plaisants.

Le soir, ce seigneur, dans le temps qu'il achevoit de souper, reçut une lettre de dona Catherina. Il se leva de table aussitôt, et se retira pour la lire dans la chambre où il couchoit. Alors nous descendîmes tous dans la salle où nous avions dîné; et après avoir bien soupé, nous prîmes le parti de nous aller reposer dans des lits qui ressembloient un peu à ceux de la chambre royale, dont j'ai fait mention.

Le jour suivant, dès le matin, le majordome vint m'apporter un volume de comédies qu'il venoit de recevoir de Madrid, et qui étoient de la composition du grand Lope de Vega. Nous feuilletâmes le livre, et nous choisîmes la *famosa comedia del Embaxador de si mismo*, l'Ambassadeur de soi-même. Voici le sujet de cette pièce en deux mots. Un jeune roi de Léon voulant épouser la princesse de Castille, dont il a entendu vanter les charmes, forme le dessein de l'aller voir *incognito*. Pour cet effet, il va la demander en mariage sous le nom de son ambassadeur, et l'obtient enfin, malgré tous les obstacles qui s'opposent à cet hymen. Voilà qui est bien, dis-je au majordome; il s'agit à présent de faire copier les rôles, ensuite nous les distribuerons aux sujets que nous choisirons pour les représenter. A propos de sujets, reprit-il, j'en ai deux, entre autres, qui sont tels que vous les voulez. Puisque vous n'avez dessein que de faire rire monseigneur, vous aurez en eux deux originaux incomparables pour cela. L'un est Gaspard Mocillero, notre cuisinier; et l'autre Joseph de Magoz, surnommé dans nos offices *el gracioso de la cocina*, parce qu'il a l'esprit bouffon, et qu'il fait mille folies pour divertir les autres. Bon, m'écriai-je, il

fera le comique. Voilà déjà deux rôles de remplis; mais où prendrons-nous des actrices, et surtout une qui puisse représenter la princesse de Castille? Elle est toute trouvée, me repartit-il. C'est un de nos pages, un grand garçon qui a l'air fade, une figure efflanquée, et dont, jusqu'à la prononciation, tout est efféminé : aussi se nomme-t-il don Séraphin Floxo. On diroit que la nature a pris plaisir à le former sur son nom.

Pour abréger ce chapitre, qui n'est déjà que trop long, je vous dirai que nous fîmes promptement copier les rôles de la pièce, et que nous les distribuâmes aux acteurs dont nous jugeâmes à propos de faire choix, en leur recommandant de les apprendre par cœur le plus tôt qu'ils pourroient. Ce qu'ils firent en moins de huit jours, quoiqu'ils n'eussent pas là-dessus une mémoire exercée. J'étois d'avis que nous fissions un mystère au duc du beau divertissement que nous lui préparions, pour lui laisser le plaisir de la surprise; mais mon collègue ne fut pas de mon sentiment. Il me dit même qu'il craignoit que son excellence ne voulût pas consentir que nous fissions représenter devant elle une comédie pendant sa prison. C'est ce qu'il est bon de savoir, lui dis-je, avant que d'aller plus loin. Je vais le demander à monseigneur même.

A ces mots, je me rendis à l'appartement de son excellence, qui ne me vit pas sitôt paroître, que prenant un visage riant : Gonzalez, me dit-elle, parle-moi naturellement, ne t'ennuies-tu pas dans ce château? Non, vraiment, lui répondis-je; et je puis vous assurer que je ne m'y ennuierois jamais avec un maître tel que vous. Il

ne tiendra pas à moi, non plus qu'à don Gabriel, votre majordome, que nous ne suspendions quelquefois vos ennuis par les petits divertissements dont nous nous proposons de vous régaler. Par exemple, nous sommes sur le point de vous en donner un qui sera, je pense, de votre goût. Nous voulons faire jouer une comédie devant votre excellence. Gardez-vous-en bien, me répondit le duc. Pour recevoir dans ce château une troupe de comédiens de campagne, il faudroit en demander la permission au gouverneur, qui n'est pas de mes amis, et qui me la refuseroit peut-être. Ah! m'écriai-je, ce n'est point une troupe de comédiens de profession qui doit jouer la pièce dont il s'agit. Elle sera représentée par des acteurs tirés de votre domestique. Oh! c'est une autre affaire, me répliqua-t-il. Je crois que je puis voir une pareille représentation sans que personne y trouve à redire; mais, ajouta-t-il, en branlant la tête d'un air dédaigneux, je me défie un peu de vos histrions. Vous avez tort, monseigneur, lui repartis-je, ils sont excellents pour la plupart; il y a des acteurs sur le théâtre du prince qui ne valent pas mieux. En un mot, je suis sûr que l'exécution de notre comédie vous fera plaisir. Sur cette assurance, reprit-il, je ne m'oppose plus à votre dessein. Vous ferez représenter la pièce quand il vous plaira. Je suis prêt à l'entendre.

J'allai porter cette réponse au majordome, avec qui je concertai ce qu'il y avoit à faire. Nous partageâmes les soins. Il se chargea d'habiller les acteurs à sa fantaisie, et moi de les faire répéter à la mienne. C'étoit une chose à voir que ces répétitions. Quand un acteur,

ce qui arrivoit à tout moment, déclamoit parfaitement mal, ou faisoit un geste ridicule, je l'applaudissois. Bon, lui disois-je, retenez bien ce ton-là, n'oubliez pas ce beau geste, vous charmerez monseigneur. Outre que la pièce étoit mauvaise, sauf le respect que je dois à la mémoire du grand Lope, elle étoit si mal sue, qu'on entendoit à chaque vers la voix du souffleur. Cependant, quoiqu'on ne la sût point encore le jour qu'on avoit pris pour la jouer, on ne laissa pas, à tout hasard, de se disposer à la représenter.

Une heure avant qu'on commençât, la duchesse d'Ossone et don Juan, son fils, arrivèrent au château, accompagnés de quelques parents que le duc avoit fait inviter de sa part à venir voir ce spectacle, persuadé que l'exécution en seroit très-réjouissante. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que don Gabriel avoit été lui-même à Madrid louer des habits de friperie pour les acteurs, et qu'il les avoit choisis non seulement fort bizarres, mais encore peu convenables aux personnages; aussi firent-ils leur effet à mesure qu'ils parurent. Je me souviens, entre autres, que le cuisinier Gaspard Mocillero, représentant le roi de Léon, ne se montra pas plus tôt sur la scène, qu'il excita une risée générale par la façon dont il étoit habillé. Le vice-roi même en perdit sa gravité. Mais si son excellence ne put tenir son sérieux contre la figure grotesque de Gaspard, elle trouva encore un plus grand sujet de rire dans ses gestes et dans toute son action. Ce seigneur ne put se défendre d'éclater; et les spectateurs, le voyant de si bon cœur désopiler sa rate, suivirent son exemple.

Joseph de Magoz, le *gracioso de la cocina,* faisoit

le rôle de confident du roi ; il ne réjouit pas moins la compagnie que son maître. Il est vrai que ce garçon n'avoit besoin, pour faire rire, que de se présenter. C'étoit une espèce de nain tout contrefait. Il renouvela les ris de l'assemblée ; et le grand benêt de page, qui fit le personnage de la princesse de Castille, acheva de les épuiser par des minauderies qui lui étoient naturelles, par certains airs de visage qu'il se donnoit, et dont son amour-propre l'empêchoit de voir le ridicule. On siffla sa vanité de la manière la plus cruelle, je veux dire en l'applaudissant par des battements de mains humiliants, comme cela se pratique quelquefois au théâtre du prince, lorsqu'on n'y est pas content d'un comédien ou d'un auteur.

Les assistants étoient las de se moquer des acteurs, et l'ennui commençoit à les gagner, lorsque la pièce finit. Il faut avouer, monsieur, dit la duchesse à son époux, que vous avez bien ri. Madame, répondit-il, je me suis en effet diverti parfaitement, grâce à Gonzalez, qui, jugeant en homme d'esprit qu'une comédie représentée par de semblables acteurs ne manqueroit pas de me réjouir, m'a voulu régaler de ce divertissement. Je suis ravie, reprit dona Catherina, que Gonzalez ait le talent d'imaginer des choses qui vous égaient ; et je le prie de redoubler ses soins pour écarter de votre esprit les tristes pensées qui l'assiégent. Il n'a pas mal commencé, dit le duc ; et quoiqu'il ne soit auprès de moi que depuis peu de temps, je sens déjà qu'il adoucit mon ennui, s'il ne peut m'en délivrer entièrement. Le vice-roi, par ces paroles, fit bien ma cour à la duchesse et à don Juan, qui, par les nouvelles amitiés qu'ils me

firent, me confirmèrent dans l'espérance d'être bien récompensé.

CHAPITRE LI.

Comment, malgré tous les soins d'Estevanille, le duc tomba dans une mélancolie que rien ne put dissiper, et du malheureux événement qui la suivit de près.

J'eus le bonheur d'amuser son excellence pendant trois semaines, à l'aide des principaux domestiques. Nous essayâmes tous les moyens qu'il nous fut possible d'employer pour charmer son ennui, et nous eûmes d'abord le plaisir de pouvoir justement nous applaudir de nos essais; mais bientôt la chance tourna. La goutte, dont le duc étoit tourmenté de temps en temps, le prit avec tant de violence, que, cessant de se prêter aux soins que nous prenions de l'égayer, il s'abandonna tout entier à la plus noire mélancolie. Tout ce que nous pûmes dire et faire alors pour dissiper son chagrin fut inutile. Quand je vis que nous nous épuisions en vains efforts : Monseigneur, lui dis-je, nous ne savons plus à quel saint nous vouer pour tirer votre excellence de la langueur mortelle où je la vois. Faut-il donc que le courage vous manque à la veille peut-être de sortir de prison? Ranimez-vous. Songez qu'il ne sied point aux héros de supporter foiblement les malheurs. Si vous succombez sous le poids de votre infortune, vous donnerez à vos ennemis le plaisir de vous avoir accablé. Voulez-vous accorder ce triomphe à leur fierté?

Que veux-tu que je fasse? me répondit le duc. Tant que j'ai espéré de sortir de ce château, je me suis armé de patience; mais j'ai perdu cet espoir; et je vois bien que l'intention de la cour est de m'y retenir prisonnier le reste de ma vie. Non, non, lui répliquai-je, monseigneur, ne vous mettez point cela dans l'esprit. S'il plaît au ciel, vous en serez quitte à meilleur marché. J'allois me répandre en discours les plus consolants que ma rhétorique et mon zèle m'auroient pu fournir, lorsque don Juan Tellés parut dans la chambre. Ah! seigneur, m'écriai-je en l'apercevant, vous ne pouviez arriver ici plus à propos. Venez m'aider à dissiper la crainte dont mon cher maître a l'imagination frappée. A ces mots, que je prononçai avec attendrissement, car j'avois un véritable attachement pour le vice-roi, don Juan me demanda quelle frayeur avoit saisi son père. Il croit, lui répondis-je, qu'on lui a pour jamais ôté la liberté.

Alors le jeune Tellés adressant la parole au duc, lui dit : N'écoutez pas la crainte vaine qui vous agite. La nouvelle que j'ai à vous apprendre aujourd'hui doit vous la faire perdre. Le comte duc a dit ce matin, au lever du roi, qu'il ne concevoit pas pourquoi on pouvoit encore vous retenir prisonnier, après les réponses que vous avez faites dans votre interrogatoire, et qui sont autant de preuves de votre innocence que des services importants que vous avez rendus à la couronne d'Espagne. Discours d'un ennemi couvert, interrompit impatiemment le duc d'Ossone. Si ce premier ministre ne me haïssoit point, ne prendroit-il pas ma défense, puisque je lui parois être injustement dans les fers?

Mais non, mon fils, jugez mieux du caractère du comte duc, et croyez que, dans le temps qu'il me plaint, le traître est fâché que mes juges ne m'aient pas trouvé digne de mort. En un mot, je suis sûr de sa haine, je m'en fie aux nœuds qui m'attachent à la maison de Sandoval. L'ami du duc de Lerme ne sauroit devenir le sien.

Dès que notre vice-roi s'étoit mis une opinion dans la tête, c'étoit en quelque façon battre l'eau, que de vouloir la lui ôter. Aussi don Juan, qui le connoissoit, se garda bien de le contredire. Il se contenta seulement de lui représenter que le premier ministre, dans la faveur où il se trouvoit auprès du roi, ne voyant personne qui dût lui faire ombrage, s'étoit peut-être adouci à son égard. Pardonnez-moi, répliqua le duc; il m'a quelquefois, en présence du roi même, lancé des traits railleurs, et je lui ai fait de vives reparties qu'il n'oubliera jamais. Quoi qu'il en soit, reprit le jeune Tellés, de grâce, mon père, ne vous laissez point aller au chagrin. Au lieu de vous décourager et de vous abandonner foiblement à une mélancolie qui nous alarme tous, rappelez votre raison. Que l'intérêt de votre famille vous remette l'esprit. Ces paroles, prononcées d'une manière pathétique par un tendre fils, parurent faire, à la vérité, quelque impression sur le vice-roi; mais toujours persuadé que ses ennemis ne vouloient pas qu'il reparût à la cour, il retomboit dans le désespoir un moment après avoir semblé reprendre courage.

Ce fut encore pis le lendemain. Son excellence, bien loin de s'être tranquillisé l'esprit par ses réflexions, parut plus agitée que le jour précédent. Pour surcroît

de malheur, sa goutte le reprit vivement, et il ne fit plus que languir pendant trois semaines; au bout desquelles, en se promenant un soir dans sa chambre, s'appuyant d'une main sur moi, et de l'autre sur un bâton, il tomba en apoplexie. J'appelai du monde aussitôt; et à l'aide de deux domestiques, qui accoururent à ma voix, je le portai sur son lit, où il demeura près de trois heures sans sentiment. Pendant qu'il étoit dans ce pitoyable état, un de ses domestiques courut à toute bride à Madrid, pour en avertir dona Catherina et son fils, qui vinrent en diligence au château d'Almeda, accompagnés de deux docteurs en médecine, qu'ils amenèrent plutôt pour être témoins de la mort du duc, que pour lui sauver la vie. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire les empressés à le secourir, et même d'ordonner quelques remèdes qui ne servirent qu'à précipiter sa fin. Il mourut deux jours après dans les bras de sa femme et de son fils.

CHAPITRE LII.

Des suites qu'eut la mort du duc d'Ossone, et de quelle manière le roi en usa envers sa veuve et son fils, pour les consoler. Gonzalez se met au service de don Juan Tellés.

Aussitôt que le gouverneur du château d'Almeda fut informé de la mort de son prisonnier, il porta cette nouvelle au premier ministre, qui sur-le-champ alla lui-même l'annoncer au roi. On dit que sa majesté en

parut un peu touchée, aussi bien que le premier ministre; mais je n'avance pas cela comme un fait constant. Quoi qu'il en soit, le monarque envoya un grand de la première classe à la duchesse d'Ossone, pour lui faire de sa part un compliment de condoléance, avec ordre de lui dire qu'il donnoit la vice-royauté de Sicile à don Juan Tellés, pour reconnoître en lui les services de son père. Si cela ne consola pas entièrement la mère et le fils, ce fut du moins un doux lénitif à leur douleur.

Le duc fut enterré sans pompe, et de la manière dont il avoit souvent témoigné à la duchesse qu'il souhaitoit qu'on l'enterrât; je veux dire sous l'habit d'un père augustin. On versa bien des pleurs à ses funérailles. Tous ses domestiques, s'imaginant qu'il étoit mort *intestat*, le pleurèrent amèrement. Moi-même, quoique je répandisse des larmes véritables, par amitié pour un si bon maître, je ne laissois pas quelquefois de me repentir de m'être enfermé avec lui dans sa prison. L'on t'a fait, disois-je, de magnifiques promesses; mais autant en emporte le vent. Enfin, nous ne nous attendions les uns et les autres qu'à un triste salaire, lorsque nous apprîmes que le duc, un mois avant sa mort, avoit fait un codicille, comme s'il eût eu un pressentiment qu'il mourroit au château d'Almeda, et que, bien loin d'oublier quelqu'un de ses domestiques, il leur laissoit à tous des récompenses honnêtes, et proportionnées aux différents postes qu'ils occupoient dans sa maison.

Véritablement quelques jours après les obsèques de ce seigneur, dona Catherina nous fit assembler; et après nous avoir fait lire le codicille par le secrétaire de ses

commandements, elle nous dit : Quand vous voudrez toucher vos legs, mon trésorier vous les délivrera. Ce n'est pas tout, mes enfants, ajouta-t-elle, si vous avez envie de retourner en Sicile avec le nouveau gouverneur, il vous donnera les mêmes gages que son père vous donnoit. La duchesse n'eut pas achevé ces paroles, que la plupart des domestiques témoignèrent qu'ils ne demandoient pas mieux que de s'attacher au seigneur don Juan. Les autres, préférant le séjour de leur pays à l'Italie, prirent le parti de demeurer en Espagne.

Comme j'étois du nombre de ceux qui n'avoient marqué aucun désir de revoir Palerme, dona Catherina en parut surprise. Gonzalez, me dit-elle en particulier, j'avois compté que vous ne refuseriez pas de vouer à mon fils le même attachement que vous avez eu pour son père; mais vous me paraissez détaché de nous, et peu disposé à faire le voyage de Sicile. Madame, lui répondis-je, la Sicile est un pays qui doit m'être odieux après les chagrins que j'y ai eus; cependant, quelque sujet que j'aie de le haïr, j'y retournerois volontiers, si j'étois persuadé que mes services fussent aussi agréables au nouveau vice-roi qu'ils l'étoient à son prédécesseur. C'est de quoi vous ne devez nullement douter, reprit la dame. Mon fils vous aime; il vous regarde comme un serviteur né de notre maison, et vous serez parmi ses premiers domestiques celui qui aura le plus de part à sa confiance. La duchesse n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour m'engager à faire ce qu'elle souhaitoit; et don Juan, qui arriva là-dessus, s'étant mêlé à notre entretien, me confirma ce que sa mère m'avoit dit. Il ajouta même qu'il vouloit que je fusse son pre-

mier valet de chambre, son confident, son Thomas, ce qui me parut un si bon poste chez un vice-roi jeune et galant, que je n'hésitai point à l'accepter.

CHAPITRE LIII.

Du départ du nouveau gouverneur; et de l'accident qui fut cause que Gonzalez ne l'accompagna point en Sicile. Suites de cet accident.

La haine et l'envie que le mérite du duc d'Ossone avoit fait naître finirent avec sa vie. Il n'eut plus d'ennemis. La cour et la ville applaudirent aux marques d'estime et d'amitié qu'il plut au roi de donner à don Juan, qui devint d'abord duc d'Ossone, et fut mis en possession de tous les biens de sa maison, qui avoient été saisis de la part du roi.

Notre nouveau vice-roi avoit tant d'impatience de se rendre à Palerme, qu'il prit congé de sa majesté dès qu'il eut avis que six galères d'Espagne l'attendoient à Barcelonne pour le transporter en Sicile. Il partit de Madrid avec dona Isabella, son épouse, après avoir tendrement embrassé dona Catherina, sa mère, qui, ne jugeant point à propos de s'éloigner de la cour, y demeura pour veiller aux intérêts de ce cher fils. Elle retint auprès d'elle le vieux Thomas, qu'elle connoissoit pour un homme de bon conseil, et que sa goutte ne rendoit guère propre à suivre le nouveau gouverneur. Pour moi, j'aurois été ravi de faire ce voyage avec

mon ami Quivillo ; mais mon étoile ne me permit pas d'avoir ce plaisir. Je tombai malade la veille du jour arrêté pour notre départ. Il me prit subitement une grosse fièvre, avec des redoublements si violents, qu'on crut qu'elle m'alloit emporter. On fit venir aussitôt un médecin qui, bien qu'il n'eût pas encore trente ans, avoit peut-être déjà tué autant de malades qu'Hippocrate. Ce docteur, après m'avoir observé long-temps, dit qu'il falloit me donner de la poudre de fiel de grenouille avec de la fromentée, assurant que, selon Pline, c'étoit un remède infaillible pour ôter toutes sortes de fièvres. Quoique je ne fusse pas persuadé de l'infaillibilité de ce spécifique, je ne laissai pas de l'avaler, sur la garantie de Pline. Mais je n'eus pas sitôt ce breuvage dans l'estomac, qu'il me causa des mouvements convulsifs, qui firent juger au médecin qu'il n'auroit pas besoin de m'en faire prendre une seconde fois. Effectivement je perdis toute connoissance; et pendant trois jours que je fus dans cet état, le docteur, l'apothicaire et le chirurgien, m'en donnèrent de toutes les façons, comme s'ils n'eussent pas voulu en avoir le démenti. Cependant je leur échappai par le plus grand bonheur du monde.

Dona Catherina, pendant ma maladie, avoit la bonté de demander de mes nouvelles tous les jours. Elle me fit même l'honneur de me venir voir une fois ; et quand je fus convalescent, Thomas m'apporta de sa part cent doublons. Voilà, me dit-il, ce que madame vous envoie pour vous faire faire plus gracieusement le voyage de Sicile ; car elle vous croit toujours dans le dessein de demeurer attaché à son fils, et d'aller le rejoindre à

Palerme. C'est ma plus chère envie, lui répondis-je; mais dites-moi, monsieur Thomas, ajoutai-je en souriant, le nouveau vice-roi de Sicile est-il aussi galant que son prédécesseur? Pour le moins, me repartit Thomas; c'est le sort des *Giron* de sacrifier à l'Amour, et de voler de belle en belle. Quelque charmante que soit dona Isabella, son épouse, elle ne fixera pas son cœur volage. Allez, allez, continua-t-il en riant à son tour, vous aurez, sur ma parole, de l'occupation.

D'abord que je me crus assez bien rétabli pour pouvoir me mettre en chemin, je partis pour Barcelonne avec un muletier de cette ville, qui s'en retournoit à vide. Nous allâmes si bon train, que nous y arrivâmes sur la fin de la huitième journée. Mon voiturier me mena par la porte Saint-Antoine à la ville neuve, où il me fit descendre à l'enseigne du Phénix, qui me parut une hôtellerie de fort belle apparence. Je vous amène ici, me dit-il, préférablement à tout autre endroit, pour deux raisons. Vous y aurez une chambre propre, un bon lit; vous y ferez bonne chère; et, ce qui ne doit pas être compté pour rien, vous verrez dans votre hôtesse une jeune veuve charmante, de belle humeur, et, qui plus est, très-sage. Tant pis, lui répondis-je en badinant: sa sagesse est de trop pour un voyageur qui passe, et qui n'a pas le temps de s'arrêter à faire l'amour; car si dès demain je trouve une occasion de m'embarquer pour l'Italie, je ne manquerai pas d'en profiter.

Comme j'achevois de parler ainsi, l'hôtesse vint se présenter devant moi. Vous la voyez, s'écria le muletier : ne mérite-t-elle pas bien de posséder un hôte

de votre importance? Considérez attentivement cette figure-là. Je fus frappé de sa beauté, je l'avoue, et plus encore de la manière aisée et naturelle dont elle parloit. Elle me conduisit elle-même à la chambre qu'elle me destinoit, en me faisant les plus grandes politesses; ce que j'attribuai au soin que le muletier avoit pris, en entrant dans l'hôtellerie, de dire que j'étois un des principaux officiers du duc d'Ossone, nouveau vice-roi de Sicile. De mon côté, pour payer le tribut que tout galant homme doit à une jolie femme, je lui dis mille choses obligeantes, à quoi elle fit des réponses spirituelles, de l'air du monde le plus modeste. Nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui me fit connoître que, tout aimable qu'elle étoit de sa personne, elle avoit un esprit supérieur encore à ses appas.

Elle se retira après cette conversation, et me laissa avec le muletier, qui me demanda ce que je pensois d'une pareille veuve. J'en suis on ne peut pas mieux affecté, lui répondis-je. Dans quel endroit d'Espagne est-elle née? Elle fait honneur à sa patrie. Je suis persuadé qu'elle est de bonne famille. J'ignore quels sont ses parents, me dit le muletier. Je sais seulement qu'elle est native de la ville de Murcie, capitale de la province de ce nom. A ces paroles, je sentis tressaillir mon cœur, et je me troublai sans savoir pourquoi. Parbleu, dis-je en moi-même, si cette jeune veuve étoit ma sœur Inésille, l'aventure seroit assez plaisante. Cela pourroit bien être; mais je ne le crois pas. Cependant c'est ce que je veux approfondir dès ce soir même, s'il est possible. Mon ami, dis-je au muletier, comme la ville de Murcie m'a vu naître, je serois curieux d'entretenir l'hôtesse

en particulier, et de lui faire quelques questions sur sa famille, que je dois connoître, à moins qu'elle ne soit de la plus basse extraction; ce que je ne puis penser. Allez, je vous prie, la retrouver de ma part. Dites-lui que je suis un de ses compatriotes, et que je voudrois bien avoir avec elle une petite conversation sur notre commune patrie.

Le muletier alla sur-le-champ rejoindre la veuve, et revint un moment après. Seigneur cavalier, me dit-il, vous aurez dans le moment la satisfaction que vous souhaitez: votre hôtesse va venir vous la donner tout à l'heure. Je ne lui ai pas sitôt dit que vous étiez de son pays, et que vous aviez envie de l'entretenir, qu'elle en a paru toute réjouie. Elle marche sur mes pas. Je vous laisse ensemble sans témoins, afin que vous puissiez plus librement contenter votre curiosité. A ces mots, il sortit de ma chambre, et l'hôtesse, qui le suivoit de près, y entra.

CHAPITRE LIV.

De l'entretien qu'il eut avec la veuve, et de l'étonnement où ils furent l'un et l'autre lorsqu'ils se reconnurent pour ce qu'ils étoient.

Madame, dis-je à la veuve, je viens d'apprendre que vous avez pris naissance dans la même ville où j'ai reçu le jour. Vous voulez bien que nous parlions un peu de notre pays, et que je prenne la liberté de vous

demander qui vous êtes. Ce n'est point un désir curieux : c'est une raison secrète qui m'oblige à vous faire cette question. Apprenez-moi, de grâce, quels sont vos parents. Seigneur cavalier, me répondit-elle, je ne suis point d'une famille noble de Murcie ; mais je ne suis pas non plus de la lie du peuple. Mon père, que j'ai perdu dans ma plus tendre enfance, étoit un docteur en médecine de l'université d'Alcala. Hé ! comment se nommoit-il? interrompis-je avec précipitation, et tout ému. Il s'appeloit le docteur Estevan Gonzalez, repartit la veuve ; mais, ajouta-t-elle en remarquant mon agitation, pourquoi vous troublez-vous? On diroit que vous prenez quelque intérêt à ce que je vous dis. Est-ce que vous auriez connu mon père? Parfaitement, lui répondis-je, aussi bien que son fils, car il me semble qu'il en avoit un, nommé, si je ne me trompe, Estevanille. Vous ne vous trompez point, me dit-elle ; Estevanille est le nom de mon frère ; mais, hélas ! le pauvre garçon, je ne sais ce qu'il est devenu. Il sortit un matin secrètement de Murcie, et depuis ce temps-là je n'ai point entendu parler de lui.

En achevant ces paroles, elle s'attendrit, et ses yeux se couvrirent de larmes ; ce que je ne vis pas d'un œil sec. Charmé d'un si bon naturel de fille, je ne pus me défendre de suivre son exemple. Étonnée de me voir si sensible à la douleur qu'elle faisoit paroître : Vous pleurez ! s'écria-t-elle ; ah ! seigneur, vous êtes mon frère. Votre sensibilité vous découvre ; c'est Estevanille qui s'offre à ma vue. De grâce, avouez-le-moi tout à l'heure : chaque moment que vous différez à faire cet aveu est un instant qui retarde le bonheur de ma vie.

Hé bien, ma sœur, lui dis-je, touché des marques d'affection qu'elle me donnoit, oui, votre frère Estevanille est devant vous. En prononçant ces derniers mots, je lui tendis les bras, et nous nous embrassâmes pendant un quart d'heure, sans pouvoir nous exprimer autrement la joie mutuelle que nous avions de nous rencontrer.

Après avoir accordé aux droits du sang un moment de silence si tendre, nous commençâmes à nous demander l'un à l'autre un compte fidèle de ce qui nous étoit arrivé depuis que nous avions quitté notre patrie. Je le veux bien, ma chère Inésille, dis-je à ma sœur; je vais vous conter de bonne foi mes bonnes et mes mauvaises aventures, à condition que vous me raconterez les vôtres avec la même sincérité. J'y consens, répondit-elle; mais, comme nous avons de part et d'autre beaucoup de choses à nous dire, je suis d'avis que nous remettions à demain cette confidence réciproque; aussi bien l'heure du soupé approche, et d'ailleurs vous devez avoir besoin de repos. Véritablement j'étois si fatigué du voyage, que je ne fus point fâché qu'elle remît la partie au jour suivant. Je soupai donc; et m'étant couché un moment après, je dormis d'un profond sommeil jusqu'à neuf heures du matin. Alors, m'étant réveillé, je me levai frais et gaillard, et m'habillai à la hâte pour aller rejoindre ma sœur, dont j'étois fort impatient d'entendre l'histoire, et qui ne l'étoit pas moins d'entendre la mienne. Nous étions également curieux, elle, de savoir l'état de mes affaires, et moi, les circonstances de son enlèvement, dont mon oncle ne m'avoit point fait le détail.

Comme je sortois de ma chambre, Inésille se présenta pour y entrer, en me disant : Je vous préviens, mon frère, et je vous somme de me tenir parole. C'est à quoi je suis disposé, lui répondis-je ; prenez un siége, ma sœur, et m'écoutez. Nous nous assîmes tous deux, et sans perdre de temps, je racontai mes exploits, non sans farder quelquefois la vérité ; ce que je fis avec d'autant moins de scrupule, que j'étois persuadé que ma très-chère sœur ne manqueroit pas, à son tour, d'en faire autant, quoique nous nous fussions promis l'un à l'autre d'être sincères. Dans une histoire telle que la mienne, il y a toujours des endroits qui demandent des adoucissements, et où le héros est obligé de mentir pour son honneur. J'imitai donc les peintres, qui, pour tempérer la dureté des couleurs, leur donnent une teinte plus douce. Lorsqu'il me fallut, par exemple, faire mention du testament de mon oncle en ma faveur, le lecteur s'imagine-t-il que je fusse assez sot pour avouer ingénument à ma sœur que je ne m'étois nullement opposé à l'injustice qui lui avoit été faite? Oh! que non. Je maniai adroitement un endroit si délicat : Ma chère sœur, lui dis-je d'un air affectueux, vous ne sauriez croire jusqu'à quel point je fus mortifié, quand je vis que vous n'aviez aucune part au testament. Tout unique héritier que j'étois de maître Damien, je reprochai à sa mémoire de vous y avoir oubliée ; et, pour vous en venger, je résolus de partager avec vous sa succession.

Ma sœur m'interrompit dans cet endroit. O cœur trop généreux ! s'écria-t-elle en m'embrassant. Quel bonheur pour moi d'avoir un frère tel que vous ! Inésille, lui

dis-je en l'interrompant aussi, au lieu de vous réjouir de m'avoir pour frère, plaignez-vous-en plutôt au ciel. Hélas ! les biens dont j'ai hérité, et desquels je vous destinois la moitié, ne sont plus entre mes mains. Si vous voulez me laisser achever mon histoire, vous apprendrez ce qu'ils sont devenus.

Ces paroles étourdirent un peu ma cohéritière, qui, jugeant que la succession de mon oncle m'avoit été soufflée, s'en affligeoit mentalement, à ce qu'il me sembloit, à cause de sa part et portion. Mais je ne connoissois pas ma sœur. Sitôt que j'eus fini mon récit, elle me tint ce discours : Mon frère, je suis fâchée que vous ayez eu un démêlé avec l'inquisition, puisqu'il vous a fait perdre un bien considérable. Ne vous imaginez pas que j'en sois mortifiée par rapport à moi. Vous ne me rendriez pas justice. C'est votre intérêt seul qui me rend sensible à ce malheur, car je suis, grâce au ciel, assez bien dans mes affaires, et même en état de vous faire une proposition, que je vous conjure de ne pas rejeter. Demeurez avec moi. Joignons nos fortunes. Renoncez à votre nouveau voyage d'Italie; aussi bien pourroit-il n'être pas plus heureux que le premier. Qu'a fait pour vous le vieux duc d'Ossone? Rien; et peut-être que son fils n'en usera pas mieux envers vous. Il faut toujours se défier des grands seigneurs. Pour un qui récompensera bien ses domestiques, il y en aura trente qui les paieront d'ingratitude. Enfin, mon frère, puisque la Providence nous rassemble ici, ne nous quittons point. Barcelonne est un séjour où peut vivre agréablement un honnête homme, et j'ose vous assurer que l'argent ne vous y manquera pas. Comment

donc! ma sœur, m'écriai-je en riant, à ces derniers mots, vous me donnez une grande idée de votre coffre-fort, et vous irritez l'envie que j'ai d'apprendre de quelle façon vous vous êtes enrichie. Votre curiosité est juste, répondit Inésille, et je vais la contenter tout à l'heure, ainsi que je vous l'ai promis, je veux dire avec toute la sincérité que vous souhaitez. Ma sœur, ayant parlé de cette sorte, accomplit tout de suite sa promesse en ces termes.

CHAPITRE LV.

Histoire d'Inésille, sœur d'Estevanille.

Vous savez que peu de temps après la mort du docteur Gonzalez, notre père, nous fûmes séparés vous et moi. Maître Damien, notre oncle, vous prit chez lui pour vous enseigner le grand art de la chirurgie qu'il possédoit à fond; et moi, qui n'avois encore que six ans, je fus portée au château de Cantarilla, pour y être élevée par mon parrain, qui en étoit le seigneur, et par ma marraine, qui, depuis dix ans, vivoit avec lui dans une union qui avoit tout l'air d'un vieux mariage. Ils se chargèrent tous deux de mon éducation, et prirent d'autant plus de soin de leur filleule, qu'ils crurent remarquer en elle de la disposition à répondre à leurs bontés.

Don Isidore de Cantarilla, mon parrain, n'eut pas le plaisir de me voir sortir de minorité. Il mourut, et nous

laissa orphelines, ma marraine et moi. Nous le pleurâmes toutes deux : l'une sans sentiment et l'autre par intérêt. A peine eut-il rendu l'esprit, que ses héritiers affamés vinrent s'emparer du château, et d'abord en firent sortir très-incivilement sa mignonne, sans paroître touchés des pleurs qu'elle répandoit. Mais ils eurent quelque pitié de moi. Mon âge et ma petite figure, qui embellissoit de jour en jour, les attendrirent un peu. Ils tinrent même conseil sur ce qu'ils devoient faire de moi; et je me souviens qu'entre autres, une tante du défunt, une vieille dévote, fut d'avis que les héritiers se cotisassent tous pour achever de m'élever, jusqu'à ce que je fusse capable de servir; ce qui fut rejeté tout d'une voix, les cohéritiers n'étant pas d'humeur à m'entretenir aux dépens de la succession. Ils aimèrent mieux m'abandonner à ma marraine, qui, témoignant une tendresse de mère pour sa filleule, s'offrit à se charger de moi. La vieille tante eut beau leur représenter le péril qu'il y avoit à me remettre entre les mains d'une personne du caractère de ma marraine, ils ne firent aucune attention à sa remontrance; et sans s'embarrasser de ce qu'il en pourroit arriver, ils me confièrent à ma bonne marraine, qui m'emmena près d'Alicante, dans une ferme où elle se retira, et dont le fermier étoit un vieux laboureur de ses parents.

Ce villageois, nommé Talego, la reçut à merveille. C'étoit un de ces humains débonnaires qui aiment tous ceux à qui le sang les lie, et il avoit toujours particulièrement affectionné la señora Barberina, ma marraine, qui devint bientôt maîtresse du logis. Talego avoit pour elle une aveugle complaisance, et vivoit sans femme et

sans enfants ; ma marraine n'avoit aucune contradiction à essuyer. Comme la ferme étoit aux portes d'Alicante, elle alloit tous les jours dans cette ville. Elle y fit bientôt des connoissances. Elle lia commerce, entre autres, avec la veuve d'un alguazil, et il se trouva tant de sympathie entre elles, qu'en moins de huit jours leur union eut toute la force d'une amitié bien cimentée. Cette veuve, qui se nommoit Alzine, pouvoit avoir quarante ans. Elle avoit été belle, et elle conservoit encore des restes de beauté capables d'inspirer une passion passagère.

Cependant je grandissois à vue d'œil dans la ferme, et déjà je commençois à prendre la forme d'une fille nubile. Ma marraine, qui n'avoit pas dessein de me soustraire aux yeux des hommes, jugeant qu'il étoit temps de m'accoutumer à voir le monde, commença à me mener avec elle dans la ville. Dès la première fois que j'y parus, je m'attirai les regards de plus d'un cavalier; et je remarquai, quoique sans expérience, qu'ils me regardèrent avec quelque sorte de plaisir. Vous vous imaginez bien que, si je fis cette observation à l'âge que j'avois, ma marraine, qui étoit grecque sur ce chapitre-là, ne manqua pas de la faire aussi de son côté. Je m'aperçus même qu'elle en eut une secrète joie.

Notre bonne amie Alzine venoit quelquefois nous voir à la ferme de Talego ; mais pour une visite qu'elle nous faisoit, nous lui en rendions quatre, parce qu'elle avoit toujours bonne compagnie; ce que cherchoit ma marraine. Toutes les fois que nous allions chez la veuve de l'alguazil, nous étions sûres d'y trouver deux ou trois officiers de marine, de même qu'un jeune lieutenant

d'infanterie, qui n'attendoit, disoit-il, qu'une occasion favorable de passer à Gènes, pour aller joindre son régiment dans le Milanais, et qui pourtant ne partoit point. Croirez-vous bien que j'étois la cause de ce retardement? Ce militaire, qui se nommoit don Gabriel de Ginestar, plus frappé sans doute du vif éclat de ma jeunesse que de ma beauté, devint amoureux de moi; mais au lieu de me déclarer sa passion comme un étourdi, il eut la prudence de la cacher sous un dehors trompeur, dont tout le monde eût été la dupe. Pour moi, j'admirois ce garçon-là. J'étois étonnée de voir un adolescent de sa profession si sage et si posé. Cependant il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit; et le petit traître, levant bientôt le masque, nous fit voir que nous jugeons quelquefois fort mal des hommes que nous croyons vertueux. Don Gabriel forma le dessein de m'enlever, et prit si bien son temps et ses mesures, qu'il l'exécuta sans peine, un soir que je m'en retournois toute seule à la ferme; ce qui m'arrivoit rarement; mais ce qui, pour mon malheur, devoit m'arriver ce soir-là. Trois ou quatre hommes vinrent à l'improviste me prendre entre leurs bras, et me portèrent en un instant à bord d'un bâtiment qui attendoit mes ravisseurs sur la rive du golfe, et qui mit aussitôt à la voile.

Je m'étois évanouie de frayeur dès que ces hommes s'étoient saisis de moi, et mon évanouissement fut de longue durée. Je repris pourtant mes esprits; et parcourant alors des yeux tous les visages qui m'environnoient, je démêlai celui de don Gabriel de Ginestar, qui, pour prévenir mes reproches, ou du moins les rendre un peu moins aigres, me dit d'un air soumis et

respectueux : Charmante Inésille, vous avez sujet, je l'avoue, de vous plaindre de moi, ou plutôt de me regarder comme un monstre ; mais si, suspendant votre juste colère, vous voulez m'écouter de sang-froid un moment, vous ne trouverez pas mon crime indigne de pardon. Faites, s'il vous plaît, réflexion que je ne vous arrache point au père et à la mère dont vous tenez le jour, mais à une marraine qui n'est qu'une étrangère dans votre famille, à une femme qui auroit vendu votre honneur ; car je la connois mieux que vous, et je suis assuré qu'elle ne vous élevoit que dans cette infâme vue. Ainsi, belle Inésille, ajouta-t-il, bien loin de ne voir en moi qu'un ravisseur, songez que je suis un homme envoyé du ciel pour sauver votre innocence du péril qui la menaçoit. Je suis un gentilhomme assez riche : je vous adore. Souffrez que je vous conduise à mon château, où, pour vous faire voir la pureté de mes intentions, je commencerai par vous épouser, si ma personne vous est agréable.

Tel fut le discours que me tint don Gabriel, avec un air de persuasion qui me jeta de la poudre aux yeux. Au lieu de me répandre en invectives et en imprécations contre lui, je ne lui répondis que par des pleurs et des gémissements. Il me laissa donner un libre cours à mes plaintes ; et tandis que je m'affligeois avec assez de modération, le fatal vaisseau qui me portoit arriva près de Tortose, dans un endroit où mon Pâris me fit mettre à terre. Ensuite, m'ayant fait monter avec lui dans une chaise roulante préparée par ses soins, il me mena au château de Ginestar. Vous vous imaginez bien, mon frère, que je ne me voyois pas sans trembler au

pouvoir d'un ravisseur; mais ce ravisseur paroissoit si respectueux et si poli, qu'il m'ôtoit la moitié de ma frayeur. Je vous avouerai même, puique je vous ai promis de ne vous rien celer, que je m'accoutumai peu à peu à le regarder sans frémir.

J'interrompis en cet endroit ma sœur. Ma chère Inésille, lui dis-je, il n'est pas difficile de deviner le reste. Vous trouvâtes le cavalier aimable; vous répondîtes à son amour, et vous demeurâtes sa maîtresse, sans devenir sa femme. Pardonnez-moi, repartit Inésille, il m'épousa, comme il me l'avoit promis, et me fit connoître que j'étois mariée à un très-honnête homme. Il avoit pour moi toutes les complaisances qu'on peut attendre d'un époux; et mon cœur, sensible à sa tendresse, ne le payoit pas d'ingratitude. Nous vivions dans l'union la plus parfaite; mais à peine eûmes-nous goûté les douceurs d'un heureux hyménée, qu'il fallut nous séparer. Don Gabriel fut obligé de partir pour l'Italie, où il n'eut pas plus tôt joint son régiment, qu'il perdit la vie dans la première bataille où il se trouva.

Pour surcroît de malheur, poursuivit Inésille, avec la triste nouvelle de sa mort, j'appris une chose que j'ignorois; car mon mari ne m'avoit jamais dit ses affaires. Je sus qu'il n'avoit, pour tout héritage de ses pères, qu'un beau nom; que son château de Ginestar étoit engagé pour des sommes qui alloient fort au-delà de sa valeur; en un mot, que je serois bien heureuse si l'on ne me chicanoit point sur le petit douaire que don Gabriel m'avoit assigné en m'épousant.

Me voilà donc devenue une veuve noble et indigente; mais une douairière de quinze ans est rarement aban-

donnée de tout le monde. Don Cosme de Tivisa, gentilhomme, qui avoit une terre auprès du château de Ginestar, et qui étoit oncle de feu mon époux, vint bientôt m'offrir ses services. C'étoit un homme de cinquante et quelques années, une figure de philosophe, un Sénèque, qui ne parloit que par sentences. Il venoit me voir souvent, et surtout depuis que j'étois veuve. Ma nièce, me dit-il, dès la première visite qu'il me fit après la mort de don Gabriel, si je ne puis guérir votre douleur, je puis du moins vous donner une consolation capable de l'adoucir, en vous offrant ma bourse avec mes conseils.

Il accompagna une offre si généreuse de tant de discours affectueux, et il me parut si touché de mon sort, que je rendis grâce au ciel d'avoir rencontré un homme si compatissant à mes malheurs. Il gagna d'abord ma confiance par l'air de sincérité qu'il affectoit, et de plus par son âge, car je croyois les vieillards affranchis de la tyrannie de l'amour; mais je fus bientôt désabusée : le philosophe don Cosme, dès sa seconde visite, me fit connoître que, malgré sa philosophie, il avoit conçu pour moi une passion violente; il avoit beau la vouloir couvrir du voile de l'amitié, elle perçoit à travers ses discours. Dans notre entretien, il me proposa, d'abondance de cœur, d'aller demeurer avec lui, en me disant : Les créanciers de don Gabriel vont incessamment s'emparer du château de Ginestar. Vous ne devez point attendre qu'ils vous en chassent. Venez chez moi, ajouta-t-il d'un air doucereux, venez à ma terre. Vous savez que c'est un séjour agréable. D'ailleurs, j'ai pour voisines quelques dames de mérite, avec qui vous pas-

serez gracieusement le temps, et vous vivrez enfin avec un oncle qui fera son bonheur de vous posséder chez lui.

A ces paroles, je dis en moi-même : Oh! oh! voilà un oncle bien affectionné. Je crains fort qu'il n'ait envie de me faire payer bien cher l'hospitalité qu'il me veut donner. Je pressens qu'il me proposera sa main, et que l'état de mes affaires ne me permettra point de la refuser. Mon pressentiment ne fut pas faux. Don Cosme me déclara bientôt en termes formels qu'il étoit fortement épris de mes charmes, et prêt à m'épouser; ajoutant à cela, pour dorer la pilule et me la faire avaler avec moins de répugnance, qu'il m'avantageroit d'une manière qui suppléeroit à la jeunesse qu'il n'avoit plus. Si je n'eusse consulté que mon goût, il est certain que j'aurois congédié poliment un oncle dont la figure étoit peu propre à prévenir en sa faveur une jeune nièce; mais je pensois déjà solidement, et je consentis enfin, quoique avec aversion, que ce vieux gentilhomme devînt mon second mari.

Un homme qui se marie dans son arrière-saison à une personne dont il pourroit être le grand-père, s'y attache ordinairement un peu trop. Aussi le malheureux don Cosme ne jouit-il pas d'une longue vie. Je redevins veuve au bout de six mois, avec cette différence que mon second mariage m'avoit mise un peu plus à mon aise, sans me faire perdre aucun de mes agréments; car mes deux époux n'avoient fait que passer comme deux ombres. A ces paroles, qui me firent rire, je dis à ma sœur : Je crois que vous ne demeurâtes pas en si beau chemin. Venons à votre troisième mariage. Oh! s'il vous

plaît, mon frère, me répondit-elle, ne tournez point en raillerie les choses sérieuses que je vous dis. Je ne vous raconte rien, ce me semble, qui doive vous prévenir contre ma vertu. Au contraire, lui repartis-je, bien loin de désapprouver votre second hyménée, il me paroît faire l'éloge de votre sagesse et de votre prudence. Mais si vous continuez de voler de nouvelles en nouvelles noces, je crains qu'on ne vous accuse d'avoir trop donné dans le légitime.

A ce que je vois, mon frère, dit alors Inésille en souriant et rougissant tout ensemble, vous aimez la plaisanterie. Il est constant que, si j'avois encore eu plusieurs autres époux, je serois une franche fiancée du roi de Garbe; mais je n'ai donné qu'un successeur à don Cosme. Passez-moi, de grâce, mon troisième mari; c'est celui de tous que j'ai le plus aimé. Je vais vous apprendre quel homme c'étoit; comment, après d'assez courtes amours, l'hymen nous unit de ses plus doux nœuds, et par quel accident la mort me le ravit au commencement de ses plus beaux jours.

Trois jours après la mort de don Cosme, je quittai la campagne pour aller occuper à Tortose une maison que j'y avois louée. Là, jouissant du privilége des veuves, je recevois compagnie chez moi, ou bien je l'allois chercher en ville, chez les dames de mes amies. Un jour que j'étois dans une maison où il y avoit une belle assemblée, il y entra un jeune cavalier, qui s'y fit d'abord distinguer par une figure que tout le monde admira. Je m'aperçus surtout que les dames le regardèrent de bon œil, et, pour vous parler de bonne foi, je fus charmée de sa bonne mine; mais si je pris plaisir à le considérer, j'en

eus bien davantage en remarquant qu'il n'eut plus d'attention que pour moi, dès qu'il m'eut aperçue. Cette observation flatta fort ma vanité, et me fit ardemment souhaiter de savoir le nom et la qualité de l'inconnu. Je ne sortirai point de cette maison, disois-je, que je n'aie pleinement satisfait ma curiosité. Qui est ce jeune gentilhomme? se demandoit-on tout bas les uns aux autres dans l'assemblée. Comment l'appelle-t-on? Ceux qui ne l'ignoroient pas le disoient aux autres à l'oreille, si bien que j'appris enfin que ce dangereux mortel se nommoit Saloni, et qu'il étoit fils d'un riche marchand de la ville de Barcelonne.

Quand je sus que ce n'étoit pas un homme de qualité, comme je l'avois cru sur sa mine, je pris fièrement mon parti en digne veuve de deux *hidalgos*. Je cessai de m'occuper l'esprit de ce jeune bourgeois; mais il n'en fut pas de même de lui. Dès le lendemain je le vis passer et repasser devant mes fenêtres, en leur lançant de vives œillades; ce qui me fit juger que le petit téméraire osoit élever sa pensée jusqu'à moi. Il ne se contentoit pas d'assiéger ma maison pendant le jour, il venoit passer sous mon balcon une partie de la nuit à jouer de la guitare et à chanter; car il avoit la voix fort agréable. Il ne s'en tint pas à ses chansons; il gagna, par ses présents, Laure, ma suivante, qui lui promit, pour son argent, de lui procurer un entretien avec moi. Elle savoit bien que j'avois trouvé Saloni fort aimable: je le lui avois avoué confidemment, et elle ne doutoit nullement que je ne consentisse à le voir. Néanmoins, lorsqu'elle m'en fit la proposition, je fis la difficultueuse; mais ma soubrette, à l'aide de l'amour, leva mes diffi-

cultés, de manière qu'une belle nuit elle introduisit Saloni dans mon appartement comme un galant favorisé.

Il commença par se jeter à mes genoux, en me disant avec transport : Ah ! ma reine, j'ai donc enfin le bonheur de pouvoir vous confirmer de vive voix ce que mes yeux vous ont déjà dit. Je n'ignore pas qu'un homme qui n'est point d'une illustre naissance ne peut sans témérité vous offrir sa foi ; mais la passion que vous m'avez inspirée me domine et me force à rompre le silence. A ces mots, il s'arrêta pour entendre ma réponse, qui fut telle, qu'il ne tint qu'à lui de s'apercevoir que je lui pardonnois son audace. Au lieu d'affecter du moins un peu de fierté pour rendre honneur à la mémoire de mes deux époux, je n'eus pas même la force de me trahir jusqu'à lui cacher le fond de mon cœur. Il y lut sa victoire ; et pour en profiter, il me tint tant de discours tendres et passionnés, que j'en fus troublée. Il est vrai que je ne l'étois pas moins de sa figure, qui me paroissoit ravissante. Outre cela, j'avois affaire à un garçon vif et pressant. Voilà bien des choses embarrassantes, comme vous voyez. Cependant, malgré la foiblesse que je sentois pour lui, j'eus assez de fermeté pour le faire sortir de chez moi avant le jour, sans avoir fait péricliter mon honneur dans une conversation si dangereuse.

Cela est heureux, ma sœur, m'écriai-je en cet endroit de son récit, et vous me faites trembler pour la seconde entrevue. Rassurez-vous, mon frère, me répondit Inésille. Pour dissiper promptement vos alarmes et abréger mon histoire, je vous dirai que Saloni m'écrivit le jour suivant une lettre, par laquelle il me marquoit tant

d'impatience de m'épouser, qu'il alloit, disoit-il, partir sur-le-champ pour se rendre auprès de son père, et lui demander son agrément. Je lui fis dire par Laure que j'approuvois son dessein, et que mon consentement étoit attaché à celui de son père. Là-dessus le galant vole à Barcelonne, et revient au bout de huit jours. Madame, me dit-il, j'ai l'aveu de mon père. Vous m'avez promis le vôtre. Daignez hâter mon bonheur. Vous vous imaginez bien qu'après cela nous ne tardâmes guère à nous marier. Quinze jours après nos noces, mon mari me conduisit à Barcelonne.

Je ne sais, poursuivit Inésille, si dans ce moment vous ne me reprochez pas en vous-même d'avoir donné ma main à un bourgeois, après avoir épousé deux gentilshommes. Je vous parois peut-être avoir dérogé.... Fi donc! ma sœur, interrompis-je en riant, me croyez-vous assez sot pour trouver mauvais que la fille d'un médecin s'allie dans la famille d'un marchand de vin? Fussiez-vous fille d'Hippocrate même, je ne vous blâmerois pas. Je crois comme vous, reprit ma sœur, que je n'ai pas mal fait. Aussi vous avouerai-je franchement, avec tout le respect que je dois à la mémoire de mes premiers époux et à celle de mon père, que je me soucie fort peu que leurs mânes rougissent de mon troisième hyménée. Je n'eus pas sujet de me repentir de l'avoir contracté. Le père de mon époux me fit l'accueil le plus gracieux, et conçut pour moi la plus tendre amitié. Il ne savoit quelles caresses me faire; tant il étoit satisfait de m'avoir pour belle-fille. Je suis ravi, disoit-il à son fils à tout moment, que tu m'aies choisi une bru si digne de ton amour et de mon affection.

Si ce bon vieillard me prit en amitié, je répondis bientôt à ses sentiments, ou, pour parler plus juste, je m'attachai si fortement à lui, que, quand il auroit été mon propre père, je ne l'aurois pas aimé davantage. J'étois donc chérie de mon beau-père, et adorée de mon époux. Jugez si je menois une vie heureuse. Mais comme dans ce monde tout est sujet à changer, ma félicité s'évanouit, ainsi que je vais vous le rapporter. Dans le temps que nous nagions encore au logis dans la joie, la consternation succéda tout-à-coup à notre allégresse. Un *cholera-morbus*, vulgairement appelé un trousse-galant, emporta mon époux en moins de deux jours, sans que les plus habiles médecins de Barcelonne pussent le sauver.

Mon beau-père et moi nous fûmes si vivement touchés de la mort de mon mari, que nous en tombâmes malades de chagrin. Cependant le ciel nous fit la grâce de résister à notre douleur, et nous nous rétablîmes peu à peu. Alors le vieux Saloni me dit : Ma fille, n'abandonnez pas, de grâce, un père qui a besoin de vous pour se consoler. Tenez-moi lieu du fils que j'ai perdu. Ne vous remariez point..... Ah! que me dites-vous? m'écriai-je en l'interrompant avec précipitation. Je ne veux jamais entendre parler ni d'époux ni d'amants. Je ne veux plus rien aimer après mon cher Saloni, quand la fortune me présenteroit un prince...... Le bonhomme ne me donna pas le temps d'achever ; et m'embrassant avec transport : Ma fille, s'écria-t-il, vos sentiments me charment, et vous méritez bien les avantages que j'ai dessein de vous faire. Je prétends vous laisser tous mes biens ; et dès aujourd'hui je vous rends maî-

tresse de cette hôtellerie. Il ne se contenta pas de parler de cette sorte ; il appela tous les domestiques pour leur déclarer qu'il me donnoit un empire absolu sur eux. Quoique ce petit pouvoir flattât peu ma vanité, je l'acceptai volontiers, puisque cela faisoit plaisir à mon beau-père.

Dès qu'on sut dans Barcelonne que la veuve du jeune Saloni tenoit l'hôtellerie du Phénix, les jeunes gens y vinrent en foule ; et lorsqu'ils virent qu'au lieu de me prêter à leur badinage, je leur parlois avec une retenue que toutes les hôtesses n'ont pas ordinairement, ils m'en estimèrent davantage ; de sorte que je gagnai à cela une bonne réputation.

Il y avoit déjà près de trois ans que j'avois l'administration de cette hôtellerie, quand mon beau-père paya le tribut que nous devons tous à la nature, et me laissa par testament des biens considérables. Je le pleurai de bon cœur ; mais après avoir eu la force de me consoler de la perte de son fils, je ne fus point assez foible pour devenir inconsolable de la sienne. J'essuyai donc mes larmes, et continuai mon commerce, qui a toujours prospéré depuis ce temps-là.

CHAPITRE LVI.

Gonzalez se prépare à quitter sa sœur, pour aller joindre le nouveau vice-roi de Sicile; mais il apprend une nouvelle qui l'empêche de partir, et qui lui fait prendre la résolution de rester à Barcelonne.

Après qu'Inésille eut conté son histoire, elle me parla en sœur affectionnée. Je vous ai déjà témoigné, mon frère, me dit-elle d'un air qui répondoit de sa sincérité, que si vous vouliez fixer votre séjour à Barcelonne, vous y seriez avec une sœur qui a du bien de reste pour elle et pour vous. Demeurons ensemble. Vous m'aiderez de vos conseils dans les occasions où j'en aurai besoin. Ma sœur, lui répondis-je, j'atteste ici le ciel que je préférerois la douceur de vivre avec vous à tous les partis qu'on me pourroit proposer, si je le pouvois avec honneur; mais, vous le savez, j'ai des engagements qui me lient. Je ne puis me dispenser d'aller à Palerme. Tout ce qu'il m'est permis d'accorder au plaisir de revoir une sœur digne de ma tendresse, c'est de faire quelque séjour dans cette ville.

Inésille jugeant qu'elle voudrait en vain me détourner de ma résolution, cessa de la combattre. Il est vrai que, pour la faire consentir à mon départ avec moins de regret, je lui promis de revenir, dans deux ans tout au plus tard, la rejoindre à Barcelonne, pour ne me plus séparer d'elle. Après avoir passé quatre mois fort agréa-

blement avec ma sœur, je me disposois enfin à m'embarquer pour l'Italie, lorsqu'on apprit à Barcelonne la mort de don Juan Tellés, nouveau vice-roi de Sicile. Je doutai d'abord de cette nouvelle, quoiqu'il n'y en eût point de plus vraisemblable que celle-là, et je ne laissai pas pourtant d'en attendre la confirmation avec beaucoup d'inquiétude. Mais ce bruit se répandit bientôt de façon qu'il ne me fut plus permis de n'y point ajouter foi. On sut avec certitude que don Juan, nouveau duc d'Ossone, quelques mois après avoir été reçu des Siciliens avec une joie incroyable, en mémoire de son père, étoit mort d'une maladie que les médecins de Palerme n'avoient pu guérir.

Quand ma sœur vit que je ne doutois plus de cette nouvelle, la joie qu'elle en eut éclata. Ho çà, mon frère, me dit-elle, la face de vos affaires est changée. Vous n'avez plus d'engagements qui vous empêchent de lier votre sort au mien. Mais je crains qu'il ne vous prenne encore envie de vous attacher à la noblesse, quoique les grands seigneurs à qui vous vous êtes dévoué jusqu'ici n'aient pas trop bien payé votre zèle et vos services. Bannissez cette crainte, ma chère sœur, lui répondis-je. Comptez que je suis bien revenu du service des grands. Il est plus doux de vivre dans l'indépendance que d'avoir des maîtres. J'aime mieux être chez vous votre premier garçon, qu'officier d'un duc ou d'un marquis. Oui, je me fais un plaisir charmant de partager avec vous les soins et les attentions que demande votre hôtellerie, et de vous aider à remplir vos devoirs. Enfin, je suis persuadé que je jouirai chez vous d'une félicité parfaite, pourvu que vous ne me donniez pas de

beau-frère. Je ne suis pas, je l'avoue, sans appréhension là-dessus. Oh! s'écria ma sœur, ayez sur cela l'esprit en repos. On ne me reverra jamais au pouvoir d'un mari. Je dois, ce me semble, ajouta-t-elle en riant, être contente d'en avoir eu trois, quoique les trois ensemble n'en aient pas valu un bon.

Il est vrai, lui dis-je, que vos mariages ont duré si peu, qu'on ne doit point vous les reprocher; mais restez-en là. Pour rendre notre union inaltérable, que le temple de l'hymen soit toujours fermé pour nous deux. Point de beau-frère, point de belle-sœur dans notre ménage, si nous voulons qu'il y règne une heureuse intelligence. Je vous l'ai déjà dit, reprit Inésille, et je vous le répète, je n'encenserai plus les autels de ce dieu. J'en jure par tout ce qui peut rendre un serment inviolable. De mon côté, ma sœur, lui répliquai-je, il y a long-temps que j'ai fait vœu de mourir dans le célibat, et vous devez être assurée que j'accomplirai mon vœu.

Après nous être bien promis réciproquement de passer le reste de nos jours, elle dans l'agréable veuvage où elle avoit le bonheur d'être, et moi dans la condition libre et douce de garçon, à laquelle aucune autre n'est comparable, elle me dit: Mon frère, je vous associe à mon hôtellerie, et à ma fortune, qui est déjà dans un état florissant. Augmentons-la, s'il se peut, par nos soins, et passons par-devant notaire un bon acte, par lequel nous déclarons que tous nos biens sont communs, et que nous voulons qu'ils demeurent au survivant. Je ne fus point assez ennemi de mon bonheur pour refuser de profiter de la générosité d'Inésille. Je si-

gnai volontiers l'acte en question; et par ce trait de plume, qui fut le fondement de ma fortune, je me fis un heureux sort.

Me voilà donc, grâce au ciel, devenu maître d'hôtellerie, et je prévois que ce sera ma dernière condition, tant j'en suis satisfait. Hé! que voudrois-je de plus? J'ai toutes choses en abondance, et je mène une vie indépendante. Cela n'est pas vrai, me dira quelque lecteur contrariant. Est-ce vivre dans l'indépendance que de servir le public? N'est-ce pas plutôt être valet de tout le monde? Oui, moralement parlant; mais il y a bien de la différence d'un homme consacré au service du public, à un homme qui sert un particulier. Le premier fait des civilités à ses pratiques pour leur argent; le second rampe comme un misérable devant son maître. L'un enfin sert sans être esclave, et l'autre est esclave tant qu'il sert.

FIN DE L'HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES D'ESTEVANILLE GONZALEZ.





